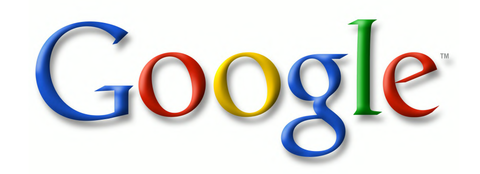


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

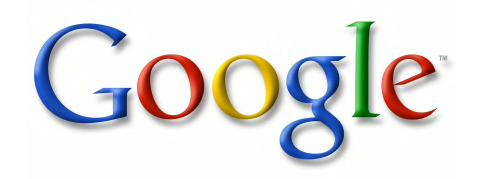
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

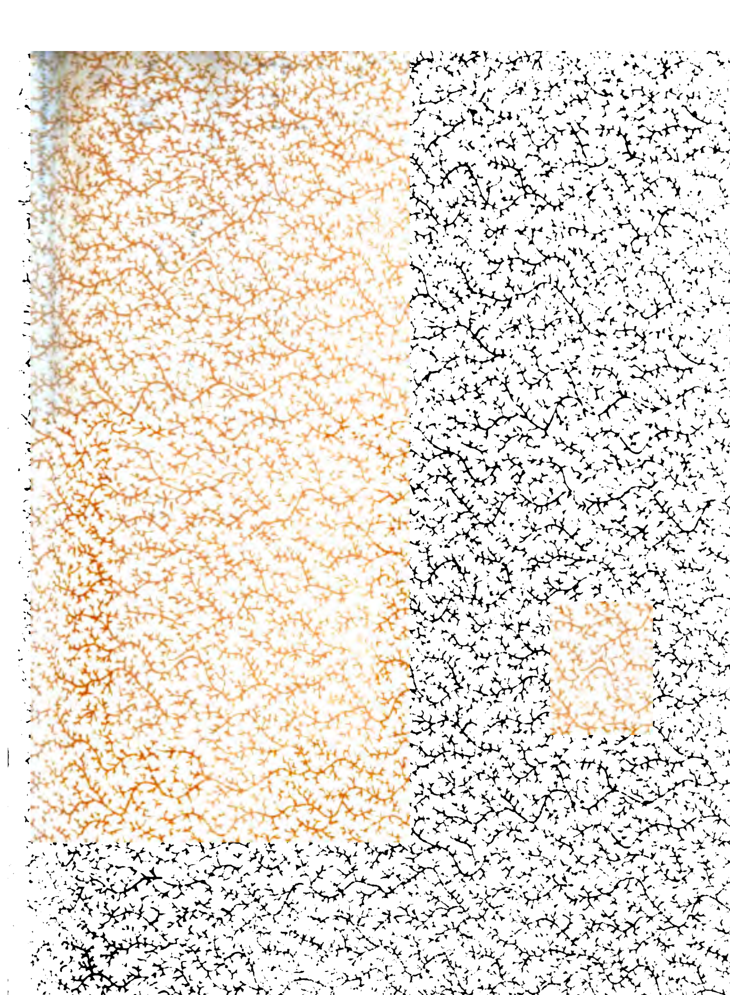

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580638 4

LENOX LIBRARY



29

Astor Collection.
Presented in 1884.



LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.

NKV

ASTOIN NEW-YORK

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

MONTAGNARD

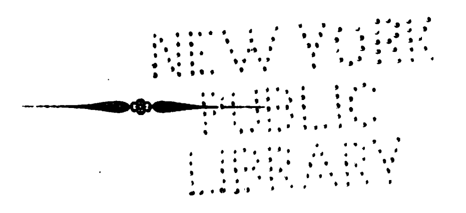
OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 — 1848

Par de Bazancourt.

TOME III.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

MONTAGNARD

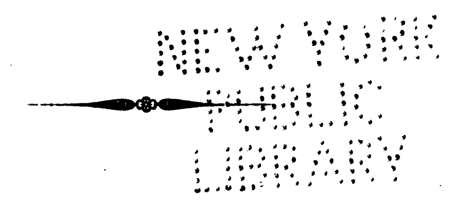
OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 – 1848

Par de Bazancourt.

TOME III.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE PARTIE.

1793 (SUITE).

XII.

Quand George rentra chez lui après ce triste spectacle d'une femme qui marche à la mort au milieu des insultes de tous, il serait bien difficile de dire ce qui se passait dans son cœur et dans sa tête, s'il peut être vrai que le sphinx terrible de la république laissât dans le cœur un seul sentiment sans le dévorer.

— Oh !... dit-il en jetant son chapeau sur la table et en arrachant sa cravate de son cou, comme s'il eût eu besoin de respirer plus à l'aise ; s'il y a quelque chose qui puisse arrêter le vrai républicain dans sa marche et dans sa pensée, c'est le sang d'une femme. Dans toute femme que l'âge commence à courber, je vois ma mère ; dans toute jeune fille sur le front de laquelle rayonne la jeunesse, je vois ma sœur. Oh ! si j'étais puissant dans cette république dont je ne suis qu'un obscur soldat, je voudrais écrire sur le frontispice de tous les monuments, sur le seuil de toutes les portes, sur les pierres de tous les chemins : « On ne tue pas les femmes ! »

Dernier cri, dernière agonie de cette âme agitée que torturait le démon révolutionnaire. Dernier regard de l'homme jeté en soi, avant qu'il se lançât dans le torrent sanglant que l'on appela *la Terreur.*

Qu'est-ce donc que la liberté... pour qu'elle puisse être ainsi dénaturée, méconnue, flétrie, souillée par le sang, par le crime, ou par la débauche des passions, avec les mêmes adorations, les mêmes applaudissements frénétiques, le même délire enthousiaste, la même fièvre au cœur et à la tête ! Statue d'or et d'argile !...

Éternel moteur des révolutions!... resteras-tu toujours le problème insoluble de toute société? et te laisseras-tu toujours également serrer dans des bras purs et généreux, ou porter par des mains souillées et criminelles?

C'est au nom de la liberté que ces hommes deviennent les bourreaux de la France et la couvrent d'infamie, de honte et d'humiliation. C'est au nom de la liberté que toutes les libertés ont été violées, tous les droits méconnus, toutes les lâchetés acceptées; c'est au nom de la liberté que la France se couvre de ruines et que son sol s'imbibe de sang.

Ce ne sont pas encore ces charretées haletantes jetées en pâture à l'échafaud sur la place de la Révolution ; l'orage exterminateur n'a pas encore éclaté; mais déjà comme ces gouttes de pluie larges et sonores qui annoncent la tempête, des têtes humaines tombaient une à une sur le pavé sanglant. Quatre-vingt-dix-huit exécutions avaient été ordonnées en soixante jours!

George avait commencé par fermer ses yeux; bientôt il devait fermer son cœur

Oh! comme l'endurcissement et l'athéisme républicains marchaient vite en lui! comme l'esprit révolutionnaire étouffait les nobles

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

MONTAGNARD

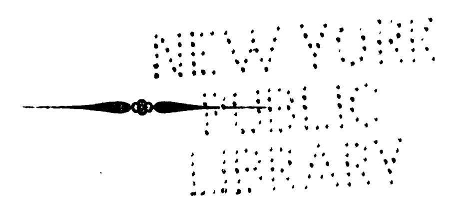
OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848

Par de Bazancourt.

TOME III.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1851

comme s'il parlait à toutes les têtes qui voulaient s'élever à son niveau :

— Je vous ferai si petites, je vous rendrai si impuissantes, que vous ramperez toutes à mes pieds, et que je m'élèverai en vous marchant sur le front.

Allez!... allez! historiens de la révolution, disséquez le cœur, interrogez les fibres les plus secrètes, cherchez les replis les plus cachés de la pensée; entrez et parcourez veine à veine, artère par artère, ce corps sans entrailles, cette poitrine sans cœur; sous ce voile d'austérité, sous ce manteau de Brutus, vous trouverez l'ambition la plus effrénée, la jalousie la plus haineuse, l'orgueil le plus inflexible; vous trouverez cela inscrit sur chaque partie de son corps comme à chaque pas de sa vie.

C'est pour cela que les girondins sont morts; c'est pour cela que Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, Hébert ont péri sur l'échafaud; c'est pour cela que la hache du bourreau frappait toutes les têtes, amies ou ennemies, qui s'approchaient trop près de lui; c'est pour cela que la France s'était changée en champ de bataille, Paris en champ de supplice.

Quand George, introduit par l'officieux, entra dans la chambre de Robespierre, celui-ci se releva brusquement.

— Qui va là? dit-il avec ce premier mouvement de suspicion, dont il n'était jamais le maître, et qui trahissait si souvent en lui la crainte du sabre qui avait tué Saint-Fargeau ou du couteau qui avait assassiné Marat. Ah! c'est toi, citoyen, ajouta-t-il presque aussitôt en reconnaissant George, faiblement éclairé par la seule lumière posée sur la cheminée.

Et il lui tendit la main en reprenant sa même position étendue et nonchalante.

— L'atmosphère est étouffante aujourd'hui, dit-il, l'orage a grondé toute la journée sans éclater.

— Il faut espérer qu'il en sera longtemps ainsi, dit George en souriant.

— L'orage ne gronde pas contre nous, George; ce n'est pas contre nous que s'amoncellent les tempêtes; c'est contre ceux qui, poussés en avant, veulent s'arrêter et rétrograder. Vois-tu, George, en temps révolutionnaire on vit à une terrible école; il faut ne voir que le but sans s'inquiéter des moyens, il faut être ardu et inexorable à la tâche; il faut

regarder le torrent en face et aller avec lui ; si l'on s'arrête, on est renversé. Ah ! c'est aujourd'hui un grand jour ; le dernier emblème de la royauté a enfin disparu de la terre.

— C'est une triste chose, Maximilien, que cet emblème ait été sur la tête d'une femme.

Robespierre se releva avec brusquerie.

— Méfie-toi, George, lui dit-il avec cette voix brève et accentuée qu'il employait souvent lorsqu'il voulait faire entrer profondément ses paroles dans la pensée de celui qui l'écoutait ; méfie-toi de ces puérilités de sentiment par lesquelles un homme rapetisse sa destinée et devient un enfant bon à être mis à l'école, ou attaché au jupon d'une femme. Là est, vois-tu, l'écueil contre lequel viennent se briser ceux auxquels Dieu donne une mission régénératrice ; pour réédifier sur de nouvelles bases une société pourrie et rongée à sa racine, pour arracher le mal qui germe dans le sol, il faut aussi arracher de son cœur les faiblesses humaines. Oh ! cela est dur, bien dur, bien cruel souvent, je le sais ; mais à quoi sert la force de l'homme sur lui-même ? Nier l'influence des femmes, l'empire qu'elles prennent sur les esprits, la domination qu'elles exercent, l'élan qu'elles impriment aux plus

faibles, ou le cœur qu'elles arrachent aux plus forts, c'est nier le soleil et la lumière. Marie-Antoinette était l'âme de la cour. Louis n'en était que le symbole. Les têtes ne se comptent pas, George, elles se pèsent. Il y a telle tête de femme qui en tombant a plus de poids que vingt têtes d'hommes.

Le jeune Montagnard, appuyé contre la cheminée et immobile devant Robespierre, écoutait en silence; car les paroles de cet homme avaient une domination, une netteté expressive auxquelles on ne pouvait se soustraire.

Robespierre avait compris cette domination, et il aimait à s'entourer de néophytes aveugles et dévoués qui regardassent la direction de son doigt, sans chercher à lire sa pensée dans ses yeux.

Il savait George son fervent admirateur, et c'était pour lui un sujet précieux; car le jeune Montagnard avait par-dessus tout l'énergie de la jeunesse, et l'éloquence de l'énergie.

De plus, Robespierre ne le craignait pas.

Il se leva de son fauteuil, et, s'approchant du jeune et enthousiaste républicain, il lui frappa doucement sur l'épaule :

— Vois-tu, George, lui dit-il avec un ton de voix qu'il savait à sa volonté rendre doux

et pénétrant, je t'aime, parce que j'ai foi en toi, parce que tu n'as pas dans le cœur la corruption de la ville, parce que tu aimes la révolution pour elle-même et que tu la sers sans arrière-pensée; je t'aime, parce que tu es jeune, hardi et intelligent, parce que je ne te crois pas faux et double comme sont les autres, dont le masque est si souvent transparent malgré eux; parce que... parce qu'enfin un penchant secret m'attire vers toi. Mais, vois-tu, jeune homme, pétris ton cœur, façonne-le aux grandes vertus républicaines, ne faiblis pas en route, n'attache pas à tes pieds l'entrave de l'hésitation ou du remords. Le remords, l'hésitation!... deux vices qui perdent l'humanité. Ah! si je voulais avoir des remords, moi!... Le sang de cette femme que le glaive de la loi a versé t'a fait trembler, avoue-le. Insensé!... mais cette femme, ne comprends-tu pas qu'elle vivante, la république était menacée à toute heure, à tout instant? Ne sais-tu pas que les conspirateurs s'agitent dans l'ombre, que les insurrections éclatent de toutes parts? Cette femme!... c'était la moitié du trône debout qu'il fallait briser. C'était elle qui attaquait nos frontières avec les armées prussiennes et autrichiennes. La république

a aujourd'hui répondu à la coalition ; et maintenant, George, ces hommes, ces représentants de la Gironde, qui sont décrétés d'accusation, je les aimais... moi ; eh bien ! ils périront tous !... entends-tu ? tous !... parce qu'ils regardaient en arrière, et que dans un cœur républicain, c'est une lâcheté qu'il faut frapper de mort. Va, avant que la république ait porté ses fruits, bien du sang coulera. Il le faut ! Ce sera le mien peut-être. Qu'importe ? d'autres prendront ma place ; mais s'ils me tuent, ils tueront le génie de la liberté.

— Je t'écoute, Maximilien, dit George après un instant de silence, et tu fais entrer en moi un feu qui court dans mes veines et fait bouillonner mon sang. Je t'admire, et tu m'effrayes ; tes paroles me brûlent au cœur et à la tête. Mais le doute n'entre donc jamais dans ta pensée ?

— Le doute, c'est le serpent qui étouffe la foi.

— Écoute, Maximilien, voilà la première fois que tu me parles ainsi. Tu le sais, je suis voué avec passion au culte républicain ; la conquête des libertés publiques me paraît le plus beau rayonnement qui puisse reluire au front d'une nation. Je l'ai dit du fond du cœur, je l'ai crié de toutes les forces de ma convic-

tion, lorsque, paysan de la Provence, je parcourais les plaines de la Camargue. Je suis prêt, et si tu me connais, tu sais que je dis la vérité, je suis prêt à donner tout mon sang à la république; mais laisse-moi t'ouvrir mon cœur, qui parfois hésite et s'interroge, non sur le but, mais sur les moyens.

— George, dit froidement Robespierre, j'ai chassé le doute de mon cœur pour avoir la force; j'en ai arraché l'hésitation pour avoir l'énergie et marcher librement dans ma pensée et dans ma conviction. Prends garde, je te le répète, c'est le sentiment de doute et d'hésitation qui mène les girondins devant le tribunal révolutionnaire. Songes-y, George, voilà ma réponse.

— Oh!... fit le jeune Montagnard en lui-même pendant que Robespierre rajustait ses vêtements et se préparait à sortir. C'est un colosse que cet homme. Brisera-t-il la statue de la liberté ou la placera-t-il si haut que la main des hommes ne pourra plus la toucher? Que porte-t-il en lui, la ruine ou la réédification du monde social? Est-ce un génie ou un démon?

Dans le même moment, Robespierre se retourna.

Son regard était perçant, et son visage, éclairé vaguement par la lueur incertaine de sa petite lampe, avait une étrange expression. La lumière, laissant le reste de son visage dans l'ombre, glissait seulement sur son front ; on eût dit une étoile.

— Oh ! reste ainsi, Maximilien, s'écria George en levant ses deux bras, tu as le visage d'un prédestiné !

Robespierre se prit à sourire, car la flatterie lui allait toujours droit au cœur.

— Allons aux Jacobins, dit-il.

Et s'approchant de George, il lui prit le bras.

— Tu parleras ce soir, aux Jacobins, n'est-ce pas ? ajouta-t-il un instant après.

— Peut-être, répondit d'une voix basse le jeune Montagnard, qui regardait toujours Robespierre avec fixité.

— Répète-leur ce que je viens de te dire, et ils t'applaudiront, reprit Robespierre en mettant son tricorne sur sa tête, et en jetant un petit manteau sur ses épaules.

George ne répondit rien ; mais il laissa ses paupières s'abaisser lentement sur ses yeux : puis il fit un mouvement brusque et suivit le héros jacobin.

prendre, non pas le but de cette association, le lecteur le connaît et l'apprécie aussi bien que nous, mais les différentes ramifications à l'aide desquelles on espérait fouler aux pieds ce principe démocratique odieux à tous, mais qui prenait sa force et sa vie dans la terreur qu'il inspirait.

Le siége principal était à Paris, et devait correspondre avec les départements soulevés par d'ardents agitateurs.

Cette association était trop patriotique pour pactiser avec l'étranger, et lui demander une aide contre la patrie commune ; mais elle s'arrangeait de manière à profiter des embarras que suscitait la coalition au gouvernement républicain.

La contre-révolution faisait ainsi arme de tout, et portait à tous les échos les lamentations de la France égorgée.

Quelle était la position des différents partis?

L'armée vendéenne, forte de plus de cent mille hommes, avait à sa tête Charette, la Rochejaquelein, Lescure, Elbée, Bonchamp; elle parcourait la Bretagne, se répandait dans la Normandie et harcelait de tous côtés l'armée républicaine, qui tantôt faisait un pas en avant, tantôt était contrainte de rétrograder,

soit sous les ordres de Westermann et de Biron, soit sous ceux de Canclaux.

Encouragée par les premiers succès de cette lutte, l'insurrection vendéenne commençait à prendre des proportions gigantesques. De tous côtés les paysans armés accouraient, enhardis par le désordre qui s'était jeté dans les rangs de leurs ennemis; aussi en avaient-ils chassé de tout le haut pays les débris désorganisés, tandis que la suspicion, les dénonciations, les plaintes des jacobins contre les généraux, ou des généraux contre les jacobins, faisaient de cette armée, tout à l'heure si fière et si menaçante, des tronçons coupés et sans vie.

L'armée du Rhin et celle de la Moselle résistaient avec peine, quoique l'une occupât le revers oriental, l'autre le revers occidental. D'un autre côté, pendant que Mayence se rendait, Valenciennes ouvrait ses portes après une vigoureuse résistance et quarante et un jours de bombardement.

A l'intérieur, les insurrections partielles de Lyon, de Toulouse et de Marseille forçaient la république à disséminer ses forces pour faire face aux différentes éventualités.

Évidemment, la position ainsi faite ne pou-

vait qu'enhardir au plus haut degré les espérances des contre-révolutionnaires.

La France était envahie à la fois sur tous les points, au Nord, au Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées.

Ainsi la république, pendant qu'elle versait le sang par des massacres et des condamnations, pendant qu'elle décimait la France au profit de la proscription, était atteinte de son côté par de cruelles blessures. De plus, le discrédit public frappait les assignats, et l'orage grondait dans le peuple. Les lignes suivantes résument tout.

« Tandis que le Nord, le Rhin, le Midi, la « Vendée, étaient envahis par nos ennemis, « les moyens de finances consistaient dans « une monnaie non acceptée, dont le gage « était incertain comme la révolution elle- « même, et qui, à chaque instant, diminuait « d'une valeur proportionnée au péril. Telle « était cette situation singulière ; à mesure « que le danger augmentait, et que les moyens « auraient dû être plus grands, ils dimi- « nuaient, au contraire ; les munitions s'éloi- « gnaient du gouvernement, et les denrées « du peuple. Il fallait donc à la fois créer des

« soldats, des armes, une monnaie pour l'État
« et pour le peuple, et après tout cela s'assu-
« rer des victoires. »

En outre, les dissensions intestines divisaient ces fiers fauteurs de république ; la Montagne avait proscrit les girondins et devait elle-même se décimer à son tour.

Toutes ces dépêches, tous ces papiers, dont le marquis de Savernoy prenait connaissance et que son secrétaire numérotait avec soin, avaient été envoyés des départements soulevés et du terrain de la guerre.

Ce qui rendait ainsi sombre le vieux gentilhomme, et lui faisait se prendre le front dans les mains avec une triste expression de découragement, c'est qu'il voyait les rivalités, les ambitions, les jalousies diviser aussi son parti et le pousser sur cette pente fatale qui perd les plus belles causes au profit des petits intérêts personnels.

Sa vieille expérience, hélas ! ne devait-elle pas lui apprendre qu'il en avait été ainsi toujours ?...

Il semble que ce soit une fatalité qui s'attache inexorablement au flanc des nations déjà rongées par cette plaie mortelle de la désorgani-

sation et de la guerre civile. Il n'avait qu'à ouvrir le livre de l'histoire pour y trouver presque à chaque page cette triste faiblesse du cœur humain, cette démence du cerveau qui frappe si souvent de stérilité les nobles élans du cœur ; son regard eût pu lire dans le passé ce qui devait avenir dans le présent.

Si notre humanité n'avait pas ce côté triste et humiliant pour qui la sonde, l'étudie, si l'âme, cette divine cuirasse que Dieu a donnée à l'homme, n'avait pas ce défaut par lequel entre en nous le fer aigu de nos instincts terrestres, l'homme toucherait de son front la nue et serait l'égal de Dieu.

Onze heures du soir venaient de sonner lorsqu'on frappa à la porte de la salle dans laquelle le marquis était occupé à ce classement de papiers, dont la plupart, nous avons oublié de le dire, étaient écrits en chiffres pour prévoir le cas de visites domiciliaires devenues si fréquentes surtout depuis la loi *des Suspects*.

Par un premier mouvement de suspicion, le marquis leva une main pour éteindre la lumière qui éclairait la chambre, pendant que de l'autre il prenait un pistolet posé à côté de lui sur la table et l'armait avec précipitation.

Le secrétaire, soit par obéissance, soit par instinct, avait imité les mêmes mouvements. Seulement ce furent deux pistolets qu'il arma.

Mais presque aussitôt un certain bruit insaisissable pour tout autre apprit au marquis que c'était un affidé.

Le secrétaire alla tirer une barre de fer qui fermait intérieurement la porte.

Alors l'homme qui avait frappé entra.

C'était un de ceux placés en sentinelle dans l'enclos qui précédait cette solitaire et bizarre habitation, mais il n'était pas seul. A côté de lui marchait un autre personnage.

— Cet homme avait le costume d'un soldat de la garde civique.

En entrant, il jeta son manteau dans un coin de la salle et ôta son chapeau.

Le marquis se leva.

Tous deux se saluèrent, l'un avec la gravité du vieillard, l'autre avec ce respect qui s'incline devant les cheveux blancs.

— Votre nom, s'il vous plaît, monsieur? dit le marquis au nouveau venu.

— Le comte de Noirmoutiers ; voici le signe qui doit servir à me faire reconnaître.

— Veuillez vous asseoir, M. le comte, fit le

marquis ; si je ne me trompe, il y a fort peu de temps, vous étiez en Vendée?

— J'y ai combattu à la tête de tous les hommes que j'ai pu armer et entraîner avec moi.

— La Vendée sauvera la France!

Le jeune homme hocha la tête et répondit tristement :

— L'armée vendéenne, après quelques premiers succès qui l'avaient enivrée, use maintenant jour à jour ses forces, et perd à chaque heure un pouce de terrain et une goutte de son sang.

— Ne hochez pas la tête, jeune homme, dit le vieux gentilhomme en se retournant tout à fait ; nous vivons dans un temps où il faut tenter des choses impossibles, c'est la seule chance de salut. Laissez le doute, la crainte ou l'hésitation à ceux qui ont le pouvoir, mais n'ouvrez pas votre cœur à ces implacables ennemis. Il y a plus de cent mille Vendéens sous les armes, vous voyez bien que les bras ne manquent pas pour porter le drapeau contre-révolutionnaire.

— M. le marquis, dit le comte de Noirmoutiers avec ce rayonnement qui reflète le cœur sur le visage, si je vous parle ainsi, c'est que

demain je pars pour la Vendée reprendre l'épée et le fusil du soldat, et ne plus quitter ni l'un ni l'autre. Quels que soient les hasards de cette guerre que nous avons entreprise, ma place y est marquée, et je préfère mourir sur un champ de bataille que de voir, en courbant le front, l'humiliation de la France, ou d'être traîné pieds et poings liés au tribunal révolutionnaire. Mais vous ne l'ignorez pas, les nouvelles sont loin d'être rassurantes ; les armées républicaines s'étendent comme une ceinture sur toutes les frontières. Carnot et Jourdan sont à leur tête.

— Je regretterais vivement, dit le marquis de Savernoy, que les armées prussiennes ou autrichiennes abandonnassent leurs projets d'occupation, car elles divisent sur plusieurs points les armées de la république, et partagent l'inquiétude en partageant le péril ; mais mon cœur de Français saigne quand je vois la garnison de Mayence défiler devant le roi de Prusse, sinon vaincue, du moins réduite à l'impuissance, et mon front rougit quand je vois Valenciennes ouvrir ses portes à l'Autrichien vainqueur.

—Couthon triomphe, ajouta le jeune homme avec amertume, Précy est en fuite; Lyon ré-

duite en cendres, rasée du sol pour s'être révoltée contre la république, va porter l'effroi dans les insurrections partielles qui tenaient en agitation les différents départements. L'est de la France est ainsi dégagé et appartient désormais aux républicains. La prise de Lyon, M. le marquis, événement fatal s'il en fut jamais, comprime le Jura, assure davantage encore les derrières de l'armée du Rhin, et permet aux forces disséminées de se réunir. En outre, vous avez sans nul doute appris que le 11, à Châtillon, Westermann a fait un massacre effroyable des Vendéens, et que la ville, inondée de sang, a été livrée aux flammes!

— Hélas! monsieur, les guerres civiles se nourrissent de sang, mais l'avenir appartient à Dieu, dit fièrement le marquis de Savernoy; comme à lui appartiennent notre vie et les destinées de la France; depuis longtemps je me suis dit qu'il tient tout dans sa main, et comme je crois en Dieu et en sa justice, j'espère. Ne rien craindre et tout oser, c'est la devise des temps révolutionnaires. A la tête de la Vendée sont de nobles chefs, d'héroïques courages. Partez! partez!... M. le comte de Noirmoutiers, et comptez qu'ici tout ce qui

pourra être fait dans l'intérêt de notre cause sera énergiquement et audacieusement entrepris. Voilà ces loups affamés qui commencent à se dévorer entre eux, laissez-les faire; une fois la curée commencée, ils ne s'arrêteront pas. La discorde est au milieu d'eux; les rivalités d'ambition et les dénonciations jettent le désordre dans les armées républicaines; l'exécution de Custine montre à tous le sort qui les menace. Partez! partez! Dites-leur, M. le comte, de profiter des dissensions de leurs ennemis, mais de se réunir entre eux. Dites-leur bien que la division, si elle entrait en Vendée parmi les chefs ou parmi les soldats, nous tuerait plus sûrement que les balles ennemies.

Le jeune Vendéen, étonné de l'énergie qui brillait sur le visage du marquis, de l'élan de ses paroles, du feu de ses regards, l'écoutait silencieusement.

— Oh! voyez-vous, continua le vieux gentilhomme d'une voix dont il comprimait le timbre, c'est cela!... c'est cela... surtout qui me fait peur; car ce serait la mort, et j'en vois le germe fatal dans quelques-uns de ces messages.

Parlant ainsi, il frappait de la main sur les

papiers dont il venait de classer la majeure partie.

— Qu'importe, mon Dieu! que ce soit Elbée ou Bonchamp qui commande? Qu'importe à Charette qu'il soit ou non le seul maître de la basse Vendée! Qu'importe celui qui marche le premier, de Lescure ou de la Rochejaquelein? Oh! vanité du cœur humain, n'entre pas dans notre cause, déjà si menacée et si chancelante. Partez!... partez vite, M. de Noirmoutiers, conjurez-les de ne pas rompre par leurs divisions le dernier faisceau de la fidélité; qu'ils laissent ces basses jalousies, ces rivalités criminelles se glisser parmi les bravaches républicains, esclaves rivés à la chaîne de la Convention; mais qu'ils aient, eux, le désintéressement qui convient à des hommes voués au salut d'une cause proscrite et abandonnée. Partez! au nom du ciel, M. de Noirmoutiers, et dites-leur cela. Je les aime, je les estime, je les admire, et je suis vieux; j'ai bien le droit de leur donner un conseil!

Le marquis de Savernoy avait cessé de parler, et il semblait que l'écho de ses nobles paroles retentissait encore dans le silence.

Il se leva, et allant au jeune homme :

— Quand pensez-vous quitter Paris?

— Cette nuit.

— Que se passe-t-il à cette heure en Vendée? murmura le marquis de Savernoy, dont le front était retombé rêveur et sombre.

— A coup sûr le sang y coule, dit le jeune Vendéen.

— Qu'ils tiennent! qu'ils tiennent pied à pied! Vous leur direz, monsieur, que l'insurrection éteinte à Lyon se rallumera à Marseille, à Strasbourg, à Toulouse, à Bordeaux; dites-leur que la Normandie va courir à leur aide, et qu'ici plus que jamais les hommes qui se croient les maîtres de la France ont leur tête près de l'échafaud; dites-leur encore que le sang de la reine Marie-Antoinette a coulé sur la place de la Révolution, et que ce sang crie vengeance; dites-leur enfin, si le courage leur manque, qu'ils lèvent les yeux au ciel, ils y verront une étoile pour les guider, c'est celle qui brille au front du roi martyr.

— Puisse Dieu vous entendre et nous protéger... M. le marquis! répondit le comte de Noirmoutiers en jetant son manteau sur ses épaules et en s'éloignant.

Hélas! ses craintes étaient des pressentiments qui devaient bientôt se réaliser; la république devenait de plus en plus victorieuse.

Au dedans, elle attaquait de front ses ennemis et leur mettait le pied sur la gorge. Aux frontières, elle repoussait victorieusement l'étranger.

Déjà des bruits sinistres circulaient de toutes parts. L'armée vendéenne, pressée de près par Kléber, Marceau, Beaupuy, rétrogradait et commençait à se désorganiser. Lescure, un de ses chefs les plus intrépides, avait été blessé mortellement.

Tout à coup des cris joyeux, cris de victoire et de triomphe, retentissent dans les rues de Paris et courent de bouche en bouche.

— La Vendée n'est plus !

Les représentants envoyés sur le terrain de la guerre venaient de l'écrire à la Convention!

Hélas ! aux cris de victoire et de triomphe, n'y a-t-il pas toujours des cris de douleur et de désolation qui répondent comme un écho lugubre ?

La Vendée n'est plus ! Est-ce bien possible? Cent mille bras armés, cent mille cœurs fidèles et dévoués ont-ils été si vite réduits à l'impuissance et à la mort? Kléber n'avait-il pas plutôt raison, quand il disait :

— Non ! la Vendée ne sera pas détruite tant qu'il restera un Vendéen debout.

Mois sinistre et fatal s'il en fut jamais pendant ces temps de désastres, ne semblait-il pas marqué au sceau de la fatalité, et porter avec lui le germe complet de la destruction?

Que de jours qui sont des dates ! que de dates qui sont autant de taches de honte ou de sang depuis les massacres de Lyon jusqu'au supplice des girondins !

Tous ces soldats d'une cause désespérée qui épiaient l'heure, cachés à l'ombre d'une espérance, hélas ! bien fugitive, tressaillirent jusqu'au fond de leur cœur quand retentirent à Paris ces chants de victoire qui se changeaient pour eux en chants de désastres. Ils levèrent les yeux au ciel et joignirent les mains, dernier refuge de ceux que tout trahit sur la terre ; mais l'agitation de leur désespoir passa inaperçue au milieu de l'agitation de la joie républicaine.

Nul rendez-vous n'avait été donné, et cependant, lorsque la nuit fut venue, et pendant que des feux de réjouissance s'allumaient à toutes les fenêtres, la vieille maison de la rue Saint-Jacques se remplissait de gens qui accouraient abattus et brisés par ce dernier coup du sort.

A chaque minute le signal d'avertissement

se faisait entendre comme un gémissement plaintif de leurs cœurs désolés, et chacun, sombre et silencieux comme l'est toujours celui qu'enveloppe un profond désespoir, entrait dans la grande salle réservée aux convocations extraordinaires.

Tous s'interrogeaient du regard et de la pensée, quand parut au milieu d'eux un homme au visage vénérable et calme, dont l'abattement ne courbait pas le front.

C'était le marquis de Savernoy, ce même vieillard énergique et indésespéré dont la devise éternelle était : *Espérance et courage.*

Il y a certains hommes qui portent avec eux le sentiment du respect ; aussi chacun s'éloigna pour lui faire passage.

Lui, quand il fut arrivé à la place qu'il occupait d'habitude, il promena sur tous ceux qui l'entouraient son regard résigné et hautain.

— Soldats de la plus sainte des causes ! dit-il en relevant la tête, d'où vient cet abattement que je vois sur vos visages, et que je lis dans vos yeux? Pourquoi vos fronts se courbent-ils au lieu de se redresser ?

— Ce coup fatal, dit une voix, détruit notre dernière espérance.

— Dans les cœurs énergiques et fidèles,

répondit le vieux gentilhomme, l'espérance ne meurt jamais, elle vit portée sur les ailes impérissables du courage et du dévouement.

— Hier, dit une autre voix, le sang de la reine coulait sur l'échafaud.

— Aujourd'hui, celui des braves Vendéens inonde le champ de bataille.

— Le sang de la reine, dit le marquis avec une énergie croissante, nous crie : *Courage!* Le sang de nos frères égorgés en Vendée nous crie : *Vengeance!*

Un silence de quelques instants succéda.

Le découragement est le sentiment du cœur humain qui s'efface le plus vite au souffle de la moindre parole.

— Oui, courage et foi! s'écria Henri avec cette belle et inépuisable énergie de la jeunesse. Si la Vendée n'est plus, la Vendée renaîtra! Non!... il n'est pas possible que cette armée de cent mille hommes ait été ainsi anéantie pour ne plus se relever! Nos renseignements sont exacts : vingt mille hommes tout au plus de troupes républicaines étaient en Vendée; ne vous laissez donc pas ainsi abattre; aux défaites succèdent les victoires; la fortune des armes est changeante. Demain, nous ferons retentir à notre tour des cris de joie et de

triomphe, et répéterons avec la France vengée : « La république n'est plus ! »

— Bien, mon fils ! bien, Henri ! s'écria le vieillard en lui tendant à la fois les deux bras ; pour qu'une cause aussi sainte que la nôtre fût à jamais détruite, il faudrait que toute conscience, tout honneur, fussent exilés de la France ! Laissez-les s'enivrer de leur victoire passagère ; Dieu, qui les regarde et les juge, frappera ces infâmes destructeurs de la société comme autrefois il a frappé les impies et les athées.

On eût dit qu'un souffle régénérateur venait de passer sur toutes ces têtes. Les fronts s'étaient relevés, les yeux lançaient des éclairs ; l'aspect de la scène était changé. On sentait tous les cœurs qui se réveillaient dans ces poitrines tout à l'heure si désolées.

Chacun entourait le marquis de Savernoy, et là, à voix demi-basse, comme si l'on eût craint un écho impossible, on se répétait ce que l'on avait appris, ce que l'on avait entendu dans la journée.

Ceux-ci arrivaient des différentes sections de Paris, ceux-là de la municipalité, les uns du conseil de la commune, les autres du comité de surveillance.

Tout à coup deux hommes entrèrent.

Ils étaient pâles, couverts de sueur... Leurs visages étaient inconnus, mais c'étaient des frères de la même cause, car ils avaient les mots de ralliement et les moyens d'introduction.

Tous les yeux se fixèrent sur eux avec cet indicible effroi de l'attente.

Quel nouveau malheur allait encore les frapper?...

— Parlez!... parlez! s'écria-t-on de toute part.

— Nous venons de la Vendée, dit l'un d'eux d'une voix haletante, tant leur course avait été rapide; comment n'avons-nous pas été vingt fois arrêtés en route, Dieu seul, qui nous guidait, peut le savoir. Oh! malheur! malheur affreux!... La dernière heure a sonné!... tous fuient en désordre, entraînant avec eux leurs femmes, leurs enfants, loin des habitations incendiées; partout des cris d'agonie et des lamentations de désespoir... En vain la Rochejaquelein, le seul de nos chefs que la mort n'ait pas frappé, cherche à les rallier en faisceaux, et à les empêcher de se jeter par centaines dans des barques; en vain il leur montre leurs champs dévastés, leurs enfants égorgés,

l'incendie et la ruine partout : ils n'entendent même plus la voix qui les commandait.

— Que dites-vous?... que dites-vous?... s'écria le marquis de Savernoy.

— Spectacle affreux! continua le même homme; vous voyez les derniers soldats de la Vendée mutilés par la guerre.

En effet, pendant qu'il avait parlé ainsi, l'inconnu, sans doute pour laisser respirer plus librement sa poitrine haletante, avait ouvert ses vêtements, et l'on voyait sur sa chemise ensanglantée la trace de récentes blessures; l'effort qu'il mettait dans ses paroles blêmissait davantage encore son visage.

— Bonchamp? lui cria-t-on.

— Mort!

— Lescure?

— Mort!

— D'Elbée?

— Mort!

— Et Charette?

— Dieu et sa conscience lui pardonnent de nous avoir quittés!

—Oh! Seigneur!...Seigneur!... dit le vieux gentilhomme avec une profonde désolation, vous êtes parfois bien cruel!

L'épouvante tordait tous les cœurs.

Un morne silence succéda à ces réponses terribles et laconiques.

Le funeste messager de cette affreuse nouvelle s'était appuyé sur son compagnon, dont le visage était aussi pâle que l'était le sien.

A la lueur des lumières que faisait vaciller le souffle de ces respirations oppressées, c'était un spectacle lugubre et que nulle expression ne saurait rendre.

Tous les yeux étaient fixes, toutes les lèvres entr'ouvertes et frémissantes, tous les corps immobiles.

— C'était le 15 au matin, reprit le même homme qui avait commencé le funèbre récit; nous nous sentions pressés de toute part et serrés par les armées républicaines, comme dans un étau de fer. La bataille était résolue, d'autant plus que nous savions que les généraux républicains ne s'attendaient pas encore à être attaqués. Nous marchions sur trois colonnes: une était dirigée sur la gauche, que commandaient Beaupuy et Haxo. L'autre marchait vers le centre, où était Marceau. La troisième enfin sur la droite, confiée à Vimeux. Lescure, le brave Lescure mourant, couvert de sang, avait voulu être transporté au milieu de nous sur un brancard, drapeau sanglant que nous

entourions tous avec orgueil! Oh! si vous aviez vu nos braves Vendéens serrés les uns contre les autres, ainsi que sont les épis de blé dans nos champs, tous vos cœurs eussent battu de joie et d'orgueil!... Pendant qu'ils marchaient, on entendait les cloches de chaque église annonçant la prière, et le vent nous apportait les voix de ceux qui invoquaient Dieu pour nous. Nous avançons... une partie dans la plaine, tandis que les autres pénètrent dans les bois de Cholet. Les républicains accablés rétrogradent... nos cris de joie montent vers le ciel avec la reconnaissance de nos cœurs; car chacun de nous en ce jour suprême combattait pour ses foyers, sa famille et sa patrie; mais Kléber; oh quel homme!... quel homme!... accourt sur le champ de bataille, il se jette au plus fort de l'action, ranime le courage de nos ennemis en leur annonçant de nouveaux renforts. Malheur! malheur!... nos braves Vendéens sont accablés à leur tour par le nombre; mais plus la mort décimait leurs rangs, plus ils combattaient avec acharnement... Ils sont repoussés, ils reviennent encore... ils reviennent toujours...

En parlant ainsi, la voix du messager devenait plus basse et l'on sentait, pour ainsi dire,

entre chaque mot couler les larmes de son cœur.

Avec ce sang sur ses vêtements, son visage pâle, ses yeux humides et gonflés, il était superbe de douleur. Il ne parlait plus à personne, il se parlait à lui-même. Il était au milieu de cet horrible combat, il voyait le sang couler, il entendait les cris des mourants. Il combattait encore.

Tout à coup il leva à la fois ses deux bras au-dessus de sa tête.

— Oh ! Seigneur... Seigneur !... s'écria-t-il, vous avez vu de là-haut l'héroïque et intrépide courage de nos braves paysans !... Comme ils se ralliaient, par des cris sauvages, au milieu de la mêlée sanglante !... comme ils se serraient sans trembler sous cette pluie de mitraille qui les abattait par centaines. Mais, hélas !... hélas !... ils ne savaient pas combattre, eux, ils n'étaient pas soldats... ils ne savaient que mourir !

Nul écrivain, nul peintre, nul poëte, ne pourra jamais rendre l'expression que mit cet homme en prononçant cette invocation au ciel.

Par un élan spontané, rapide comme la pensée, irrésistible comme tout ce qui vient du cœur, tous les bras des assistants se levèrent comme l'étaient ceux de cet homme, et, au

milieu du silence qui avait succédé à ce lamentable récit, une voix murmura :

— Hélas! c'était donc vrai?

— Oui!... oui!... c'est vrai! reprit le Vendéen en se frappant la poitrine avec douleur; la Vendée a combattu jusqu'à son dernier jour, jusqu'à sa dernière heure. Personne n'est venu à son aide, personne ne lui a envoyé ni un écu, ni un soldat; sur tous les chemins elle a laissé des traînées de son sang; aujourd'hui, elle est fugitive, désolée. Oui! oui! continua-t-il avec un accent croissant de désespoir, je les ai vus au milieu de l'obscurité jetant leurs sabots sur les routes pour courir plus vite, eux... eux, nos braves Vendéens que rien n'avait effrayé jusqu'alors, ils fuyaient devant leur désespoir. Oh! oui!... malheureux que nous sommes!... notre cause est bien perdue, bien abandonnée par les hommes et par Dieu!!!

— Ni par les hommes, ni par Dieu! dit le marquis de Savernoy d'une voix retentissante, au milieu de la consternation générale; c'est une bien triste nouvelle que vous nous apportez, monsieur; une mort glorieuse a frappé nos chefs les plus intrépides, mais il en est d'autres, croyez-le bien, qui ont le même cœur et le même courage; le désespoir et l'abattement

sont deux mauvais conseillers, peut-être qu'à cette heure où vous nous parlez, tous les cœurs désolés sont revenus à l'espérance? Cela doit être quand on a à sa tête des la Rochejaquelein, des Talmont, des d'Autichamp; non! non! notre cause n'est pas perdue! non! la Vendée n'est pas détruite!

Et comme personne ne répondait, comme tous les fronts étaient mornes et abattus, le vieux gentilhomme quitta la place qu'il occupait, et allant de l'un à l'autre, il s'écria :

— Mais faut-il donc que le passé serve d'exemple au présent et réveille votre énergie? Depuis quand les armées ont-elles toujours été victorieuses? depuis quand n'ont-elles jamais essuyé de revers? Mon Dieu!... c'est là l'histoire de toutes les guerres et de tous les soldats, depuis la défaite de Neerwinden jusqu'au mois d'août, le parti révolutionnaire n'a-t-il pas essuyé de continuels désastres? A Menin, à Pirmasens, aux Pyrénées, à Torfou, dans la Vendée, partout! Avez-vous oublié comment Lescure et Charette, le mois dernier, poussaient devant eux, ainsi qu'un troupeau effrayé, la colonne de Beysser? Vous parlez des avantages que l'armée républicaine vient de remporter aujourd'hui, rappelez-vous donc alors le mois de

septembre et ses revers; rappelez-vous l'armée de la Rochelle désorganisée et rentrant, elle aussi, dans ses foyers, le découragement dans le cœur; rappelez-vous les défaites des Pyrénées orientales, les Prussiens et les Autrichiens repoussant les deux armées de la Moselle et du Rhin sur le versant des Vosges; rappelez-vous les généraux Dubois, Michaux, Desaix, vaincus sur tous les points; rappelèz-vous Ricardos, battant leur fameux général Dagobert, qu'ils avaient appelé de la Cerdagne pour ramener la victoire sous leurs drapeaux. Attendez!... attendez!... ils sont unis aujourd'hui, parce qu'ils sont victorieux; qu'ils éprouvent quelque défaite, ce qui sera, Dieu aidant, vous verrez la désunion reparaître au milieu d'eux; vous verrez la suspicion, le doute, le désordre. Ces fiers généraux républicains s'accuseront, se dénonceront entre eux, se traîneront dans la boue comme hier Philippeaux, Chaudieu, Ronsin, Canclaux; courage et patience! l'échafaud révolutionnaire viendra aussi à notre aide et bien des têtes iront rejoindre celle de Custine. N'est-ce pas, mes amis?... N'est-ce pas, mes frères?...

Il est étrange de voir combien l'esprit humain est versatile et se laisse entraîner par des émo-

tions opposées. Chacun se regardait et déjà les couleurs revenaient sur ces joues si pâles.

— Ce soir!... dans une heure! partons tous pour la Vendée! reprit le vieux marquis.

— Oui... tous! s'écrièrent les assistants comme un grondement de tonnerre, en brandissant les armes qu'ils tenaient cachées sous leurs vêtements.

— Oh! merci..., s'écria le messager avec un accent étrange; merci!... vous qui ne doutez pas et qui espérez toujours!

— Mon père, dit Henri, dont le visage rayonnait plein d'audace, votre présence et celle de quelques-uns des nôtres est indispensable ici, vous le savez; nous, les plus jeunes, nous partirons pour la Vendée. L'énergie de vos paroles gonfle nos cœurs; nous les réveillerons dans leur abattement.

— Oh! alors..., s'écria le Vendéen, pas une heure... pas une minute à perdre... Rejoignons les débris de l'armée vendéenne, avant qu'ils se soient entièrement dispersés.

— Oh! ma chère Vendée!... ma chère Vendée!... dit le second messager, ne désespère pas! Attends! attends!... nous arrivons.

— Elle renaîtra de ses cendres, s'écria Henri, pour foudroyer ses ennemis.

— Surtout, disait le vieux gentilhomme, dont la voix dominait, qu'ils tiennent, entendez-vous, pied à pied! pas de bataille rangée; derrière les buissons, dans les ravins, aux revers des fossés; qu'à chaque pas ces vainqueurs d'un jour trouvent un ennemi embusqué, et que chaque pierre du chemin cache un fusil; que les murs des maisons détruites deviennent des remparts; qu'on se cache le jour; que chacun soit avare de son sang; le sang d'un soldat aujourd'hui vaut de l'or. Oh! non!... non!... je ne resterai pas ici! Je veux aller avec vous; Dieu m'a donné des cheveux blancs, mais il m'a laissé force et énergie... J'irai! je combattrai!

Pendant qu'il parlait ainsi, chacune de ses paroles était interrompue par des cris, par des acclamations; toutes les mains se pressaient entrelacées les unes dans les autres.

Oh! si les paysans de la Vendée, vaincus et désolés qu'ils étaient, eussent vu cet enthousiasme qui rayonnait dans tous les yeux, l'espérance et le courage fussent remontés à leurs cœurs. C'était parmi toutes les personnes présentes une confusion de gestes, de voix entrecoupées, d'ardeur immense.

— En Vendée !... en Vendée !... s'écriait-on de toute part.

Plusieurs s'approchèrent du vieux gentilhomme.

— Vous devez rester ici, marquis de Savernoy, lui dirent-ils en pressant ses deux mains dans une étreinte fraternelle, car vous seul connaissez tous les secrets de notre association ; vous seul pouvez chaque jour en démêler les fils ; la part de ceux qui partiront, nous le savons, est la plus belle ; ils ont le champ de bataille, vous avez l'échafaud !

— Rester ! rester !... s'écria le vieillard en frappant du pied contre les dalles sonores, le combat est une si belle chose ! eh bien, partez donc !... Henri ! s'écria-t-il tout à coup, comme frappé d'une inspiration subite, prends cette cassette qui renferme les diamants de ta mère ; il y en a pour une valeur de plus de deux cent mille francs : qu'on en fasse de l'argent pour nourrir ceux qui combattront... Ah ! que ne puis-je te donner tout mon sang pour l'ajouter au tien !... mais dites-leur, mes amis, qu'ici on ne les oublie pas ; que la patrie en larmes a les yeux fixés sur eux ; dites-leur surtout que la Bretagne, la Normandie et tout le Midi leur fourniront de l'argent pour les frais de la guerre

et des renforts pour le combat. Je vais envoyer des hommes parcourir à cet effet toutes les provinces... Partez !... partez !... et puisse Dieu permettre que vous arriviez à temps!

— Moi, dit un autre, j'ai soixante mille francs en or que je réservais pour parer aux événements, je les apporterai à mes frères de la Vendée.

— Moi, vingt mille !...

— Moi, trente !...

— Moi, je n'ai que mon sang, dit un jeune homme d'une voix haute et fière ; car tout ce que je possédais a été ravagé et pillé ; la maison de mes ancêtres a été livrée aux flammes ; mais j'ai mon bras qui est fort et mon cœur qui les hait.

Tout à coup un signal se fit entendre.

— Silence, dit le marquis, ceci est un signal d'alarme.

Toutes les voix se turent, et il se fit immédiatement un profond silence dans cette salle tout à l'heure si tumultueuse ; l'on n'entendait que le bruit des respirations agitées par l'émotion de la scène qui venait de se passer.

Quelques minutes après, une voix du dehors pénétra dans la salle par un petit conduit pratiqué à l'un des angles et dit :

— C'était une patrouille de gardes civiques

qui était entrée dans la ruelle et avait pénétré par l'allée jusqu'à la porte de l'enclos. A tout hasard, la sentinelle a cru devoir donner l'alarme ; la patrouille a rebroussé chemin et descend la rue Saint-Jacques.

— A l'œuvre !... à l'œuvre !... s'écria Henri en allant de l'un à l'autre.

Chacun prit rendez-vous pour quitter Paris la nuit même.

Le marquis de Savernoy embrassa son fils avec ce stoïcisme de vieille roche que Dieu a mis dans certaines âmes, prêtes, à chaque heure de leur vie, à tous les sacrifices, à toutes les résignations.

Mais quand il fut seul, il courba sur sa poitrine sa tête blanchie, et resta longtemps silencieux.

Lorsque Baptistin, qui avait accompagné le comte Henri jusqu'au lieu du rendez-vous, fut de retour, le jour commençait à paraître ; il trouva le vieux gentilhomme à la même place et les yeux humides.

— Il est parti ?... dit-il à Baptistin en relevant subitement la tête.

— Oui, M. le marquis. Ils passeront sur la route pour une troupe d'enrôlés volontaires qui va rejoindre l'armée de la Loire.

— Que Dieu soit avec eux! dit le vieillard.

Et ce fut tout.

— Baptistin, reprit-il ensuite après un court moment de silence, as-tu pensé à t'informer, ainsi que je te l'avais dis, si le brave Dupuis, mon ancien camarade d'enfance, habite encore Paris?

— Oui, M. le marquis.

— Eh bien!... eh bien!... fit le marquis avec une étrange vivacité.

— Il n'y a plus de Dupuis.

— Il est mort?

— Non pas, M. le marquis.

— Émigré alors?

— Pas davantage.

— Que veux-tu dire? Explique-toi, Baptistin.

— Celui qui s'appelait Dupuis, s'appelle aujourd'hui Gracchus.

— Gracchus!... allons donc, fit le marquis avec un rire d'incrédulité.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, M. le marquis, ajouta le vieux serviteur, et de plus il est président de la section *de la Fraternité*.

— Tu te trompes... tu te trompes, Baptistin, cela n'est pas possible!

— Il est clair que cela n'était pas possible, M. le marquis ; mais, hélas ! il est encore plus clair que cela est.

— Lui !... Dupuis !... mon camarade d'enfance !... le plus honnête homme, le plus digne cœur. Lui... changé à ce point! Dupuis que j'ai tant aimé... il me faudrait le mépriser ! Voyons, Baptistin, donne-moi quelques détails ; dis-moi comment tu as su ou cru savoir cela?

— Mon Dieu ! M. le marquis, pendant plus de huit jours après mon arrivée, pour me conformer à vos ordres, je me suis informé de tous les côtés, sans pouvoir découvrir la moindre trace de M. Dupuis. Cependant, à force de recherches, je suis arrivé à une de ses anciennes adresses, et de là à la maison où il habite actuellement. J'arrive, je lis sur la porte le nom de tous les locataires. Pas de Dupuis. J'étais là devant cette porte, ébahi, lisant et relisant tous les noms dont pas un ne ressemblait, ni de près, ni de loin, à celui que je cherchais, lorsque tout à coup un petit homme maigre, avec des cheveux gris, une figure osseuse, un nez recourbé, sort de cette maison. J'avais vu M. Dupuis une seule fois à un voyage que vous avez fait à Paris. Mais j'ai la mémoire des physionomies ; il me sembla le

reconnaître. « M. Dupuis ! » m'écriai-je instinctivement. Cet homme se retourne. Je le regarde; c'était lui; lui, comme je vous vois, M. le marquis.

— Eh bien, il t'a répondu?

— Il m'a regardé un instant d'un air bien drôle; et comme il ne me reconnaissait pas, ça va sans dire, il m'a dit d'un ton brusque et bref : « Je m'appelle citoyen Gracchus et pas autrement. »

— Il t'a dit cela!

— Je l'ai entendu de mes deux oreilles. Au bout de vingt pas, il s'est encore retourné, sans doute pour voir si je le suivais ; puis il a disparu au détour de la rue. Vous comprenez que je n'ai pas osé prononcer le nom de M. le marquis. Ça n'était pas encourageant. Alors je suis entré dans la maison, et là j'ai appris que le citoyen Gracchus, présidant la section de la *Fraternité,* était un des meilleurs patriotes du quartier.

— Oh! mon Dieu!... fit le marquis, la corruption vient donc ronger au cœur les plus honnêtes natures. Espèce humaine, comme on apprend à te connaître! Allons! il faut donc marcher seul dans son honneur et dans sa fidélité... Ma pauvre Jeanne, reprit-il en se

parlant à lui-même, et comme s'il était seul, je voulais t'éloigner des dangers qui me menacent à chaque heure et à chaque pas. J'espérais en ce vieil ami. Encore une espérance qui s'en va.

Baptistin ajouta à voix basse :

— J'avais bien envie de ne vous en rien dire, M. le marquis ; car je pressentais que cela vous ferait beaucoup de peine.

Le vieux gentilhomme provençal secoua la tête d'un mouvement brusque, comme s'il eût voulu chasser loin de lui l'émotion pénible qui pesait sur sa pensée.

— Ceux qui sont morts sont heureux !... dit-il ; ils n'ont pas appris à douter de tout sur la terre !

Pendant ce temps, la petite troupe poursuivait sa marche.

Sauf quelques embarras, quelques interrogatoires auxquels il était impossible de se soustraire, elle ne fut pas trop inquiétée, grâce au soin qu'elle prenait de crier bien haut, en toute occasion, qu'elle était composée de volontaires allant rejoindre au plus vite le corps d'armée républicain qui achevait en ce moment la destruction de la Vendée.

A cette époque terrible qui inaugurait ces

mois d'agonie appelés *la Terreur*, il n'était pas possible de parcourir une partie de la France sans courir des dangers réels. Aussi chaque jour il leur fallait lutter de courage, d'énergie et d'assurance. Mais ils étaient armés, résolus à tout, et ils arrivèrent.

Non! la Vendée n'était pas anéantie comme on s'était empressé de l'écrire dans le premier enivrement d'une victoire. Non! le dernier mot n'était pas dit de cette résistance désespérée; de nouveaux, de terribles combats devaient s'engager. Le sang devait couler encore à profusion sur les champs de bataille.

Certes, une semblable guerre est une des plus affreuses calamités que la colère céleste puisse envoyer à une nation; des deux côtés, c'était le sang français qui coulait; mais hélas! le couteau révolutionnaire n'ouvrait-il pas à la fois toutes les veines de la pauvre France, et pouvait-on pleurer ou gémir sur le sang répandu dans les champs de bataille de la Vendée, à côté de tous ces égorgements impies qui jetaient tant de victimes au bourreau.

Mieux valait recevoir la mort d'une balle qui vous trouait la poitrine, que de la recevoir d'un couteau de boucher qui vous séparait la tête du corps.

Époque sinistre et néfaste sur le front de laquelle on pouvait écrire :

Massacre. — Guerre civile. — Échafaud.

Les principaux chefs de la Vendée n'étaient plus, mais leurs idées survivaient.

Les vaincus avaient pu heureusement, après la funeste bataille de Cholet, traverser impunément le fleuve et se rallier sur la rive droite de la Loire.

Au découragement qui fait fuir en désespéré avait succédé cette dernière et terrible étincelle qui fait regarder la mort en face.

Les Vendéens, ne rencontrant que quelques faibles détachements de gardes nationales, avancèrent sans obstacle, car le danger ayant toujours été sur la rive gauche, la rive droite était dégarnie, et les villes de la Bretagne à peine gardées.

La colonne fugitive se compta.

Il y avait encore trente à quarante mille hommes armés, prêts à combattre. Aussi le courage revint aux plus indécis, et, comme la foudre traverse le ciel, ils traversèrent Condé, Château-Gonthier et Laval.

C'est sur ce nouveau terrain que devaient se livrer les derniers combats.

La Bretagne, à son tour, allait voir ses champs

dévastés, ses maisons incendiées et détruites par le démon inexorable de la guerre. Les routes allaient être jonchées de cadavres, et les échos paisibles de la Bretagne allaient retentir de funèbres gémissements.

Dernier et héroïque soupir des combattants de la Vendée !

Hélas ! cette armée si vaillante jusqu'à son dernier jour devait expirer tout entière à Savenay, resserrée comme dans un étau mortel entre la Loire et des marais fangeux !

Oh ! ne flétrissons pas du nom fatal de guerre civile ce dernier et sublime effort d'une société décimée à la fois dans son honneur et dans sa vie, et qui préférait mourir en combattant que de courber honteusement son front sous la hache des héros jacobins !

C'est une noble page d'énergie jetée au milieu de tant de pages sanglantes.

XIII

Les jours marchaient vite et les événements aussi vite que les jours.

A l'exécution de la reine avait succédé celle des Girondins. La Convention n'était même plus un rempart contre les condamnations du tribunal révolutionnaire. Vingt-deux têtes prises dans le sein même de l'assemblée venaient de rouler sur l'échafaud. Car le tribunal avait ordonné que le *corps de Valazé serait conduit sur la même charrette que les condamnés, au lieu du supplice.*

La mort des Girondins était le premier pas dans cette lutte de sang qui allait convertir Paris en charnier et jeter par charretées les victimes aux bourreaux.

Triste et hideux spectacle qui allait plonger la France dans le dernier degré de l'abaissement et du cynisme.

Pauvre France!... comme ils t'ont avilie, traînée dans la fange, décapitée! car le déshonneur est l'échafaud des nations.

Le club des Cordeliers, celui des Jacobins, des Feuillants retentissaient de hurlements patriotiques. Le génie de la destruction planait dans tous ces bouges révolutionnaires.

Au club des Cordeliers, Danton trône en souverain.

Aux Jacobins, c'est Robespierre.

Ces deux démons révolutionnaires, dont l'un écrasera l'autre jusqu'à ce que la hache du bourreau et la justice du ciel l'aient renversé à son tour, ont chacun leur tribune.

Ce soir-là les Jacobins chômaient. On savait que Robespierre ne devait pas y venir.

Le dieu des sans-culottes daignait descendre au rang des mortels; il avait manifesté à son ami Saint-Just le désir de se couronner de roses et de laisser des caresses de femme errer

sur son front blême. Les tigres ont parfois des heures de somnolence dans lesquelles ils oublient qu'ils aiment le sang chaud et fumant.

Les Cordeliers, au contraire, regorgeaient de monde; la foule s'y précipitait, tumultueuse et agitée, avec des frémissements étranges, ainsi que fait un torrent chargé de boue.

Des lumières vacillant sous le souffle haletant de cette foule jettent à peine autour d'elles des rayons indécis. Comme le dit un historien en peignant l'intérieur du club des Cordeliers: « Elles semblaient là pour faire voir la nuit. »

Cette lueur ainsi frémissante et blafarde ne suffit-elle pas pour éclairer toutes ces faces blêmes, haletantes qui viennent y chercher des paroles de sang et de destruction, démence éternelle des révolutions?... Ne suffit-elle pas à cette meute hurlante qui trépigne et blasphème? Les pillards et les assassins ont toujours craint les lumières éclatantes et les rayons du soleil.

L'antre sibyllin de la révolution est trop petit pour les fidèles qui s'y pressent.

L'un des héros les plus terribles de cette bande hideuse a déjà disparu sous le couteau de Charlotte Corday; mais il reste Camille Desmoulins, Fréron, Fabre d'Églantine, Hébert et

Danton, cette sombre figure creusée de petite vérole, sur laquelle semble empreint le cachet du vertige et de la fatalité.

A l'extérieur, on se presse, on se heurte, on s'écrase pour entrer. Les abords sont encombrés.

A droite et à gauche se forment des groupes qui discourent et interrogent. Les voix sont animées, tumultueuses; car nous sommes au lendemain d'un dénoûment terrible, et les plus hardis sont terrifiés.

Dans un de ces groupes, plus éloigné que les autres du centre de l'agitation, on parle à voix basse :

— Oui, dit une voix dans le groupe, ce sont des lâches, il faut les frapper par la terreur!

— On nous observe, fit tout à coup un homme qui s'avança vers les groupes.

— Entrons aux Cordeliers! crièrent aussitôt toutes les voix.

Et chacun se rua vers le club.

Dans la foule serpentait de son mieux un petit homme de cinquante ans environ, vêtu d'une carmagnole gros bleu, et portant sur sa tête un chapeau pointu à larges bords.

—Ah!... ah!... c'est toi, citoyen Gracchus?

— Oui, moi-même, citoyen boucher. Il

paraît que nous sommes en retard, et que nous n'entrerons pas aujourd'hui?

Et le citoyen Gracchus se levait sur la pointe de ses pieds, le plus haut qu'il lui était possible.

— Ça ne t'arrive pas souvent d'être en retard.

— J'avoue mon faible pour les Jacobins et les Cordeliers; c'est là seulement qu'on parle vraiment république à la manière de notre pauvre Marat. Quel digne homme! Bon Dieu!...

—Dis donc, Gracchus, s'il avait assisté à la cérémonie d'hier des vingt-deux, se serait-il frotté les mains?

— Citoyen boucher, tu te trompes, il n'y en a eu que vingt et un, j'y étais.

— C'est juste; l'autre s'était déjà fait son affaire. Quel beau spectacle!

Sans doute ce fut par oubli que le digne patriote appelé Gracchus ne répondit pas, occupé qu'il était à pénétrer à travers ce rempart humain qui lui barrait le passage.

— Pardon, citoyen, tu es bien grand, si tu me laissais passer devant! essaya celui-ci de dire à une sorte de géant aux épaules d'Hercule qui était devant lui.

— Tiens, c'est le citoyen Gracchus; tu n'es donc pas à ta section?

— Il n'y a pas de séance ce soir, aussi je viens me délecter un peu aux Cordeliers.

— C'est d'un bon patriote.

— Écoute, citoyen mon ami, que je ne connais pas, mais que j'aime en frère, veux-tu que je te dise toute mon ambition?

— T'es pas encore satisfait d'être président de la section de la Fraternité?

— Je te parle, citoyen colosse, mon ami, d'une ambition momentanée; c'est celle d'aller m'asseoir sur l'extrémité de ce petit banc là-bas à gauche.

— Tu y as des droits incontestables.

Et celui que Gracchus venait de baptiser *citoyen colosse* se mit à crier d'une voix de stentor qui domina les bruits frémissants de la foule :

— Place au citoyen Gracchus, président de la section de la *Fraternité!*

Ce moyen inattendu eut un résultat aussi prompt qu'inespéré.

Chacun se retourna et s'apprêta machinalement à laisser passer un aussi important personnage.

— Voilà le sillon tout tracé, dit le colosse en prenant fraternellement le citoyen Gracchus par le milieu du corps et le soulevant de terre à l'instar d'une plume.

Gracchus était tout ébahi de cet honneur imprévu.

Il ôta son chapeau et passa tête découverte au milieu de ces faces béantes et fangeuses sur lesquelles ruisselaient des gouttes d'une sueur luisante et jaunâtre. Un frémissement imperceptible agitait ses membres grêles et maigres, cependant son visage avait un sourire des plus doux.

Comme il s'aperçut que, malgré lui, par joie sans doute de cette ovation subite, ses dents claquaient entre elles, il s'empressa de crier en agitant son chapeau au-dessus de sa tête :

— Vive la république une et indivisible! A bas les fédéralistes!...

C'était un moyen sûr de se tirer d'affaire, et en même temps un cri de circonstance. La foule hurla aussitôt :

— Vive la république une et indivisible! Les fédéralistes à la lanterne!

— Oui, à la lanterne!... citoyens patriotes!... à la lanterne les suspects! répéta Gracchus en agitant de nouveau son chapeau, auquel il avait adjoint son mouchoir à carreaux.

Et il alla s'asseoir à l'extrémité du banc qu'il avait aperçu avec tant de perspicacité dès son entrée aux Cordeliers.

Le citoyen Gracchus était en train de s'essuyer le front et de rétablir l'équilibre normal de sa carmagnole bleue, lorsque Danton, quittant son siége de président, passa devant lui pour aller à la tribune.

Terrible figure que ce Danton! On dirait, à le regarder, l'Épouvante elle-même. Un écrivain qui l'a peint en ayant sous les yeux un portrait, s'écrie :

« Non, ce n'est pas là un homme, c'est l'élément même du trouble. Ce visage effroyablement brouillé de petite vérole, avec ses petits yeux obscurs, a l'air d'un ténébreux volcan. Sombre génie, tu me fais peur. On dirait le débrouillement pénible, laborieux, d'une création vaste, trouble, impure, violente, comme quand la nature tâtonnait encore sans pouvoir se dire au juste si elle ferait des hommes ou des monstres. Obscurité, vertige, fatalité, voilà ce qu'on lit sur ces traits effrayants. Volcan de fange ou de feu, qui dans sa forge fermée roule les combats de la nature, quelle sera l'éruption? C'est un OEdipe qui porte en soi, pour en être dévoré, le terrible Sphinx. »

Le pauvre et frêle citoyen-président de la section de la Fraternité semblait un atome auprès de cette terrible et gigantesque créa-

tion. De sa large main, Danton l'eût écrasé; du souffle de sa voix il l'eût renversé.

Aussi Gracchus, s'inclinant sans orgueil devant cette souveraineté populaire et massive, lui fit-il un sourire empreint du plus gracieux jacobinisme.

— Bonjour, citoyen Gracchus, dit Danton en lui tendant la main; la section que tu présides est bien notée; elle est énergique et va droit au but.

— Comme toi, citoyen, en septembre; seulement tout le monde ne fait pas les choses aussi bien; mais c'est égal, on fait ce qu'on peut, et avec l'aide de bons Jacobins comme toi, on arrivera à quelque chose de joli.

La figure de Danton resta impassible, malgré ce compliment dont le citoyen Gracchus avait tout lieu d'être pleinement satisfait.

Il laissa tomber la main de Gracchus qu'il tenait dans la sienne, et secoua sa large tête, sur laquelle un nuage sombre s'était abaissé tout à coup.

On eût dit qu'il avait le pressentiment que ces ovations qui accueillaient aujourd'hui la moindre de ses paroles et saluaient son passage, se changeraient bientôt en imprécations et le conduiraient à l'échafaud.

Toute révolution porte en soi un poison mortel; ce poison s'infiltre tôt ou tard dans les veines de ceux qui le versent sur les places publiques, et les tue.

— Ah ! citoyen, ajouta un homme qui était assis du côté de Gracchus : c'est un coup de fortune que de te rencontrer ; tu es de la section de la Fraternité ?

— Je la préside, citoyen.

— Eh bien , il y a dans ta section une nichée de faux patriotes qui méritent l'honneur d'être raccourcis ou pendus... Je les guette, malgré leur beau parler de jacobin, et quand l'heure sera venue...

— De faux patriotes dans ma section ! interrompit Gracchus en tournant vivement la tête. En es-tu sûr?

— Bien sûr.

— Je me flattais d'avoir épuré mon quartier.

— Les ci-devant, les fédéralistes et les faux amis du peuple, vois-tu, c'est comme des chenilles, ça fait des petits partout.

— On écrase les chenilles avec les petits, grogna Gracchus d'une voix sourde, en interrogeant de son petit œil gris le regard de son interlocuteur.

Cette inspection, quelque rapide qu'elle fût,

le satisfit sans nul doute, car il se retourna tout à fait vers son voisin :

— Écoute, citoyen, lui dit-il, quand on dénonce, on parle net; d'ailleurs, on le sait, je ne marchande pas avec les mauvais. Leurs noms, que je les inscrive sur ces tablettes, et j'aurai dès demain, si tu dis vrai, un ordre d'arrestation de la commune.

Parlant ainsi, Gracchus tira de sa poche de petites tablettes.

Dans le même moment, un éclat de tonnerre fit frissonner les voûtes sonores des Cordeliers.

C'était la voix de Danton à la tribune.

— Citoyens, disait-il, la patrie est satisfaite! Le soleil de la justice populaire a lui pour une grande expiation; le tribunal révolutionnaire a fait son devoir. La république veut dans ses enfants des âmes fortes et fermes, inaccessibles à l'hésitation ou à la crainte. Un bon républicain ne doit pas regarder en arrière et chercher la raison du sang versé pour le salut de tous. Les faibles et les traîtres se rangent sur la même ligne. Le foyer de la contre-révolution était dans le sein de la Convention, la main puissante de la patrie en a balayé les cendres. Je le sais, quelques-uns ont échappé à

la juste vengeance de leur trahison ; ce sont eux qui ont armé la main de l'assassin et ont tué le sublime Marat, lorsque, cloué dans son indigente demeure par la fièvre et la maladie, il écrivait au peuple, à vous tous, à nous tous qui sommes frères par la chair, par le sang, par la pensée : « On te trahit, venge-toi! » Mais déjà de tous côtés ils ont rendu leurs lâches vies ou sur le bord des chemins ou sous le couteau des patriotes, et leurs corps abandonnés ont servi de pâture aux animaux.

— Oui!... oui!... gronda la foule en levant les mains avec de grandes acclamations; périssent jusqu'au dernier les ennemis de la patrie!...

— Comme ce Danton parle bien!... disait Gracchus plus haut que les autres.

Et comme il s'aperçut que les yeux de Danton se tournaient de son côté, il cria de sa plus belle voix :

— Vive Danton! vive le colosse de la révolution!

Ce fut le signal d'une nouvelle série d'ovations et d'acclamations. Les hurlements se mêlèrent aux vociférations et aux trépignements.

Jamais peut-être dans ses beaux jours le

club des Cordeliers n'avait retenti de si bruyants éclats patriotiques. C'était une lutte de poumons qui faisait frissonner les échos du vieux couvent, tandis que les lumières vacillantes et blafardes jetaient d'étranges reflets sur toutes ces figures agitées.

— Oui ! reprit Danton, dont cette saturnale patriotique enivrait l'enthousiasme, oui, périssent ainsi les ennemis de la patrie ! Sous les efforts de ce faisceau contre-révolutionnaire, le flambeau de la liberté avait pâli, les colonnes du temple républicain s'étaient ébranlées, les fédéralistes et les orléanistes levaient déjà leurs têtes insolentes ; la foudre gronde !... elle pulvérisera cette horde de factieux qui, sous un faux semblant de patriotisme, méditent la ruine de notre sainte et grande république. Qu'ils tremblent !... qu'ils tremblent, le couteau est levé !

De nouveaux cris, plus furieux encore que les premiers, accueillirent les paroles du tribun ; les bonnets rouges s'agitaient au-dessus des têtes ; on eût dit des gouttes de sang qui pleuvaient sur cette orgie révolutionnaire. Lorsque tout à coup la foule s'ouvrit pour frayer un passage à des hommes dont l'arrivée suspendit pendant un instant les cris et les

trépignements; chaque tête s'inclina avec le respect des masses pour leur idole.

Car ces hommes, c'étaient Robespierre et Saint-Just. Tous deux se donnaient fraternellement le bras.

Derrière eux marchaient trois personnes : Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, cet ignoble bateleur qui devait quelques mois plus tard ensanglanter Lyon par les plus horribles boucheries, et George, notre pauvre George, que son amour enthousiaste pour les conquêtes de la liberté faisait le séide aveugle des deux héros jacobins.

Robespierre marchait avec une nonchalance excessive; on eût dit à le voir que son petit corps avait peine à porter le poids *glorieux* de sa tête; mais son regard fauve et perçant brillait à travers ses lunettes.

L'élégance de Saint-Just faisait ressortir la beauté juvénile de son visage; il avait le front haut, les cheveux admirablement poudrés; une cravate blanche de fine mousseline, dont les bouts voltigeaient sur son large gilet blanc, emprisonnait son cou; son habit marron, à boutons de métal, était coupé à la mode du jour, et une culotte d'étoffe grise dessinait ses formes gracieuses, car Saint-Just était un *beau jeune homme*.

— Bravo!... bravo!... citoyen Danton, dit Robespierre, qui venait d'atteindre la tribune, à côté de laquelle on s'empressa de lui faire place, ainsi qu'à son compagnon; j'aime à entendre parler comme cela; il faut que partout et toujours la trahison soit décapitée à la face du peuple. Le char de la république est lancé. Tu l'as dit, Danton, de ta voix puissante, et je me plais à le répéter après toi : Malheur!... malheur à tous ceux qui voudront, je ne dis pas arrêter, c'est impossible, mais seulement ralentir sa course.

Le regard de Danton et celui de Robespierre se croisèrent.

Étrange caprice du hasard qui joue avec les mots avant de jouer avec les têtes! Cette phrase ne semblait-elle pas devancer l'avenir?

Mais si Maximilien rêvait peut-être déjà dans sa tête de perdre Danton, dont la popularité et les triomphes commençaient à l'inquiéter, certes Danton se sentait trop puissant et trop fort pour qu'une pensée de doute ou de crainte pût entrer en lui; il fit un signe amical de la main à Robespierre et continua :

— Ce n'est pas à Paris seulement que les vrais patriotes foudroieront les traîtres et les indécis, c'est sur toute la surface de la France;

car, vous le savez, citoyens : par son décret du 5 septembre, la Convention a ordonné qu'une armée révolutionnaire ambulante parcourrait les départements avec une guillotine à sa suite.

— C'est une très-heureuse idée, fit Gracchus à demi-voix, en se tournant tout à fait du côté de Saint-Just, qui était à l'autre extrémité du banc sur lequel il était placé.

Ce qu'il voulait sans doute arriva.

Saint-Just tourna la tête de son côté plutôt machinalement qu'avec intention.

— Salut, citoyen Gracchus, lui dit-il avec un commencement de sourire; tu es donc un des fidèles des Cordeliers?...

— Et des Jacobins, citoyen Saint-Just, où je t'applaudis, toi et le grand Maximilien.

— Je le sais, je le sais, fit Saint-Just avec un hochement de tête amical; je ne sais plus qui, l'autre jour, m'a parlé de toi et de ta section.

— Ah !... on... t'a...? balbutia Gracchus en interrogeant du regard la physionomie impassible du beau républicain.

— Avec éloge, citoyen président; tu es un ardent et chaud patriote.

— Je sers la nation de mon mieux; mais je

suis un bien petit vermisseau auprès des grands hommes qui doivent la sauver.

Et Gracchus essuya deux gouttes de sueur qui coulaient le long de ses tempes.

Est-il utile de dire que ce petit colloque se tenait à voix basse pendant que l'orateur débitait sa harangue patriotique?

— C'est ainsi ! continuait Danton, dont le visage enflammé par l'énergie qu'il mettait dans ses paroles était effroyable à regarder, c'est ainsi que les gouvernements deviennent forts et invulnérables !...

— Les Girondins avaient mérité la mort, s'écria tout à coup une voix vibrante, parce que c'étaient les héros du 10 août, et parce qu'ils s'étaient faits régicides par faiblesse et par lâcheté.

Au même moment, comme si cela fût avenu par le souffle seul de cette voix soudaine qui venait intrépidement jeter aux échos des Cordeliers ce terrible et étrange anathème, toutes les lumières s'éteignirent et l'antre révolutionnaire tomba dans une subite obscurité.

Alors ce fut un tumulte, un frémissement de la foule impossible à décrire. La stupéfaction gagna tous les esprits; on l'eût vue gravée sur tous les visages, si une lueur soudaine

fût venue éclairer cette scène inattendue.

La même voix reprit, menaçante comme un coup de tonnerre descendu du ciel :

— Lâches, qui déshonorez la patrie par vos sanglantes saturnales !... Lâches, qui la flétrissez par vos hideuses paroles !... Lâches, qui la traînez dans la boue par vos infâmes doctrines !... vous croyez avoir renversé le trône monarchique, vous l'avez régénéré par le sang d'un martyr. Le roi est mort !... vive le roi !...

Et de tous les coins de la salle retentirent aussitôt comme la vibration d'un écho ces paroles : « Le roi est mort !... vive le roi !... »

Que se passait-il au milieu de cette obscurité ? Que devenaient toutes ces voix haletantes qui un instant avant criaient : *Vive Danton ?*

Pourquoi le silence succéda-t-il à cet anathème ? Tous les souffles s'étaient-ils éteints dans les poitrines républicaines, ou tous ces hommes s'étaient-ils évanouis comme des fantômes ?...

Étrange audace ! complot inouï ! humiliation profonde !

Eh bien, Robespierre ? Eh bien, Saint-Just ? Eh bien, Danton ? Eh bien, Billaud-Varennes ? Eh bien, Camille Desmoulins ? Eh bien, Collot-d'Herbois, Hérault de Séchelles, Lacroix, Fabre

d'Églantine, Chabot, Hébert et tant d'autres? Vous vous taisez!... On dirait que le froid du cercueil a glacé vos veines et étouffé vos cris.

C'est qu'en même temps une main, semblable à celle du spectre de don Juan, touchait l'épaule de Danton, et une autre voix lui disait :

— Tu as organisé les massacres de septembre; tu as créé le tribunal révolutionnaire; Danton, tu mourras sur l'échafaud!

Une autre main touchait l'épaule de Robespierre, et une voix lui disait :

— Régicide! lâche guillotineur! tu mourras sur l'échafaud.

Une autre main s'abaissait, froide comme si elle eût été de marbre, sur l'épaule de Camille Desmoulins, et une voix lui disait :

— Toi qui portes en ton sein le venin du reptile, lâche par le cœur! lâche par la plume! tu mourras sur l'échafaud!

Une autre voix ricanait à l'oreille du beau Saint-Just :

— Beau mignon de Robespierre, tu mourras sur l'échafaud.

Et, en même temps, comme obéissant à une impulsion électrique, une main s'abattit sur l'épaule de Hérault de Séchelles, une autre

touchait Fabre d'Églantine, une autre Lacroix, une autre Chabot, une autre Hébert, et à tous une même voix murmurait les mêmes mots terribles, prophétiques :

— Tu mourras sur l'échafaud.

Une main aussi toucha l'épaule de George, tandis qu'une voix lui disait :

— Georges, tu peux t'arrêter encore, toi... car tu n'es pas encore souillé ; ton cœur n'est pas encore entièrement flétri par le contact de ces misérables. Tu as déjà un pied dans la fange, y mettras-tu les deux ?

Le jeune montagnard se retourna brusquement :

— Je les mettrai !... dit-il avec hauteur.

Et il voulut saisir dans ses bras celui qui venait de parler ainsi, mais ses mains n'embrassèrent que le vide.

Cette scène étrange, terrible, fut l'affaire d'un instant.

Toutes les têtes s'étaient courbées involontairement sous cette malédiction sanglante.

Tout à coup la voix qui, la première, avait parlé si haut, se fit encore entendre :

— Non !... France, dit-elle, tu n'es pas encore perdue ! Au revoir... au revoir, messieurs les régicides !

Puis ce fut tout. Il ne resta plus qu'un silence morne au milieu duquel frissonnaient les haletations des poitrines oppressées.

Quelques secondes se passèrent encore; mais des torches allumées vinrent rendre la lumière à ces voûtes ténébreuses.

Alors, tous ces fiers républicains se regardèrent entre eux.

Ils étaient tous pâles.

Gracchus, en homme prudent et jaloux d'assurer sa sûreté personnelle, s'empressa de sortir des Cordeliers, dès que la chose fut possible. Sa petite taille, du reste, le servait merveilleusement en cette occasion et lui permettait de se glisser dans la foule tumultueuse, comme le ferait un serpent au milieu de grandes herbes agitées par un vent d'orage.

L'air manquait aux Cordeliers, surtout l'air républicain.

Et chacun, revenu de ce premier mouvement de stupeur qu'un événement imprévu, quel qu'il soit, jette toujours dans les masses, se demandait comment une nichée de royalistes avait pu se glisser ainsi dans la fournaise révolutionnaire.

Paris n'était donc pas épuré? Les orléanistes y tenaient donc leurs criminels conciliabules?

A quoi servaient alors le comité de surveillance, le comité révolutionnaire et les pouvoirs illimités de l'accusateur public?

— Que dis-tu de tout cela, Maximilien? fit Saint-Just, dont les lèvres frémissaient encore sous l'impression d'une émotion visible.

— Je dis que ces hommes sont bien imprudents et bien audacieux, répondit Robespierre en serrant les poings; les insensés! ils ne savent pas combien de sang ils vont faire couler!...

Et comme Danton approchait, il ajouta :

— La police de ton club est bien mal faite, citoyen Danton.

Camille Desmoulins vint à Robespierre. Ses joues étaient blanches.

— Sais-tu qu'il y en a un, lui dit-il, qui m'a frappé sur l'épaule et m'a annoncé que je mourrai sur l'échafaud?

— Moi aussi, dit Saint-Just en essayant de sourire et en rajustant les pointes de son grand gilet blanc.

— Moi aussi! murmura entre ses dents Robespierre, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont les lèvres tremblaient convulsivement, tant un terrible orage grondait en lui.

— Parbleu !... ils se sont donné le mot, les brigands ! dit Danton en passant à plusieurs reprises une de ses mains sur son front humide, comme s'il eût voulu en cacher la pâleur ; car ils m'ont dit la même chose.

— Ah bah !... fit Hébert ; moi aussi.

— Moi aussi ! dirent comme un écho toutes les voix.

— En tout cas, ce qui me console, reprit Camille Desmoulins d'une voix qu'il s'efforçait de rendre enjouée, c'est que nous irons à l'échafaud en bonne compagnie.

— Si les uns n'y vont pas avant les autres, répondit Robespierre en contractant ses deux sourcils par un mouvement nerveux qui lui était habituel.

— Dieu ne fane pas le même jour toutes les plantes d'un jardin, continua Camille, qui affectionnait le goût des images dans son langage comme dans ses écrits.

— Mon cher Camille, dit Robespierre en frappant sur l'épaule de celui-ci, pour ce qui concerne l'échafaud, je ne crois pas à Dieu, je crois à Robespierre.

— Prends garde, Maximilien, tu viens de me toucher l'épaule, comme ce prophète inconnu qui m'a parlé bas tout à l'heure.

— Et l'épaule est bien près de la tête, ajouta Saint-Just.

Robespierre avait tendu la main à Camille Desmoulins.

— Tu sais bien que je t'aime, Camille, lui dit-il.

Dans le même moment George rentra.

— Je viens de placer des sentinelles à toutes les portes, dit-il, avec ordre d'arrêter les figures suspectes ou inconnues.

— Et toi, citoyen George,... ces audacieux magiciens t'ont-ils prédit aussi que tu mourrais sur l'échafaud ?

— On ne m'a pas fait cet honneur, citoyen, reprit George, dont le visage seul avait conservé cette mâle énergie du courage appuyé sur la conscience ; mais j'espère qu'en vous serrant un peu, vous pourrez bien trouver à me faire une petite place au milieu de vous.

— Viens-tu, Maximilien ? dit Saint-Just tout bas à l'oreille de Robespierre, ces dames nous attendent. J'ai assez des Cordeliers pour aujourd'hui.

Robespierre se releva brusquement, autant que sa petite taille pouvait le lui permettre, prit le bras de Saint-Just et sortit.

Peu à peu l'antre révolutionnaire devint si-

lencieux, et comme cela arrive toujours, les sentinelles ne trouvèrent que deux figures suspectes.

C'étaient celles des deux plus farouches sans-culottes de l'endroit.

Gracchus tournait la rue de l'Ancienne-Comédie, quand un homme, profitant d'un passage obscur dans lequel les lanternes suspendues ne projetaient aucun rayon lumineux, l'aborda tout à coup.

Il eût été difficile de distinguer la figure de cet homme, car il la cachait avec soin et avait rabattu son chapeau sur ses yeux.

— Peut-on te dire deux mots, citoyen Gracchus? lui dit l'inconnu.

Gracchus recula de deux pas.

— Hein?... qu'est-ce?... dit-il.

— Tu es bien, n'est-ce pas, le citoyen Gracchus, autrement dit Dupuis?

— Dupuis était mon nom de... famille, autrefois. Gracchus est mon nom républicain.

— Dupuis, dit la voix de l'inconnu, dont le timbre avait perdu la sécheresse impérative des deux premières phrases, tu es un honnête homme.

— Je suis président de la section de la Fraternité.

— Dupuis, reprit la voix, cette rue est déserte, nul ne peut nous entendre, et l'homme qui te parle n'est pas un citoyen, c'est un proscrit.

— Alors il a tort de s'adresser à moi, reprit Gracchus en haussant la voix ; car je serais bien capable de... le faire arrêter.

— Même si cet homme était... un ancien... ami d'enfance.

— Un... an... cien...

— S'il te tendait la main...

— Je n'ai... pas... d'ancien... ami.

— S'il te disait bien bas : Je suis le marquis de Savernoy.

— Le marquis... de... Grand Dieu !... quel nom avez-vous... as-tu prononcé... là ?

— Celui d'un vieux camarade.

La figure de Gracchus était tout émue.

Que voulait dire cette émotion : Souvenir ou terreur ?

— Savernoy !... murmura-t-il bien bas, et en regardant de tous côtés, comme s'il eût eu peur que les murs des maisons se changeassent en fantômes patriotiques ; il est en Provence, et Dieu veuille qu'il ne lui soit pas arrivé malheur !

— Et s'il était à Paris ?...

— Le malheureux !... ce serait sa mort ! Oh !

qu'il parte!... qu'il parte!... qu'il parte!...

Gracchus s'arrêta comme effrayé de ses propres paroles.

— Mais, qui es-tu?

— Que t'importe!

— Comment! que m'importe? Qui t'envoie?

— Lui-même.

— Lui-même!... Savernoy... il se rappelle donc son vieux Du... Grac... Dupuis. Ma foi! si tu es un espion du comité révolutionnaire ou autre, tant pis pour toi d'abord, pour moi ensuite. Mais où est-il? Il se cache... il se cache bien, n'est-ce pas? Oh! il fait bien... Écoutez... voyons... vous êtes bien sûr au moins qu'on ne vous a pas suivi, que nous sommes tout à fait seuls? Dites-lui que c'est de la plus grande imprudence d'être venu; qu'il y a jour et nuit, en tous lieux, des limiers qui ont fait des études spéciales sur les figures des ci-devant et qui les flairent comme un chien de chasse flaire une pièce de gibier. Savernoy!... il ne t'a pas dit combien nous nous aimions!... Va... allez... qui que vous soyez, et dites-lui que Gracchus, non Dupuis, n'est pas riche; mais que tout ce qu'il a, il est prêt à le lui donner pour qu'il quitte au plus vite Paris... la France.

— Ce n'est pas d'argent que le marquis de Savernoy a besoin, c'est d'un asile.

— D'un asile !... Diable !... la loi est précise sur ce chapitre-là... le tribunal révolutionnaire aussi... Vous dites... tu dis un asile, n'est-ce pas?... Malheureux !... on ne cause pas de ces choses-là dans la rue. Ne trouvez-vous pas que j'aie parlé bien haut?

Gracchus se colla subitement contre la muraille.

— Citoyen, je viens de voir quelqu'un. On nous écoutait : je suis perdu, nous sommes perdus tous deux !

— Je ne vois personne, dit l'inconnu.

— Personne... citoy... tu... vous... en êtes bien sûr... Marchons... Allons !... bon ! voilà la lune qui paraît... que diable vient-elle faire ?... Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il fait clair comme en plein jour ?

— Tu as peur, citoyen Gracchus ! dit l'inconnu avec une nuance d'ironie.

— Fichtre, oui ! j'ai peur !... je ne m'en cache pas. On n'a pas autre chose à faire sous la république.

— A moins qu'on n'aime mieux s'occuper à assassiner ou à voler.

Gracchus lui fit un signe de la main des plus

expressifs, comme s'il eût voulu lui faire rentrer dans la gorge ces audacieuses paroles.

Il s'arrêta et passa sa main dans ses cheveux, sur son front, le long de ses joues. On comprenait à son attitude pensive qu'il consultait son cœur, qu'il interrogeait son courage : deux amis qui vivent en nous, à côté l'un de l'autre, et qui souvent ne sont pas d'accord.

Il prit le bras de l'inconnu et le serra nerveusement dans ses doigts crispés.

— Le marquis de Savernoy est sans asile... n'est-ce pas?... et il veut... c'est ma tête qu'il me demande. Eh bien... qu'il vienne!... autant la perdre pour sauver un ami que pour le plaisir de ces messieurs. Qu'il vienne!... ma maison sera la sienne!... et Dieu aidant, cela ira tant que cela pourra.

— Merci !... merci!... Dupuis, dit l'inconnu en ouvrant les bras et en montrant son visage, sur lequel la lune laissa glisser un de ces pâles reflets. Je savais bien qu'il y a de ces cœurs sur lesquels on peut toujours compter.

— Qui !... quoi !... qu'est-ce ?... exclama Gracchus en ouvrant des yeux ébahis et en reculant de deux pas.

— C'est moi, Dupuis !

— Savernoy !

— Ton ami.

— Sapristie ! pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

— La république a flétri tant de nobles cœurs, corrompu tant d'âmes nées avec l'instinct du bien, acheté par la terreur tant de consciences !...

— C'est mal, Savernoy, d'avoir douté d'un vieil ami.

— Pardonne-moi, Dupuis.

— Je t'en prie, appelle-moi Gracchus, dit le brave homme à demi-voix ; ça ne te fait rien, et à moi ça me fera plaisir.

— Ami !... ami..., dit une seconde fois le marquis de Savernoy en tendant ses deux mains à Gracchus, tu as rendu la joie à mon cœur ; j'eusse tant souffert, s'il m'avait fallu douter de toi.

— Tout de même, tu as eu une étrange idée de venir à Paris ; il n'y fait pas sain pour les personnages de ton espèce ; moi, je me perds dans la foule. Je dis que je suis patriote, je préside ma section en ne jurant que sur la république, et l'on me croit sur parole ; mais toi ?

— Moi, Dupuis ?...

— Tu vois, toujours Dupuis..., interrompit

celui-ci, Gracchus est cependant un joli nom; c'est un peu dur à prononcer : mais qu'est-ce qui n'est pas dur dans la république une et indivisible ?

Le marquis marchait à côté de Dupuis, la tête penchée sur sa poitrine. D'amères pensées serraient son cœur et bouillonnaient dans sa tête.

— Mais..., reprit-il d'une voix lente, sans avoir évidemment rien entendu des paroles de son ami, je n'ai pas quitté la France... parce que son sang coule par de cruelles blessures, et que tous ses enfants doivent être là pour étancher ses plaies ou mourir à côté d'elle. Je suis à Paris, parce que Paris est le champ de bataille. Oh ! les lâches... les lâches !... jusqu'à une femme !... ils l'ont massacrée après l'avoir traînée devant leur infâme tribunal !... et les tombeaux de nos rois, et leurs cendres augustes, que les siècles avaient respectées... ils les ont jetées au vent de l'insulte et de la profanation. Lâches ! lâches ! lâches !...

— Voici quelqu'un, dit tout à coup le pauvre homme, qui était aux abois, et dont les yeux plongeaient dans l'obscurité pour interroger jusqu'aux ombres fantastiques que la nuit promène avec elle.

Par un mouvement subit, le marquis de Savernoy enfonça son chapeau sur ses yeux, et croisa sa carmagnole sur sa poitrine.

— Donc, citoyen Gracchus, dit-il d'une voix haute, demain, à ta section, je t'apporterai ces signalements, et du diable si tu n'en tires pas pied ou aile.

— Tu me trouveras austère comme la loi, incorruptible comme la république, s'empressa de répondre Dupuis en haussant la voix ; car deux hommes passaient se tenant par le bras.

Les deux importuns tournèrent la rue.

Quand ils furent éloignés de cent pas, le président de la section de la Fraternité se pencha à l'oreille du marquis :

— Viens vite à la maison, j'ai une cachette admirable dans laquelle je défie les plus malins de te découvrir ; tu ne seras pas le premier qui y sera entré, va, et que j'aurai ainsi sauvé de leur fureur.

— Merci, mon vieil ami, dit le marquis en lui serrant les mains étroitement dans les siennes. Demain au tomber de la nuit, attends-moi chez toi, je te dirai le service que j'attends de ton amitié. Prends à droite ; moi, je vais prendre à gauche.

— As-tu au moins une passe en règle?

— J'en ai deux.

— Deux, c'est trop, jettes-en une; ça pourrait te compromettre.

Le marquis allait s'éloigner. Il se retourna.

— Tu n'es donc pas républicain, mon brave Dupuis?

Gracchus se pencha vers lui et lui dit tout bas à l'oreille :

— J'en ai l'air; c'est déjà bien assez dur comme ça.

— A demain! répéta à demi-voix le marquis.

— A demain! répondit Gracchus.

Et les deux vieux amis se séparèrent.

Gracchus avait à peine fait quelques pas dans la rue, qu'il releva sur ses oreilles le collet de sa carmagnole.

— C'est étrange, dit-il entre ses dents; j'ai froid au cou ce soir; c'est mauvais signe.

Et il hâta le pas.

Il était temps qu'ils se séparassent; car à peine Gracchus avait-il fait vingt pas, qu'une patrouille de gardes civiques apparut au détour de la rue.

— Qui vive? cria-t-on.

— Président de la section de la Fraternité,

répondit fièrement Gracchus, qui avait repris au grand complet son allure républicaine, un instant interrompue par les épanchements de l'amitié.

— Tu as ta carte? répliqua l'officier en faisant quelques pas en avant de sa troupe.

— Certainement, citoyen; un bon patriote ne marche jamais sans cela.

L'officier de la garde civique examina la carte avec cette attention minutieuse que l'on apporte toujours la veille, le jour et le lendemain des événements imprévus.

—Pardon, citoyen, mais tu sais la nouvelle? Il paraît qu'il y avait un grand complot contre la vie de Robespierre, de Saint-Just, de Danton... et ils auraient été odieusement massacrés ce soir aux Cordeliers, si l'allure énergique des vrais patriotes n'avait effrayé les assassins.

Dupuis profita de la demi-obscurité pour hausser les épaules avec un profond dédain.

— Ce que je puis te dire, citoyen, reprit-il ensuite, c'est que le grand Maximilien est sain et sauf, et que la république une et indivisible se porte pour le quart d'heure aussi bien que toi et moi. Salut et fraternité. Il se fait tard, je rentre me coucher.

Le citoyen Gracchus, en effet, rentra en toute hâte.

A peine la citoyenne son épouse lui eut-elle ouvert la porte (car depuis longtemps, dans la crainte d'éveiller les soupçons, il avait congédié toute espèce d'officieux ou d'officieuse), qu'il se laissa tomber sur un siége avec un épuisement qui tenait à la fois de la frayeur qui lui serrait les entrailles, et de l'émotion grande qu'il avait éprouvée.

— Qu'y a-t-il donc, bon Dieu?... dit la *citoyenne Gracchus,* en restant debout devant lui.

—Femme, prépare cette nuit notre cachette; mets-y tous les livres de notre bibliothèque, du papier, des plumes, de l'encre, quelques bouteilles de bon vin; regarde si les ressorts ne sont pas rouillés, ou plutôt donne-moi la lumière, je les examinerai moi-même. Je m'y connais mieux que toi.

— Qu'est-il donc arrivé?

— Il est arrivé que... Tu n'as pas entendu du bruit dans la rue? Je suis bien pâle... Ce pauvre Savernoy!... ce pauvre Savernoy!...

— Il a été arrêté?...

— Non, pas encore; mais ça ne peut pas tarder; il va venir demain soir...

— Ici!... ici!... fit la citoyenne avec effroi.

— Parbleu ! où veux-tu qu'il aille? Chez Robespierre peut-être, ou chez Danton!

— Mais si on le découvre!...

— Si on le découvre!... sa tête y passera, la mienne aussi. Ça ne sera pas agréable, je ne dis pas; mais en temps de révolution on n'a pas des amis pour son plaisir.

— Et tu n'as pas peur?... interrompit la femme, qui tremblait de tous ses membres.

— Je suis las d'avoir peur ! s'écria Gracchus en jetant son chapeau à terre avec une véhémence qui était bien loin de ses habitudes; je suis las de toujours trembler du matin au soir, comme un mouton sous la main du boucher. Qu'on me coupe le cou et que ça finisse!... Je suis las, à la fin, de crier : Vive la république! quand je voudrais la voir à terre dans la boue, pour lui marcher dessus et l'écraser de mon talon...

— Gracchus!... mon ami..., ne parle pas si haut, tu es fou pour sûr, ou tu as la fièvre. Tu sais que nous avons de méchants voisins.

— Qu'est-ce que ça me fait?... qu'est-ce que ça me fait?... qu'est-ce que ça me fait?... continua Gracchus sur le même ton, en ôtant sa carmagnole et en la jetant à terre avec non

moins de véhémence qu'il avait fait de son chapeau. Je te le répète, je suis las de ce jeu ignoble que je joue tous les jours à ma section. Ils m'appellent leur président. Leur président !... vois-tu, je voudrais les étrangler tous. Ce sont des coquins! des brigands ! des voleurs !... Toutes les portes sont bien fermées, au moins... car si les voisins m'entendaient... c'est pour le coup !... Tu dis que j'ai la fièvre... Oh ! oui, j'ai la fièvre... Tu ne sais donc pas que je leur donne la main à tous? Donne-moi de l'eau, que je me lave les mains... donne-moi de l'eau.

Il s'était arrêté devant la cheminée.

— Allons, bon ! qu'est-ce que je vois là?...

— Où donc?.... où donc?... dit la femme à voix basse avec une expression de terreur.

— Dans la cheminée.

— Eh bien, il y a des cendres.

— Parbleu !... je les vois bien, les cendres; je ne suis pas aveugle; mais sur la plaque, est-ce qu'il n'y a pas des fleurs de lis?

— Ce sont des étoiles.

— Des étoiles ! des fleurs de lis, tout cela se ressemble. Et tu sais que la loi ordonne que toutes les plaques de cheminée qui offriront des signes de féodalité soient retournées...

Fais-la retourner, fais-la retourner, car tout leur sert de prétexte à ces gueux... Quel esclandre aux Cordeliers!... Ils sont capables de mettre Paris à feu et à sang pour se venger... les lâches!... Ils étaient tous blancs comme des linges. Ils avaient aussi peur que moi!... Je les hais!... je les méprise!... Je voudrais qu'ils fussent tous enfermés dans des cages de fer, comme des bêtes féroces... avec quelle joie je leur cracherais au visage!... Oh! oui, j'ai la fièvre!... mon sang me brûle!... ouvre la fenêtre. Non! ne l'ouvre pas!... j'étouffe ici!...

Et le citoyen Gracchus se rejeta en arrière dans le vieux fauteuil sur lequel il venait de s'asseoir tout en parlant.

Ses joues tout à l'heure pâles étaient empourprées, et ses dents claquaient entre elles à se briser.

Pauvre homme!... il y avait bien longtemps qu'il n'en avait dit autant. Cet accès de courage et d'énergie l'étouffait.

Madame Dupuis avait été prendre à la fontaine un verre d'eau fraîche, et en même temps qu'elle lui présentait le verre à boire, elle lui frottait le front et les tempes avec un mouchoir imbibé de vinaigre.

— Tiens, Gracchus, bois ce verre d'eau fraîche ; ça te fera du bien.

— Appelle-moi Dupuis !... Dupuis !... Non... Appelle-moi Gracchus !... Au fait, appelle-moi comme tu voudras.

Et le brave homme avala d'un trait son verre d'eau.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures passées. Viens manger un morceau et tu te coucheras après, le souper est servi.

Gracchus était retombé dans sa rêverie anti-patriotique.

— Pauvre Savernoy ! murmura-t-il entre ses dents en appuyant son coude sur son genou et son menton sur sa main ; il aimait le roi... lui ! il aimait la reine ! Pauvre femme !... l'ont-ils assez insultée avant de l'assassiner !... Robespierre me fait l'effet d'un chacal... Est-ce qu'on ne lui coupera pas le cou, aussi, à lui ?... Comme je rirais ce jour-là... Ne m'as-tu pas dit que le souper était servi ?

Il se leva et alla dans la pièce qui leur servait de salle à manger.

Il s'arrêta tout à coup en apercevant la table, sur laquelle il y avait une viande rôtie et une salade.

— Qu'est-ce que c'est que ça?... fit-il en ouvrant de grands yeux.

— Un bon petit poulet que je t'ai préparé.

— Un poulet!... bon Dieu!... un poulet!... es-tu folle?... tu as donc juré de me faire guillotiner demain matin. Et les plumes?... qu'as-tu fait des plumes?... tu me feras passer pour un aristocrate déguisé.

— J'ai mis les plumes dans un torchon et quand la nuit a été bien noire, j'ai été les jeter à l'entrée du carrefour.

Cette explication parut tranquilliser le citoyen Gracchus, car il se mit à détacher une aile du poulet.

Quand il eut fini de souper, il se coucha : mais il rêva Cordeliers, Robespierre, Girondins, échafaud, c'est-à-dire boue et sang.

Pendant ce temps, une étrange scène se passait dans un autre coin de Paris.

Baptistin, après avoir expressément recommandé à Crépaux de ne pas quitter mademoiselle et de bien veiller sur elle jusqu'à son retour, avait mis sur ses épaules une veste de bouracan, sur sa tête le bonnet rouge jacobin, orné de la cocarde patriotique, et, poussé par son inquiétude, il rôdait de droite et de gau-

che ; car il craignait pour son maître quelque mauvaise rencontre ou quelques-unes de ces imprudences énergiques qui pouvaient mettre sa vie en danger.

Il marchait au hasard suivant son inspiration, et il interrogeait ces mille bruits de la nuit qui portaient avec eux tant de vagues inquiétudes, tant de murmures étranges, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, il fit un bond sur lui-même et se retourna brusquement.

Un homme venait de passer.

Cet homme, il avait cru le reconnaître. Il se rappelait avoir vu ce visage, une seule fois peut-être, mais dans une circonstance terrible de sa vie.

Cet appel muet que l'on fait à son souvenir en présence d'un visage inattendu, est rapide comme la pensée, prompt comme l'éclair.

— Oh!... fit-il en se frappant le front; j'ai vu cet homme quelque part.

Et son cœur, comme par pressentiment, avait ces battements sourds que donnent les sentiments extrêmes.

— Orange... la prison..., murmura tout à coup en lui une voix secrète ; c'est cet homme que le concierge a appelé du nom de Léonidas,

c'est le persécuteur de mademoiselle de Savernoy.

Tant il est vrai qu'il y a de ces regards profonds fixés sur un homme qui gravent ineffaçablement un souvenir dans la pensée.

— Léonidas ! s'écria-t-il presque involontairement, comme répondant à ce rappel subit de sa mémoire.

L'homme se retourna.

C'était bien lui.

Les lèvres de Baptistin devinrent blanches, et tous ses membres tremblèrent en se roidissant. Le citoyen Léonidas, doué d'une de ces consciences républicaines qui n'avaient que des éloges à se donner, s'était arrêté en entendant prononcer son nom.

D'un bond le vieux serviteur fut auprès de lui.

La rue dans laquelle ils se trouvaient était assez fréquentée, et dans le même moment plusieurs personnes approchaient.

Ce devaient être même de solides patriotes, autant qu'il était possible d'en juger par le timbre des voix et le croassement républicain qui sortait de leurs gosiers.

Les yeux de Baptistin avaient un regard terrible, mais l'ex-huissier n'en comprit pas

toute la haine; car la lanterne qui était au-dessus de leur tête n'éclairait pas son visage.

— Tu t'appelles Léonidas?

— Oui, citoyen, Léonidas.

— Ex-secrétaire du comité de surveillance d'Arles?

— Tiens, citoyen, tu connais mes prénoms et qualités!

— Alors, c'est toi qui, à Orange...

— A Orange!... fit Léonidas d'un air étonné; tiens, tu sais cela aussi?

—C'est bien toi qui as été chargé de l'arrestation?

— Hélas!... fit l'ex-huissier avec un gros soupir. Coup manqué!

Les bons jacobins approchaient, hurlant des chants patriotiques à moitié étouffés par les bouffées vineuses qui s'exhalaient de leurs poitrines. Mais l'intention y était.

— Oui! coup manqué!... répéta d'une voix sombre Baptistin, en répétant les paroles de l'ex-huissier.

— Elle est ici! je le sais, répliqua l'autre, et du diable... si je ne la déniche pas.

Baptistin poussa un grondement terrible, la colère l'étouffait.

Il le saisit à la gorge.

— Misérable ! s'écria-t-il.

— Qui !... quoi !... que !... qu'est-ce ? murmura Léonidas d'une voix comprimée ; car les doigts crispés de Baptistin lui serraient la gorge comme des clous de fer.

Les chanteurs patriotes, auxquels s'étaient joints plusieurs passants, les entouraient déjà.

— On se cogne !... bravo !... on se cogne !... dit une voix dans le groupe.

— A... à... mon... aide... ci... toyens... ! essaya de dire Léonidas, dont les deux bras se tordaient sur celui de Baptistin comme deux couleuvres sur un tronc d'arbre.

Celui-ci jeta un regard rapide autour de lui.

A l'aspect des figures, il vit qu'il fallait qu'un des deux restât sur la place.

Une idée subite lui vint, car Baptistin, on le sait, était l'homme des résolutions subites.

— Tu t'appelles Léonidas?... s'écria-t-il en secouant violemment le citoyen ex-huissier.

— Oui... oui..., dit celui-ci, dont les joues étaient d'un rouge sanguin et les lèvres déjà bleues.

— Tu l'avoues !... tu l'avoues !... Alors c'est toi, gredin, qui as fait évader d'Orange la ci-devant ?

— Il a fait évader une ci-devant !... s'em-

pressa de hurler la foule, qui s'apprêtait à le déchirer.

—Comment!... moi... j'ai... Mais non, ci... toyens... mais... non... c'est moi... au con... traire, moi... qui... qui... Ah!...

— Je te dis que c'est toi qui l'as fait évader. Tu t'appelles Léonidas, et je te reconnais bien.

— Mais... mais... non.

— C'est un aristocrate déguisé! dit une voix.

— A la lanterne!... cria une autre.

— Non!... non!... reprit un troisième, qui paraissait exercer une certaine domination sur les autres; il faut le mener au tribunal révolutionnaire; son affaire sera bien vite dans le sac.

Et prenant Léonidas par le collet, il fit mine de l'entraîner.

— Du tout!... du tout!... cria Baptistin, qui, par une secousse violente, arracha sa proie des griffes du patriote; le peuple a bien le droit de se faire justice lui-même; à la lanterne!... le traître!... à la lanterne!...

— Oui!... pas de tribunal!... à la lanterne!... dit l'assistance; ce sera plus amusant.

Les mœurs de cette époque étaient si douces et si pleines d'aménité!

— Mais... si... mais je... le trib... citoy..., essaya de dire Léonidas en cherchant à se dégager de l'étreinte qui l'étouffait.

Mais Baptistin, dont les doigts étaient incrustés dans les vêtements et dans la cravate de l'excellent jacobin, n'avait garde de le lâcher et le secouait, au contraire, plus rudement encore en couvrant sa voix avec ses cris :

— A la lanterne !... à la lanterne !...

La joie immense de suspendre quelqu'un à la lanterne était un bonheur trop estimé parmi les vrais patriotes, pour qu'on la laissât aisément échapper.

Et puis, faut-il le dire? il y avait si longtemps que la lanterne patriotique n'avait rien eu à faire ou à suspendre.

C'était une bonne habitude qui allait s'affaiblissant de jour en jour : l'austérité républicaine se relâchait.

Aussi, toutes les pensées étaient bien loin du tribunal révolutionnaire, tout entières qu'elles étaient à l'enivrement de ce plaisir inattendu.

Et pendant que l'ex-secrétaire du digne citoyen Obrier se débattait de son mieux, les

sans-culottes, enivrés, décrochaient avec des cris de joie la lanterne, ce qui ne fut ni long, ni difficile. Baptistin, au milieu du tumulte croissant, des cris et des hourras de joie de la jacobinerie ameutée, se pencha sur Léonidas, et lui dit à voix basse :

— Tu mourras... lâche; tu mourras!...

Tout était prêt. La corde attendait. La patrie demandait ardemment à être sauvée par ce grand acte de justice. Ce fut l'affaire d'un instant. Ce fut un mouvement plus rapide que la pensée.

Vingt bras saisirent à la fois l'ex-huissier et l'enlevèrent de terre, malgré ses cris et ses protestations.

— Citoyens... je vous... en sup... plie... écoutez-moi... je vous jure... que... que...

— A la lanterne!... à la lanterne! hurla Baptistin, dont les yeux menaçants et terribles ne quittaient pas le visage blême de Léonidas, et qui ne répondait que par un sourire implacable aux supplications de ses regards. A la lanterne!...

Déjà la corde lui avait été passée au cou. Ses mains se joignaient dans une dernière supplication; ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles de prière.

Cet homme, qui se faisait un jeu de la mort, avait si peur de mourir!...

La corde que l'on commençait à hisser glissait avec un son criard sur les gonds rouillés... Déjà le citoyen Léonidas dépassait de la moitié du corps la tête de ceux qui le portaient.

On eût dit que ses membres voulaient parler, tant ils se tordaient convulsivement.

Oh ! les dignes sans-culottes !... Oh ! les bons Jacobins !... s'ils avaient su quel excellent patriote ils suspendaient si joyeusement à la lanterne, et combien ils se faisaient exécuteurs aveugles et stupides !...

Chantez bien haut !... meute sauvage... accompagnez de vos acclamations et de vos cris de fête le dernier soupir de l'ex-secrétaire du comité de surveillance de la bonne ville d'Arles.

— Lâchez tout !... crièrent à la fois plusieurs voix.

Alors, ceux qui soutenaient l'ex-huissier et qui ne tenaient plus dans leurs mains que l'extrémité de ses pieds, imprimèrent au corps une violente secousse, comme à une pierre lancée dans les airs.

La corde, peu habituée sans doute à de semblables exercices, tournoya un instant sur

elle-même et fit entendre un gémissement aigu. Ce gémissement, le seul qui accompagna l'exécution de l'ex-huissier patriote, se confondit avec le dernier râlement qui s'exhalait de la poitrine du supplicié.

Le corps ballotta dans l'air quelques secondes, puis les membres se roidirent, et ce fut tout.

Deux des assistants prirent alors la lanterne, qu'ils élevèrent au-dessus de leurs têtes.

Les yeux du citoyen Léonidas étaient démesurément ouverts, et son visage avait une teinte bleu violacé.

Baptistin, appuyé contre le mur, était immobile.

— Voilà la justice du peuple!... dit-il d'une voix sourde et ironique.

— Oui ! voilà la justice du peuple !... répétèrent comme un écho toutes les voix dans un grand élan de patriotisme en étendant les bras vers le corps suspendu en l'air.

Combien les mêmes mots exprimaient une pensée différente !

Baptistin s'éloigna en détournant la tête de cette horde sauvage qui dansait en chantant autour du cadavre.

— Allez !... allez !... bêtes fauves, dit-il, dansez et hurlez de joie !... ainsi la justice du

ciel vous frappera les uns par les autres. Infâme Léonidas... misérable tourmenteur d'une pauvre enfant!... Je viens de lui payer tout ce qu'il m'a fait souffrir à Orange!... Allons... la journée n'est pas mauvaise; il y a un misérable de moins sur la terre!

Cette nuit était bien une nuit de temps révolutionnaire : le drame continuel de la vie que l'on rencontrait pour ainsi dire sur chaque pavé de la rue touchait chacun au cœur.

Aux Cordeliers, les frères républicains étaient subitement interrompus dans leurs rêves sanglants, par des voix menaçantes, inconnues, mystérieuses, qui leur parlaient de mort et d'échafaud.

Dans son foyer domestique, Gracchus obéissant à cette belle impulsion du cœur, trésor que Dieu donne à ses élus, ouvrait sa porte hospitalière à son ami d'enfance et chassait de ses entrailles, ennoblies par la sainte amitié, toute lâche terreur.

Léonidas, supplicié à la lanterne patriotique, payait toutes les lâchetés révolutionnaires dont son cœur était gonflé.

Et George, la tête plus pesante, le cœur plus ému qu'il ne l'avait jamais été, rencontrait sur le seuil de sa demeure Antoine Obrier,

c'est-à-dire le premier homme qui l'avait lancé dans cette vie de lutte et de cruelle démence.

Oh ! que d'insomnies depuis ce jour jusqu'à cette heure d'absolutisme aveugle où il avait étouffé les cris et les fluctuations de son cœur !

Antoine Obrier, c'était le passé qui se dressait devant lui ; c'était peut-être aussi le souvenir de son père et cette voix grave et solennelle qui lui disait :

« — Enfant, arrête-toi ! là-bas est l'abîme !... là-bas est la honte !... »

A sa vue, il recula comme devant un ennemi.

C'est que le passé bien souvent est un ennemi que l'on rencontre et qui vous terrifie.

— On m'a dit que tu demeurais là , George, et je t'attendais, lui dit Obrier en lui tendant la main.

— Toi ici !... citoyen Antoine? murmura celui-ci d'une voix émue ; car il y a de ces moments où l'homme voudrait s'isoler du reste de sa vie.

George en était arrivé là ; il voulait marcher seul, sans famille, sans affection, sans regrets comme sans remords, responsable lui-même de lui-même, et offrant son sang en expiation ou en sacrifice. Soldat, martyr ou criminel.

— Ma foi, oui, répondit Obrier. On ne travaille en conscience qu'à Paris. En province, les comités révolutionnaires se relâchent et deviennent d'une mollesse désolante. Je sais bien que maintenant des troupes républicaines voyagent avec une jolie petite guillotine à leur suite ; mais c'est égal, s'ils veulent en finir avec tous ces complots d'insurrection, il faut tailler dans le grand... Et puis, ajouta-t-il d'une voix sombre, je viens ici pour autre chose encore.

Il eût pu parler longtemps de la sorte, George ne l'écoutait pas.

La présence subite, inattendue d'Antoine Obrier, avait remué en lui un monde de pensées.

— Marchons! lui dit-il.

Et, sans attendre de réponse, il prit le bras d'Obrier et l'entraîna avec lui.

Où allait-il? Il n'en savait rien lui-même. Il allait au courant de ses pensées.

— Tu n'as pas entendu parler de ce damné marquis de Savernoy? lui dit tout à coup Obrier.

— Non.

— On m'a assuré, cependant, qu'il était ici.

— Ah!

— On dit même que son fils et sa fille sont avec lui.

— Qu'est-ce que cela me fait?

— Comment!... qu'est-ce que cela te fait? George, cela te fait que ce sont des ennemis de la république; qu'ils trament des complots, et que tout bon citoyen, que tout vrai patriote, doit vouloir leur mort. Oh! si je les tenais... moi!...

George s'arrêta, et passa ses deux mains sur son front.

— Pardon, mon cher Obrier, lui dit-il, de quoi me parlais-tu? Je ne t'ai pas entendu, je pensais à autre chose.

— Parbleu! je l'ai bien vu à ta réponse.

— Oh!... vois-tu, Obrier, ma tête est un chaos indéfinissable. Je puis bien étouffer mon cœur, mais je ne puis pas briser ma tête.

— Qu'est-ce qui s'y passe donc de si extraordinaire? fit Obrier avec ce ricanement grossier qui peignait bien l'homme au cœur égoïste et endurci. Il me semble cependant que tu n'as pas de quoi te plaindre?

— Oh! je ne me plains pas! s'écria George avec explosion. Je veux... j'hésite... j'ai peur!

— Allons donc! dit Obrier, on ne doit avoir

qu'une peur, celle de ne pas en abattre assez.

Tout en marchant, ils étaient arrivés du côté de la Seine. A cet endroit, le parapet était assez élevé.

George quitta tout à coup le bras d'Obrier, et, s'appuyant contre le parapet, se prit la tête dans les deux mains.

Par un mouvement brusque, il jeta à terre son chapeau, et laissa le vent de la nuit soulever ses cheveux en désordre.

— Vois-tu, Antoine, lui dit-il, depuis que je t'ai quitté, j'ai vécu plus que la vie d'un homme. Hier j'étais à l'audience, à l'heure où on les a condamnés.

— Qui? Les Girondins!... On a bien fait. On fait toujours bien de condamner.

— Oui! on a bien fait!... s'écria George en saisissant le bras d'Obrier, puisqu'ils étaient traîtres à la patrie!... Mais tu n'étais pas là comme moi j'y étais!... Tu n'as pas vu ce grand et beau visage de Vergniaud, souriant à sa condamnation comme à un triomphe; tu ne l'as pas entendu disant de cette voix dont l'écho vibre encore en moi : « Notre sang est assez chaud pour réchauffer le sol de la patrie. » Non! tu ne les as pas entendus entonnant tous des hymnes patriotiques pour mar-

cher à la mort! Un mot que l'un d'eux a prononcé, Obrier, m'a frappé au cœur comme si c'eût été la lame d'un couteau, ou la morsure d'une vipère. « Nous nous sommes trompés de temps, disait-il : le peuple français n'est pas mûr pour la liberté. » Oh! Antoine, Dieu parfois donne le don de divination à ceux qui vont mourir! Si cet homme avait dit la vérité! Si tout ce sang répandu n'arrosait qu'un sol stérile?...

Les yeux gris d'Obrier se fixèrent sur le jeune montagnard.

— Je ne te reconnais plus, George, répliqua-t-il. Est-ce que par hasard tu serais venu à Paris faire de la sensiblerie comme un enfant? En ce cas, tu aurais mieux fait de rester dans la cabane de ton père, et je commence à croire que j'ai mal fait de t'avoir tendu la main pour monter où tu es.

— Tu as tort de me parler ainsi, Obrier, dit George d'une voix calme et grave, car nul n'a le cœur plus fort et l'âme plus républicaine que je ne les ai; nul n'est plus dévoué au triomphe de la liberté. Oh! ne doute pas de moi, Obrier, car toi qui me connais, toi qui sais d'où je suis parti, par quel chemin je suis venu, tu n'as pas le droit de douter. Ne m'ac-

cuse pas, ami. C'est que tu as réveillé en moi des souvenirs... Ta présence si subite, si inattendue, a remué des cendres au fond desquelles une dernière étincelle a tressailli malgré moi. Il y a de ces mouvements intimes dont on n'est pas le maître; tu le sais bien; toi-même, Obrier... un jour, devant moi, on a prononcé le nom de ton fils, et j'ai vu tes yeux humides... j'ai vu tes deux mains serrer ton front comme si elles eussent voulu le briser...

— Il ne s'agit pas de mon fils, dit brusquement Antoine Obrier, il s'agit de la république.

— Que j'aime avec enthousiasme, avec idolâtrie, interrompit le jeune montagnard d'une voix si vibrante qu'on en entendit l'écho courir sur les eaux du fleuve; sois sans crainte, je m'instruis, je me fortifie chaque jour à l'école de ces vrais amis de la liberté, durs comme la pierre, froids comme le marbre; mes fibres intimes se roidissent comme les leurs; toute faiblesse s'en va; je me sens aussi fort, aussi puissant qu'eux dans ma volonté et dans mon courage, et avec eux, comme eux, je vois le but impérissable devant lequel toute tête doit s'abaisser ou tomber!

— A la bonne heure !... je te comprends maintenant, je te retrouve.

— Tu restes avec moi, n'est-ce pas, reprit George, et chaque jour, à chaque heure, tu me répéteras de ta voix rude et inexorable ce que je me répète si souvent à moi-même : qu'il faut fermer les yeux et marcher... marcher toujours.

— Sois tranquille, si ce n'est que ça, tu y auras la main ; je te bronzerai les entrailles à la façon des Brutus et des Catilina, les seuls républicains de Rome que j'estime.

— Oui, s'écria George avec une exaltation presque convulsive, prends ma tête, prends mon cœur, prends mes entrailles, et attaches-y le sceau ineffaçable du vrai républicanisme.

Parlant ainsi, il se frappait de la main le front, la poitrine et les entrailles.

Il y eut après cet éclat violent un moment de silence.

George ramassa son chapeau, et, passant à plusieurs reprises sa main dans ses longs cheveux noirs :

— Que cet air frais et humide est bon !... dit-il, que ce vent qui arrive en plein visage fait de bien et rafraîchit la poitrine !

Il se retourna ensuite tout à fait du côté d'Antoine Obrier.

— Ah çà ! citoyen Obrier, lui dit-il avec un demi-sourire et en lui tendant la main, tu sais que je suis tout entier à ton service pour tout ce que tu voudras ? J'ai envers toi une dette de reconnaissance, et je ne l'oublierai jamais.

— Quand l'heure sera venue, je te la rappellerai peut-être.

— Alors, comme aujourd'hui, tu pourras compter sur moi.

Ils s'étaient remis à marcher.

Ce fut au tour d'Obrier de saisir le bras de George avec un de ces mouvements brusques qui dénotent l'agitation du cœur et de la pensée.

— Oui !... je suis venu avec un but à Paris, murmura-t-il d'une voix sourde ; un but que je poursuivrai sans relâche jusqu'à mon dernier jour, jusqu'à ma dernière heure. C'est pour cela que j'ai quitté la Provence... la Provence où est le tombeau de mon fils, pour poursuivre, pour atteindre ce marquis de Savernoy...

— Mais c'est donc une haine bien profonde que tu as contre cet homme? interrompit

George, interrogeant du regard le visage pâle et frissonnant d'Obrier.

— Que t'importe!... que t'importe!... s'écria celui-ci avec un éclat de voix terrible; c'est une affaire entre sa race et moi... Je te dis que cet homme est le plus dangereux ennemi de la république, le plus audacieux conspirateur! Il faut qu'il meure... entends-tu?... parce que... parce qu'il... est l'âme du complot continuel, infâme, qui embrasse à la fois toutes les parties de la France; parce qu'il correspond avec la Vendée... avec l'étranger, avec tous ceux qui veulent la ruine de la liberté... Cela est-il assez, dis?... et tout bon patriote de cœur et d'âme ne doit-il pas le haïr et jurer sa mort?

— Tu as raison, Obrier. Et tu es sûr qu'il soit à Paris?

— Depuis quelques jours seulement.

— N'est-ce pas cet homme de la Maison-Jaune?

— Oh! jour fatal... Et je ne l'ai pas tué quand je le tenais dans mes mains!... hurla d'une voix rauque Antoine Obrier. A Boulbon, je suis arrivé qu'il venait de partir, lui!... et ses complices. Sans cela... je les tenais tous dans un coup de filet... Quelle journée!... Par-

tout je l'ai suivi... ma haine flairait sa trace.

Un ricanement atroce plissait les lèvres de cet homme.

— A Orange..., continua-t-il, sa fille avait été arrêtée; il l'a sauvée!... Et cet imbécile de Léonidas!... Oh! cet homme est un démon!...

— Cet homme, dit George, est un conspirateur, tu l'as dit; un ennemi de la république, et si tu ne te trompes pas, s'il a eu l'audace, l'imprudence de venir à Paris, sois tranquille, sa perte est certaine.

Tout à coup un éclair subit fit aussi tressaillir tous les membres du jeune montagnard.

— Oui... oui..., dit-il d'une voix demi-basse, comme se parlant à lui-même, il doit être à Paris... il est à Paris!... Ces hommes qui cette nuit se sont introduits aux Cordeliers... ces paroles audacieuses qu'ils ont osé prononcer... ces menaces de mort... Oui, tu as raison... ce que tu viens de me dire est un indice... le marquis de Savernoy, dis-tu? Et tu connais son visage?... C'est lui!... c'est lui!... maintenant j'en suis certain... je te dis que c'est lui!... Ah! messieurs les ci-devant..., continua-t-il avec un rire étrange, vous m'avez dit

que j'avais un pied dans la boue; bientôt vous en aurez deux sur l'échafaud !...

— Que veux-tu dire?... interrompit à son tour Antoine Obrier, qui ne comprenait rien aux paroles entrecoupées de George.

— Je veux dire, Antoine Obrier, que demain, tous deux, nous irons voir Danton, Robespierre, Hébert, Fouquier, Fouquier surtout, et que le marquis de Savernoy ne nous échappera pas !...

— Qu'on me mette sur la piste, dit Obrier avec un grognement féroce, et l'on verra !...

Tout en parlant ainsi, ils marchaient d'un pas rapide.

La lune était montée au ciel, et éclairait de ses pâles reflets la ville endormie.

Comme deux sentinelles, enveloppées de manteaux noirs, leurs ombres marchaient devant eux.

George et Obrier étaient silencieux. Chacun des deux parlait avec sa pensée.

Tout à coup, Antoine Obrier s'arrêta : car un corps, éclairé par la lune, était suspendu le long du mur.

Obrier le montra du doigt à George.

Mais c'était chose si habituelle qu'un homme suspendu à la lanterne patriotique, monnaie

courante de la *justice du peuple,* que celui-ci, sans y faire aucune attention, continua de marcher.

— Toutes les lanternes devraient être remplacées ainsi, dit Obrier; ce serait un joli spectacle et qui porterait avec lui son enseignement.

Les reflets argentés de la lune, qu'aucun souffle en ce moment ne faisait vaciller, éclairaient le pâle visage du supplicié.

Antoine, qui n'était plus qu'à deux ou trois pas, poussa un cri rauque :

— Non !... c'est impossible !... impossible !...

Et d'un bond il fut sur le cadavre.

— Léonidas ! s'écria-t-il avec un rugissement de bête féroce. Léonidas mort !... George !... George !... le marquis de Savernoy est ici !... voilà un cadavre qui marque son passage.

Un quart d'heure après, George et Antoine Obrier se séparaient.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, tous deux étaient chez l'accusateur public.

Quant à notre ami Gracchus, il n'osa pas sortir.

Le sommeil lui avait rendu toutes ses terreurs. Le pauvre homme n'était pas encore habitué à avoir du courage.

Le soir, il était huit heures environ lorsque l'on sonna à sa porte.

Par vieille habitude, Gracchus eut un tremblement.

— On a sonné, dit madame Dupuis.

Elle tremblait aussi.

Ce que c'est que de n'avoir pas la conscience tranquille.

Gracchus se leva et lui dit bas à l'oreille :

— C'est Savernoy, pour sûr.

Et il alla ouvrir.

C'était, en effet, le marquis de Savernoy; mais il n'était pas seul. Une jeune fille l'accompagnait.

Cette jeune fille était vêtue de la manière la plus modeste : une robe d'indienne à fleurs rouges, des bas bleus et d'assez gros souliers; au cou un mouchoir à carreaux, et sur la tête un petit bonnet rond. Ses cheveux blonds, lissés sur ses tempes, brillaient sur sa peau blanche comme un rayon de soleil sur l'eau d'un lac; mais ses yeux étaient entourés d'un cercle jaunâtre et ses joues étaient creusées par la fatigue et l'inquiétude.

La souffrance de cette longue route donnait à son visage une expression qui faisait mal à regarder; ses lèvres, autrefois si vermeilles,

étaient plutôt blanches que roses. Pauvre Jeanne !... c'est qu'elle avait bien souffert !

Le marquis avait sur ses cheveux gris un bonnet de loutre, et était vêtu d'une carmagnole brune d'alpaga à longs poils.

Quand il fut seul avec le citoyen Gracchus :

— Voilà ma fille, lui dit-il en lui présentant Jeanne, qui était appuyée sur son bras ; c'est pour elle que je te demande un asile et non pour moi ; pour elle, pauvre et chère enfant, qui a déjà supporté tant de rudes fatigues, tant de cruelles privations. Dupuis, tu me rappelais hier combien nous nous aimions autrefois. Elle s'appelle Jeanne ; à partir d'aujourd'hui, c'est ta fille.

Dupuis s'avança, et prenant la jeune fille dans ses bras, il la regarda.

Jeanne sourit ; mais sa bouche était depuis si longtemps déshabituée de sourire, qu'on eût dit une larme qui, tombée de ses yeux, s'était arrêtée sur ses lèvres.

— Oui, mademoiselle, lui dit-il de cette voix affectueuse dont la source est au cœur, vous serez ma fille ; je vous aimerai comme j'aurais aimé mon enfant si Dieu m'en eût donné un. Mon vieil ami, ajouta-t-il en rele-

vant sa tête, qu'il avait penchée sur celle de la jeune fille, tu sais, hélas! dans quel temps nous vivons : la proscription ou la mort sont les visiteuses accoutumées de toutes les maisons. Heureusement, et il acheva sa phrase en souriant, que j'ai dans le quartier bon renom de patriotisme, et que, de plus, je suis président de ma section. J'ai hurlé avec les loups, mon pauvre ami, pour conserver ma tête sur mes épaules. Tu vois que j'ai bien fait; sans cela, qui est-ce qui se serait chargé de ta fille? Sois tranquille, nous lui ferons une bonne éducation républicaine. Ah! c'est de rigueur, n'est-ce pas, mon enfant?

Et le citoyen Gracchus embrassa au front mademoiselle de Savernoy.

Jeanne le remercia d'un regard, et lui dit de sa voix si douce :

— Vous voyez, j'en ai déjà le costume.

— Il n'est pas irréprochable, répliqua le citoyen Gracchus, mais nous en corrigerons les défauts. Sapristi, j'ai bien peur d'avoir parlé trop haut cette nuit; moins que jamais je veux passer pour suspect; j'ai une fille à présent!...

— Brave Dupuis, dit le vieux gentilhomme en lui tendant la main, j'étais bien sûr de toi.

Maintenant, embrasse-moi, Jeanne. Ta main, Dupuis, et adieu.

— Comment, adieu!... Mais il y a ici une charmante cachette pour toi; je l'ai fait préparer; du diable! s'ils viennent te dénicher là.

— Merci, Dupuis, merci; j'ai confié ma fille à un ami, je confie ma vie à Dieu; car ma vie à moi ne doit être que lutte et combat jusqu'au jour où la France, ma noble, ma belle France!... relèvera son front courbé sous la douleur et l'humiliation, et foulera à ses pieds comme des insectes immondes ces tigres altérés de son sang; ma vie est à moi maintenant, à eux dans une heure! Non!... non!... j'irai chercher un asile loin d'ici, au contraire. En échange de ton amitié et de ton dévouement, je ne veux pas t'apporter proscription ou échafaud. Mes visites seront rares pour ne pas te compromettre; mais mon pauvre cœur sera toujours au milieu de vous.

Dupuis hocha la tête.

— J'aimerais bien mieux que tu restasses ici. Ce serait plus sûr.

Le marquis de Savernoy avait attiré sa fille dans ses bras.

— Ne pleure pas, mon enfant, lui dit-il. Dieu nous a protégés jusqu'alors, pourquoi

douter de lui? Il nous protégera encore. A Paris, Jeanne, comme au couvent d'Orange je te dis : Prie Dieu et attends!

— Comme au couvent, mon père, répondit la jeune fille, je prierai Dieu et j'attendrai.

Le marquis de Savernoy était une de ces natures énergiques, un de ces cœurs de roche que l'honneur et le devoir trouvent toujours prêts aux plus grands dévouements, aux plus cruels sacrifices, tradition des anciens temps et des anciennes races. Il y a des sentiments de fidélité et d'abnégation que les familles se transmettent comme le plus précieux héritage, dernière semence dont les racines germaient encore dans plus d'un cœur.

Oh! que ne vous êtes-vous réunies en faisceau, rameaux dispersés de la noblesse française!... Que n'avez-vous entouré de vos bras armés et fidèles ce trône renversé et humide de sang, comme autrefois vous entouriez l'étendard royal sur le champ de bataille, pour le maintenir debout ou tomber avec lui! Que n'avez-vous montré ce beau et sublime spectacle du trône enfoui sous les corps amoncelés des soldats de la fidélité!

Le vieux gentilhomme provençal avait conservé, gravés dans son cœur, ces mots qui, la

veille, retentissaient sous les voûtes étonnées des Cordeliers :

« Le roi est mort, vive le roi! »

Ce qu'il voulait, le savait-il lui-même? Combattre et mourir peut-être, voilà tout.

Maintenant il était dans le cœur de la plaie ; il touchait de ses deux mains les lèvres saignantes, et son âme désolée pleurait d'indignation et de douleur.

— Dupuis!... dit-il en frappant son front que les années avaient dégarni, que les blessures avaient déchiré; non!...la France, que les siècles passés ont faite si grande et si belle, ne sera pas plus longtemps souillée et flétrie ; il est impossible que ses enfants l'abandonnent, la pauvre mutilée, et que pas un ne vienne lui dire : « Mère, je suis là ! » Ce cri, poussé hier sous les voûtes impies de ce bouge infect, Dieu permettra qu'il aille de rue en rue, de maison en maison, de cœur en cœur, comme un messager fidèle, réveiller les endormis, ranimer les faibles et les indécis, appeler les courageux et les forts. Ils mourront tous, vois-tu, Dupuis, les uns par les autres, se déchirant comme des bêtes fauves dans une arène sanglante! Au revoir, ami.

Dupuis l'écoutait dans un état d'ébahisse-

ment. S'il eût eu la plus petite connaissance en médecine, il lui aurait tâté le pouls.

Il y eut un assez long moment de silence, après lequel le brave homme s'approcha du marquis de Savernoy, qui était tombé tout à coup dans une profonde méditation, et lui dit bien doucement :

— Tu as un noble cœur, mon vieil ami, et ce sont de nobles pensées ; mais, vois-tu, je crains bien que l'heure ne soit passée. Le bras des hommes n'y peut plus rien, et si Dieu protége la France, il est temps qu'il le montre.

— Aide-toi, le ciel t'aidera ! dit le vieux gentilhomme en relevant fièrement le front.

Gracchus ne répondit rien, mais il secoua la tête.

Jeanne était debout, les deux yeux fixés sur son père.

Pauvre fille ! son silence lui disait adieu du regard et du cœur.

Le marquis allait s'éloigner, il se retourna :

— Tu m'as parlé d'une cachette...?

— Où j'espérais bien te garder sous clef.

— Eh bien, dit le vieux gentilhomme avec un sourire qui allait mal à la sombre gravité de sa figure ; tu garderas à ma place ce portefeuille que voici ; ce portefeuille contient un

assez grand nombre d'assignats dont tu feras, dans un moment pressant, l'usage qu'il te plaira.

— Ce portefeuille, répondit Dupuis, appartient à ta fille. C'est un dépôt que j'accepte.

Le marquis s'était éloigné brusquement. Déjà il était sur l'escalier.

Le pauvre homme regarda de tous côtés si personne n'était aux écoutes, et cria de sa voix la plus vibrante, en se penchant sur l'escalier :

— Adieu, citoyen! n'oublie pas de remettre ton rapport au secrétaire de la section de la Fraternité. J'en parlerai de mon côté au conseil général de la commune de Paris. Au revoir, citoyen! au revoir!

Il resta en dehors jusqu'à ce qu'il eût cessé d'entendre le bruit des pas du vieux gentilhomme; alors il rentra chez lui et murmura entre ses dents en refermant la porte :

— Je crois que ce que j'ai dit ne peut pas faire de mal.

Et il ajouta plus bas encore :

— Je crains bien que ce pauvre Savernoy ne soit devenu un peu fou.

Dans le même moment, madame Dupuis entrait.

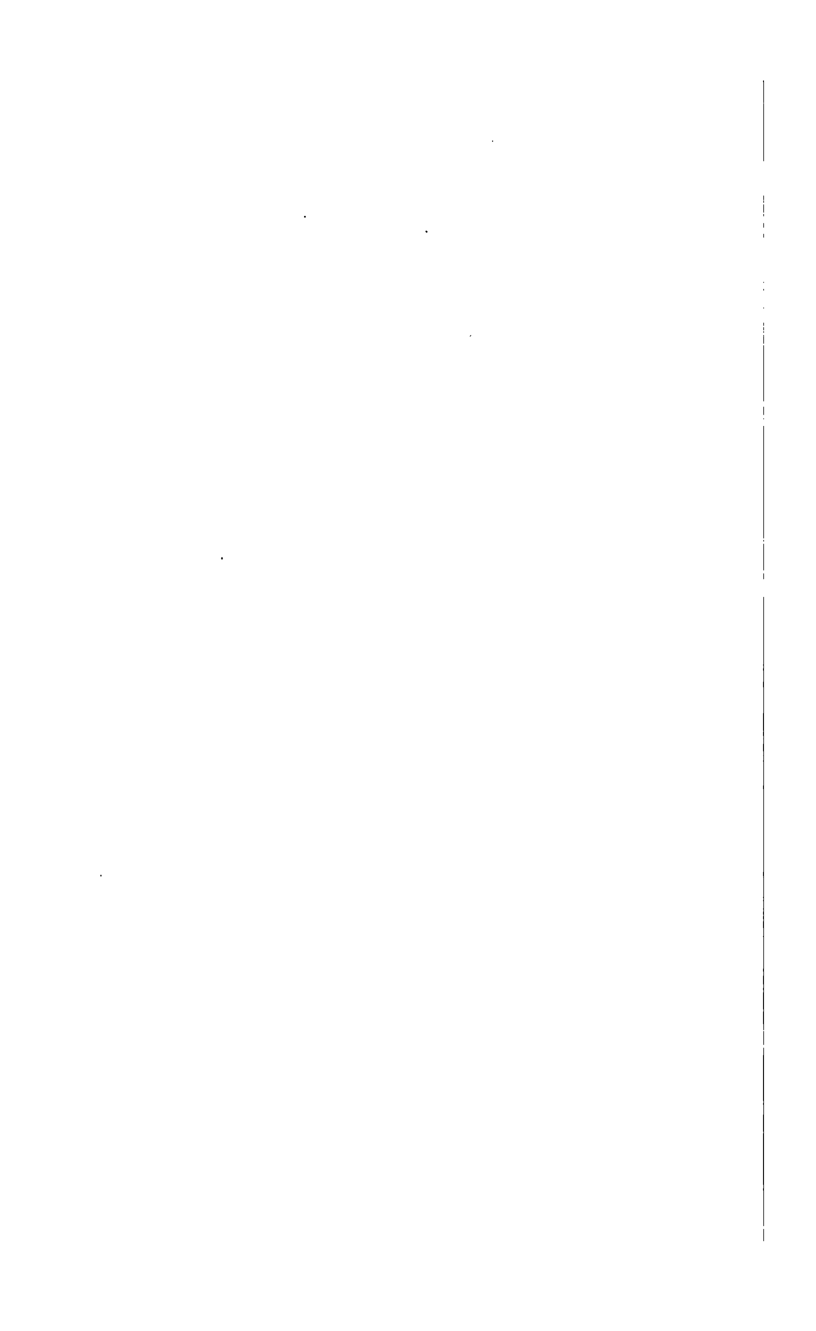
— Voilà votre mère, dit Gracchus à la jeune fille.

Madame Dupuis, qui était une bien brave femme, embrassa Jeanne comme si c'eût été son enfant.

— Citoyenne mon épouse, dit Gracchus après une pause, tu me prépareras mes habits; je sortirai demain matin de bien bonne heure.

— Où donc iras-tu ?

— Hélas! à la section de la Fraternité.



XIV

L'arrivée d'Antoine Obrier devait plus que jamais livrer George corps et âme aux sanglants enivrements de l'école révolutionnaire.

Cet homme le dominait par l'inexorable férocité de son républicanisme, et entraînait avec lui, les pieds dans le sang, la tête en délire, ce cœur voué aux esprits infernaux de la révolution. Il pétrissait pour ainsi dire son âme de sa main dure et calleuse, et sa voix, comme celle du démon, lui ôtait le sentiment de ses propres inspirations.

Obrier lui-même était un esprit trop actif, trop fiévreux, trop ardent pour ne pas se marquer sa place dans ce cratère fumant.

D'ailleurs, n'était-il pas précédé par la plus éclatante des réputations? N'était-ce pas lui qui avait soufflé l'esprit révolutionnaire à cette bonne ville d'Arles; qui en avait pour ainsi dire ensanglanté chaque pavé, et en avait fait la digne émule d'Orange et d'Avignon? N'avait-il pas décimé la ville au profit du comité révolutionnaire, brûlé tous les châteaux, dévasté la fertile Provence au nom de la sainte Liberté et de la République une et indivisible? Comme le tigre que la faim pousse, il semblait flairer le sang; il marchait dans sa haine comme George dans son enthousiasme fanatique. La vengeance était en lui comme la soif dans les entrailles d'un damné, insatiable et terrible.

Le même jour où le marquis de Savernoy venait confier sa fille à son vieil ami le *citoyen Gracchus,* cet excellent Antoine Obrier disait à George, son ami, son élève, comme il se plaisait à l'appeler dans ses moments d'épanchements :

— Tu vas me conduire chez Robespierre; j'ai grande hâte de connaître et de voir le sublime Maximilien. Je ne me consolerai jamais

qu'ils m'aient tué mon Marat avant que j'aie pu serrer la main de ce grand patriote.

George avait regardé l'heure.

— Maintenant, dit-il, nous sommes sûrs de le trouver au comité de salut public ; viens, Obrier.

Et tous deux s'étaient acheminés vers les Tuileries, où se tenaient les séances du comité, dans une salle du rez-de-chaussée, du côté de l'eau.

— A la bonne heure, George, fit Obrier au bout de quelque temps, en jetant sur le jeune montagnard un regard investigateur ; j'aime à voir que tu as repoussé loin de toi le dandysme des *muscadins*.

Tout en parlant ainsi, il s'arrêta devant le jeune homme, touchant les uns après les autres chacun de ses vêtements du bout de sa main, dont les doigts aigus et recourbés à leur extrémité sentaient à la fois l'usurier et le vautour.

— Cette chemise ainsi débraillée, ton cou libre et sans entraves, dont on voit à chaque instant les muscles se gonfler et frémir ; ce large pantalon rayé, cette carmagnole sombre, tes longs cheveux noirs que le vent soulève à son gré et qui sont à ton front mâle et énergique ce que sont les ailes à l'oiseau. Oh !...

il serait comme toi... lui !... beau comme toi... jeune comme toi... énergique et fier comme toi !...

Ces dernières paroles, échappées du cœur d'Antoine Obrier, avaient malgré lui passé sur ses lèvres.

Pendant qu'il les prononçait, ses yeux s'humectèrent de larmes involontaires ; ses sourcils se fronçaient, donnant à son visage cette expression farouche sous laquelle il broyait dans son cœur les élans douloureux de ses souvenirs.

Il ajouta, en serrant le bras du jeune montagnard dans ses doigts crispés :

— Dans toute cette partie de la Provence où mes yeux pouvaient s'étendre et voir, je n'ai pas laissé un seul château debout, et j'ai posé mon talon sur la dernière des pierres renversée et brisée !

Puis il reprit sa marche silencieuse et sombre.

George le regarda un instant, et détournant les yeux, il se mit, lui aussi de son côté, à écouter le bruit vague et tumultueux de ses pensées.

Ils étaient dans le jardin des Tuileries.

A quelques pas devant eux, deux hommes causaient; l'un des deux était appuyé contre

un arbre ; celui-là était petit et grêle, il portait des lunettes ; l'autre, jeune, beau, élégant, était debout devant lui et l'écoutait attentivement.

C'étaient Robespierre et son inséparable Saint-Just.

— Hâtons le pas, fit George.

Et il les eut bientôt atteints.

Robespierre et Saint-Just étaient si absorbés dans leur entretien, qu'ils ne virent pas s'approcher les deux nouveaux venus.

C'est qu'en effet leur entretien était du plus haut intérêt. Leur pensée, semblable à l'aigle qui étend au loin l'envergure de ses ailes, planait sur toute la France.

— Tu dis donc, Saint-Just, que les nouvelles des département sont bonnes?

— Excellentes. Collot et Fouché font merveille à Lyon. Ils ont eu une heureuse idée en créant des commissaires de délation ; ces bons Lyonnais se dévorent entre eux.

— En envoyant Fouché et Collot, dit tranquillement Robespierre, qui s'amusait avec le bout d'une petite badine à tracer des ronds sur la terre, je savais bien qu'ils tailleraient dans le grand.

— Les tribunaux révolutionnaires s'établis-

sent dans toutes les villes et commencent à fonctionner passablement. Pendant mon séjour en Alsace, j'ai organisé un travail d'épuration très-simple, et j'ai simplifié les lenteurs du jugement.

— Tu me comprends, toi, ami Saint-Just! fit Robespierre en tendant la main à Saint-Just.

— Mais la province m'ennuie, reprit celui-ci d'une voix indolente; on a beau faire, on s'y rouille.

Robespierre se laissait aller au courant de ses rêveries.

— Oui!... oui..., reprit-il en relevant sa petite tête grêle et nerveuse, point de trêve!... point de tiédeur!... tout n'ira réellement bien que si l'on purge le sol de tout ce sang d'aristocrates et de royalistes. Il faut que la République marche comme une avalanche; qu'elle renverse tout ce qui s'oppose à son passage, villes et populations. On rebâtit les villes, on renouvelle les générations, et tout est dit.

Saint-Just approuva d'un signe de tête la parole du maître,

Robespierre s'adossa nonchalamment contre un marronnier et reprit :

— Ne trouves-tu pas que ce Chaumette est

insupportable avec ses champs de pommes de terre? La commune fera tant, que je l'écraserai, et son chef avec elle. J'aime les fleurs, j'aime leurs doux parfums, leurs couleurs diaprées, leurs tiges qui se balancent odoriférantes au souffle du vent : j'aime le sable fin sous mes pieds, comme j'aime, l'été, l'ombre de ces hauts marronniers qui parfument l'air.

— C'est bien le moins, dit Saint-Just, qu'on ait quelque plaisir et quelque distraction. Ce Chaumette est un Vandale. Qu'on rase Lyon, Bordeaux ou Marseille et qu'on y sème des pommes de terre tout à son aise ; mais qu'on nous laisse nos Tuileries. Ne m'a-t-on pas dit qu'il voulait aussi déraciner les arbres pour compléter son plan agricole? Que dis-tu de cela, Maximilien?

— Le butor !... s'écria Robespierre au plus haut degré de l'indignation. Souviens-toi de ce que je te dis, ami Saint-Just : lui, et d'autres que je ne veux pas encore nommer, nous passeront par les mains. S'amuser à abattre des arbres et des fleurs quand il y a encore tant de têtes !...

Le grand Maximilien, on le voit, n'avait jamais un moment faible.

— Pardon de t'interrompre et de te déran-

ger, ami et maître, dit George en l'abordant ; mais je te cherchais pour te présenter un citoyen comme tu les estimes. C'est le citoyen Antoine Obrier, ex-président du comité de surveillance de la commune d'Arles. Je l'aime et je te le recommande avec un bien vif intérêt.

— J'ai entendu souvent parler de toi, répliqua aussitôt Robespierre en regardant fixement Antoine Obrier à travers le verre de ses lunettes. Tu es un bon patriote et je te tends la main.

— Merci, citoyen, fit Obrier; tu me fais honneur, et je suis orgueilleux de cette main que tu m'as tendue ; mais les vrais républicains n'aiment pas l'oisiveté : ils veulent agir. Voilà pourquoi je viens.

— Parle.

— Il y a un complot contre la république et contre tous ses vrais défenseurs.

— Il y en a vingt.

— Un surtout, formidable, qui s'étend sur toute la France, sème son venin dans toutes les villes, par des émissaires secrets, et correspond avec les étrangers pour lui livrer la patrie.

— Tu le connais?

— Je le connaîtrai.

— C'est ce que tout le monde dit !... inter-

rompit Robespierre avec un haussement d'épaules imperceptible.

— Mais, moi, je fais ce que je dis.

— As-tu quelque indice?

— J'en ai mille.

— Tu connais les conspirateurs?

— Je les poursuis pas à pas depuis la Provence.

— Ils sont à Paris... dis-tu?

— J'en suis certain. Et ce sont eux, n'en doute pas, qui, aux Cordeliers, l'autre soir...

— Aux Cordeliers!... interrompit Robespierre, dont le visage devint blanc de colère à ce seul souvenir.

— Aux Cordeliers!... répéta Saint-Just en froissant entre ses doigts crispés les branches de son lorgnon.

Robespierre s'était approché d'Obrier, et le touchant de la main :

— Écoute, citoyen, lui dit-il, fais ce que tu dis; livre au tribunal révolutionnaire ces ennemis de la patrie, et tout ce que tu voudras, je te l'accorderai sur l'heure. Tous nos limiers sont en quête; dirige toi-même leurs investigations.

— Donne-moi les pouvoirs nécessaires pour agir.

Robespierre tira son carnet de sa poche, traça quelques lignes au crayon sur une des feuilles ; puis, après l'avoir arrachée, la plia et la donna à Obrier.

— Va trouver Fouquier avec ce papier.

Obrier le saisit avec un rayonnement de farouche férocité.

— Fussent-ils dans les entrailles de la terre, je creuserai la terre avec les ongles et je les découvrirai !...

— Notre police est bien ardente, bien adroite, dit Saint-Just, et elle n'a rien pu découvrir encore.

— Il y a quelque chose de plus fin et de plus ardent que tous les limiers de la police, c'est la haine qui ronge le cœur !

— Oh ! c'est différent !... c'est différent !... Antoine Obrier, tu réussiras.

Obrier et George saluèrent fraternellement les deux grands hommes et s'en allèrent.

Dès qu'ils furent seuls, Obrier, dont le visage était enflammé et dont tous les membres tremblaient comme s'il eût été dévoré par la fièvre, s'arrêta et dénoua brusquement le nœud de sa cravate. La respiration se faisait à peine place dans cette poitrine au fond de laquelle s'amon-

célaient, comme des nuages gros de tempêtes, de si terribles émotions.

— N'est-ce pas, George, dit-il d'une voix frémissante, n'est-ce pas qu'il n'est pas possible qu'un homme qui met toute sa vie, toute son âme, toutes ses forces à poursuivre un seul but, n'y arrive pas à la fin?...

Ce n'était pas une question qu'il faisait à George; c'était un lambeau de sa pensée qui, malgré lui, avait passé sur ses lèvres; car sans attendre de réponse, il quitta brusquement son compagnon et se dirigea presque en courant du côté du palais de justice, où était le cabinet de l'accusateur public.

— Oui, oui..., dit George en le regardant s'éloigner, guerre à mort aux ennemis de la patrie!... Ils croient que l'on renverse la liberté avec une conspiration comme on détrône un roi. Non!... non!... nous ferons à la Liberté un piédestal si élevé que la main des hommes n'y pourra plus jamais toucher.

Et relevant son front hautain, il se remit à marcher.

Comme il n'était pas encore l'heure où siégeait la Convention, il rentra chez lui, et s'accoudant sur la table, il se mit à écrire; George composait un écrit, les *Devoirs d'un révolu-*

tionnaire, et il y jetait tout ce feu ardent d'énergie et de fanatisme qui débordait en lui.

Un instant il resta les yeux fixés sur la page à moitié remplie. Tout à coup il posa son doigt sur cette page et se mit à lire d'une voix retentissante les lignes qu'il avait tracées :

« La république est une coupe qu'il faut boire à pleins bords. Malheur!... malheur... à celui qui, faible et craintif, ne fait qu'y mouiller ses lèvres... car cette coupe deviendra un poison qui le tuera. »

Et, saisissant sa plume, il continua d'écrire avec cette rapidité fiévreuse qui fait de la main l'esclave docile de la pensée qui dicte.

Plus d'une heure il resta ainsi courbé, versant sur son papier la lave brûlante de son imagination.

Absorbé dans son travail, il n'entendit pas sa porte s'ouvrir tout à coup et il ne vit pas debout sur le seuil un vieillard dont les longs cheveux blancs inondaient la tête.

Cet homme, vêtu comme le sont d'ordinaire les gens de la campagne, avait de gros souliers ferrés aux pieds et un bâton noueux à la main; sur sa tête un chapeau à larges bords autour

duquel ruisselaient ses longs cheveux. Le large col de sa chemise était rabattu sur sa veste brune et laissait voir son cou, que les années avaient fait osseux et maigre.

Un instant immobile et tenant d'une main la porte entr'ouverte, il regarda le jeune montagnard, puis il dit ce seul mot :

— George !

Le jeune homme alors se retourna et leva la tête.

A peine ses yeux furent-ils portés sur l'homme qui venait d'entrer, que la plume lui échappa des mains et qu'il se leva en poussant un cri.

Le vieillard n'avait pas bougé.

George s'élança vers lui en tendant ses deux bras.

— Mon père !... mon père !... s'écria-t-il.

Mais lui comprima cet élan avec un geste et un regard si impératifs, que George s'arrêta comme s'il eût été subitement changé en pierre.

— Avant de me tendre les bras, ainsi que vous le faites, lui dit le vieillard, écoutez-moi. Vous avez abandonné le toit paternel ; vous avez été sourd à la voix de votre père, qui vous montrait ses cheveux blancs et vous disait de rester ; sourd aux prières de votre sœur,

qui vous montrait sa jeunesse et vous demandait de la protéger.

— Marianne?... ma sœur?... murmura George à demi-voix comme une interrogation.

— Larmes et supplications, continua le vieillard, rien ne vous a arrêté. Maison et famille, vous avez tout oublié, tout renié, poussé par ce vertige sanglant qui couvre d'assassinats la France entière...

— Le tribunal révolutionnaire juge et condamne, mon père, mais il n'assassine pas!

— D'assassinats lâches et infâmes!... répéta le vieillard d'une voix terrible. Écoutez-moi, George, et faites silence quand je parle. Votre départ a jeté le deuil et la désolation dans notre pauvre cabane de Fontvieille. Dieu l'a maudite pour tout le mal que vous alliez faire.

Le vieillard se tut un instant. Il semblait qu'il eût effroi de commencer le récit de ce qui s'était passé ou que ce fardeau de douleurs parût trop lourd à sa vieillesse épuisée.

— Vous le savez, reprit-il d'une voix plus basse : j'étais parti pour Arles, car l'inquiétude me dévorait. Je voulais vous voir; il y avait encore dans mon cœur un débris d'espérance que vous en avez vite arraché. Pourquoi le feu qui autrefois a brûlé notre maison ne nous a-

t-il pas tous ensevelis sous ses ruines? Je n'aurais pas assisté à ce sanglant spectacle, et je ne t'aurais pas vu, toi, mon fils, au milieu des meurtriers de notre pauvre pays !

Pendant qu'il parlait ainsi, deux larmes trempèrent les yeux du vieux père. Et les larmes sont aussi douloureuses à voir dans les yeux d'un vieillard que dans ceux d'une femme.

— Oui, notre pauvre cabane était maudite, continua-t-il, depuis que celui qui nous avait tous abrités contre le vent et l'orage, le bienfaiteur de ces contrées, le père des malheureux, n'avait trouvé à sa dernière heure aucun de nous pour le sauver ou mourir avec lui. Ingratitude !... lâche ingratitude de la race humaine !... Vous savez, George, ce que j'ai trouvé à mon retour. Du sang sur le seuil de ma maison, le déshonneur au dedans. Au dedans, ma pauvre fille pâle, brisée, qui s'est jetée à mes pieds et qui m'a demandé si c'était un grand crime de se donner la mort. Pauvre !... pauvre enfant !...

George avait mis sa main devant ses yeux.

— J'ai tué l'infâme Cassius, murmura-t-il d'une voix sourde.

— Mais avez-vous tué la honte et la douleur qui habitaient en elle et qui lui rongeaient le

cœur comme un serpent? Avez-vous tué le souvenir de ce crime odieux qui brisait sa vie? Avez-vous tué ses larmes qui inondaient son pauvre visage le jour et la nuit? Le sang lave l'honneur d'un homme, jamais celui d'une femme. Chaque jour, chaque heure, je la voyais s'affaiblir; ses yeux se creusaient, et tous ses traits amaigris lui donnaient l'aspect d'un spectre. Oh! pendant que vous étiez ici, vous, George, fier et hautain dans votre folie sanglante, je la tenais, moi, bien serrée dans mes bras, sa tête dans ma poitrine, ses cheveux bruns mêlés à mes cheveux blancs. Comme autrefois quand elle était petite et qu'elle fut si malade, il me semblait que ma vie devait réchauffer la sienne, qui s'en allait.

George, les yeux fixes, les joues pâles, écoutait ce douloureux récit.

— Ma sœur!... dit-il d'une voix qui tremblait.

— Morte!... répondit le vieillard en laissant retomber lourdement ses deux bras le long de son corps.

— Morte!... répéta George avec angoisse.

Il y eut, après ce mot prononcé, un long silence dans la petite chambre.

— Mais au moins, reprit le pauvre père,

j'ai vu son dernier regard... j'ai entendu son dernier gémissement... j'ai tenu sa main dans la mienne jusqu'à ce que la mort l'eût glacée.

Le jeune montagnard avait les deux mains sur son visage, et l'on voyait les larmes couler entre ses doigts.

— Des larmes!... des larmes!... répéta le vieux père en relevant la tête; attends, George, ce n'est pas tout encore... Le lendemain, après avoir embrassé ce front décoloré, je suis sorti pour aller demander à la commune un permis d'inhumation. La femme Bourdin était restée près du lit de ma pauvre fille. Quand je suis revenu, le toit embrasé de ma maison venait de s'écrouler sous les flammes qu'y avait allumées une bande de misérables dévastateurs soldés par ta république!... Je me jetai au milieu de l'incendie, je fouillai les ruines amoncelées... J'appelai... j'appelai ma fille comme si la pauvre morte eût pu me répondre. Rien!... plus rien!!... Des cendres qui fumaient, des os calcinés! voilà ce qui me restait de mon enfant... La volonté de Dieu ne lui a pas même donné un cercueil!... Alors je suis parti, quittant ce pays qui n'était plus pour moi comme pour tous que deuil et désolation, et je suis venu ici... à Paris, pour te dire une

dernière fois : Ce sont de lâches et misérables ambitieux, dont le nom sera en exécration dans toutes les bouches ; opprobre et mépris sur eux ! Je suis venu vous dire cela, George, et vous montrer ensuite comment l'on doit mourir.

— Mon père !... mon père !... s'écria George d'une voix douloureuse, ne parlez pas ainsi !... Assez ! assez de Marianne, que je ne verrai plus !... Ne vous jetez point dans ce gouffre qui ne pardonne pas !

— En France, maintenant, il n'y a que des bourreaux et des victimes ; j'aime mieux être victime que bourreau.

— Mon père !... mon père !... répétait George en tendant un de ses bras vers lui ; mon Dieu !... que vous dire?... Vous ne voulez pas comprendre !... vous êtes un athée à cette religion nouvelle de la liberté qui plane sur le monde. Vous voulez vivre dans le passé et non dans l'avenir... Oh ! oui, vous avez raison, père ; tous parlent ainsi !... le siècle présent nous appelle des bourreaux, le siècle futur nous appellera des libérateurs. Non !... détrompez-vous, je ne me suis pas jeté en aveugle ; j'ai eu des doutes, des hésitations, des craintes ; j'ai tremblé dans mon cœur et dans ma pen-

sée; j'ai interrogé, j'ai regardé, j'ai vu. Oh! je voudrais pouvoir vous ouvrir ma poitrine, vous y trouveriez écrite en blessures saignantes cette lutte de mon cœur et de ma conscience. Mon père! ce n'est pas un vertige, c'est une croyance, une foi... Ne me maudissez pas!

— Je vous plains sans vous maudire, mon fils, dit le vieillard d'une voix digne; s'il est vrai que le cœur puisse à ce point se flétrir, la conscience à ce point s'aveugler, que l'on marche dans le sang en croyant marcher dans la liberté. C'est Dieu qui vous jugera.

— Tenez... tenez, mon père, dit George en saisissant, d'une main convulsivement agitée, une feuille de papier sur la table. Voici ce que j'écrivais quand vous êtes entré.

« Celui qui écrit ces lignes ne s'est pas jeté dans la révolution en fou désespéré ou ambitieux, il l'a regardée venir devant lui comme on regarde le soleil, et il s'est agenouillé, obéissant à une puissance irrésistible. Il n'a pas eu la foi aveugle du martyr, il a eu la foi raisonnée du combattant. Pour arriver à cette croyance qui l'enveloppe tout entier aujourd'hui, il a marché dans le doute, il a hésité, il

a écouté en lui toutes les voix secrètes qui parlaient, et il s'est fait une transformation qui s'est glissée comme un feu dévorant dans le sang de ses veines. Toutes les fibres de son être ont salué la république avec acclamation. On parle du sang qui coule. César et Alexandre, ces deux grands conquérants qui ont rempli le monde de leur renommée, et auxquels chaque siècle vient apporter son tribut d'admiration, ont-ils jamais compté les corps morts qu'ils laissaient sur les champs de bataille? La pluie tombe du ciel et vivifie la terre; le sang, c'est la pluie régénératrice qui tombe de la poitrine des hommes pour vivifier la société. »

— Bravo!... bravo, George!... s'écria tout à coup une voix derrière le vieillard; c'est du Marat tout pur.

Le jeune montagnard reconnut aussitôt cette voix, car c'était celle d'Obrier.

Le vieillard se retourna d'un mouvement brusque et attacha sur celui qui venait de parler ainsi un regard plein d'écrasant mépris.

— Insensé!... insensé!... dit-il en arrachant la feuille de papier des mains du jeune homme, et en la déchirant par morceaux.

— Ah bah ! fit Obrier en s'élançant dans la chambre, ça se joue comme ça, ici !

— C'est mon père !... dit George en posant la main sur le bras d'Antoine Obrier.

Celui-ci fit une grimace.

— Vieillard imprudent, dit-il, tu viens de déchirer un chef-d'œuvre, et la république une et indivisible n'admet pas que l'on déchire les chefs-d'œuvre qui la regardent aussi particulièrement. Mais tu es le père de George, je n'ai rien vu.

Le jeune montagnard lui serra la main.

Le vieillard vit ce mouvement, et ses yeux étincelèrent.

— Pourquoi serres-tu cette main, George? Crois-tu donc que j'aie besoin de pitié? Sois tranquille, je le crierai si haut qu'il faudra bien que l'on m'entende.

— Ah ça ! le vieux a le diable dans le corps, grommela Obrier entre ses dents.

— Aujourd'hui, s'écria le vieillard au comble de l'exaspération, l'échafaud est une gloire; la vie est une honte.

— Mon père !... mon père !... au nom de Marianne qui est morte, ne parlez pas ainsi !

— Va-t'en, enfant de mes entrailles que je renie !... va-t'en avec les assassins !... va à la

place de la Révolution, piétiner dans la boue sanglante ; plonges-y tes mains et ton visage ; tu seras digne de la république. Va, boucher, va travailler dans cet abattoir d'hommes ; c'est la mission que tu t'es faite ; mais que tes lèvres ne souillent plus le nom de cette pauvre enfant en le prononçant !

Et faisant de la main un signe impérieux à George pour qu'il ne le suivît point, il descendit l'escalier, aussi rapidement que le lui permettait le poids de ses années.

— Mais ils le tueront !... ils le tueront !... s'écria George d'une voix désespérée en s'élançant en dehors de la chambre. Mon père !... mon père !... ne me quittez pas avec ces paroles de malédiction !

Le vieillard ne détourna même pas la tête et continua sa route.

— Décidément, dit Antoine Obrier en regardant George, dont les joues étaient blêmes, et tout le corps frissonnant, il faudra que je le débarrasse de ce vieillard incommode.

Et il se mit fort tranquillement à ramasser les morceaux du papier déchiré.

Antoine Obrier avait certes une position trop nettement dessinée, pour que l'exécution de ses désirs se fît longtemps attendre, surtout

lorsqu'ils étaient si conformes aux vœux de la république.

Paris était terrifié.

La capitale de la France, vouée à l'immolation, n'avait plus même une larme pour toutes les morts qui se succédaient, pour toutes les têtes innocentes qui tombaient comme tombent les feuilles d'un arbre quand souffle un vent furieux de tempêtes. Les visages s'étaient faits de marbre; les cœurs, de pierre. Les jeunes femmes et les vieillards s'apprenaient mutuellement à mourir. On n'avait plus même la force ou la volonté de disputer sa tête à l'échafaud.

Oh! Paris était bien devenu ce que rêvaient les proconsuls!... Que de courages stériles, bons seulement pour la mort, et qui dédaignaient de résister et de combattre! vertige d'épuisement qui s'était emparé d'une nation entière; le fer impitoyable de la république fauchait toute une génération, sans qu'il s'élevât de son sein un cri de combat et de résistance.

Mystère éternel de cette époque sanglante!

Toutes les provinces étaient des champs de bataille ou des champs de supplice.

Oh! France! France!... Qu'étaient donc devenus ton vieux courage et ton vieil honneur?

Toute la force de ton bras s'était donc réfugiée dans ton cœur? De quel immense découragement as-tu donc été prise, que tu te laissais ainsi, résignée et muette, moissonner et fouler aux pieds?

La religion elle-même avait été décapitée. Robespierre et les hauts chefs révolutionnaires n'avaient rêvé que le déisme; les notables de la commune décrétèrent l'athéisme.

La publicité du culte catholique fut interdite: dans les cimetières, plus de signes religieux; et les bustes de Marat et de Lepelletier remplacèrent les madones au coin des rues.

L'église métropolitaine enfin était devenue le temple de *la Raison.*

Dernier degré d'avilissement d'un peuple, quand il laisse l'impiété et la profanation s'asseoir sur les autels.

Il avait suffi d'un Chaumette pour plonger la France chrétienne dans le paganisme. Ce n'était pas assez de tuer les hommes, il fallait tuer Dieu.

Robespierre, lui, dans sa pensée, n'allait pas si loin, il se contentait des hommes.

Les jours et les semaines marchent vite, et les heures des journées s'écoulaient trop rapides pour les besoins de l'accusateur public.

Fouquier-Tinville ne quittait même plus son cabinet au palais de justice. Il y prenait chaque jour ses repas au milieu des arrêts de mort. Il était si consciencieux, ce bon Fouquier! Il avait véritablement le *zèle de l'extermination*. Un accusé qui sortait acquitté du tribunal pesait à son cœur républicain.

Et cependant cet homme avait une femme et des enfants! Les tigres en ont aussi, et ils les nourrissent de chairs sanglantes!

Déjà il rêvait deux grandes améliorations, dont ne devait jouir cependant que l'année 1794, plus heureuse en cela que sa pauvre sœur 1793.

Ces deux grandes améliorations consistaient à diviser le tribunal révolutionnaire en quatre sections, et à juger en masse, sans se donner l'ennui des témoins et des défenseurs. Immortel décret du 10 juin!

En attendant, Fouquier-Tinville faisait de son mieux, et grâce au zèle intelligent de ses employés, *son garde-manger était toujours plein de gibier*.

Ce digne Antoine Obrier, que nous avons vu si souvent à la besogne, était devenu un des familiers de l'accusateur public, qui lui avait donné, par une marque insigne de confiance,

ses petites et grandes entrées dans son cabinet, à toute heure du jour ou de la nuit. De plus, il avait été nommé juré du tribunal révolutionnaire, en remplacement d'un membre beaucoup trop indulgent, et qui s'était fait remarquer par quelques acquittements scandaleux. Fouquier lui avait promis une place de juge à la première occasion.

Ce serait ne pas connaître le citoyen Obrier que de croire que sa pensée infatigable ne poursuivait pas sans cesse son œuvre de vengeance. Maintenant qu'il appartenait au tribunal révolutionnaire, il était sûr que ses victimes, une fois dans ses mains, ne lui échapperaient plus!...

Ce jour-là, Fouquier était encore plus occupé que d'habitude; courbé sur son bureau, il collationnait des listes et griffonnait des noms avec une rapidité d'écriture vraiment prodigieuse.

Il était plongé tout entier dans cet important travail d'énumération, lorsque Antoine Obrier ouvrit fort discrètement la porte du cabinet.

Mais l'oreille d'un accusateur public est ouverte à tout vent, accessible au moindre souffle. A chacun son métier.

Fouquier retourna vivement la tête.

— Qui est là ? dit-il d'une voix brève, tout en continuant d'écrire.

— Ne te dérange pas, citoyen Fouquier, c'est moi. Je viens prendre tes ordres pour la séance d'aujourd'hui.

— Très-bien! très-bien! Tiens, pendant que je termine mon travail, examine ces dossiers qui sont là à gauche, et simplifie, simplifie. On n'a pas le temps de faire de la procédure.

Et il continuait de parler tout en écrivant.

— Ces huissiers et ces greffiers du tribunal sont vraiment insupportables de griffonner toujours des rames de papier. Que diable ! un nom, une question d'identité et tout est dit.

Obrier se mit à parcourir les dossiers.

Tout à coup il se prit à rire de ce rire grossier et machinal qui frissonne sur les lèvres.

— Parbleu, voilà une ci-devant qui est recommandée spécialement. L'acte d'accusation porte en marge : *tête à guillotiner sans délai.*

— Citoyen Obrier !

— Citoyen Fouquier?

— Ouvre le carton, dans le second casier à droite.

— Je le tiens.

— Il me faut six noms pour compléter ma

fournée ; ne te donne pas l'ennui de chercher ; prends ce qui te tombera sous la main.

Obrier se pencha sur l'épaule de Fouquier et parcourut la liste.

— C'est bien, dit-il, le vieillard y est. Si l'on n'y mettait bon ordre, il finirait par compromettre ce brave George.

En trois minutes il avait fouillé le carton et écrit six noms qu'il présenta à Fouquier.

— Tu sais le mot d'ordre ? lui dit celui-ci en inscrivant les noms les uns après les autres.

— Le même qu'hier.

— Pas d'acquittement.

— Sois tranquille.

— Demande au greffier si les charrettes ont été commandées? Trois suffiront aujourd'hui.

— Je les ai vues dans la cour en passaut.

— Ah! cher citoyen, dit Fouquier-Tinville avec abandon en se renversant dans son fauteuil et tout en s'essuyant le front, on ne saura jamais combien nous nous donnons de mal pour sauver la France.

Et il y avait dans toute sa personne cette douce lassitude de la conscience satisfaite.

— Croirais-tu, Obrier, reprit-il après un instant de silence, que depuis avant-hier je

n'ai pas trouvé une minute pour aller embrasser ma femme?

— Pauvre homme!

— Je n'ai même pas vu mes enfants.

— Austère républicain! fit Obrier.

Fouquier laissa échapper un gros soupir, après quoi il ajouta :

— Dis-leur bien que ma liste d'aujourd'hui est épurée. Bon gibier à abattre.

— Ils abattront, citoyen.

Comme neuf heures venaient de sonner, Obrier se leva et prit congé de Fouquier.

Il se rendait dans la salle des jurés, en attendant l'heure de la séance, indiquée pour dix heures précises.

Nous n'essayerons pas de peindre l'aspect hideux du tribunal révolutionnaire.

C'était bien la succursale de l'échafaud, le bras impitoyable qui poussait les victimes sous le couteau meurtrier.

Un public choisi de sans-culottes et de tricoteuses, soldé pour applaudir aux condamnations et étouffer les paroles des accusés sous les huées et les injures, tels étaient les seuls visages sur lesquels pouvaient s'arrêter les regards des accusés; faces de tigres, implacables et hurlantes.

Trois juges et neuf jurés formaient le personnel de cet antre révolutionnaire d'où sortait la mort chaque jour à heure fixe. Injurieuse profanation de la justice humaine, qui fit tomber tant de têtes, la loyauté, l'honneur et la gloire de la France !

La séance ne devait pas être longue ; il n'y avait que vingt-neuf accusés.

Jeunes et vieux marchaient d'un pas égal à la mort qui les attendait.

Au milieu de tous, se distinguait la tête blanche et vénérable du père de George. Pas une ride ne plissait son front calme, et son regard, empreint d'une douce sérénité, semblait porter la résignation à tous ceux qui l'accompagnaient.

Près de lui un jeune homme de seize ans et quelques jours avait la tête dans les mains et pleurait.

Le vieillard lui toucha doucement l'épaule.

— Pas de larmes, jeune homme, lui dit-il de sa voix grave ; tes bourreaux te regardent. Appuie-toi sur moi, et qu'ils ne voient pas que tu trembles.

Quand on l'appela par son nom, le vieux paysan provençal releva fièrement la tête.

— Ici on n'interroge pas, dit-il, on condamne.

— Tu n'es que depuis peu de jours à Paris, reprit Fouquier, qu'y es-tu venu faire?

— J'y suis venu mourir.

Dans le même moment il aperçut Obrier, qui était au milieu des jurés; ses yeux s'arrêtèrent fixement sur lui; alors, s'avançant d'un pas :

— Je te reconnais, lui dit-il, et je te remercie; car c'est toi, n'est-ce pas? qui as inscrit mon nom sur cette liste.

— Je suis juré, et je t'écoute, répondit froidement Obrier.

— Tu m'as déjà entendu, bourreau, et vous m'entendrez tous à ma dernière heure. C'est le supplice des meurtriers d'assister à l'agonie de ceux qu'ils égorgent. Ce Dieu, que vous reniez, vous a tous marqués au front. Vous aussi, vous irez à cet échafaud, mais vous irez la tête courbée par vos crimes sanglants. Malgré vous, le vieil honneur de la France survivra à sa vie mutilée.

Fouquier ne fit que tourner faiblement la tête, et aussitôt les huées et les vociférations couvrirent les paroles du vieillard.

— Ta meute aboie, Fouquier! s'écria celui-ci d'une voix vibrante.

Dans le même moment, un tumulte inaccoutumé troubla la séance...

C'étaient des voix confuses, et au milieu de ces voix, celle du greffier en chef du tribunal.

Les juges et les jurés se regardèrent. Fouquier pâlit sur son siége. Les accusés, inquiets, palpitants, tendaient déjà leurs mains vers une espérance inconnue.

Le vieillard seul ne fit pas un mouvement. Son front resta hautain et calme.

Il était semblable à ces statues de marbre que l'on peut briser, mais qu'aucune main ne fait vaciller.

— Accusateur public, s'écria-t-il au milieu du tumulte, et en tendant un de ses bras vers Fouquier-Tinville, tu n'es pas seulement impitoyable, tu es lâche!...

Presque au même instant, malgré les municipaux de service et les huissiers du tribunal qui barraient le passage, un jeune homme entra pâle, le visage altéré, le corps frissonnant; ses habits étaient à moitié déchirés par la lutte qu'il venait de soutenir, et pendaient en lambeaux autour de lui.

— Mon père! s'écria-t-il d'une voix retentissante, mon père est ici!...

— George..., dit Obrier d'une voix sourde, en froissant un papier qu'il tenait à la main.

— George!... dit Fouquier de son côté en

reconnaissant le jeune montagnard, ce vieillard est ton père?...

— Oui!... mon père, répéta George, qui s'était élancé dans les bras du vieux paysan; mon père, que je viens arracher à la mort; car vous ne le condamnerez pas, n'est-ce pas, citoyens?...

Le vieillard n'avait point repoussé son fils; à la dernière heure de sa vie, et en face de cette douleur si grande qui se lisait sur les traits bouleversés du jeune homme, il ne se sentait pas le courage d'être inexorable.

Il l'éloigna faiblement.

— George, dit-il, votre place n'est pas ici. Républicain, nous ne nous connaissons pas devant ce tribunal.

Il y eut dans la populace un long frémissement; les jurés se taisaient, les juges regardaient Fouquier.

George, les dents serrées, les mains tremblantes, s'approcha de l'accusateur public.

— Citoyen Fouquier, lui dit-il, tu sais si je suis dévoué corps et âme à la république; si tout mon sang appartient à la patrie; si les ennemis de la sainte liberté m'ont toujours trouvé debout et armé; je viens demander au tribunal révolutionnaire la grâce de mon père.

Après les paroles du jeune montagnard, il se fit un silence; silence solennel et terrible, plein d'angoisse et de mortelle anxiété.

Fouquier se leva. La pâleur avec le danger avait un peu disparu de son visage.

— Citoyen George, dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre calme, mais à travers laquelle perçait encore l'émotion qui l'avait agité; certes la patrie est reconnaissante envers ses enfants dévoués, et elle sait qu'elle peut compter sur toi. Mais, à côté de son cœur, il y a l'inflexibilité du devoir qu'elle a à remplir; il y a surtout le salut de tous qui pèse plus dans la balance que la douleur d'un seul.

George releva la tête et, sans rien répondre, posa un de ses bras sur l'épaule de son père.

L'accusateur public continua :

— Tu vois, citoyen George, si ton nom est estimé dans cette enceinte, et si nous t'aimons tous. Les justes clameurs et les cris d'indignation qui venaient de toutes parts comme une protestation vivante contre des paroles injurieuses et calomniatrices, se sont tues à ton approche et chacun a fait silence. Eh bien,... en ce jour, la patrie veut faire plus que nul n'aurait le droit de lui demander, pour montrer ce que doivent attendre d'elle ses servi-

teurs fidèles et dévoués ; elle t'accorde la grâce de ton père.

Un cri de joie éclata dans la poitrine de George. Le vieillard était toujours immobile.

— Mais à une condition, c'est qu'il s'inclinera devant le tribunal.

— Jamais !... jamais !... s'écria le vieillard d'une voix vibrante ; moi... m'incliner devant votre tribunal de sang ; moi... baisser la tête devant toi... assassin !... devant vous tous, bourreaux !... George, je te le répète, ta place n'est pas ici, je ne veux pas de grâce !... je n'en demande pas, je n'en accepte pas !

— Tu l'entends, citoyen George !..

— Juges et jurés, s'écria celui-ci, laissez-moi emmener mon père sans condition ; voyez, c'est un vieillard ! ses cheveux blancs parlent pour lui.

— Ne les déshonore pas, George, par de semblables supplications. Mes frères, ajouta-t-il en se tournant vers les accusés, j'ai marché à votre tête pour aller au tribunal, je marcherai à votre tête pour aller à l'échafaud.

Toutes les victimes vouées à la mort l'entourèrent et tendirent vers lui les bras.

— George, dit le vieillard d'une voix solennelle en tendant ses deux mains sur toutes ces

têtes inclinées autour de lui : voilà ma nouvelle famille!... voilà mes enfants!...

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... dit George en se frappant le front avec douleur.

— Une dernière fois, accusé, répéta la voix de Fouquier, rétractes-tu les paroles que tu viens de prononcer?

— Je suis prêt à les répéter.

— Mon père!... mon père! sanglota George, dont les larmes inondaient le visage.

— Citoyen George, reprit Fouquier, j'ai essayé de tout ce qui était en mon pouvoir. Jurés, faites votre devoir.

— Obrier!... Obrier! s'écria le jeune montagnard dans une dernière supplication, je te recommande la vie de mon père.

Pendant que les jurés se consultaient, le vieillard s'approcha du jeune homme :

— Adieu, George.

Il lui tendit la main.

— Adieu, mon fils... votre cœur n'est pas encore entièrement flétri, puisqu'il en sort encore des larmes... Je ne vous maudis pas... et je prierai Dieu là-haut qu'il vous pardonne...

George, sans répondre, prit la main que lui tendait son père.

Son regard, son âme, sa pensée étaient sus-

pendus à ces lèvres muettes encore, mais desquelles allait sortir tout à l'heure la vie ou la mort. Un regard de Fouquier avait tout décidé d'avance.

Les trois juges prononcèrent.

— A l'unanimité, la mort.

— Ils sont sans pitié !... dit George d'une voix comprimée, sans pitié !...

Le tribunal était vraiment fatigué de tant d'émotions. Aussi les autres condamnations suivirent immédiatement l'appel des noms, et se dégagèrent des vaines formalités en usage.

George était sans mouvement, sans voix ; il tenait toujours convulsivement serrée dans sa main la main de son père. Tout son cœur se fondait dans cette dernière étreinte.

Autour d'eux tout faisait silence : la sans-culotterie soldée et les tricoteuses elles-mêmes avaient ce jour-là bien mal gagné leur *assignat de trois livres*. Mais une fois n'est pas coutume.

La voix du greffier en chef du tribunal se fit entendre :

— Condamnés, dit-elle, retirez-vous. Huissiers de l'audience, conduisez-les à la geôle.

Le vieillard retira alors sa main de celle de George.

Le jeune homme leva sur lui son front décoloré. Il y avait sur son visage une expression si déchirante de douleur, que le vieux père entoura cette tête de ses bras.

— Pauvre insensé !... dit-il, pauvre insensé !...

George tomba les deux genoux contre terre.

Le vieillard posa la main sur ses cheveux.

— Seigneur, pardonnez-lui ! murmura-t-il.

Quelques instants après, il n'y avait plus dans la salle du tribunal que George toujours à genoux.

Mais la porte par laquelle les jurés s'étaient retirés s'ouvrit doucement, et un homme, s'approchant du jeune montagnard, le toucha de la main sur l'épaule.

Cet homme, c'était Antoine Obrier.

— Brutus, lui dit-il, a envoyé ses fils à la mort.

Le jeune homme se releva, et, pendant que tout son corps frissonnait, il promena lentement ses regards autour de lui.

— Parti !... parti !... s'écria-t-il.

Et il voulut s'élancer.

Antoine Obrier le retint par le bras.

— George, tu te souviens de ton père, mais tu oublies la patrie.

— La patrie!... la patrie!... s'écria George; mais elle est sans pitié... sans entrailles!... Je l'ai suppliée et elle ne m'a pas écouté!..

— La patrie tient compte à ses enfants de toutes leurs épreuves et de toutes leurs douleurs.

George passa sa main sur son front pour en ôter la sueur qui le trempait, et sur ses yeux, pour en sécher les larmes.

— Eh bien, dit-il d'une voix lente; vous l'avez voulu!... prenez donc cette dernière goutte du sang de toute ma famille! Hier c'était ma sœur dont les flammes dévoraient les restes à peine refroidis. Aujourd'hui, c'est mon père, dont la tête tombe sous votre hache! Soit!... soit!... je me courbe devant ta voix, Patrie!... Destin fatal! je laisse ta volonté s'accomplir. Je bois le calice jusqu'à la lie... mais n'allez pas non plus me demander ni pitié, ni merci à moi!... il me faut le prix de mes larmes et le prix de ce sang. Maintenant, je m'appartiens tout entier; je suis seul sur la terre!... j'aurai le droit d'être implacable à mon tour. Oh! sainte liberté, c'est par de cruelles tortures que tu éprouves tes servi-

teurs. République!... république, prends-moi!... fais de moi ce que tu voudras!... tu m'as arraché le cœur et les entrailles!

Angoisses de la démence et du fanatisme révolutionnaire, dont la sauvage énergie se retrempait même dans les plus grandes douleurs; démon! démon fatal, dans quels liens inextricables tu enlaçais tes victimes!

Le front de George n'était plus pâle, mais son cœur battait si violemment qu'il avait peine à se soutenir.

— Donne-moi le bras, Obrier, et ne me laisse pas seul aujourd'hui. Mes yeux sont secs, n'est-ce pas? Mais je sens mes larmes qui tombent en dedans goutte à goutte.

— George, dit Antoine Obrier en prenant le bras du jeune montagnard et en l'appuyant sur le sien: tu as l'âme vraiment républicaine.

Heureusement, quand George eut atteint la cour de la Conciergerie, les fatales charrettes étaient déjà parties. Il la traversa, le front haut, la démarche assurée.

Le soir, quand il rentra, il trouva sur sa table une lettre de Robespierre.

Dans cette lettre, il n'y avait que ces seuls mots:

« Citoyen George, tu as été bien imprudent. »

— Oh! dit-il en appuyant sa main sur la lettre, cet homme-là est de bronze.

George se trompait, cet homme était de sang et de boue.

Le dernier mot avait été dit sur l'échafaud. Le jeune montagnard allait marcher libre et sans entraves dans la solitude de son cœur. Il l'avait dit à Obrier : « Je suis seul sur la terre. »

Aussi, ce n'était plus le même homme; il semblait que cette mort eût étouffé en lui les derniers lambeaux de sa nature première : son énergie devint sauvage et rugissante. Comme un taureau blessé dans l'arène, il se rua tête perdue dans la Terreur. D'un bond, il s'élevait à la hauteur des plus hautes vertus républicaines. L'odeur du sang ne lui portait plus à la tête, et les gémissements des victimes passaient sans qu'il les entendît.

Oh! c'est qu'il fallait en lui cette fatale transformation, pour qu'il pût assister aux odieuses saturnales de la vengeance et du jacobinisme.

Mais à mesure que la frénésie du meurtre s'emparait des bourreaux, l'enthousiasme de

la mort semblait s'emparer des victimes. Jamais les fléaux que la colère de Dieu envoya tant de fois sur la terre n'avaient jonché le sol de tant de cadavres ! Les provinces mutilées devenaient désertes et sans habitations. Elles étaient enfin, comme l'écrivait à la Convention un des proconsuls, devenues *assez pures pour recevoir l'échafaud.*

Je ne sais plus quel historien a dit : « La Convention n'était plus un gouvernement, mais un camp ; la république n'était plus une société, mais un massacre de vaincus sur un champ de carnage. » La commune dépassait, entraînait la Convention. C'était sa mission ; c'était son droit.

Pourquoi, lorsque l'on touche du pinceau ou de la plume cette époque funèbre, avilie, implacable, s'y sent-on entraîné malgré soi ? C'est que petit ou grand, obscur ou illustre, chacun veut apporter son cri d'indignation, son mot de flétrissure, semblable à ces mères arabes qui, debout sur le tombeau de leurs enfants, se complaisent dans les angoisses de leur douleur et passent des heures entières à savourer leur torture par des cris, des lamentations funèbres et des chants sauvages.

George, mutilé par tant de blessures, ouvrit

ses bras à tous les excès. A la tribune de la Convention, à celle des Jacobins, il avait des élans démagogiques qui faisaient tressaillir d'aise et de bonheur le patriotisme épuré de la Montagne.

C'est ainsi qu'un soir, glorifiant les hauts faits de la république, il s'écria tout à coup :

— Attila s'appelait le fléau de Dieu, parce que Dieu, disait-il, l'avait envoyé pour anéantir les méchants. Eh bien, nous, nous nous appellerons le fléau de la Liberté, parce que la Liberté nous envoie pour écraser les corrompus et les traîtres, et délivrer la France, si longtemps asservie !

Ce jour-là, il faillit être porté en triomphe, et les colosses de la révolution lui tendirent les mains avec frénésie.

Au milieu de tant de ruines d'existences humaines qui s'amoncelaient chaque jour, de tant de persécutions qui frappaient à toutes les portes, combien devait être triste et accablée la pauvre jeune fille dont le frère expirait peut-être avec les derniers gémissements de la Vendée abattue, et dont le père, engagé dans une lutte impossible et désespérée, pouvait chaque jour être traîné sur l'échafaud révolutionnaire !

Dieu semblait avoir voulu par avance l'habituer à la mort de ceux qui vivaient encore. Chaque jour, à chaque heure, l'écho des rues lui apportait les gémissements des victimes et ce bruit âcre que faisaient les roues des lugubres charrettes sur les pavés inégaux.

Pendant les trois premières semaines qui suivirent, le marquis de Savernoy lui fit parvenir assez exactement de ses nouvelles, soit par Crépaux, soit par Baptistin. Mais depuis plus de dix jours, dix jours de larmes et d'angoisses, pas un mot n'était venu la rassurer sur ces existences chéries.

En vain le digne Dupuis cherchait à la consoler, les travaux de la section l'éloignaient souvent, et il lui fallait ne pas négliger son rôle de républicain pour conserver dans son quartier sa précieuse réputation.

Pauvre Gracchus ! à quelles épreuves continuelles on mettait son civisme!

Jeanne, triste et pensive, était un soir appuyée contre les barreaux de sa fenêtre, lorsque Gracchus rentra.

Quand la porte s'ouvrit, la jeune fille tressaillit et tourna vivement la tête.

— Eh bien ,... dit-elle en apercevant Gracchus, vous n'avez rien appris?

— Rien, mon enfant, répondit le brave homme en lui prenant la main et en la baisant sur le front.

— Rien !... répéta Jeanne, dont la tête s'inclina douloureusement.

— C'est-à-dire bonne nouvelle, mon enfant; car si quelque chose de fatal était arrivé, ce serait à l'heure qu'il est le bruit de toute la ville. Voyons, Jeanne, il ne faut pas toujours être ainsi triste et abattue.

— Mon ami, le cœur a des pressentiments douloureux.

— Le cœur est souvent le plus terrible des imprudents, surtout par le temps qui court.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu bien des condamnations ces jours-ci ?

— Quel...ques-unes... quelques-unes... balbutia Gracchus.

Et il ajouta tout aussitôt, pour changer la conversation :

— Comment va maman Gracchus ?

— Toujours souffrante. Elle s'est mise sur son lit, il y a une heure à peu près, pour prendre un peu de repos.

— Ah çà ! Jeanne, reprit Gracchus en affectant un air des plus enjoués, c'est aujourd'hui *décadi*, comme ils s'acharnent à dire.

Jusqu'à *primidi,* je suis libre comme l'air. Où veux-tu que nous allions ce soir?

— Nulle part, M. Gracchus.

— Oh! Jeanne... ma fille... je t'en supplie, prends garde, voilà deux crimes en quatre mots.

— Deux crimes?... répéta machinalement la jeune fille en relevant sur Gracchus ses yeux, entourés d'un cercle bistré.

— *Nulle part,* premier crime. Le *décadi,* la république une et indivisible ordonne qu'on aille quelque part, et qu'on s'y amuse. Pour ce crime-là, ce qui peut arriver de plus doux, c'est d'être envoyé à la Guyane, fort vilain pays. *Monsieur Gracchus,* second crime, bien plus grave que le premier.

— Oui, c'est mal, dit la jeune fille avec cette voix douce qui pénètre jusqu'au fond du cœur; c'est mal de vous appeler *monsieur,* car il n'y a qu'un père qui soit aussi bon que vous l'êtes.

— A la bonne heure... à la bonne heure! Voyons, je n'ose pas te mener aux théâtres, car maintenant c'est épouvantable ce qu'ils jouent: *le Pape aux enfers, Arlequin Jésus-Christ, le Jugement dernier des rois, la Guillotine d'amour.* Ah! j'ai une idée!... Allons

aux Tuileries ; il doit y avoir grande réjouissance ce soir en l'honneur de je ne sais plus quelle victoire de la république ; ce qui veut dire : illumination, lamp...

Jeanne poussa un cri et colla son visage contre le carreau.

— C'est lui !... s'écria-t-elle. Je l'ai vu !... C'est lui !

— Qui?... quoi?... Jeanne, ne gesticule pas ainsi devant la fenêtre. Il y a des passants. Le geste est interdit.

Jeanne s'était élancée vers la porte.

— C'est lui !... oh ! c'est lui !...

— Mon enfant, je ne comprends rien à ce que tu me dis ; mais, je t'en supplie, prends garde aux voisins.

La jeune fille, tremblante d'émotion, venait d'ouvrir la porte.

Alors on entendit une voix qui chantait au bas de l'escalier le refrain patriotique : *Ça ira ! ça ira !*

L'homme qui chantait ainsi approchait, car ses paroles devenaient de plus en plus claires et vibrantes.

— Ce n'est pas la voix de Savernoy, dit Dupuis, qui écoutait attentivement.

Baptistin venait d'entrer.

Nous connaissons Baptistin de trop longue date pour avoir besoin de parler de son costume et de son allure jacobine, qui donna un tressaillement intérieur au pauvre président de la section de la Fraternité !

Les joues de Baptistin n'étaient point pâles. Jeanne respira plus librement.

Le digne serviteur, avant de prononcer un mot, ferma la porte avec précaution, et colla un instant son oreille contre la serrure; puis il se releva :

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en ôtant respectueusement son bonnet rouge. Bonjour, M. Dupuis.

— Mon père ? s'écria Jeanne d'une voix qu'elle comprimait dans son gosier.

— Dieu le protége.

— Henri ?

— Henri est vivant, répondit Baptistin avec cet élan du cœur qui s'élance comme un torrent sur les lèvres. Oh ! pardon, mademoiselle, j'ai dit : *Henri*, je crois; c'est M. le comte que je voulais dire. Mais, voyez-vous, il faut me pardonner; je l'ai tenu si petit dans mes bras, et je l'aime tant !...

— Mon bon Baptistin, n'êtes-vous pas de la famille?

Baptistin inclina son front sur la main que la jeune fille lui tendait.

— Pourquoi, pendant huit jours entiers, m'avoir laissée sans nouvelles? reprit celle-ci avec un accent de reproche.

— Ah, dame! mademoiselle, c'est qu'il s'est passé bien des choses, et qu'il faut toutes les heures du jour et de la nuit pour dépister les limiers de la république. Depuis une heure, je me promène dans tout Paris, par crainte d'être suivi, et je n'ai qu'un instant. M. le marquis m'a chargé de vous dire que vous soyez sans inquiétude; voici un papier, mademoiselle, mais il faut bien y prendre garde; après l'avoir lu, brûlez-le, et après l'avoir brûlé, rappelez-vous bien tout ce qu'il contient. Il vous indiquera le moyen sûr de nous faire parvenir soit un message, soit un avis. Maintenant, je m'en vais. Tous les jours nous prions Dieu qu'il veille sur vous; priez-le de continuer d'être avec nous. M. le marquis sera bien content, mademoiselle, quand je lui dirai que je vous ai vue. Adieu, M. Dupuis, vous êtes un bien brave homme, il y a des actions dont la récompense est là-haut.

Et Baptistin, sans attendre de réponse, ouvrit la porte, fit un dernier signe à mademoi-

selle de Savernoy et descendit l'escalier en reprenant le refrain de sa chanson patriotique.

Jeanne déplia le papier avec une vivacité fébrile.

Il n'y avait que trois lignes.

— Apprenons-les par cœur, dit-elle.

— J'ai la mémoire bien dure, répliqua Gracchus, et je suis capable de tout oublier, pas plus tard que demain. Attends, mon enfant. Tiens, prends cette grosse épingle et grave sur le mur ou sur les lambris des mots séparés, les uns en bas, les autres en haut. Du diable si on viendra les dénicher là. Mets-les même en abrégé pour plus de sûreté; on peut si facilement oublier.

Jeanne prit l'épingle et grava des demi-mots dans tous les coins de la chambre.

— Maintenant, citoyenne Jeanne, fit Gracchus, que dis-tu de mon idée des Tuileries? Ce n'est pas de trop de toutes les réjouissances et illuminations de Sa Majesté la république, pour fêter cette bonne nouvelle.

— J'irai où vous voudrez, dit la jeune fille, dont le visage était rayonnant. Il faut si peu de chose à notre pauvre cœur pour qu'il batte de joie!

— Où *tu* voudras!... Où *tu* voudras! répéta deux fois Gracchus. Alors, mets ton beau bonnet à rubans tricolores, pendant que je vais voir la citoyenne Gracchus. Préfères-tu le spectacle, et veux-tu venir applaudir en bonne jacobine un vaudeville : *la Plaque retournée,* ou bien *le Noble roturier?*

Jeanne secoua la tête et entra dans sa petite chambre pour mettre son bonnet et un châle, le seul luxe qu'elle osât se permettre.

Quand Gracchus fut seul, il passa ses deux mains sur son visage, et une exclamation, qu'il ne cherchait plus à contraindre, sortit douloureuse et bruyante de sa poitrine :

— Oh!... dit-il, que de choses affreuses j'ai vues et entendues!... Que de sang!... que de sang!... Où s'arrêteront-ils, les tigres... les lâches assassins?...

Et il entra dans la chambre de madame Dupuis.

La digne femme avait une fièvre violente. Mais au milieu de ces scènes terribles qui se renouvelaient chaque jour, la fièvre n'était-elle pas l'hôte habituel des familles? On tendait les mains à la mort, qui vous venait de la main de Dieu.

Après avoir préparé tout ce dont la malade

pouvait avoir besoin, Gracchus et Jeanne s'acheminèrent vers les Tuileries.

Les rues étaient calmes, tranquilles; l'air pur et frais; seulement les reflets de la lune étaient rouges et semblaient tacher de sang les murailles sur lesquelles ils glissaient.

Jeanne était triste et silencieuse comme toujours. Dupuis, absorbé dans ses réflexions.

— Bonjour, citoyen Gracchus, lui dit un passant qui avait culotte grise, bas chinés et chapeau à large cocarde.

— Tiens! bonjour, citoyen Laubépine.

— Tu vas au concert, mon président?...

— Je vais voir les illuminations avec la citoyenne ma nièce.

— Moi, je vais me coucher; j'ai le ventre plein comme une outre et il paraît que demain ce brave Fouquier va nous donner un rude travail au tribunal. Vraiment, dix-huit livres par jour, ce n'est pas assez pour entendre ce tas de gueux. Imagine-toi qu'ils seraient tous innocents comme de petits agneaux, si on les écoutait.

— Le fait est que c'est bien peu, dix-huit livres pour des patriotes aussi consciencieux, répliqua Gracchus avec un sourire forcé.

Adieu, citoyen; j'ai peur que le feu d'artifice ne commence.

— *Aristocruche,* dit en ricanant le patriote juré en frappant sur l'épaule de Gracchus, il te faut des feux d'artifice ! A propos, je parie que tu ne sais pas ce qui est arrivé à ce cher Manotier, qui nous a donné un si bon dîner l'autre jour chez Édon. Tu y étais, citoyen, je crois ?

— Si j'y étais? je me rappelle que tu as bu trois bouteilles de tisane de Champagne, sans désemparer.

— Ah!... ah!... c'est vrai. J'aime ce vin; ça dégage l'estomac, ça facilite la digestion.

— Et Manotier?

— *Ad patres,* cher ami.

— Tu plaisantes?...

— Ma foi! j'en suis fâché ; il payait de bons dîners ; mais l'ami Fouquier nous avait dit en nous donnant la liste : Tout ça, mes braves amis, gibier de guillotine. Feu de file. Tu comprends qu'on ne peut pas désobliger un si brave homme que Fouquier.

— Le fait est que c'est un bien brave homme, répéta machinalement Gracchus, qui avait grand'peine à empêcher ses dents de cla-

quer les unes contre les autres. Mais ce pauvre diable de Manotier...?

— Il se repose à *Clamart*. Imagine-toi qu'avant-hier, en rentrant chez lui, il trouve, à ce qu'il paraît, une citation pour comparaître comme témoin devant le tribunal. Encore une bêtise que ça. Comme si on avait besoin de témoins. Enfin!... Il arrive à dix heures. Tu connais son exactitude. A l'entrée de la salle, je lui avais donné une poignée de main. A onze heures, ne voilà-t-il pas qu'il passe du banc des témoins au banc des accusés!

— Pourquoi?

— Est-ce que je le sais? Il faut croire qu'il avait fait quelque chose. A deux heures il était jugé, et à quatre, la chose était bâclée.

Gracchus était pâle. Il sentit le bras de Jeanne frissonner d'un tremblement convulsif. Il passa d'un mouvement brusque une de ses mains sur son front pour en faire disparaître des gouttes de sueur qu'il sentait découler de la racine de ses cheveux.

— Adieu, Gracchus, dit l'autre, j'espère que dans ta section tu travailles à nous en envoyer?

— Comme un... enragé.

— A la bonne heure! Tu permets que j'em-

brasse la citoyenne. Elle est blonde. J'aime les blondes. Quelle jolie petite tête! ce serait dommage de la couper. Bonjour, citoyen et ami, je vas me coucher. J'ai le ventre plein.

Et il s'éloigna en chantonnant d'une voix rauque :

Avait-il des chemises, Gorsas,
Avait-il des chemises!
Il en avait trois grises, Gorsas,
Il en avait trois grises.

Gracchus resta quelques instants immobile à la même place. Son sang avait cessé de couler dans ses veines.

— Allons..., dit-il enfin, allons, Jeanne, mon enfant, il ne faut pas faire attention, c'est la monnaie courante de la république. Oh! les lâches!... les lâches!... murmura-t-il entre ses dents.

Et il entraîna vers les Tuileries la pauvre jeune fille, dont les membres tremblaient si fort qu'elle pouvait à peine marcher.

Comme personne ne passait dans la rue, il s'arrêta encore.

— C'est ainsi que nous mourrons tous, dit-il en se frappant le front; tous, depuis le premier jusqu'au dernier!... Pauvre enfant, cela

t'a fait bien du mal. Moi, je commence à m'y habituer. A la curée, bêtes fauves, à la curée !...

Et il se mit à crier avec un rire étrange :

— *Vive la république!*

Gracchus et Jeanne se dirigèrent ensuite vers les Tuileries et y arrivèrent sans avoir échangé une seule parole.

Il y avait foule. Quelle bonne et franche jacobinière !... que de bonnets rouges!... que de cœurs rouges !... que de dents acérées!... que de voix hurlantes !...

L'ancien château de Louis XVI était resplendissant de lumières. Au moins ces girandoles allumées, ces ifs surchargés de lampions, ces cordons de feu qui ruisselaient de toute part ne fêtaient pas quelque lâcheté nationale, mais la défaite de l'étranger. A entendre les acclamations qui accompagnaient chaque fusée montant dans les airs avec une longue traînée de feu ; à voir tous ces visages animés et joyeux, qui eût dit qu'on était au milieu d'un charnier révolutionnaire, et que des troncs décapités, avalanches humaines, s'entassaient chaque jour dans des fosses béantes?

O peuple!... peuple étrange et incompréhensible; assemblage de bien et de mal,

d'égoïsme et d'abnégation, de démence et de raison, dans ces jours de honte et de deuil, où était ton cœur, où était ton âme?

Tantôt cette tempête tumultueuse de têtes s'éclairait de lueurs subites, tantôt elle retombait dans l'obscurité.

De tous côtés des cris et des chants interrompus, des paroles sans suite, des voix qui s'appelaient avec des noms étranges et des plaisanteries dignes de la place de la Révolution.

— Ah çà! digne citoyen George! dit une voix à quelques pas de Gracchus et de mademoiselle de Savernoy, tu as le vin triste ou le cœur pris.

— Je regarde, répondit George, dont les yeux étaient fixes et immobiles.

Jeanne, qui avait entendu ces paroles s'était retournée par un mouvement machinal, et ses yeux avaient rencontré ceux du jeune homme. Elle avait tressailli, car elle venait de reconnaître, dans celui qu'on avait appelé George, le frère de la jeune fille qui les avait sauvés. S'il allait la reconnaître?

— Éloignons-nous un peu..., dit-elle tout bas à Dupuis.

— Tu deviens de pierre ou de marbre,

reprit un autre dans le groupe dont faisait partie le jeune montagnard ; s'il y avait ici un piédestal républicain, je t'y poserais ; je t'assure que tu ferais un superbe effet.

— Je suis de feu !... murmura George sans savoir ce qu'il disait, tout en passant sa main dans ses longs cheveux et en les rejetant en arrière.

— Je suis sûr que tu penses à ce délicieux salmis de bécasses que tu as absorbé en entier, de moitié avec Barère?

George ne quittait pas des yeux la direction dans laquelle s'était éloignée la jeune fille. La foule, du reste, était si compacte qu'elle ne pouvait avancer.

— Au diable les salmis de bécasses !... Ma tête est un brasier... avançons !... Je ne la vois plus... Si... si... la voilà !...

— Ah çà ! tu deviens fou ?

— Je te disais bien que tu ne buvais pas assez. Retournons chez notre gargotier du Pont-Tournant ; nous boirons et nous verrons la statue de la Liberté en face de nous ; cela vaut mieux que des lampions qui fument.

— Cela ne vaut pas mieux que cette délicieuse figure que je viens d'apercevoir tout à l'heure.

— Tu as vu une délicieuse figure... et tu ne nous avertis pas?...

— Après toi, s'il en reste, citoyen conventionnel, mon ami! fit Billaud-Varennes en s'appuyant fraternellement sur l'épaule de George.

— Il n'en restera pas, Billaud.

— George, tu te gâtes... Tu méconnais la fraternité.

— La voilà!... elle se retourne... Je vous dis que j'ai la tête en feu; tiens, Barère, touche ma main, j'ai la fièvre.

— C'est une ressouvenance du vol-au-vent au turbot.

— Silence, parlez donc plus bas! je crois qu'elle nous entend, car elle vient de regarder de ce côté.

La jeune fille, en effet, épouvantée de cette rencontre, cherchait avec Gracchus à avancer dans la foule, et, ne pouvant y parvenir, retournait la tête malgré elle, pour voir si le jeune montagnard les avait suivis.

— Bon signe, George; tes cheveux noirs et ton teint brun font leur effet.

— La veux-tu? dit Billaud-Varennes, qui n'avait pas besoin des fumées du vin de Champagne pour parler de la sorte; je t'en fais

cadeau, moi... Billaud-Varennes !... par saint Robespierre, mon ami et mon maître !... Un vrai républicain peut bien s'accorder ce passe-temps le *décadi*... surtout en faveur des victoires de la république.

George ne répondit rien. C'était la première fois que le visage d'une femme faisait battre si violemment son cœur.

— La veux-tu ?... répétait Billaud en haussant la voix.

— Tu plaisantes ?

— Je ne plaisante jamais. Tu es mon ami, tu es un patriote, je t'en fais cadeau.

— Les petits cadeaux entretiennent l'amitié, fit Barère en riant aux éclats.

— Partons! dit George, dont le front était devenu soucieux.

Barère le retint par le bras.

— Je suis moins expéditif que notre ami Billaud. Tu as décidément *une idée* pour cette petite ?

Et il ajouta en riant (car Barère aimait beaucoup à rire) :

— Une idée qui vous monte au cerveau, c'est gênant en diable, surtout après dîner.

— Ah bah! dit George, je n'y pense plus ; c'est une jolie fille, grand bien lui fasse... Il

y a de jolies filles partout; mais regardez, je vous prie, si ce n'est pas le plus adorable minois de citoyenne éclos sous le soleil de la république.

— Assez gentille, fit Billaud, mais je préfère une bouteille de champagne ou une bonne charrette remplie d'aristocrates.

Barère, qui avait la vue basse, fit quelques pas en avant ; puis il revint tout à coup avec précipitation et dit à voix basse :

— George, tu es plus heureux qu'un berger de l'Arcadie.

— Barère, mon ami, allons au Pont-Tournant, Billaud a raison, je n'ai pas assez bu de champagne.

— Sais-tu quel est le citoyen qui donne le bras à ton délicieux visage de jeune fille?

— Tu le connais ?

— Pardieu ! c'est le citoyen Gracchus, président de la section de la Fraternité. J'ai dans le cerveau tout un plan de campagne digne des César et des Alexandre...

— On s'approche galamment, interrompit Billaud, dont le visage était cramoisi ; on prend la taille et on embrasse; si le citoyen est récalcitrant, on l'envoie à l'ami Fouquier, et on emmène la petite.

— Billaud-Varennes a raison, dit George. Au diable!... les façons... ça n'est pas digne du vrai patriote ; je parie à souper chez Édon que je la prends sous le bras du citoyen président et que je lui dis qu'elle est belle comme Vénus...

— Sortant du sein des ondes, n'est-ce pas? fit Barère, on connaît ça ; vous avez tous trop bu , allez-vous-en. George, j'en fais mon affaire, tu viens avec moi?

— Je m'abandonne à Barère, reprit George en lui passant ses deux bras autour du cou. Ami Barère, fais-moi un décadi de roses.

Barère le prit par le bras.

George avait le visage enflammé, et les mots, comme s'ils eussent été de plomb, sortaient lourdement de ses lèvres.

— Viens un peu ici à gauche, reprit Barère lorsqu'ils eurent fait quelques pas. Ne quitte pas surtout la petite des yeux, afin qu'elle ne nous échappe pas, et écoute-moi.

— Je ne la quitte pas des yeux et j'écoute.

— Nous allons tous deux à ce digne Gracchus qui, avec son petit air doux, est patriote comme un léopard. Je lui dis que le citoyen Fouquier l'a fait demander et chercher partout pour une communication de la

dernière importance; qu'il faut qu'il y aille tout de suite, que Fouquier l'attend; et je l'emmène. Toi, tu te charges de ramener l'enfant. Est-ce bien calculé?

— Barère, tu étais un bon citoyen, je te déclare un grand homme.

Il était temps que les deux conquérants républicains missent à exécution leur sublime stratégie; car Gracchus, entraîné par Jeanne, venait de disparaître dans les flots de la multitude; mais en ce moment le feu d'artifice qui avait accompagné le dialogue que nous venons de rapporter, avec bombes, fusées et pétards, lança dans les airs sa corbeille de feu.

Ce fut comme l'éruption subite d'un cratère.

— La voilà! dit George, qui profita de cette subite clarté pour jeter un dernier regard sur son inconnue. A l'œuvre! Barère; je n'aperçois plus que son bonnet.

— Cupidon, sois-nous propice! fit Barère, avec ce même sourire qui ne le quittait même pas lorsqu'il disait, en regardant une charrette remplie de victimes : « C'est la *bière des vivants*.... »

Ils n'eurent pas de peine à se placer der-

rière Gracchus, et Jeanne de Savernoy ne les avait point aperçus.

— Tiens! c'est le citoyen Gracchus, dit Barère avec un étonnement admirablement simulé, et en lui frappant sur l'épaule.

Gracchus fit un bond sur lui-même; car à cette époque c'était presque toujours chose grave de se sentir toucher l'épaule. Mais il se remit de sa frayeur en apercevant Barère, le visage enjoué et le sourire sur les lèvres.

— Lui-même. Salut et fraternité, citoyen Barrère, tu viens, comme moi, te réjouir, au milieu de la fête, du triomphe de la république? A demain les affaires sérieuses.

Jeanne avait tressailli, car elle avait aperçu George.

Mais le regard que le jeune montagnard lui jeta en retirant fort galamment son chapeau pointu à larges bords, lui montra qu'il était bien loin de soupçonner que la jeune fille qu'il saluait ainsi était au nombre des proscrits de Fontvieille. Alors tout soupçon s'éloigna d'elle; car ce qu'elle connaissait de George était d'un noble cœur.

— Parbleu, citoyen président, répliqua aussitôt Barère, voilà une chance de te rencontrer; Fouquier te demande à cor et à cri.

— Fouquier me demande..., répéta Gracchus, qui ne laissa pas d'éprouver un violent sentiment de frayeur, en se rappelant l'histoire tragique qui venait de lui être racontée; et sais-tu pourquoi?...

— Pour un renseignement de la plus haute importance; et tu sais que le citoyen Fouquier a le faible de ne pas aimer à attendre.

— Je le sais... je le sais..., balbutia Gracchus, dont le sang commençait à se glacer.

Jeanne, toute tremblante, lui serra fortement le bras, et ses lèvres murmurèrent bien bas :

— Oh!... mon Dieu!... allez-vous nous abandonner?

George avait quitté le bras de Barère et s'était approché de mademoiselle de Savernoy aussi posément que le lui permettaient les libations nombreuses auxquelles il s'était livré; mais tout tournait autour de lui, et il lui semblait que les girandoles enflammées dansaient une ronde patriotique.

— Il n'y a rien là d'effrayant... citoyenne, dit-il à la jeune fille; le citoyen Grac... Gracchus est assez connu pour son civisme.

— Fouquier et moi nous sommes les meilleurs amis du monde, essaya de dire le pauvre

Dupuis du ton le plus assuré qu'il put trouver en lui ; seulement je suis fâché de...

— Donc, interrompit Barère, tu viens tout de suite chez ce bon Fouquier ; je sais qu'il t'attend dans son cabinet.

— Ah !... ah !... ce bon Fouquier... m'attend... il n'y sera plus, car il se fait tard.

— Au contraire ; tu sais bien qu'il travaille toujours une partie de la nuit, surtout le *décadi* ; car la besogne est double le *primidi*.

— Ah ! tu crois que... Au fait..., balbutia Gracchus, qui ne savait que dire ; c'est possible.

— Je crois pouvoir t'assurer, citoyen Gracchus, que cela le contrariera beaucoup de ne pas te voir ce soir, et tu sais que ce bon Fouquier n'aime pas qu'on le contrarie.

— Mais... je serais... désolé... de... Comment... c'est donc bien important ?

— Il te saura gré de ton empressement.

— Mon empressement... sera celui de tout... bon patriote pour le service de la patrie, s'empressa de dire Gracchus, heureux de placer une phrase suffisamment patriotique. Est-ce qu'il s'agirait de quelques-uns... de ces gueux qui... J'espère bien... que le tribunal... révolutionnaire... Car, vois-tu, citoyen Barère, mon ami, il faut en finir.

— Sois en paix, on en finira, surtout avec l'aide de bons citoyens comme toi. Viens chez Fouquier.

— Comment donc ?... Je... tout de suite... Mais, tu le vois, j'ai là... avec moi ma... ma nièce. Les jeunes filles, ça s'effraye si vite. Au fait, ça ne fait rien... l'entretien ne sera pas long, n'est-ce pas? balbutia Gracchus, qui recommençait à trembler de tous ses membres. Viens, mon enfant... et surtout n'aie pas peur. Ce brave Fouquier, un des plus grands citoyens de notre chère république, est très-aimable.

— Oh !... j'ai peur !... j'ai peur !... murmurait bien bas Jeanne, dont les lèvres étaient blanches.

— Y penses-tu, citoyen? Amener une femme chez Fouquier! Tu sais bien qu'il n'aime pas les femmes, probablement parce que les femmes ne l'aiment pas. Fais une chose bien plus simple, mon ami, bon patriote, va reconduire la citoyenne, et nous irons tous deux chez Fouquier.

— Oh!... non... non! exclama Gracchus.

— Citoyen, dit George, qui releva la tête, tu n'as donc pas confiance en moi?

— Certainement... si... j'ai... entre vrais patriotes, je sais... Mais... tu comprends...

— Ma foi, bonsoir, citoyen président, interrompit Barère, qui commençait visiblement à s'impatienter de la longueur de la conversation ; je dirai à Fouquier que tu as mieux aimé continuer ta promenade.

— Sapristi !... non ! Mais ma nièce... je ne peux pas...

— Tant pis pour toi, Gracchus. Viens-tu, citoyen George?

— Citoyenne, accepte mon bras, dit George à la jeune fille ; et dis surtout au citoyen Gracchus de ne pas plaisanter avec Fouquier ; ça peut être malsain.

— Vraiment..., dit Jeanne avec effroi ; vous... tu crois que... oh !... quelque danger le menace donc?

— Aucun, je te l'assure, aucun ; mais l'obéissance à la loi...

— C'est juste, c'est juste, répondit Jeanne, qui tremblait bien fort.

Et se penchant à l'oreille de Gracchus, elle lui dit tout bas :

— Allez !... allez !...

— Mais toi !... toi ?...

— Je m'en reviendrai avec le citoyen, reprit la jeune fille en élevant la voix, et je n'aurai pas peur.

— Ah ! c'est très-gentil ça, citoyenne, dit George, qui faillit l'embrasser, mais qui se contenta de lui serrer la main.

— Allons donc chez Fouquier..., dit Gracchus, qui jeta un dernier regard sur Jeanne. Citoyen, je la confie à ton honneur.

— Oui... oui... sois tranquille, fit George, qui entraînait la jeune fille dans la foule, semblable à un avare trouvant une pièce d'or sur son chemin.

Et tout en marchant, il passait sa main devant ses yeux, dont les regards étaient troublés et enflammés à la fois.

Le souvenir de Fontvieille planait dans la pensée de Jeanne et mettait une auréole au front de George. Voilà pourquoi elle avait dit à Gracchus :

« — Je m'en reviendrai avec le citoyen et je n'aurai pas peur. »

Qu'il était loin de penser, lui, à ce souvenir de généreuse hospitalité qu'il regarderait aujourd'hui comme un crime! qu'il était loin, bien loin, hélas ! de ce temps où sa nature avait des élans généreux que son cœur accueillait comme un trésor perdu, où son âme avait de nobles tressaillements! Il avait fui avec des ailes rapides comme fuit l'hirondelle à l'approche

de l'hiver. L'hiver tue l'hirondelle. L'esprit révolutionnaire avait tué le cœur de George. Il voyait le sang couler maintenant sans s'en épouvanter et, avec les autres, il disait à la Terreur :

« — Marche ! marche ! »

Oh ! si Jeanne avait su ce qu'était devenu George aujourd'hui, et combien tout ce qu'il y a de grand et de noble en nous s'effaçait chaque jour de sa pensée, elle ne se fût point appuyée ainsi, confiante et crédule, à son bras, pensant tout bas au fond de son âme :

« — Il a une sœur, il doit protéger les jeunes filles. »

Et George... George à qui cet homme avait dit en partant : « Je la confie à ton honneur, » cherchait dans son cerveau, où tourbillonnaient encore les fumées du vin, le moyen d'isoler assez cette jeune fille pour lui parler ce langage hideux qu'apprend la débauche.

C'est qu'alors on marchait vite à l'école révolutionnaire, et l'on apprenait vite à fouler aux pieds, comme choses mortes et flétries, ce que les siècles passés avaient fait sacré et inviolable.

— Citoyenne, dit le jeune montagnard après

avoir fait quelques pas, je me déclare dévoué, à la vie et à la mort, au citoyen Fouquier, car je lui dois de sentir ton bras s'appuyer sur le mien.

— Et moi, reprit la jeune fille simplement, je l'aimerai bien aussi, s'il n'arrive rien à... à... mon... oncle.

— Que veux-tu qu'il lui arrive, à ton cher oncle? C'est un bon patriote. D'ailleurs, je le protégerai, ton oncle, entends-tu, citoyenne? je le protégerai. On étouffait dans ces Tuileries; à la bonne heure! on respire ici. Tu aimes donc les fêtes patriotiques, citoyenne?

— Mais, oui, répondit celle-ci naïvement; les feux d'artifice surtout.

Elle avait dit cela comme elle aurait dit autre chose; l'important était de répondre.

— Il paraît que nous avons battu les Autrichiens, mais là... battus, comme on ne bat... plus. Aimes-tu les Autrichiens?

— Mais non.

— Citoyenne, tu réponds... comme la statue de la Raison sur l'autel de la Liberté. Ce pauvre Gracchus!... C'est étonnant combien l'on aime peu causer en particulier avec l'ami Fouquier-Tinville. Connais-tu l'ami Fouquier-Tinville?

— Non, citoyen ; mais on dit qu'il est bien méchant.

— Ah bah!... il broie du rouge, c'est son métier. Oh! il ne marchande pas ; je l'aime, Fouquier, je l'aime.

George cessa pendant un instant ce colloque étrange, que murmuraient ses lèvres sans que sa pensée y prît part.

Parfois, à la dérobée, mademoiselle de Savernoy le regardait.

Ce n'était plus ce langage hautain, plein de force, de volonté et d'énergie, dont elle se rappelait pour ainsi dire chaque parole, même après bien des mois d'épuisement et de souffrance.

Le jeune montagnard passait à tout instant sa main gauche sur son front, comme s'il eût voulu chasser les fumées épaisses qui obscurcissaient son cerveau.

— C'est tout de même bien gentil, citoyenne, d'avoir sous son bras, là... tout près... tout près de soi, une jolie citoyenne comme toi. Ce soir je suis plus fier que le soleil ne le sera demain.

— Je vous ai dérangé de votre route ?...

— Tu plaisantes, citoyenne.

Tout en parlant ainsi, ils marchaient tous deux d'un pas assez rapide. Mais le jeune

montagnard profitait de l'ignorance qu'avait la jeune fille des quartiers de Paris, pour la mener bien plus près de son logis que de celui du citoyen Gracchus.

Jeanne, confiante et crédule comme l'est une jeune fille qui ne soupçonne pas le mal ou la trahison, le suivait sans crainte.

— Vous êtes bien sûr, reprit-elle la première après un instant de silence, que mons... que le citoyen Fouquier n'a pas de mauvaises intentions contre mon pauvre oncle?

— Aucune, je te le répète; aucune, citoyenne.

Jeanne, toujours appuyée au bras de George, venait d'arriver dans la rue où il demeurait. Maintenant, il s'agissait de faire monter la jeune fille chez lui sans qu'elle se doutât de rien. George avait son plan tracé à l'avance, mais le tout était de l'exécuter.

Il s'arrêta tout à coup, regardant autour de lui avec une sorte d'étonnement parfaitement simulé.

— Ah çà! dit-il, où donc diable sommes-nous?

— Nous avons déjà fait bien du chemin, dit Jeanne; nous ne devons pas être loin de la rue de Lourcine.

— C'est que nous n'y sommes pas du tout, au contraire.

— Comment! pas du tout... Vous connaissez bien les rues de Paris, n'est-ce pas?

— Fort mal, au contraire ; je dois vous l'avouer avec franchise, chère citoyenne.

— Mais alors... comment faire? reprit Jeanne, qui commençait à avoir peur.

— Je suis de la Provence , de la pure Provence, continuait George, qui poursuivait son idée, et la Provence est bien loin de Paris! Ah! s'il s'agissait d'Arles ou d'un village quelconque dans cette partie du Midi, je vous y conduirais les yeux fermés.

Mademoiselle de Savernoy regardait, elle aussi, de tous côtés pour chercher à s'orienter; mais il faisait nuit noire, et les lanternes, celles allumées surtout, étaient devenues fort rares dans la ville républicaine.

— Mon Dieu! mon Dieu!... comme c'est malheureux ce qui nous arrive!... murmura Jeanne, que l'inquiétude d'être perdue dans Paris à cette heure de la nuit gagnait de plus en plus. Nous sommes bien loin peut-être... Si... nous demandions notre chemin?

— D'abord, fit George, il ne passe personne.

Et il continuait de regarder avec une attention des plus scrupuleuses.

— Attendez... attendez... c'est bien cela... oui... oui...

— Nous ne nous sommes pas trompés ?

— C'est bien là... où il demeure...

— Mais non ! s'empressa bien vite de dire Jeanne ; je vous assure que ce n'est pas la rue !...

— Du citoyen Gracchus, parbleu !... je le sais bien ! Ma foi ! nous sommes plus heureux que... c'est-à-dire non... car lorsqu'on est avec toi, ma gentille citoyenne, on mérite tous les bonheurs. Allons donc !... tu trembles... est-ce que je te fais peur ?

— Non... certainement... non... mais nous nous sommes égarés, bien évidemment.

— Nous sommes toujours sûrs d'être à Paris, dit George en riant. Du reste... fort heureusement, ma foi !... voilà un moyen tout trouvé de nous tirer d'embarras.

— Lequel ?... lequel ?...

— Tu es donc bien pressée de me quitter ?

— Oh ! non... mais d'arriver... la nuit est si noire !

— Tu vois cette petite lumière !...

— Là-haut ?

— Oui, là-haut ; nous allons y monter.

— Y monter?... pourquoi faire, mon Dieu !...

— Parce que là demeure un digne citoyen de mes amis ; et, ce qui va te faire sourire un peu, citoyenne, des cheveux blancs, tête bien vénérable.

— Ah !... c'est un vieillard, interrompit la pauvre enfant, un peu moins tremblante.

— Je lui demanderai de nous accompagner chez le citoyen Gracchus, puisque ni toi ni moi nous n'avons l'air de savoir le chemin.

Certainement, George avait été fort adroit en introduisant dans la fable qu'il imaginait les cheveux blancs d'un vieillard ; ce qui prouvait que sa tête commençait à se dégager passablement.

La pensée de n'être plus complétement seule avec le jeune montagnard et d'avoir pour guide un homme vénérable avait rassuré la jeune fille. Sa pensée était si loin de soupçonner la vérité !

— Mais s'il n'était pas chez lui?... dit-elle cependant.

— Il y est, j'en suis certain, je vois de la lumière à sa fenêtre.

Et sans laisser à sa compagne le temps de la

réflexion, George avait repris son bras et avait frappé à la porte.

Rien dans le cœur de la jeune fille ne lui disait: « N'entre pas. » Elle avait son innocence comme une auréole sur le front et un bandeau sur les yeux.

George prit chez le citoyen portier une sorte de petite lampe horriblement sale et fumeuse, et monta rapidement l'escalier.

Arrivé à la porte de son logement, il mit avec une vivacité fébrile la clef dans la serrure.

Il entra le premier, Jeanne après lui.

A peine eut-elle fait un pas dans la chambre, qu'il poussa la porte rapidement et y mit un verrou intérieur qui s'y trouvait.

Au bruit qu'il fit, Jeanne se retourna. Ses yeux rencontrèrent ceux du jeune homme, et elle devint tout à coup pâle et tremblante.

George s'appuya contre la porte et la regarda.

La jeune fille était sans voix, sans mouvement.

Étrange secret de la destinée humaine!

Voilà George couvant cette jeune fille d'un regard plein de passion et d'audace, comme avait fait Cassius de Marianne quelques mois auparavant.

Voilà George qui, la nuit, par un honteux mensonge, avait attiré cette jeune fille loin de toute protection, loin de tout secours, comme l'infâme Cassius disant à Marianne : « Si tu pousses un cri, si tu laisses échapper un gémissement, tu fais massacrer ceux que tu veux sauver ! »

Voilà George prêt à commettre l'action la plus odieuse qui puisse jamais souiller la vie d'un homme, sans que sa conscience révoltée lui crie comme il avait crié à Cassius : « Tu es un infâme ! »

Oh, oui !... étrange secret de la destinée humaine !

Son cœur avait perdu toute pureté. La débauche et la négation du bien s'y étaient assises en souveraines et en avaient chassé les instincts généreux, comme la boue fétide d'un égout salit ce qu'elle touche. Et cependant, les sentiments de la loyauté et de l'honneur, ces deux derniers débris de la conscience humaine, vivaient encore en lui, mais étouffés, étreints, méconnus, sans force et sans voix.

— Monsieur !... dit enfin mademoiselle de Savernoy d'une voix faible, vous m'avez trompée !...

— Je crois que oui, fit George.

— Cet ami...?

— C'est moi.

— Cette demeure... ?

— C'est la mienne.

— La vôtre !... la vôtre !... s'écria Jeanne avec stupéfaction, tant elle avait peine à croire à une si grande infamie ; mais que voulez-vous donc faire ?

— Je veux, citoyenne, te dire que tu es charmante et que... je t'aime... que...

Le cri qui s'échappa alors de la poitrine de la jeune fille ne fut pas un cri d'épouvante, mais un cri d'horreur.

George avait fait un pas.

Elle leva à la fois devant lui ses deux bras et s'écria :

— N'approchez pas !... n'approchez pas !...

Mais il y avait dans sa voix, sur son visage, une telle expression d'âme révoltée et d'écrasant mépris, que le jeune montagnard s'arrêta devant lui.

— Écoute, citoyenne, je ne suis ni vieux ni laid ; pourquoi cette horreur ?... C'est ta faute ; tu es si jolie !... Que veux-tu ? on a donné à l'homme des passions, c'est pour s'en servir. Voyons, ma belle fille, assieds-toi

là, sur cette chaise, près de moi, et causons... comme une paire d'amis.

Comme Jeanne, semblable à une statue de marbre, était immobile et ne répondait pas, il continua de sa voix la plus douce et la plus insinuante :

— D'abord, citoyenne... avec de la douceur on fait de moi tout ce qu'on veut. Par Brutus ! tu as le plus charmant visage qui se puisse rencontrer. Laisse-moi seulement baiser une mèche de tes cheveux. Ah ! ce n'est pas beaucoup... une mèche!...

Et passant à la fois ses deux mains dans sa chevelure qui ruisselait comme un nid de noirs serpents sur son front et le long de ses joues, il les rejeta en arrière. On voyait au mouvement de sa peau les artères battre convulsivement ses tempes.

Aux dernières paroles qu'il prononça, au mouvement qu'il fit pour s'approcher encore, une énergie soudaine, cette énergie inexprimable de l'indignation, courut comme un éclair brûlant dans les veines glacées de la jeune fille. Elle ne recula pas devant cet homme qui venait à elle ; elle le regarda fixement entre les deux yeux, de ce regard qui entre comme une lame jusqu'au fond du cœur.

— Savez-vous que ce que vous avez fait, lui dit-elle, est une odieuse lâcheté!... car j'ai été confiée à votre honneur!... C'est bien digne et bien noble, n'est-ce pas? de mentir ainsi à une pauvre fille, pour l'entraîner dans un guet-apens, et là... de l'insulter parce qu'elle est une femme et qu'elle est sans défense.

— Ah!... dit George, qui recula d'un pas.

— Ouvrez!... ouvrez cette porte! reprit la jeune fille.

George tint un instant ses deux mains devant ses yeux. Il regardait en lui.

Mais lorsqu'il releva la tête, ses prunelles flamboyaient, et la respiration s'échappait de sa poitrine brûlante et précipitée.

— Ouvrez!... ouvrez cette porte, répétait Jeanne d'une voix frémissante.

— C'est cela, pour que, la porte de la cage ouverte, l'oiseau s'envole. Du tout!... du tout!... répliqua-t-il deux fois avec un rire étrange, en se mettant en travers de la porte. Citoyenne, la patrie t'ouvre ses bras!...

Et par un mouvement aussi prompt que la pensée, il saisit une des mains de la jeune fille.

— Oh! mon père!... oh! mon frère!...

s'écria Jeanne avec un accent terrible de désespoir, en se débattant.

George avait le visage enflammé, les yeux hagards, car l'orgie de la soirée bondissait dans sa tête et dans son cœur échevelé et inexorable. Ce qui se passa en lui, Dieu seul peut le savoir, mais il ouvrit la main, laissant ainsi s'échapper le bras de la jeune fille, et répéta d'une voix sourde :

— Mon père!... mon frère!... elle aussi!... elle qui s'est jetée dans mes bras, pâle et brisée, elle qui est morte aujourd'hui... tuée par le déshonneur... elle a crié : « Mon père!... mon frère!... » Moi... j'ai tué Cassius! et aujourd'hui... Oh! ce que je fais est bien lâche!... bien lâche!...

Jeanne, éperdue, sans voix, était immobile.

Tout son frêle corps tremblait comme une pauvre fleur que secoue un vent d'orage. Ses yeux suivaient avec effroi le regard de George qui s'était soudainement abaissé, et elle entendait, sans les comprendre, les mots entrecoupés que murmuraient ses lèvres. Le jeune montagnard avait courbé la tête.

Appuyé d'une main à une chaise, il fléchissait presque les genoux. On eût dit qu'il

n'osait pas lever les yeux sur la jeune fille qu'il avait ainsi entraînée.

Tout n'était donc pas mort en lui ? Oh ! quelle longue et cruelle agonie que celle de ce cœur ! et combien il luttait avant de succomber !

De la main il montra la porte à la jeune fille, en conservant toujours sa tête penchée sur sa poitrine.

— Tu es libre, citoyenne, dit-il d'une voix lente et basse, tu peux partir.

Jeanne n'avait pas fait un mouvement.

— Je te le répète, reprit-il, tu es libre, va-t'en... citoyenne... va-t'en.

Puis tout à coup d'un mouvement brusque, rapide comme l'éclair qui traverse la pensée, il s'élança vers la porte, tira le verrou et cria d'une voix retentissante :

— Scévola !... Scévola !...

Scévola était le nom du citoyen portier. Il monta à la hâte. C'était un patriote d'une cinquantaine d'années, qui tenait un dépôt de bonnets rouges et de cocardes tricolores.

George était debout devant la porte ouverte.

— Scévola, dit-il d'une voix brève et impérative, tu vas reconduire la citoyenne à l'a-

dresse qu'elle t'indiquera; tu réponds d'elle sur ta vie.

— Sois tranquille, citoyen, j'ai en bas un gourdin qui ne craint pas vingt fédéralistes. L'autre jour, citoyen, je me...

— C'est bien !... c'est bien... descends.

— Je vas prendre mon gourdin, dit Scévola et j'attendrai la citoyenne au bas de l'escalier.

Jeanne joignit les mains et remercia le ciel.

Elle était encore si tremblante, qu'elle avait peine à marcher. Elle quitta la fenêtre et gagna la porte en chancelant et en s'appuyant aux meubles.

Au moment d'en franchir le seuil, elle se retourna et dit d'une voix douce, mais qui tremblait entre ses dents :

— Merci, citoyen.

Cette voix sembla réveiller George. Il releva la tête, mais il ne vit plus rien.

La jeune fille avait disparu.

Un gémissement qui était l'écho d'une plainte ou d'une douleur s'exhala de sa poitrine, et se frappant le front d'une de ses mains, il s'élança hors de la chambre.

Mademoiselle de Savernoy était appuyée contre le mur.

Maintenant que le danger était passé, ses

forces l'abandonnaient. Son visage était aussi blanc que si c'eût été celui d'une morte, et l'on voyait ses deux mains trembler sur la rampe de l'escalier.

George, qui la croyait bien loin, s'arrêta terrifié devant ce spectre adossé à la muraille.

— Oh!... dit-il après un instant de silence, en tendant vers elle ses deux mains, j'ai été bien lâche, citoyenne ; pardonne-moi !

Jeanne, sans répondre, souleva faiblement un de ses bras et posa l'extrémité de ses doigts sur les mains jointes du jeune homme.

— Citoyenne! s'écria tout à coup George, dont la voix tremblait d'émotion contenue, ne pars pas ainsi!... Mademoiselle, ne partez pas, je vous en supplie ; vous avez prononcé deux mots qui m'ont frappé comme deux blessures... Oublie ce que je t'ai dit, citoyenne, oublie cette folie qui m'a prise au cerveau. Vois-tu... c'est honteux à dire devant une femme, mais cela vaut mieux que de passer pour un lâche. J'étais... j'étais... ivre... Tu ne sais pas, toi, jeune fille, combien est terrible la mission de ceux qui veulent rebâtir une société nouvelle sur les débris d'une société corrompue et criminelle ; le sang coule autour d'eux et ce sang doit couler. Oh! le cœur ne

se fait pas facilement sourd aux gémissements aveugles, aux pleurs et aux mains jointes. Mais la voix de la patrie est plus forte que la voix des hommes. Pour se faire régénérateur sans entrailles, il faut s'étourdir, se faire d'airain et de marbre... Fou que je suis ! une enfant de ton âge ne peut comprendre... ce que je dis.

Jeanne, silencieuse, l'écoutait.

Et dans quelques-unes de ses paroles elle retrouvait les lambeaux déchirés et gémissants de cet homme qu'elle avait entrevu une heure dans sa vie. Le cri d'angoisse involontaire de cette nature étouffée avait en elle un écho qu'elle écoutait avec ce sentiment de douce pitié, trésor précieux du cœur des femmes.

Son silence semblait dire à George : « Je ne veux pas vous mépriser ; parlez, je vous écoute. »

Lui, avait presque oublié sa présence. C'était un torrent contenu qui débordait.

— Oui, reprit-il d'une voix âpre, noble mission, mais rude métier. Alors on s'habitue à être inexorable dans sa volonté, ardent dans sa passion. Oh ! vois-tu, citoyenne, si tu mettais ta main sur mon front, tu croirais toucher un brasier.

Il se tut tout à coup ; on eût dit qu'il écoutait parler son âme pour murmurer ensuite avec ses lèvres et sa voix ce qu'elle lui avait dit tout bas.

Étrange mystère du cœur et de la nature humaine, qui fait qu'un mot, un cri, un regard, ait subitement cet empire, parce que l'un ou l'autre touche une fibre qui résonne et palpite. Colère, passion, volonté se brisent sous ce mot ou sous ce regard, comme ferait la corde d'un arc prête à lancer une flèche mortelle, et que viendrait briser une force imprévue.

— Malheur !... malheur sur moi !... dit-il en se courbant en deux, et en appuyant son front mouillé de sueur sur le fer de la rampe ; mon cœur ne veut donc pas mourir tout à fait... comme est mort le leur à eux, sur lequel on frappe sans qu'il se réveille jamais !

— Oh !... ne les enviez pas !... dit Jeanne.

— Et cependant, continua George, dont les yeux étaient fixes et dont le visage prit tout à coup une expression farouche ; après le jour que mon père est venu me dire : « Ta sœur est morte !... »

— Morte !... murmura bien bas la jeune fille d'une voix pleine de douleur, mon Dieu !..

j'espère que vous l'avez prise auprès de vous !..

— Ce jour où il a été traîné à l'échafaud, lui... lui... mon père... tête blanche et vénérable... et que je n'ai rien pu pour le sauver... rien !... rien !... ce jour-là, j'avais bien dit à mon cœur : « Tu n'as plus rien à aimer maintenant, ferme-toi !... ferme-toi !... va-t'en de ma poitrine, va-t'en de mes entrailles ; et je m'étais offert, holocauste vivant, sur l'autel de la parie.

Il ne faut pas chercher à rendre avec des mots l'enthousiasme, mêlé d'amertume, de sauvagerie et de fanatisme, avec lequel le jeune montagnard avait prononcé ces paroles.

La cuirasse d'airain dont il s'était entouré se brisait pièce par pièce.

Cette scène, éclairée à peine par la lueur indécise de la lumière qui arrivait par la porte entr'ouverte, et qui se passait sur la première marche d'un escalier entre cette jeune fille pâle et silencieuse et ce jeune homme dont chaque lambeau de chair, torturé par la fièvre révolutionnaire, pleurait malgré lui, avait un aspect qui serrait le cœur en l'émouvant.

Combien la vie de l'âme tient plus fortement dans l'homme que la vie du corps !

George fit un pas vers la jeune fille, qui le

regarda s'avancer sans que son cœur eût un tressaillement de crainte.

— Tu m'as écouté, citoyenne, merci ; tout à l'heure je t'ai tendu la main, tu m'as donné la tienne sans effroi, sans... mépris ; merci encore. Maintenant pars... Scévola est en bas... il va te reconduire ; je n'en aurais pas la force... Adieu, citoyenne... Laisse-moi à mon œuvre.

Jeanne, qui était restée appuyée contre la muraille pendant tout le temps que George avait parlé, se redressa.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix si douce qu'elle semblait descendre du ciel plutôt qu'appartenir à une créature terrestre, je ne suis qu'une pauvre fille, mais moi qui crois encore en Dieu, je prierai pour vous.

George sentit la robe d'indienne que portait la citoyenne l'effleurer en passant, et il entendit le bruit léger de son pas qui s'affaiblissait à mesure qu'elle descendait l'escalier.

La porte extérieure s'ouvrit, se referma ; ensuite tout redevint silencieux autour de lui.

Le jeune Montagnard resta encore un instant immobile et sans voix; puis il s'écria d'une voix rude en se frappant la poitrine :

— Allons, pas de faiblesse !... républicain, poursuis ta marche.

Il se jeta tout habillé sur son lit et essaya de s'endormir ; mais le jour le trouva le front dans ses deux mains.

Le bruit que fit sa porte en s'ouvrant brusquement le réveilla de la profonde méditation dans laquelle il était plongé.

C'étaient les convives de la veille qui avaient grande hâte de connaître les détails de l'épisode nocturne.

— Je te salue, beau conquérant, dit Barère qui entra le premier.

George leur donna la main à tous.

— Eh bien ! tu ne nous dis rien de la petite ?

— Ah !... fit George, la petite... d'hier soir ?...

— Parbleu !... *veni, vidi, vici,* n'est-ce pas, César ?

— Du tout, j'avais envie de dormir, reprit George visiblement embarrassé.

— C'est pour t'aller coucher... tout de suite, que tu m'as mis le citoyen Gracchus sur les épaules ? grand merci !

— Je te dois une revanche, Barère, et je suis homme à te la donner.

— La petite était pourtant charmante...

— Certainement... mais je me suis dit que la nièce d'un bon patriote... c'était mal ; ne parlons plus de cela. *Décadi* est passé, nous sommes à *primidi*.

— Ami George, dit Billaud-Varennes, ton éducation est à faire. Je te la ferai.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau pour aujourd'hui ? reprit George, qui voulait à tout prix rompre la conversation.

— Ma foi, non ! rien que je sache, répondit Barère en s'arrangeant les cheveux devant un miroir. La petite fête quotidienne sur la place de la Révolution, ça va sans dire. Ah ! j'oubliais... nous avons deux ou trois décrets très-importants à rendre. D'abord, en première ligne, celui qui porte à six mille livres par an le traitement de cet estimable Sanson. Vraiment, trois mille livres, ce n'était plus suffisant. Le citoyen-exécuteur méritait mieux que ça. C'est Jean de Bry qui prendra la parole.

— En attendant, dit George en secouant sa tête pesante de pensées, allons déjeuner.

— Où ?

— Au Pont-Tournant, nous serons plus près des Tuileries.

— Et nous pourrons y faire cueillir des pommes de terre que l'on nous accommodera à la Chaumette, fit Barère.

En descendant l'escalier, George rencontra Antoine Obrier.

— Tu viens déjeuner avec nous?

— Je suis enfin sur la trace, dit tout bas Obrier à George sans répondre à sa question.

George retint Obrier par le bras afin de se séparer un peu des personnes qui l'accompagnaient.

— Tu es sur leurs traces, dis-tu?... d'une voix dont l'accent avait quelque chose de fébrile. Alors pas une minute, pas une heure, pas une seconde de trêve... Obrier!... j'ai besoin d'émotions, de dangers, de luttes. Ils seront armés... ils se défendront... nous irons... nous irons nous-mêmes, n'est-ce pas?... Oh!... un combat!... un combat!...

— Quand l'heure sera venue, George, je ne resterai pas en arrière, répondit Antoine Obrier; mais le serpent que l'on poursuit s'échappe souvent avant que l'on puisse lui écraser la tête.

— C'est bien, dit George en serrant la main d'Obrier.

— Comme ta main est brûlante, dit celui-ci.

George, sans répondre, alla rejoindre Barère et Billaud-Varennes.

En ce moment-là, Billaud-Varennes disait à Barère :

— Danton se relâche. Je lui trouve depuis quelque temps un *luxe d'humanité* vraiment prodigieux.

La journée fut longue et interminable pour le jeune Montagnard; les paroles les plus fiévreuses tonnaient à la tribune de la Convention sans qu'il les entendît, semblable au matelot habitué aux orages qui dort au milieu de la tempête.

Seulement George ne dormait pas. L'air manquait à sa poitrine.

Il sortit avant la fin de la séance et se mit à marcher dans les rues au hasard. En traversant la rue Saint-Honoré, il fut forcé de s'arrêter, tant la foule était grande.

La sans-culotterie, dans un délire indicible de joie et de cris, attendait une fournée extraordinaire ce jour-là; et la république était trop bonne citoyenne pour laisser longtemps attendre les bons patriotes.

On entendait déjà de loin les huées de la multitude, et George, en levant la tête, eût pu

voir quatre charrettes qui s'avançaient lentement vers le lieu habituel de l'immolation.

Aux cris de fureur répondaient les gémissements de quelques-uns.

Le jeune Montagnard ne détourna même pas la tête. Il s'arrêta seulement pour laisser passer la justice nationale. Son cœur n'avait plus d'émotion pour le sang qui coulait : la patrie inexorable, en abattant sans pitié la tête de son père, lui avait arraché en un jour tout ce qu'il avait de larmes dans l'âme.

Quand les charrettes furent passés, il continua sa marche. Sa pensée allait vers un but, et, sans s'en rendre compte, il suivait sa pensée.

Ainsi il arriva en face de la maison qu'habitait Gracchus.

Ce furent les battements de son cœur qui lui apprirent que son pied venait de toucher le seuil de la porte.

Que venait-il faire dans cette maison? Pourquoi malgré sa volonté y allait-il ainsi? Pourquoi sa pensée s'enveloppait-elle dans le souvenir d'une femme, quand la société en péril demandait le concours de tous les bons patriotes?

— Il faut que je la revoie, dit-il.

— C'est bien ici que demeure le citoyen Gracchus? dit-il au citoyen portier.

— Certainement, citoyen. Au troisième, la porte à gauche.

George monta les trois étages sans s'arrêter. Seulement, au moment de frapper à la porte, son cœur battait si fort qu'il fut contraint de s'appuyer contre le mur. Qui pourra jamais expliquer ou sonder les profondeurs du cœur humain?

Un moment il voulut revenir sur ses pas. Que lui importait cette jeune fille, qu'il n'avait vue qu'une seule fois?

Au lieu de descendre l'escalier, il frappa à la porte un coup brusque et rapide. Il refusait de lire en lui-même.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés que Jeanne vint elle-même ouvrir la porte. Le bord de ses paupières était rouge. On devinait que la nuit n'avait eu pour elle que des larmes, et on en suivait le sillon douloureux sur ses lèvres humides.

George ému, et tout tremblant, lui tendit la main. La jeune fille y mit la sienne.

— Il ne vous est rien arrivé? dit-il enfin en fixant sur la jeune fille ainsi pâle et abattue un regard interrogateur.

— Un grand malheur !

— Un grand malheur !... répéta George en entrant tout à fait et en poussant la porte derrière lui par un mouvement machinal, est-ce que le citoyen Gracchus... ?

Mademoiselle de Savernoy secoua la tête ; puis sans répondre elle s'avança lentement vers une porte et l'ouvrit.

Cette porte donnait dans une chambre éclairée par une lumière, quoiqu'il fît grand jour ; et au fond de cette chambre, sur un lit, il vit une femme étendue. Cette femme était pâle comme le linge qui recouvrait son corps, et ses yeux fermés n'avaient plus de regards que pour Dieu.

Madame Dupuis était morte.

La jeune fille s'était agenouillée près du lit. George était resté debout.

L'image de la mort calme et tranquille, envoyée par la main de Dieu, parle plus profondément en nous que le sang versé qui ruisselle ou que les corps mutilés qui gisent à terre.

Nous l'avouons. C'est avec une espèce de joie que nous avons suivi tous les détails des impressions soudaines, imprévues, qui absorbaient, presque à son insu, toutes les pensées

du jeune Montagnard. Étrange et mystérieuse puissance!

Depuis un jour il vivait tout entier dans ce petit coin de son cœur, lambeau oublié du passé que n'avait pas encore envahi le triple airain du démon révolutionnaire.

Oh! oui, étrange et mystérieuse puissance! En une seconde aussi rapide que l'étincelle qui luit dans l'obscurité, se réveillèrent en lui, comme des fantômes gémissants, bien des croyances perdues et enterrées sous la poussière de cet athéisme qui envahissait la société.

Oh! pourquoi ne pas s'arrêter longtemps devant ces derniers vestiges de croyance et de foi!... Suprême agonie qui gémissait en lui comme un chant plaintif, et qui semblait un instant encore se ranimer sous le regard d'une femme.

Quelques minutes se passèrent silencieuses et recueillies. La jeune fille se releva.

Entre elle et George, il y avait la sainteté de cette morte qui les regardait et les écoutait.

Elle n'avait plus peur. Et puis encore, le visage du jeune homme était empreint de cette expression triste et profonde qui est toute une éloquente parole.

— Je suis rentrée cette nuit, dit Jeanne, pour recueillir son dernier regard et lui donner le dernier baiser. Il semblait que Dieu attendit mon retour pour la rappeler à lui.

George passa sa main sur son front; un douloureux remords venait de traverser sa pensée. Il inclina doucement la tête, comme s'il eût demandé un pardon à ce lit mortuaire, et dit d'une voix basse et lente :

— Citoyenne... ferme cette porte... La vie est séparée de la mort.

Jeanne ferma la porte et resta debout, la main tristement appuyée sur la serrure.

— Citoyenne, reprit George en la regardant fixement, et comme s'il eût achevé un entretien depuis longtemps commencé ; au milieu de la tempête, le marin regarde une étoile ; au milieu du combat, l'homme regarde un drapeau ; au milieu de cette tempête et de ce combat incessant qui m'entoure et m'enveloppe, laisse-moi lever les yeux vers toi. Je ne sais pas si je t'aime, car un républicain ne doit aimer que la patrie ; mais j'ai besoin de toi. Plus la lutte est terrible, plus le devoir est cruel, plus il faut regarder en face de soi dans l'avenir sans faiblesse ni regrets; plus

on sent le besoin de n'être pas isolé, d'avoir une voix qui vous parle parfois, une main qui vienne à vous, un visage ami sur lequel le regard puisse se reposer. Vois-tu, citoyenne... on nous appelle des monstres parce qu'on ne nous comprend pas. Tu m'as dit hier : « Je crois en Dieu. » Eh bien ! l'ange exterminateur envoyé par lui était donc un monstre ? Oh !... l'avenir !... l'avenir !... c'est le grand juge du passé.

George se tut. Sans doute qu'il attendait une réponse de la jeune fille ; mais Jeanne resta silencieuse.

— Oh ! dit le jeune Montagnard en marchant dans la chambre et comme se parlant à lui-même, je sais bien que les femmes ne comprennent rien à tout cela. Cependant ton oncle Gracchus est un bon patriote qui travaille avec nous ; cœur d'homme et de vrai républicain que n'effraye pas le sang ; mais tu es une femme !

Il s'approcha d'elle, et lui montrant une chaise il s'assit aussi, et prenant une de ses mains qu'il tint serrée dans les deux siennes :

— Je ne t'ai pas demandé ton nom, citoyenne. Ton nom est celui que te donnent ma pensée et mon cœur. J'avais une sœur que

j'aimais... jeune comme toi... morte, je te l'ai dit. Mon père! ils l'ont tué. Ni père, ni mère, ni sœur. Je suis seul, et la vie est un bien lourd fardeau à porter ainsi.

Il tomba à deux genoux devant Jeanne.

— Écoute, citoyenne... Ne te souviens plus de l'homme que tu as vu hier; c'est un misérable que j'ai chassé et écrasé de mon talon; tu n'as plus devant toi qu'un homme qui t'aime comme on aime la pensée qui console et ranime, un homme qui te prie à genoux et qui te dit : Il y a des heures où malgré soi viennent la lassitude et le découragement, où le cœur le plus résolu faiblit, où l'âme la plus forte chancelle; dans ces heures-là, il faut que la tête s'appuie sur le cœur d'une femme aimée et que le cœur y cherche un refuge pour échapper à lui-même. Sois cet ange, sois cette femme, tends la main au voyageur fatigué. D'autres, vois-tu, ont la débauche qui étourdit, l'orgie qui enivre, les plaisirs, les femmes qui dansent couronnées de fleurs; mais je ne veux avoir que toi, toi à regarder, toi à aimer, toi à qui je viendrai dire tous les tressaillements de mon cœur, tous mes succès, toutes mes croyances, tous mes espoirs; toi que j'adorerai et que je regarderai avec foi, amour

et recueillement, comme une statue de la Liberté.

Jeanne écoutait George, pensive, pleine d'émotion et de vague terreur; car il y avait dans sa voix, dans son regard, comme dans sa personne, quelque chose d'humble et de suppliant.

Cet amour, ces prières, ces angoisses du cœur, la prenaient tout à coup comme la vague de la marée montante prend une pierre du rivage; elle en était subitement et malgré elle enveloppée, étreinte.

C'était si bon pour une pauvre jeune fille isolée, proscrite, poursuivie, entourée de haines et de proscriptions, d'entendre une voix qui lui parlait ainsi, à elle qui depuis si longtemps n'avait vécu que la nuit, fuyant le jour comme une délation. Même quand on est heureuse, entourée des joies et des affections de ce monde, le cœur bat à se sentir aimée, et le souffle de ces douces et bonnes paroles glisse dans le sang comme un baume divin.

Cette disposition d'esprit trouva la pauvre enfant dans un moment indicible d'abandon et de reconnaissance à écouter avec son âme celui qui lui parlait ainsi et était agenouillé devant elle.

Un instant, elle oublia tout ce sang qui ruisselait autour d'elle, ces cris de mort et de vengeance qui l'entouraient comme une mer mugissante, et sur son visage pâle et décoloré passa un rayon de bonheur. Mais, hélas ! ce ne fut qu'un éclair rapide, joie éphémère que Dieu donne et reprend presque aussitôt.

La pauvre enfant retomba bien vite dans la réalité, et son regard épouvanté plongea dans l'abîme immense qui la séparait, elle, Jeanne de Savernoy, du républicain George ; alors, avec une voix où était empreint le plus profond découragement, elle répondit, en inclinant douloureusement sur sa poitrine sa tête redevenue pâle :

— Je ne suis qu'une pauvre fille vivant au hasard ; aujourd'hui ici, demain où il plaira à Dieu.

— Je ne veux pas que tu t'en ailles ! s'écria George d'une voix impérative, je ne le veux pas ! Écoute, citoyenne, tu ne le croiras pas, mais depuis hier toute ma vie s'est appuyée sur toi. Non, tu resteras ici ; car jamais aucun danger ne te menacera, ni toi, ni Gracchus ; je suis puissant, l'ami de Robespierre, de Saint-Just, de Danton ; va, laisse-toi vivre avec oubli et indifférence au milieu de cette

tourmente, elle passera sans t'atteindre, ni toi, ni ceux que tu aimeras.

Jeanne se leva d'un mouvement brusque et solennel.

— Dites-vous vrai? dit-elle deux fois en levant une de ses mains vers le ciel, dites-vous vrai?

Et allant à la porte de la chambre, elle l'ouvrit comme si elle eût voulu prendre la sainteté de la mort à témoin des paroles qui allaient se prononcer.

Et touchant d'une main le lit funèbre :

— Dites-vous vrai?... dites-vous vrai?... répéta-t-elle encore d'une voix brûlante et interrogative.

George la regardait, étonné de l'énergie soudaine qui s'était emparée de cette créature, tout à l'heure si frêle et si abattue.

—Pourquoi parles-tu ainsi, citoyenne, avec cette voix grave et solennelle?

—Parce que, dans les jours où nous vivons, toute parole qu'on prononce est grave et sacrée... peut-être...

Le jeune Montagnard s'avança d'un pas calme et ferme, et touchant, lui aussi, de la main le linceul jeté sur le lit de mort :

— Sois sans crainte, jeune fille, ce que je

t'ai dit est dans mon cœur comme sur mes lèvres.

Levant ses deux mains au-dessus de sa tête :

— O république !... o patrie !... ajouta-t-il ; je suis un de tes enfants dévoués. Je n'hésite ni ne tremble... Je ne doute ni ne m'arrête. Tu as fait couler le sang de mon père, et comme Brutus j'ai courbé la tête devant ta justice et ta volonté ; c'est sur ton front que j'inscris mon serment, c'est dans ton cœur de mère que je le dépose.

Le visage de George pendant qu'il parlait était superbe à voir ; si le fanatisme y avait gravé son empreinte, on y voyait aussi le cachet resplendissant de la loyauté et de l'honneur.

Jeanne lui tendit à la fois les deux mains, la femme s'oubliait devant la fille et la sœur.

— Alors !... alors !... s'écria George d'une voix ardente et les traits enflammés, tu m'aimeras !... tu m'aimeras !

— Si vous souffrez, je vous consolerai, répondit Jeanne d'une voix noble et touchante, et si vous chancelez, abattu ou brisé comme aujourd'hui, je vous tendrai les deux mains.

— J'étais fou !... j'étais fou ! dit George en

appuyant son front contre la muraille. Pourquoi m'aimeriez-vous, vous, jeune fille? C'est bien assez de me laisser vous aimer...

Et l'attirant doucement à lui, il alla s'asseoir de nouveau.

— Tu es triste, citoyenne, tes yeux sont baissés vers la terre et je sens ta main qui tremble. Si tu savais quelle sainte et bonne action tu fais en ne me repoussant pas! Ma vie est une bataille, je suis un soldat, le sabre à la main... Ici je laisserai mon cœur et mon âme sous ta garde, et je les retrouverai en me mettant à tes genoux. Oh! je vous en supplie, ne tenez pas vos yeux baissés, n'ayez pas le front rêveur, soyez sans crainte, je ne suis qu'un esclave, je joins les mains et je baise vos pieds. Oh! la fière république n'est donc pas une maîtresse si rude, si inexorable, puisqu'elle laisse dans le cœur la place que tu tiens dans le mien?... Écoute, je m'appelle George. Toi, comment t'appelles-tu?

Jeanne hésita; ses lèvres tremblèrent un instant.

— Moi... je... Marianne, balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

C'est la bonté de Dieu qui avait placé ce nom sur sa bouche.

— Marianne!... Marianne!... répéta George en serrant étroitement dans ses mains la main de la jeune fille. J'ai bien entendu, n'est-ce pas?... Tu t'appelles Marianne!... C'est un nom que mon cœur a toujours appris à aimer. C'était le nom de ma sœur.

— George!... George!... s'écria Jeanne en se dressant devant lui, et en attachant sur les yeux du jeune homme son regard plein d'émotion contenue, voulez-vous que je sois votre sœur?

George la regarda, le visage ainsi tendu vers lui, les lèvres entr'ouvertes, les yeux pleins d'une douce supplication.

Un instant il resta immobile; mais on sentait sa respiration oppressée qui soulevait sa poitrine.

— Marianne!... s'écria-t-il tout à coup en la serrant dans ses bras et en couvrant ses cheveux de baisers, ma sœur, je t'aime!... C'est la tombe qui s'entr'ouvre!... C'est ma sœur qui revient!... Je t'aimerai comme tu veux que je t'aime, Marianne, pur et chaste amour! jusqu'au jour où ton cœur m'appellera d'un autre nom.

Jeanne était depuis trop longtemps épuisée par la souffrance pour supporter de si rudes

émotions; son visage devint blême, et elle chancela à tel point qu'elle fût tombée, si George ne l'eût retenue.

— Assez!... assez!... murmura-t-elle d'une voix faible; George... laissez-moi!...

—Adieu!... adieu, Marianne!... répéta d'une voix émue le jeune Montagnard, ou plutôt au revoir! Tu as doublé mon énergie; je retourne à la Convention!

— Et moi..., dit bien bas Marianne en allant près du lit et en s'agenouillant, je vais prier.

George sortit, après avoir jeté un dernier regard sur la jeune fille recueillie près du lit de mort de la bonne madame Dupuis.

A peine avait-il fait quelques pas dans la rue qu'il rencontra Gracchus, le visage altéré, les yeux humides.

Il alla à lui.

— Citoyen Gracchus, lui dit-il, je sais le cruel malheur qui vient de te frapper. Puise dans ton ardent patriotisme le courage et la résignation. Ton civisme reconnu te protége et a marqué ton nom parmi ceux des plus purs patriotes. Mais si jamais tu en avais besoin, souviens-toi de moi: je m'appelle George le Montagnard.

— Merci, citoyen, dit Gracchus dont les yeux laissèrent échapper deux larmes.

Et il serra la main de George qui s'éloigna.

Gracchus revenait de chercher un permis d'inhumation.

Quand il entra, il trouva Jeanne agenouillée et priant.

Alors il s'approcha du lit, souleva d'une main tremblante le drap qui couvrait le visage déjà décomposé de la pauvre morte, et la regarda en silence. Des larmes sillonnaient ses joues et tombaient une à une sur le drap blanc.

— Nous allons donc nous quitter, ma pauvre femme, lui dit-il, comme si elle avait pu l'entendre. Tu pars la première. Dieu a été bon, vois-tu ; il n'a pas voulu que tu assistasses plus longtemps à cet affreux spectacle. Peut-être t'a-t-il épargné dans sa miséricorde une mort cruelle et sanglante ! A bientôt, ma vieille amie ; le Seigneur ne sépare pas longtemps ceux qui n'ont pas fait de mal sur la terre.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent.

Ces deux hommes, dont l'un portait une bière, ne précédaient que d'une heure les commissionnaires de la mairie.

Ils s'installèrent fort tranquillement dans le milieu de la chambre, et s'apprêtèrent à commencer leur œuvre. L'un d'eux même se mit à chanter un refrain très-patriotique ; mais son camarade lui frappa sur l'épaule et lui fit signe de se taire. L'autre se tut, mais haussa les épaules.

Le camarade était vieux, le chanteur était jeune. Voilà toute la différence.

— Peut-on commencer à la mettre là-dedans ? dit-il d'une voix brusque en se retournant.

Gracchus se baissa et imprima sur ce front pâle et froid un dernier baiser qui glaça ses lèvres, comme si elles se fussent appuyées sur un visage de marbre.

— Allons, Jeanne, dit-il d'une voix oppressée par ses larmes, enveloppe ce pauvre visage que nous ne devons plus voir.

Jeanne s'inclina sur le lit comme avait fait Gracchus, et comme lui baisa sur le front celle qui n'était plus.

Puis elle l'enveloppa soigneusement. Les deux hommes la transportèrent dans le cercueil.

Lorsqu'ils eurent enfoncé le dernier clou, ils la recouvrirent d'une serge à bandes trico-

lores, et exposèrent le corps devant la porte. La religion, depuis longtemps déjà, n'avait plus rien à faire auprès de ceux qui étaient morts.

Le pauvre homme tomba accablé sur une chaise et se mit à pleurer amèrement. Jeanne, debout auprès de lui, lui tenait les deux mains et avait appuyé sa tête sur celle du vieillard.

Vingt minutes se passèrent ainsi, vingt minutes de silence et de larmes.

Un commissionnaire de la mairie entra alors et prévint le citoyen Gracchus qu'ils allaient enlever le corps pour le transporter à bras au cimetière. (Car, à l'époque où nous écrivons, il n'y avait d'autres corbillards que les charrettes de la Conciergerie, et l'on sait à quoi elles étaient occupées.)

Comme le citoyen Gracchus était un patriote signalé, et de plus président de sa section, les porteurs étaient au nombre de quatre.

Gracchus se leva sans répondre, prit le bras de la jeune fille, et tous deux descendirent silencieusement l'escalier.

Les porteurs prirent le chemin du cimetière de Monceaux.

Il n'y avait que deux cimitières : Monceaux

et Clamart. Clamart ! cloaque infect dont le terrain noir et fétide était imprégné de miasmes humains.

Le vieillard et la jeune fille suivaient lentement ce funèbre convoi, devant lequel nulle tête ne se découvrait, car, à cette époque, la mort était l'hôte habituelle de la vie, et elle passait inaperçue de tous et indifférente à tous.

On était si loin de plaindre ceux qui mouraient ainsi et qui, plus heureux que les autres, calmes et paisibles à leur dernière heure, n'allaient pas ensanglanter le tabernacle républicain !

Au milieu de la route, les porteurs s'arrêtèrent tout à coup et posèrent la bière sur des tréteaux qui étaient placés pour cet usage à la porte de tous les marchands de vins.

Gracchus et Jeanne restèrent debout devant le cercueil, la tête tristement inclinée, tout le temps que ces hommes mirent à se rafraîchir et à rire avec leurs camarades dans le cabaret. Car il y avait à côté deux autres bières, mais celles-là étaient seules, et nul ne veillait auprès d'elles.

Le jour commençait à tomber quand ils arrivèrent près du cimetière de Monceaux.

Si Gracchus n'eût pas été si douloureuse-

ment absorbé et qu'il eût relevé la tête, il eut pu déjà lire sur la porte : CHAMP DE REPOS. Et plus bas, en caractères blancs inscrits sur un fond noir, ce seul mot : DORMIR. Il eût pu voir, à la place de la statue rédemptrice, la statue du Sommeil, témoignage vivant d'athéisme ; dernier mot qu'avait prononcé Mirabeau expirant.

Le cimetière de Monceaux était divisé en deux compartiments.

Le premier était une fosse à peu près carrée de trente à quarante pieds de diamètre et entourée de tonneaux renfermant de la chaux liquide.

Cette fosse attendait les troncs décapités que lui envoyait chaque jour *la place de la Révolution*, présent de la république au cimetière.

L'autre fosse était destinée à ceux qui mouraient comme était morte madame Dupuis.

Les bières étaient jetées, les unes comme les autres, dans ce trou commun, et arrivaient au fond comme elles pouvaient, les unes debout, les autres couchées, celles-là à moitié brisées.

Quand les quatre commissionnaires, après avoir retiré la serge tricolore, laissèrent tom-

ber le cercueil dans la fosse, le bruit lugubre qu'il fit en heurtant les parois pierreuses du gouffre vint frapper au cœur le pauvre homme qui, debout sur le bord, en sondait la profondeur d'un œil désolé ; il détourna la tête, et, laissant échapper un sourd gémissement, il entraîna Jeanne d'un pas rapide.

Au moment où ils allaient sortir du cimetière, arrivaient des charrettes laissant après elles de larges traînées de sang.

C'était la liste du tribunal révolutionnaire qui venait aussi *dormir* dans le champ du repos.

Gracchus sentit son cœur se soulever d'effroi ; il mit ses deux mains sur ses yeux.

— Ma pauvre femme, dit-il, en face de tant de sang qui se verse, ai-je le courage de te plaindre?

— Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... murmura Jeanne avec un cri indicible d'effroi.

Gracchus la sentit s'affaisser, comme une fleur qu'un coup de vent a brisée s'appuie encore en tombant sur l'arbre qui la protégeait. Il la saisit dans ses bras.

— Hélas ! mon enfant, dit-il, nous sommes sous la république.

Mademoiselle de Savernoy était évanouie.

XV

Antoine Obrier, on le sait, avait la fixité de la vengeance; les faits qui se sont passés et que nous avons essayé de raconter ont prouvé à quel point cette nature haineuse vivait dans une pensée terrible de représailles. C'était son amour, son enthousiasme, son fanatisme; il eût, sans hésiter, donné les jours qui lui restaient à vivre pour tenir ses victimes palpitantes dans ses bras et insulter à leur agonie.

Les événements de la vie pouvaient sembler parfois l'entraîner à l'oubli, mais toute son

intelligence s'y retrempait bientôt, profonde et méditative, infatigable et menaçante.

George avait le cœur trop profondément pris, l'âme trop profondément troublée pour comprendre tout ce qu'il y avait de fiel dans ces mots qu'il avait prononcés : *Je suis sur leurs traces !*

Sifflement venimeux de serpent qui glissa entre ses dents serrées.

Lui aussi avait des nuits sans sommeil ; et pendant ces nuits, il creusait, mineur infatigable, les profondeurs ténébreuses de son cerveau, appelant à son aide le génie fatal de la destruction.

Les prisons de cette *bonne ville* de Paris, comme disaient autrefois les rois, étaient devenues la demeure des honnêtes gens ; ce qui n'empêchait pas la république une et indivisible d'y glisser, de temps en temps, par mégarde, quelques affreux coquins.

De ce nombre était un des plus hardis mécréants, hurleur de lanternes, aboyeur stipendié des clubs, une des gloires vociférantes de la révolution. Évidemment on s'était trompé en l'arrêtant; mais avait-on le temps de se préoccuper de détails aussi futiles ? Et comme disait Collot-d'Herbois à Lyon : « Un de plus

vaut mieux qu'un de moins; d'ailleurs, celui qui y passe aujourd'hui n'y passera pas demain. »

Antoine Obrier cumulait.

Outre qu'il était un des jurés les plus *solides* du tribunal révolutionnaire, il s'était fait par goût l'agent le plus empressé, le plus actif de l'accusateur public qui avait cependant tant d'agents, dont le zèle ruisselait par bandes légales dans toutes les rues de Paris, en attendant qu'il ruisselât couleur de sang sur la place de l'échafaud.

Donc Obrier visitait fort souvent pour son plaisir et pour son instruction personnelle les différentes prisons du Luxembourg, de la Conciergerie, etc.

Cet homme dont nous parlions tout à l'heure flaira l'ex-président du comité de surveillance de la ville d'Arles. D'ailleurs il avait avec lui d'anciennes relations comme prêteur d'argent. Les anciens usuriers connaissent des gens partout.

Aussi Antoine Obrier reçut un jour l'épître suivante :

« Citoyen Obrier, salut et fraternité! La police républicaine fait mal son service. Je

suis au moins aussi bon patriote que Robespierre, et l'on m'a coffré absolument comme si j'étais un aristocrate de première veine. A la manière dont vont les choses, on pourrait fort bien me couper le cou sans mauvaise intention, ce qui n'en serait pas plus agréable pour cela. Erreur n'est pas compte : aussi je m'adresse à toi en toute confiance, citoyen Obrier.

« Nous nous connaissons de longue date. Tu m'as prêté de l'argent, je ne te l'ai jamais rendu ; c'était contraire à mes principes. Je m'appelle aujourd'hui Horatius. Je m'appelais autrefois Charolais. Je te fais par-dessus le marché l'offre de mes petits services. Je connais un peu de tous les métiers. Parle de moi au citoyen Fouquier, tu lui ferais un véritable cadeau ; surtout dépêche-toi, car le rasoir national me fait l'effet de fonctionner avec une vitesse désordonnée, et je suis ici avec un tas de ci-devant, ce qui blesse singulièrement mon civisme. Salut et fraternité. »

« CHAROLAIS, dit HORATIUS.
« Corridor 7, salle 14. »

— Charolais..., dit Obrier en fouillant dans

sa tête ses souvenirs de caisse; Charolais... je me le rappelle, en effet... c'était un aventurier d'assez bonne façon; j'y ai été pris, moi, malgré mon habitude. Insinuant... audacieux... il ne doutait de rien... ce qui fait qu'il arrivait à tout... Oh!... oh!... toute sa vie me revient en mémoire : il jouait avec la jeunesse dorée de la Provence et la volait comme eût fait un grand seigneur.

Tout en parlant ainsi, il froissait insolemment la lettre dans sa main, et il ajouta en la jetant à terre :

— Ma foi, tant pis!... Horatius Charolais s'en tirera comme il pourra... je n'ai, pardieu! pas le temps de m'occuper de lui. Ce sera l'intérêt de l'argent qu'il m'a volé.

Quelques secondes se passèrent.

L'on n'entendait que le vol capricieux d'une grosse mouche qui venait de temps en temps s'abattre contre les carreaux.

Quel travail fit sa pensée pendant ce temps, nul ne le sait; mais il s'écria tout à coup :

— J'y pense!... j'y pense!... j'y pense!...

Il mit trois intonations de voix si différentes en répétant ces deux mots, qu'on eût dit que chacune d'elles était la réponse à une interrogation muette et pénétrante.

— Il a habité longtemps la Provence... il connait les Savernoy... il peut m'aider dans mes recherches... Et si je veux... il m'appartiendra corps et âme... corps et âme...

Une heure après il était chez Fouquier-Tinville, qui à sa demande ne lui fit que cette seule réponse :

— Es-tu bien sûr que ce n'est pas un ci-devant déguisé, ton Charolais?

Et comme Antoine Obrier avait répondu sur ce point très-catégoriquement, que de plus il n'était pas suspect d'indulgence, il finit par obtenir ce qu'il demandait. Ce fut assez difficile; car ce bon Fouquier tenait singulièrement à tous ses prisonniers, à la manière dont les bouchers tiennent aux moutons.

Obrier se rendit aussitôt chez le concierge de la prison, muni de tous les papiers nécessaires, et fit venir son homme dans une petite pièce attenante à l'appartement du concierge, réservée pour les citoyens greffiers du tribunal qui venaient souvent y verbaliser.

Nous oublions de dire que pour reconnaître la bonne grâce de l'accusateur public, Obrier avait enlevé d'acclamation devant le tribunal trois condamnations fort douteuses. Trois pour un, ce n'était pas agir en usurier.

Horatius Charolais entra comme un homme qui connaît sa valeur et qui n'a pas mis en doute un seul instant l'efficacité de sa lettre.

— Salut et fraternité, citoyen ! lui dit-il.

— C'est toi qui m'as écrit? répliqua assez rudement Obrier.

— J'étouffais là dedans ; je ne suis pas fâché de me donner de l'air.

— Tu es compris dans la fournée de demain, continua l'autre sans transition aucune.

—Ah ! je suis compris dans la fournée de... Le tribunal s'apercevra bien vite de son erreur.

—Le tribunal ne s'aperçoit jamais de rien ; il n'en a pas le temps.

— J'ai cependant de beaux états de service, riposta Horatius, j'ai aidé à l'arrestation de plus de cent cinquante ci-devant.

Obrier fronça le sourcil.

— Allons droit au but, lui dit-il ; demain tu auras beau raconter tout ce que tu voudras, tu y passeras comme les autres.

— Bigre !... le but n'est pas agréable.

— Maintenant pas de mot inutiles ; écoute-moi bien.

— Je ne perds pas une syllabe, citoyen ; car ça commence à devenir fort intéressant. Seu-

lement je te demande la permission de m'asseoir ; je n'écoute bien que quand je suis assis.

— Je puis te sauver, mais à une condition.

— Une condition ! à la bonne heure ; j'aime mieux cela : c'est un marché.

— Mais n'espère pas, cette fois, me voler comme la première.

— Je ne vole que l'argent, parce que l'argent sert à faire bonne figure où l'on est. Le reste n'en vaut pas la peine.

— Tu m'appartiendras.

— Pourquoi faire?...

— Pour faire ce que je te dirai.

— Que me diras-tu ?

Le colloque, on le voit, était vif et animé.

— Je te dirai, reprit Obrier, d'avoir l'allure hautaine d'un ci-devant fier de sa noblesse.

—Ça se peut, répliqua l'autre en relevant la tête.

— D'avoir enfin ce ton et ces manières qui font dire à première vue à cette caste orgueilleuse : C'est un des nôtres.

— Pour cela, il faut de l'argent.

— On t'en donnera.

— A merveille : continue ; j'écoute avec le plus haut intérêt.

— Tu as longtemps habité la Provence?...

— Cinq ou six ans.

— Tu connais les Savernoy?

— Comme je te connais.

— Et eux, te connaissent-ils?

— Le jeune homme, beaucoup. Je lui ai gagné quelque argent, une année que je m'appelais le comte de Versaut. Ce qui fait qu'il me tient en estime particulière.

— Et le père?

— La veille de mon départ, j'ai dîné au château de Savernoy.

— Tu as le coup d'œil juste, et malgré les déguisements, crois-tu pouvoir le reconnaître?

— Je devine un homme au mouvement d'un sourcil.

Obrier se leva brusquement et saisit le bras de celui auquel il parlait.

— Eh bien! il y a une conspiration qui se trame dans l'ombre. A la tête de cette conspiration est le marquis de Savernoy...

— Et tu veux que je te serve à arrêter le marquis?

— Je le veux.

— C'est un métier à se faire casser la tête!

— Demain on te la coupe.

— C'est vrai; dans la chaleur de la conversation j'avais oublié ce petit détail.

La voix d'Obrier devenait brûlante; ses lèvres blêmissaient et l'on entendait comme de sourds battements les palpitations de son cœur.

— Il faut, vois-tu, que tu me livres cette famille-là, morte ou vivante! et alors tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai.

Charolais avait la tête pensive d'un homme qui médite.

Obrier, les yeux fixés sur lui, semblait attendre sa réponse.

— Si le marquis et le comte de Savernoy sont à Paris, je te jure, citoyen Obrier, que je les découvrirai tôt ou tard. Je suis convaincu qu'ils reverront avec plaisir le comte de Versaut, gentilhomme du Dauphiné. Regarde cette démarche, citoyen, cet œil hautain, cette lèvre dédaigneuse, ce jarret tendu, et qui semble n'avoir jamais porté que culotte et bas de soie. Trouves-tu qu'on sente son gentilhomme? C'est à se faire raser par la nation à première vue.

Il s'arrêta et reprit un instant après :

— Maintenant, deux questions : Es-tu sûr que la république ne commettra plus d'erreurs à mon endroit ?

— Je veillerai sur toi.

— Bien obligé.

— Ensuite, je voudrais que la patrie me manifestât sa satisfaction par un bon de *cinquante mille livres*.

— Tu les auras.

— Il y a un précepte latin qui dit : *Verba volant, scripta manent*. Tu dois savoir le latin, citoyen Obrier ?

Le lecteur voit que nous ne l'avions pas trompé. C'était bien un audacieux coquin dans toute la force du terme. Maintenant qu'il se sentait utile, nécessaire même, c'était lui qui dictait ses conditions.

Obrier, sans répondre, s'approcha d'une table, prit une feuille de papier et se mit à écrire.

— Ah ! je vois que tu comprends le latin, dit l'autre avec le même sang-froid.

Obrier se leva et lut :

« Je m'engage à payer à Horatius Charolais la somme de *cinquante mille livres* en assi-

gnats, s'il découvre avant un mois une conspiration à la tête de laquelle est le ci-devant marquis de Savernoy, ainsi que le ci-devant comte Henri son fils, et s'il parvient à livrer à la justice nationale un de ces deux chefs.

« Antoine OBRIER. »

— A la bonne heure, dit Charolais en tendant la main, voilà qui est en règle.

— A mon tour maintenant, reprit Obrier en tirant deux autres papiers de sa poche.

— C'est de toute justice.

— Voici deux papiers : l'un est un ordre d'élargissement.

— J'estime beaucoup celui-là, interrompit Charolais.

— L'autre, un ordre d'arrestation en blanc.

— Ah! ah!...

— Tu sais au besoin le nom que je peux y mettre.

— Le mien, par exemple?

— Tu as deviné.

— Pourquoi veux-tu que je cherche à te tromper? mon intérêt te répond de Moi.

— Pour plus de sûreté, tu seras gardé à vue.

— C'est dit.

Obrier arrêta sur lui ses yeux étincelants.

— Prends garde!... cette famille est une famille de serpents qui glisse dans les doigts quand on croit la tenir.

— Je serrerai la main, et elle n'échappera pas, répondit Charolais.

Obrier lui remit le papier qu'il avait signé et fit appeler le concierge de la prison.

— Citoyen, lui dit-il, voilà l'ordre d'élargissement du citoyen Horatius Charolais.

Le concierge l'examina un instant avec une scrupuleuse attention.

— Il est en règle, fit-il ensuite; citoyen Horatius Charolais, tu es libre.

— Voilà un mot qui sonne magnifiquement aux oreilles, répondit celui-ci en respirant bruyamment.

Le visage d'Obrier rayonnait. Le génie de la haine et de la vengeance battait des ailes dans sa poitrine.

Au moment de sortir :

— Comte de Versaut, dit-il, tu dois avoir besoin d'argent?

— Je t'avoue, citoyen, que j'ai la poche légère.

— Voici un assignat de mille livres.

— Merci, dit l'autre. Le comte de Versaut va se mettre à l'œuvre.

Antoine Obrier, épuisé par les émotions intérieures qu'il avait comprimées, rentra et se jeta sur son lit, où il s'endormit bientôt avec des rêves dorés de Conciergerie et d'échafaud.

Le grand malheur de toute conspiration, c'est de ne pas pouvoir se passer de conspirateurs. Quelque cachée, quelque muette qu'elle soit, la trahison vient toujours s'asseoir à sa table et boire à sa coupe. Et cela doit être, car le mal est toujours à côté du bien. C'est la trahison qui a mis une auréole au front de la fidélité.

Certes, cette fatale révolution n'avait pas besoin que l'on conspirât contre elle, et qu'on la poussât vers l'abîme qui devait l'engloutir. Elle y marchait à pas de géant.

Semblable au scorpion venimeux, entourée qu'elle était dans le cercle de feu de ses excès et de ses crimes, elle se donnait elle-même la mort.

La justice du ciel la conduisait du doigt.

La pensée ne trouvait plus de limites aux immolations qui se succédaient plus rapides que les gouttes de pluie dans un orage, et le

comité de salut public, enivré par la puissance dominatrice qu'il exerçait sur tous les esprits, par la terreur surtout qu'il inspirait à tous, amis ou ennemis, frappait au hasard, et demandait des victimes à tous les partis.

Fouquier lui-même, étourdi, aveuglé par cet amoncellement de cadavres dont sa main comme accusateur public avait touché chacun au front, se sentait tressaillir jusqu'au fond de ses entrailles de marbre. La Convention, décimée par l'accusation, par la mort, ou par la peur, offrait le plus honteux spectacle. Chacun, effrayé du sort funeste des girondins, de Bailly, de Brunet, d'Houchard, du malheureux Biron, tremblait sur son banc quand entraient les membres redoutables du comité de salut public, et se courbait terrifié devant un regard, devant une parole. Les ambitions personnelles, les haines, les vengeances ne se voilaient plus sous le prétexte de l'intérêt public, de la liberté menacée, de la patrie en danger; elles s'attaquaient en face, s'appelaient par leurs noms, se citaient à la barre et laissaient tomber sans pudeur l'écume sanglante du venin qu'elles avaient dans l'âme.

Ceux qui pouvaient à bon droit se regarder comme les premiers, les plus ardents agita-

teurs de l'esprit révolutionnaire, les créateurs enfin de la république. s'arrêtaient épouvantés, et se demandaient dans quelle route on les entraînait !

Danton en tête de tous, puis Camille Desmoulins, puis Hérault de Séchelles, puis Lacroix, puis Fabre d'Églantine..

Le premier, retiré dans sa maison de campagne d'Arcis-sur-Aube, fuyait la lave que vomissait ce volcan désordonné. Camille Desmoulins écrivait *le Vieux Cordelier* et demandait la création d'un *comité de clémence.*

Et George !... George qui avait monté pour ainsi dire par la douleur tous les degrés de l'échelle; George le Montagnard, lui, dont le crime était dans la tête, mais qui avait encore la pureté dans le cœur ; lui auquel Dieu, par une clémence inespérée au milieu de cette tourmente de haines et d'ambitions, venait de donner un visage de femme pour l'éclairer, le soutenir, l'arrêter peut-être, comme il donne une étoile à la barque du marin prête à sombrer dans la tempête, que devenait-il ?

Entraîné par le torrent, il ne cherchait plus à regarder ; mais chaque jour il volait quelques heures à son rôle terrible, et allait s'agenouiller devant cette blanche et douce image

de jeune fille qui avait ressuscité son cœur.

Obrier ne tarda pas à s'apercevoir du changement de son élève. Obrier, on le sait, avait un penchant secret et involontaire pour George, si toutefois cette nature, mutilée dans la seule affection qu'elle eût jamais eue au cœur, était encore capable d'un penchant ou d'une faiblesse.

— George, lui dit-il un jour en hochant la tête, tu n'es plus le même.

— Les jours et les mois changent, répondit George en souriant (car l'amour du cœur ramène le sourire des lèvres).

— Mais un homme qui a une pensée et un but ne change pas.

— J'ai toujours la même pensée, le même but.

Obrier lui prit la main.

— Je te dis cela, George, parce que je suis ton aîné en âge comme en république, et que les caractères les plus mâles, les âmes que l'on croyait le plus fortement trempées, hésitent et s'arrêtent.

— Tu veux parler de Danton, de Camille et de leurs amis?

— Écoute, continua Obrier froidement en lui faisant signe de s'asseoir, tu es le seul

homme pour lequel j'aie de l'affection dans le monde, et je ne voudrais pas qu'il t'arrivât malheur.

— D'où te viennent ces craintes? interrompit le jeune montagnard d'une voix hautaine, me rangerait-on aussi parmi les suspects?

— Non, George, nul ne pourrait, nul n'oserait t'accuser; tu es toujours le même aux Jacobins, à la Convention, le front haut, la parole entraînante; mais on ne te voit plus, tu sembles fuir la société des patriotes éprouvés qui étaient tes amis, et que tu voyais chaque jour. L'autre soir, tu as refusé de souper chez Méot avec Collot, Barère, Billaud et Fouquier.

— C'est vrai.

— Robespierre se plaint de ton absence, on en cherche le motif; car aujourd'hui les partis se divisent, les hommes se comptent. Il y a des écueils au milieu desquels il faut savoir louvoyer sans se briser. Tu admires Danton?

— Oui, il m'a toujours apparu comme portant sur son front le génie de la liberté.

— Je ne dis pas le contraire. Celui qui a eu l'idée heureuse des journées de septembre, et qui a créé le tribunal révolutionnaire, a fait

ses preuves ; mais, à l'heure qu'il est, Danton est un chef de parti ; Robespierre en est un autre. Je ne te parle pas d'Hébert ; c'est un lâche qu'un poing fermé ferait trembler si on le tenait seul à seul dans une chambre. Veux-tu que je te donne un conseil et que je te dise mon opinion ?

— Donne et dis.

— La France est bien grande, mais elle ne l'est pas encore assez pour contenir Robespierre et Danton, tous les deux à la fois. L'un écrasera l'autre.

— Je le crois comme toi ; mais je donnerais la moitié de mon sang pour que tous deux restassent unis ; ce serait la gloire et l'avenir de la république.

— Garde tout ton sang pour toi, George, tu es jeune et tu en auras besoin. Robespierre écrasera Danton ; car Robespierre a ce que j'ai, l'obstination ineffaçable d'un souvenir et d'une volonté ; il est entreprenant, bilieux ; sa colère, une fois déchaînée, ne connaît pas de limite ; et il se rappellera toujours que Danton, lorsqu'on lui reprochait de ne pas être intègre comme l'austère président du comité de salut public, a répondu : « *Qu'est-ce que cela prouve ? que j'aime l'argent et que Robes-*

pierre aime le sang. » Or, je te conseille de te ranger du parti de Robespierre.

— Je ne l'ai jamais quitté.

— Vois-tu, George, il est un fou, celui qui croit que l'homme peut s'isoler de ses passions ; on ne vit que par elles.

— Je te remercie, Obrier, de ton intérêt, de tes craintes ; mais fasse Dieu, dont je n'ai jamais répudié la toute-puissance, que toutes ces haines, ces luttes d'homme à homme, ne profitent pas à nos ennemis et ne leur jettent pas en pâture notre sainte république déchirée en lambeaux.

— C'est leur affaire !... dit Obrier en haussant les épaules. Après nous, la fin du monde!

Toute la nature de cet homme était dans ces seuls mots :

« Après nous, la fin du monde !... »

— Oh !... dit George se répondant à lui-même, si cela devait être !... si la république devait finir avec nous ! si tout ce sang versé, toutes ces ruines jetées çà et là sur la terre, ruines d'hommes et de provinces entières, ne devaient pas faire éclore une génération nouvelle, vierge et sans tache, pleine d'amour pour la liberté, marchant la tête haute, le cœur fier, sur le sol républicain, à quoi cela

servirait-il? Il vaudrait mieux laisser aller le vieux monde dans son ornière d'asservissement.

Il secoua la tête et rejeta ses cheveux en arrière par un mouvement qui lui était habituel et familier.

— Croyons à l'avenir, dit-il; c'est l'avenir qui est la force et le courage du présent.

Il appuya sa main sur le bras d'Obrier.

— Maintenant, ami, ajouta-t-il, veux-tu que je te dise pourquoi, l'autre soir, je ne suis pas allé chez Méot, pourquoi mes amis me voient rarement, et pourquoi je ne partage plus leurs plaisirs, leurs soupers et leurs fêtes? J'aime, Obrier... j'aime de toutes les forces de mon âme, de toute la puissance de mon cœur...

— Tu aimes!... Cela vaut mieux que d'être dantoniste ou hébertiste; c'est moins compromettant. Et peut-on savoir quelle est la mâle déesse qui a enchaîné le fier républicain?

— C'est une simple et pauvre jeune fille qui a tracé un rayon de lumière dans mon cœur. Voilà tout.

— Tu aimes... tu aimes..., répéta Obrier.

Et tout à coup son front devint soucieux et terrible.

— Oh! prends garde, George, prends

garde!... l'amour est un poison qui tue souvent, une fièvre qui prend au cerveau et qui brûle la vie en un jour, en une heure!... c'est l'amour qui l'a tué, lui!... c'est l'amour qui lui a brisé la tête et l'a jeté tout saignant dans les fossés d'un château. Oh! n'aime pas! n'aime pas, George! C'est le serpent qui se glisse et boit goutte à goutte tout le sang de nos veines!

Obrier s'était tu; mais ses doigts nerveusement crispés s'agitaient sur son front, et étreignaient son crâne dégarni.

— Oui, tu as raison, répondit George après un instant de silence, et bien souvent je me suis dit ce que tu me dis là; jamais je n'eusse aimé une de ces femmes orgueilleuses et hautaines dont le cœur semble placé au sommet d'un roc inaccessible; mais une pauvre enfant, qui tremble et qui est faible et fragile comme ces fleurs que l'on pourrait briser en serrant la main, dont la voix est douce, le cœur tremblant, l'âme naïve et simple...

— N'aime pas! n'aime pas!... répéta Obrier; la plante qui paraît la plus frêle peut devenir un arbuste, l'arbuste un arbre au bras de fer, n'aime pas!...

Il parlait encore que la clef tourna dans

la serrure, et le citoyen Scévola entra tenant deux lettres.

— Pour le citoyen Obrier, dit-il, et pour le citoyen George, membre de la Convention.

Obrier prit le papier que lui tendait Scévola. Mais à peine ses yeux l'eurent-ils parcouru, qu'ils étincelèrent.

— George! s'écria-t-il en saisissant son chapeau et en s'élançant vers la porte, nous aurons peut-être aujourd'hui notre revanche de la *Maison-Jaune*.

— De Robespierre... dit George qui de son côté avait ouvert la lettre que le citoyen portier lui avait remise.

— De Robespierre!... fit Obrier en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Voici ce qu'il m'écrit :

« Citoyen,

« Le comité de sûreté générale est le contre-poids du comité de salut public : j'ai besoin d'y avoir des hommes sûrs et dévoués, de purs et austères patriotes. A partir d'aujourd'hui, tu fais partie du comité de sûreté générale, et tu auras de la besogne, cher citoyen.

« Salut et fraternité.

« MAXIMILIEN ROBESPIERRE. »

— Membre du comité de sûreté générale !... Décidément tu es en faveur, George, et il faut que Robespierre compte bien entièrement sur toi. Je cours au palais de justice. Où te trouverai-je, si j'ai besoin de toi ?

— A la Convention, au comité de sûreté générale, ou chez le citoyen Gracchus, rue de l'Édredon, n° 6.

Obrier était déjà au bas de l'escalier.

George, seul dans sa chambre, s'assit et se mit à rêver.

C'est le fort des amoureux et des ambitieux. Car l'amour est une ambition du cœur.

A cette triste époque, comme dans toutes celles où la société, bouleversée, surnage à peine parmi les débris qui l'entourent, chacun rêve. Les heureux rêvent le bonheur, les malheureux rêvent l'espérance. Pour les uns, c'est attendre; pour les autres, c'est se résigner.

Au milieu de cette tourmente terrible des haines déchaînées et des ambitions révoltées, c'était une haute position que de faire partie du *comité de sûreté générale*, le pourvoyeur obligé, le frère du *comité de salut public*.

Mais George ne vivait déjà plus tout entier dans la révolution, et il jetait aux pieds de

Jeanne toutes les heures que ne lui prenait pas son rigoureux devoir de conventionnel.

Ce n'était pas que sa foi fût moins ardente, son fanatisme républicain moins enthousiaste, ou qu'il eût enfin lu la vérité dans ces pages de sang; seulement son âme n'était plus absorbée tout entière dans un seul amour; il n'avait plus cet isolement complet de la vie qui reporte vers le même but toutes les pensées, tous les élans, toutes les aspirations; mais l'influence qu'une femme prend sur tout notre être s'exerçait pour ainsi dire à son insu, et George lui rendait grâce comme si c'eût été le foyer ardent où se réchauffait sa foi républicaine et se retrempait l'énergie de son cœur.

Quelques minutes s'étaient à peine passées que la porte de sa chambre s'ouvrit une seconde fois pour donner place à un nouveau personnage.

Comme on était au milieu de l'hiver et que le vent soufflait par les rues avec violence, ce personnage était enveloppé d'un manteau.

— Maximilien! s'écria George qui venait de reconnaître Robespierre.

— Je viens te voir, citoyen George, dit celui-ci d'une voix où perçait une nuance d'iro-

nie, pour savoir si tu es mort, vivant ou émigré.

— Ami, c'est mal, reprit George avec quelque embarras, tu n'as jamais douté de moi.

— Et j'espère n'avoir jamais à en douter. As-tu reçu ma lettre?

— Je la reçois à l'instant.

— Peu de paroles, car je suis pressé, et nous vivons dans une tourmente qui donne à chaque minute de notre vie la valeur d'une année. Heureux ceux qui se sentent le courage de les perdre aux pieds d'une maîtresse!

— C'est un reproche?...

— Oui, George, un reproche, car, lorsque sonne l'heure du combat, le soldat doit être sous les armes à toutes les heures, à toutes les minutes. Les plaisirs, les baisers et les fêtes sont le partage de l'oisiveté. La patrie aussi est une maîtresse, mais une maîtresse hautaine qui ne veut pas qu'on partage ses caresses avec une autre.

George éprouvait déjà l'étrange fascination que cet homme exerçait sur tous avec sa parole brève et impérieuse.

— Ai-je donc failli à mon devoir? dit-il en relevant la tête.

— Tu as failli comme Annibal a failli à Ca-

poue; son indolence a sauvé Rome. L'indolence des patriotes peut seule sauver de leur perte certaine les fédéralistes ameutés.

— Dispose de moi, mon sang t'appartient, car je te regarde comme le missionnaire de la liberté.

— C'est bien! dit Robespierre dont la voix s'était radoucie. Le comité de sûreté générale a une grande mission, une épuration à faire dans ces idoles d'argile qu'une aveugle popularité encense.

George l'écoutait. Robespierre continua.

— Aujourd'hui, il faut que la pensée soit comme l'éclair. L'hésitation est un crime; car l'hésitation peut tout perdre. Oser, c'est pouvoir. Pour commander à la multitude et lui imprimer sa volonté, il faut vouloir, vouloir avec audace. Ce que je te dis est grave; gardes-en le souvenir dans ta pensée.

— A la Convention, aux jacobins, n'ai-je pas partout prêché l'énergie? Il y a deux jours, lorsque cette mesure d'atermoiement a été proposée par les trembleurs, ne m'as-tu pas entendu m'écrier de mon banc : « La révolution est un torrent, et un torrent continue sa marche foudroyante sans regarder les habitations qu'il renverse, les arbres qu'il déra-

cine ? » Ces paroles ne sont pas seulement sur mes lèvres, elles sont dans mon cœur. Je te le répète, tu es pour moi le moteur indispensable de toute pensée républicaine. Commande et j'obéis.

Le visage de Robespierre rayonna ; car cet homme était aussi ambitieux de flatteries que de pouvoir.

— Quelques-uns de nos amis murmuraient de ne pas te voir. On donnait à ton absence des motifs que j'ai combattus.

— Merci.

— On disait que tu étais devenu le chef des *frères rouges* de Danton.

— Ce sont des hurleurs, voilà tout.

— On ajoutait qu'on ne devait plus compter sur toi.

— Et Maximilien, qui me connait, n'a pas cessé d'y compter ?

— J'ai répondu à leurs murmures en t'introduisant dans le comité de sûreté générale.

— Encore une fois, merci.

— Je te l'ai dit tout à l'heure, ce comité est appelé peut-être à prendre une vigoureuse initiative.

— Il la prendra.

— Tu es énergique, ta parole est brûlante,

impétueuse; il faut que tu domines le comité.

— Je le dominerai, dit le jeune montagnard avec une énergie croissante.

— Il faut que tu entraînes cette partie flottante qui attend toujours pour oser.

— J'en ai fait bien d'autres en Provence.

— Il faut frapper haut, pour frapper fort.

— Le bras de la république atteint le sommet des pics les plus élevés.

Robespierre approuva cette réponse d'un signe de tête; et ses lèvres froides comme les lèvres de marbre d'une statue laissèrent errer un demi-sourire de satisfaction; il ajouta en ramenant son manteau sur ses épaules :

— Bien parlé, George, aujourd'hui toute action qui ne s'inspire pas d'un amour... impitoyable pour la liberté, devient un crime contre la patrie. Adieu.

— Dans une heure, je serai au comité de sûreté générale.

— Tu as raison. La séance sera peut-être importante, et souviens-toi que les ennemis les plus dangereux de la république sont aujourd'hui cachés dans son sein.

Un instant après, il descendait l'escalier, se disant tout bas en lui-même :

— En introduisant George dans le comité

de sûreté générale, je tiendrai ce comité par la tête.

Il s'arrêta tout à coup, et plissant son front, il murmura d'une voix plus basse encore :

— Allons, Maximilien, la lutte est engagée, à qui restera la victoire? A moi!... dit-il en se frappant le front.

Et il franchit les dernières marches avec une vivacité fébrile.

Au bas de l'escalier, le citoyen Scévola l'attendait : il était trop bon patriote et assistait trop régulièrement aux séances des jacobins pour n'avoir pas reconnu tout de suite le grand Maximilien.

— Citoyen Robespierre, dit-il en s'avançant vers lui de l'air le plus affectueusement fraternel, permets-moi de t'offrir cet objet tout neuf, provenant de ma boutique. Je l'intitule : *Bonnet d'honneur, au grand citoyen Robespierre.*

Tout en se livrant à cette heureuse allocution, Scévola présentait avec tous les égards du plus pur civisme un superbe bonnet rouge, orné d'une cocarde de magnifique dimension.

Robespierre s'était arrêté court, car la harangue du citoyen portier avait brusquement rompu le dialogue de sa pensée.

— Merci, dit avec aménité le héros répu-

blicain tirant de sa poche un assignat de dix livres, et le mettant dans la main de Scévola; cloue ce bonnet à ta porte, cela fera un effet merveilleux.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Scévola alla chercher tout de suite un marteau et des clous, afin de mettre sans plus tarder cette heureuse idée à exécution.

Robespierre ne rentra pas chez lui ; il alla droit au comité de salut public. La partie qui se jouait était trop importante pour qu'il perdît une minute; l'échafaud était là, qui attendait les joueurs.

Pendant que ce comité forgeait, au milieu des aimables plaisanteries de ses membres les plus gais et les plus spirituels, les foudres inexorables de sa colère ; à l'extrémité du Marais, dans une de ces rues, ou plutôt dans un de ces carrefours entourés de terrains à vendre, de fabriques à moitié démolies, comme il s'en trouvait tant alors dans tous les coins de Paris, une maison avait les volets de ses fenêtres entièrement fermés.

Devant la porte d'entrée, des ruisseaux d'eau fétide et des amas fangeux indiquaient clairement à tous qu'elle était non-seulement inhabitée, mais même fort médiocrement

surveillée par son propriétaire ; l'humidité destructive croisait le long des murs ses serpents tortueux.

Cependant dans cette maison en apparence complétement abandonnée, deux de nos vieilles connaissances, Baptistin et Crépaux étaient assis en face l'un de l'autre.

A côté d'eux, sur une table, sont deux paires de pistolets ; entre leurs jambes un long sabre.

La pièce dans laquelle les deux serviteurs se trouvent est voûtée et peu spacieuse. Baptistin a toujours cette même figure tranquille qui est un des principaux types de sa nature.

— Eh bien ! Crépaux ? dit-il.

— Eh bien ! M. Baptistin ?

— Ça va mal, ça va mal, ça va mal.

— Je commence à m'y habituer. Ah ! les gueux, M. Baptistin !

— Le fait est qu'en Provence ce n'était qu'un jeu d'enfants auprès de ce que nous voyons ici.

— M. le marquis espère cependant toujours.

— Je crois que c'est pour ne pas tout à fait décourager les autres.

— J'ai entendu hier M. le marquis dire que le moment approchait.

— Tant mieux, Crépaux ! Et il y en a quelques-uns que j'ai marqués d'une croix. Ils auront du bonheur si je ne leur tords pas le cou.

— J'ai aussi mes privilégiés, riposta Crépaux fort paisiblement et de l'air le plus naturel ; ils me payeront en un jour les poignées de main que je leur donne, les canailles !

Baptistin promenait la main sur la poignée de son sabre.

— Ma foi, reprit-il après un moment de silence, si notre brave maître, M. le marquis, n'avait pas tous les jours la moitié de sa tête sur l'échafaud, si les gredins n'avaient pas brûlé notre pauvre château, j'espérerais tant mourir à côté du figuier que le père Baptistin avait planté ; si je ne tremblais pas jour et nuit pour cette pauvre mademoiselle Jeanne, si bonne, si douce, si charitable, vrai ange du bon Dieu, quoi ! je t'avoue que cette vie de hasards, de luttes et d'aventures me plairait fort. Vivre au jour le jour, sans savoir ce qui arrivera le lendemain ; coucher à droite et à gauche, aujourd'hui dans un fossé, demain dans la cale d'un bateau, le plus souvent pas

du tout; et par-dessus le marché avoir de temps en temps la chance de casser la tête à quelques-uns de ces misérables...

— Le fait est, interrompit Crépaux, qui avait approuvé de la tête chacune des paroles de Baptistin, que ça active le sang et fait du bien à la santé.

— Une balle dans la poitrine ou au milieu du front, un bon coup de sabre à travers le corps, à la bonne heure; c'est la mort d'un homme, d'un soldat; mais avoir le cou coupé par un couteau comme un poulet de basse-cour !...

— Ça ne laisse pas que d'être peu agréable, fit Crépaux avec un mouvement fort significatif; mais que voulez-vous, M. Baptistin? il y a tant de gens qui s'en contentent, qu'il faut bien faire comme eux.

— Ce que j'en dis, reprit le vieux serviteur tranquillement, c'est pour causer, voilà tout.

Tous deux se mirent à réfléchir.

Évidemment ils pensaient au couteau national.

Après un instant de silence, Baptistin, qui avait les deux coudes appuyés sur ses genoux et le menton dans les paumes de ses mains, se releva comme un homme dont le cerveau,

indolemment bercé par la rêverie, vient d'être traversé par une pensée subite.

— Crépaux, mon garçon, que dis-tu des nouvelles figures qui depuis quelque temps nous arrivent?

— Ma foi, je dis qu'il faut attendre.

— Attendre, c'est bon quand on a le temps. Moi, je dis que la main de M. le marquis est trop large et son cœur trop haut placé. Il a un mal affreux à croire à la lâcheté.

— C'est un tort, interrompit Crépaux; car c'est la monnaie courante d'aujourd'hui.

— M. le marquis oublie trop, ajouta Baptistin en hochant la tête, que c'est la qualité qu'il faut bien plus que la quantité. Leurs figures ne me reviennent pas.

— Certes, ce ne sont pas des Antinoüs, comme disait notre maître d'école.

— Crépaux!

— M. Baptistin!

— Dans le temps que nous avions un château et une belle bibliothèque dans ce château je lisais beaucoup les vieux livres, avec la permission de M. le marquis, qui me disait toujours : « Lis, Baptistin, lis, c'est instructif, et, un jour ou un autre, ça finit par servir. »

— Moi, fit Crépaux, quand je lis, je m'endors.

— C'est une affaire de tempérament, mon bon ami, voilà tout. Le fait est que j'ai lu quelque chose qui s'est gravé dans ma mémoire comme si je prévoyais ce qui devait arriver ; c'est que tout homme qui conspire doit se méfier de son ombre, du pavé sur lequel il marche, du mur contre lequel il s'appuie, de l'étoile qu'il regarde ; car il y a toujours à sa piste un traître avec la figure d'un mouton. Je leur trouve à tous deux des figures de mouton.

— Je crois qu'ils sont assez susceptibles d'avoir des peurs effroyables.

— Si ce n'est que ça, avec un peu de raisonnement on les corrige. C'est égal, si tu m'en crois, ayons l'œil ouvert, et au premier signe...

— J'allais, M. Baptistin, vous faire la même proposition.

— Ensuite, il se peut très-bien que ce soient de bonnes gens. Est-ce que tu n'as pas entendu du bruit?

— Je crois que oui.

Baptistin, par un mouvement rapide, glissa ses deux pistolets dans les poches de sa veste.

Crépaux en fit autant, et tous deux écoutèrent.

— C'est M. le marquis, fit Baptistin un instant après.

Et il alla ouvrir.

C'était en effet le marquis de Savernoy. Deux hommes l'accompagnaient.

Les événements sinistres qui se succédaient n'avaient pas ajouté une ride à son front vénérable. La fatigue ni les veilles n'avaient pas épuisé son corps. C'était une de ces vertes et énergiques vieillesses que Dieu donne à ses élus. Quand une pensée infatigable, semblable à celle du vieux gentilhomme, bout dans un cerveau, a-t-on le temps de vieillir comme les autres hommes ?

— Toujours à ton poste, mon vieux Baptistin, lui dit le marquis en lui tendant la main. Et toi aussi, Crépaux ?

— C'est mon capitaine, dit ce dernier ; je suis le soldat.

— Bon capitaine, brave soldat, reprit le gentilhomme en s'arrêtant un instant devant les deux serviteurs respectueusement debout devant lui. Laissez-nous, mes amis. Baptistin, tu connais la consigne ?

Baptistin et Crépaux inclinèrent la tête.

Pour eux, c'était dire : « Avant qu'on entre ici, on nous tuera tous les deux. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793—1848.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

MONTAGNARD

OU

LES DEUX RÉPUBLIQUES

1793 – 1848

Par de Bazancourt.

TOME IV.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1851


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PREMIÈRE PARTIE.

1793 (SUITE).

XVI

Tous ces différents épisodes que nous venons de rapporter, la conversation d'Antoine Obrier, la visite de Robespierre à George le Montagnard et celle du général Arthur Dillon au marquis de Savernoy, se passaient pour ainsi dire simultanément.

Afin de compléter l'ensemble de ce tableau, il nous reste à suivre le citoyen Antoine

Obrier, que nous avons laissé se dirigeant en toute hâte vers le palais de justice.

Les événements passent d'un vol rapide; à peine si notre plume peut les suivre.

La course d'Obrier fut si précipitée qu'il arriva tout haletant. Quoiqu'on fût, nous l'avons dit, au cœur de l'hiver, la sueur découlait à larges gouttes le long de son visage.

— Citoyen, lui dit le premier employé qu'il rencontra, quelqu'un a demandé tout à l'heure avec instance à te parler.

— Où est cette personne?

— Comme, d'après les ordres du citoyen Fouquier-Tinville, nul, s'il est étranger au service, ne peut rester dans l'intérieur du palais, à moins qu'il ne soit muni d'un laissez-passer ou d'une carte, cet homme doit être dans la cour au bas du grand escalier.

— Envoie quelqu'un le prévenir tout de suite, et qu'il monte à l'instant.

— Oui, citoyen.

Obrier se mit à marcher à grands pas au milieu de la salle dans laquelle il se trouvait, et des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres.

— Il faut qu'il me parle..., m'écrit-il. Oh!...

si enfin... ce serait à en mourir de bonheur!... Qu'il est lent à venir!... S'il était parti!... Ce n'est pas possible!... il savait bien qu'aussitôt son mot reçu, j'accourrais... Cependant... je n'entends rien.

Il se penchait pour écouter avec une attention fébrile.

— Si j'y allais moi-même?... Oh!... j'étouffe... j'étouffe!... ma tête tourne.

Il s'appuya contre le mur pour respirer.

Il était tellement absorbé dans ses propres pensées, qu'il ne s'aperçut même pas qu'il n'était point seul.

Un homme, assis sur une chaise, était accroupi près du poêle.

Cet homme, du reste, semblait aussi occupé à se chauffer, que l'autre à attendre; ses deux pieds étaient appuyés contre la faïence vernissée du poêle, tandis que sa main droite et sa main gauche se promenaient alternativement le long du tuyau.

Ce devait être un employé du palais de justice. Sous son bonnet de loutre, coiffure généralement portée à cette époque, on voyait un certain luxe de cheveux roux. La chemise était convenablement débraillée; seulement cet employé, au lieu du pantalon large rayé, por-

tait une culotte gris jaune et des bas chinés; un vieil habit noir des plus râpés complétait le costume, véritable accoutrement des gratteurs de papier.

Du reste, les quelques mots prononcés par Obrier, au milieu de son agitation tumultueuse, avaient été plutôt un murmure de ses lèvres, et, même s'ils eussent été entendus, n'avaient rien de compromettant pour personne, ce qui n'empêcha pas l'employé, en quittant son poêle pour aller s'asseoir devant une petite table de bois noir sur laquelle différents papiers étaient classés avec soin, de jeter de côté un de ces regards obliques, regard de suspicion et de vague interrogation, monnaie courante de cette époque où la délation, sous quelque forme qu'elle se présentât, était érigée en vertu civique.

Comme Obrier, appuyé contre le mur, écoutait avec une attention fiévreuse le moindre bruit venu du dehors, l'employé eût pu continuer à l'observer tout à son aise, s'il ne se fût mis fort tranquillement à un travail d'écriture.

Toutefois il leva la tête, en réinstallant sur son nez une paire de lunettes à grosses branches de métal :

— Tu ne te chauffes pas, citoyen? dit-il à Obrier.

Celui-ci fit un bond sur lui-même. Il se croyait seul.

Mais presque au même moment, la porte s'ouvrit.

Obrier laissa échapper un cri de joie, saisit par le bras l'homme qui venait d'entrer et l'entraîna dans une pièce voisine.

L'employé avait tourné la tête et les avait suivis des yeux.

Quel intérêt pouvait-il avoir ? Aucun, peut-être. Mais ces hommes de la police ont de telles habitudes d'indiscrétion qu'ils cherchent sans cesse à tout voir et à tout entendre.

Malheureusement le greffier en chef du tribunal révolutionnaire était entré presque simultanément. C'était un gros homme au visage jovial et rond, toujours souriant.

L'employé se remit aussitôt à son travail et parut y concentrer toutes les forces de son intelligence.

Le greffier s'approcha de lui et se penchant sur la petite table de bois noir :

— Eh bien ! citoyen, dit-il, ce classement avance-t-il un peu? Il est embrouillé, n'est-ce pas ?

— Je viens de le terminer à l'instant, lui répondit l'employé en lui tendant une longue feuille de papier.

— Bah !... déjà ? Tu es expéditif, camarade; voyons, comment t'en es-tu tiré?... Très-bien ! très-bien !... continua-t-il, tout en examinant le papier qu'il tenait à la main ; je suis content de toi, l'ami.

Il lui frappa sur l'épaule, double signe de protection et de fraternité.

— Ce travail te sera peut-être plus utile que tu ne penses ; je vais le remettre tout de suite au citoyen Fouquier qui l'attend. Je lui glisserai en le lui donnant quelques mots d'éloge à ton endroit, et il serait très-possible qu'il t'attachât définitivement à son cabinet. J'ai de l'influence.

— Vraiment, tu crois... que...

— Mais tu sais nos conditions.

— Moitié des appointements.

— On nous paye si peu, dit le gros homme en s'apitoyant très-sérieusement sur son propre compte, et nous avons une besogne si rude, jour et nuit souvent.

— C'est entendu, citoyen greffier, la moitié, ça vaut toujours mieux que rien.

— Tu calcules avec justesse, tu feras ton

chemin ; c'est fâcheux que tu commences si tard.

— Je n'ai pas d'ambition, dit l'employé.

— Je te pousserai, je te pousserai, reprit avec un air de plus en plus jovial le greffier, qui entrevoyait par ce petit moyen une augmentation de traitement toute trouvée. Attends-moi ici, je vais porter ton travail, et tu sauras tout de suite si nous avons réussi.

— Oh ! j'attendrai..., répliqua l'employé qui jetait de temps à autre un petit coup d'œil à la dérobée sur la porte par laquelle avait disparu Antoine Obrier.

Le greffier sortit.

L'employé resta un instant immobile sur sa chaise, regardant et écoutant avec cette tension attentive de tous les muscles du visage : puis, avec une vivacité qu'on eût été bien loin de soupçonner en lui, il alla vers le cabinet, en ayant soin d'étouffer le bruit de ses pas.

Ce n'était plus le même homme apathique et courbé ; ses yeux étincelaient.

Il colla son oreille contre la porte et resta ainsi quelques secondes.

Son visage avait une expression de fixité inquiète et douloureuse tout à la fois.

Tout autour de lui un grand silence.

— Je n'entends rien, dit-il; des mots... des mots dont je ne puis trouver le sens.

Il se pencha davantage encore sur la porte.

Ses mains étaient croisées sur sa poitrine; on eût dit qu'il voulait arrêter les battements de son cœur.

Tout à coup sa bouche s'entr'ouvrit, ses sourcils se crispèrent, et les prunelles de ses yeux lancèrent deux étincelles.

— Oh!...j'entends...j'entends..., murmura-t-il d'une voix sourde; merci, merci, Seigneur!

Et sans que le reste de son corps changeât de position, ses deux mains se joignirent par un sentiment instinctif de reconnaissance envers la Divinité; mais ce n'était pas une prière que ses lèvres murmuraient; elles répétaient machinalement les mots qui arrivaient à son oreille.

« Ce soir... les principaux... doivent... se réunir... Si... tu veux... tu... les... prendras tous... d'un... d'un... même... coup... de... filet. »

— Oh! lâcheté! lâcheté! trahison! dit-il.

Et il se courba plus attentif encore.

L'incendie eût dévoré la salle dans laquelle il se trouvait qu'il n'eût pas bougé.

C'était une statue de pierre; seulement des

exclamations à moitié comprimées dans son gosier glissaient sur ses lèvres. Parfois aussi sa pensée mal comprimée parlait en lui.

Il écoutait... il écoutait toujours.

— Quel peut être cet homme qui connait ainsi tous nos secrets?... Il me semble que j'ai déjà entendu cette voix; où donc?... où donc?...

Ce dialogue pour ainsi dire d'interrogations entrecoupées était interrompu par des intervalles de silence.

— Cette voix!... cette voix!... répétait-il entre ses dents; mais où donc l'ai-je entendue?

Tout à coup une idée subite lui vint. Il se redressa, et comme fait un voleur la nuit pour ouvrir une porte sans bruit, il posa tout doucement une de ses mains sur la clef, la fit tourner lentement dans la serrure jusqu'à ce qu'il l'eût ramenée à la position verticale, puis il la retira.

Tout cela fut fait avec tant de précaution, tant de silence, qu'une mère qui eût été dans ce cabinet à veiller son enfant malade n'eût rien entendu.

Aussitôt que la clef fut retirée, un petit jet de lumière passa par le trou de la serrure. L'employé plaça son œil sur ce trou, et au

bout de trois ou quatre secondes il releva la tête.

— Oh! maintenant, murmura-t-il à voix basse, je le reconnaîtrai partout; il y a un signe indélébile sur son visage.

Il ne pouvait s'arracher de cette porte.

Dans le même moment, une horloge sonna trois coups dans le lointain.

— Trois heures, dit-il; pourvu qu'ils puissent tous être prévenus avant ce soir!

Et il s'élança vers la porte.

Au moment d'en atteindre le seuil, il se retourna cependant, et tendant vers le cabinet sa main que la colère amassée au fond de son cœur rendait tremblante:

— Traître! dit-il d'une voix qui s'infiltrait à peine entre ses dents serrées, tu ne jouiras pas de ta trahison! et fasse le ciel que nous ne nous retrouvions jamais tous deux!... Car je t'écraserai comme un reptile!...

Déjà il avait dépassé la porte et suivait un long corridor, au bout duquel était un escalier de service, lorsque, dans la précipitation de sa fuite, il se heurta à quelqu'un qui allait en sens inverse de lui. Ce quelqu'un poussa un sourd grognement de mauvaise humeur, c'était le greffier en chef du tribunal qui revenait.

— Tiens !... C'est toi, citoyen? lui dit-il en écarquillant ses petits yeux; où vas-tu donc si vite ?

— Moi... je... nulle part... citoy... en... Je... je... prends l'air... comme tu vois.

— Ton affaire est faite.

— Ah ! mon affaire...

— Oui. Le citoyen Fouquier a été enchanté de ton travail; dès aujourd'hui tu fais partie de l'administration.

— Eh bien ! à demain, citoyen...

— Comment, à demain? interrompit le greffier en retenant par le bras l'employé, qui s'en allait en toute hâte.

— J'ai très-faim... je vais aller dîner.

— Du tout, du tout, le citoyen Fouquier m'a dit de te faire venir... sans doute pour voir ton visage, pour...

— Et bien ! tu lui diras que tu ne m'as pas trouvé, que j'étais parti.

— Est-ce qu'on peut dire cela au citoyen Fouquier? Ah bien! ce serait du joli !

— Impossible, citoyen, impossible!

— Il n'y a pas d'impossible, quand le citoyen accusateur public ordonne. Ça me retomberait sur le dos.

Il y eut en prononçant ces mots un tel chan-

gement subit sur la physionomie d'ordinaire si bénigne du greffier, que le nouvel employé ne répondit rien. D'ailleurs, ce retard ne devait évidemment être que de quelques minutes, et la résistance était plus que dangereuse.

Le gros homme rond avait repris son gracieux sourire, qu'avait fait disparaître un instant la peur bien légitime de perdre la moitié du traitement conquis avec une subtilité si républicaine.

— Tu as un estomac bien impatient, citoyen, reprit-il; il faut, de toute nécessité, lui apprendre à être plus élastique; ces appétits-là sont incompatibles avec tes nouvelles fonctions.

L'employé avait le visage pâle. Tout son corps frissonnait d'impatience, et ses dents claquaient.

—Je te suis, citoyen, répéta-t-il une seconde fois, je te suis.

Le greffier retourna alors sur ses pas, et reprenant la partie du corridor qu'il venait de traverser, il se dirigea vers le cabinet du citoyen Fouquier-Tinville.

Oh! que le temps qui s'écoulait ainsi était pesant et interminable pour celui qui le suivait par derrière; car chaque minute portait en elle la vie ou la mort.

Un instant, sans que le greffier eût pu s'en apercevoir, il s'était arrêté, se demandant s'il ne valait pas mieux, en face d'un péril si imminent, braver la colère même de l'accusateur public.

— On me ferait arrêter séance tenante, pensa-t-il fort judicieusement; tout espoir de salut serait perdu.

Alors il se résigna et espéra en Dieu.

Au bout du corridor, ils descendirent un petit escalier, traversèrent une salle assez spacieuse, dans laquelle il y avait beaucoup de mouvement et de bruit, et entrèrent dans une autre pièce où deux huissiers du tribunal se tenaient en compagnie d'une dizaine de municipaux.

L'employé tressaillit en respirant cette atmosphère de prison, dont l'odeur mortelle suintait, pour ainsi dire, à travers les murailles et venait glacer le cœur.

Cette pièce, on doit le comprendre à son aspect, précédait le cabinet de Fouquier.

Le greffier en chef, pour lequel les autres agents de service avaient de grands égards, frappa discrètement à la porte du cabinet.

— Entre, répondit presque aussitôt une voix rude et brève.

Le petit homme rond fit signe à l'employé de le suivre et entra.

Il y avait plusieurs personnes dans le cabinet. Ces personnes attendaient des ordres d'arrestation très-pressés. On commençait déjà à arrêter par famille. Fouquier rêvait à en arriver à arrêter par quartiers ; ce qui eût simplifié notablement le travail.

— Citoyen Fouquier-Tinville, dit le greffier d'une voix pateline qui indiquait fort clairement la hiérarchie peu fraternelle des rangs, voici le nouvel employé dont je t'ai parlé.

— Qu'il attende.

Ce mot vint comme une lame acérée frapper le cœur du malheureux. Ses tempes, toutes glacées qu'elles étaient, ruisselaient de sueur. Attendre!... mon Dieu!... attendre!... quand chaque minute écoulée était peut-être mortelle.

Il s'appuya contre un meuble, car il se sentait chanceler de douleur.

— Eh bien ! dit Fouquier à une des personnes qui attendaient, voyons le n° 23 ?

— Au premier étage, citoyen, il y avait deux femmes. Je leur ai demandé leurs noms et je les ai arrêtées.

— Bien.

— Au second, ils étaient cinq.

— A la bonne heure!

— Je les ai arrêtés tous les cinq ; ils dînaient; ils ont demandé pourquoi; je leur ai répondu qu'ils devaient le savoir.

— Très-bien! interrompit l'accusateur public visiblement satisfait. Le troisième?

— Il n'y avait qu'un vieillard; ma foi, j'étais en train, je l'ai arrêté tout de même.

— Tu as bien fait. Le n° 25?

Un autre homme s'avança : il était facile de deviner à sa mine piteuse que sa moisson n'avait pas été aussi belle.

— Je n'ai trouvé en tout que trois personnes, dit-il.

— Dans toute la maison?

— Oui, citoyen.

— Imbécile!... maladroit! recommence encore une fois, et tu feras la quatrième. Mettez sur cette table les *récépissés* de la Conciergerie et allez-vous-en.

Puis tout en jetant dans un grand carton ouvert devant lui les notes qu'il venait de prendre, il dit entre ses dents en forme de conversation avec lui-même :

— Demain, je ferai continuer par les numéros pairs. Cette rue m'a été signalée,

le citoyen voulait me permettre de m'absenter quelques minutes, je...

— T'absenter!... est-ce que je m'absente, moi?

— C'est que, vois-tu, je ne savais pas que...

— Qu'est-ce que tu ne savais pas? répéta le citoyen accusateur en dardant son regard froid et venimeux sur le malheureux supplicié.

— Je ne demandais que quelques minutes, un tout... petit quart d'heure... au plus.

— Je n'ai pas un quart d'heure en huit jours, moi. Je n'aime pas les observations. À sept heures, tu seras libre, pas avant.

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!... murmura le pauvre homme. A sept heures!... c'est la mort!

Et il calcula du regard et de la pensée si, en s'élançant vers la porte, il pourrait fuir sans être arrêté.

Mais il se rappela les municipaux, les huissiers qui attendaient dans la salle voisine, et qui, sur un mot, sur un geste, sur un cri, se jetteraient à sa poursuite. C'était pour lui, et par conséquent pour ceux qu'il voulait sauver, une perte assurée.

Le cachet des âmes vigoureusement trempées est d'embrasser en une seconde ce qui

peut être, ou ce qui ne peut pas être, et de ne point se jeter, victime impuissante et stérile, dans un péril inévitable.

— Seigneur, dit-il tout bas en courbant la tête, vous viendrez à mon aide, n'est-ce pas?

Mais, hélas! dans ces funèbres journées qui virent couler tant de sang innocent et précieux, bien des voix firent cette même prière au Seigneur, et ne furent ni entendues, ni écoutées.

Avant de poursuivre le récit des angoisses que dut éprouver le pauvre Baptistin, pendant ces heures mortelles qu'il eût si bien employées à prévenir ses maîtres, nous devons retourner à la maison du Marais, dans laquelle nous avons laissé le marquis, et rapporter sa conversation avec ses deux nouveaux hôtes.

Dès que le marquis de Savernoy eut congédié Baptistin et Crépaux, il s'avança vers un des deux hommes qui l'accompagnaient.

— Je vous demande pardon, général, lui dit-il, de toutes les précautions dont nous avons dû nous entourer pour cet entretien. Quand ma tête tombera, ce qui est plus que probable, je ne me le cache pas, bien des existences seront menacées ou perdues, car

nous nous tenons tous par la main. La prudence est donc une nécessité.

— Que je comprends et que j'approuve, monsieur.

— Vous vous appelez le général Arthur Dillon; il est juste que vous sachiez nos noms.

Le vieux gentilhomme se retourna d'abord vers le second de ses compagnons :

— Le comte de Montmaur et le marquis de Savernoy.

Le général s'inclina. Le marquis reprit :

— Je sais, général, que vous avez vu avec une douleur grande et véritable la monarchie renversée; je sais que vous n'aimez pas le gouvernement républicain sous lequel quelques ambitieux ont écrasé notre France, si belle et si glorieuse; la France de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de François Ier, de Louis XIV.

— Vous dites vrai, M. le marquis, et je vais vous parler avec la franchise d'un soldat. J'ai pleuré dans mon cœur le trône brisé ; mais la haine de l'étranger m'a fait tirer l'épée du fourreau. J'ai combattu loyalement, comme tout soldat doit le faire quand il est sur un champ de bataille.

— Oui, général, vous vous êtes noblement

battu en Champagne : mais pour récompense de vos services, on vous réserve le sort du général Houchard, de Chancel, de Custine, et de tant d'autres qui ont donné à l'échafaud le reste du sang qu'avait épargné la guerre.

— Je le sais... c'est un sort commun attaché à tous les services loyaux et désintéressés ; l'ingratitude est au cœur de ces héros révolutionnaires , ainsi qu'à ces malheureux soldats dont vous venez de me rappeler les noms ; la Convention nationale m'a intimé l'ordre de venir lui rendre compte de ma conduite. Je suis donc en ce moment plus près de la mort que de la vie; mais je suis aussi fatigué de l'une que désireux de l'autre.

— Général, reprit le marquis, quand on a le cœur d'un soldat, on ne laisse pas la mort venir à soi, on va au-devant d'elle en combattant jusqu'à son dernier jour.

— Ah ! si quelque espérance restait !

— Général, il n'y a que les méchants et les criminels qui ne doivent pas espérer. Je sais que je puis vous parler avec confiance. Allons donc droit au but, car les moments sont précieux; plusieurs de vos amis, qui sont les nôtres, vous ont parlé du coup décisif que nous voulons frapper. Enlever du Temple le

fils de notre roi et le replacer sur le trône de ses pères. L'entreprise est hardie ; c'est ce qui la fera réussir ; nous pouvons réunir en un jour près de mille hommes qui, dispersés dans les différents quartiers, inquiéteront et tiendront sur pied nos ennemis ; nous avons dans le Temple même des intelligences. Plusieurs députés de la Convention doivent nous appuyer et entraîner avec eux cette partie de l'assemblée qui tremble sous le regard des tyrans, mais que tant de sang versé révolte.

Le général Dillon, le front pensif, le regard à moitié voilé par ses paupières méditatives, avait écouté les paroles du marquis de Savernoy.

— Ce serait un beau jour, s'écria-t-il, si l'on pouvait écraser d'un même coup tous ces bourreaux armés de haches que tourmente le vertige de la destruction ; mais, vous le savez, M. le marquis, avant l'heure du combat, on compte bien des cœurs résolus, et l'heure qui sonne ne vous laisse souvent que des défenseurs indécis et craintifs. C'est plus que du courage qu'il faut, c'est de l'audace.

—C'est le secret de la Providence, général. Si Dieu est avec nous, il leur donnera cette énergie ; s'il est contre nous, eh bien ! nous

saurons mourir comme doivent mourir des gentilshommes.

Dillon serra la main du marquis de Savernoy.

— Vous pouvez compter, dites-vous, sur mille hommes à peu près?

— Qui auront à leur tête des chefs intrépides.

— Avec mille hommes bien déterminés on fait de grandes choses.

— Eh bien! général, ce que vos amis m'ont promis de vous pour cette sainte et noble cause, êtes-vous prêt à le faire?

— Oui, dit brusquement Dillon en relevant la tête; à nous de sauver la France qu'on égorge!

— Général, j'ai votre serment.

— Je le jure sur mon épée.

— Comte de Montmaur, dit le marquis d'une voix solennelle, vous avez entendu le serment du général Arthur Dillon.

— Et le général Arthur Dillon, reprit celui-ci, n'a jamais failli à la foi jurée.

Le vieux gentilhomme s'approcha alors de Dillon et à son tour lui tendit la main.

— Si nous devons mourir, lui dit-il avec ce triste sourire qui donnait à sa physionomie

une expression si noble et si résignée à la fois, nous mourrons au moins pour une noble cause et en bonne compagnie, je vous jure.

Le soldat serra affectueusement la main du marquis de Savernoy, puis celle du comte de Montmaur.

— Dieu voit et juge, dit-il.

— Et Dieu protége, ajouta le marquis en levant ses deux bras vers le ciel. Général, reprit-il ensuite après un instant de silence, comme si le vieux gentilhomme chrétien n'eût pas voulu mêler les espérances terrestres à cette prière suppliante adressée au ciel, ce soir les principaux chefs de notre entreprise doivent se réunir; votre place est au premier rang parmi eux. Prenez ce double anneau de fer. A sept heures, dans la rue de la Corderie, il y aura un homme devant la porte de la troisième maison. En passant, vous lui montrerez cet anneau et vous le suivrez. A ce soir, général.

— A ce soir, M. le marquis, et peut-être aurai-je de bonnes paroles à vous apporter.

Le général Arthur Dillon et le comte de Montmaur sortirent par une autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés.

Le marquis frappa deux coups contre une boiserie.

Baptistin et Crépaux entrèrent aussitôt.

— Ma fille? dit le marquis en s'adressant à Crépaux.

— Aucun danger ne menace mademoiselle de Savernoy. Le citoyen Gracchus passe toujours pour le plus chaud patriote de sa section.

— Pauvre Dupuis! comme il doit avoir peur!

— Et toi, Baptistin, as-tu quelque chose de nouveau à me dire?

— Le greffier en chef du tribunal m'a promis sa protection auprès du citoyen Fouquier. Je l'ai aidé dans un travail pressé, ce qui m'a mis complétement en faveur. Il m'attend aujourd'hui.

— Et cet infâme Obrier?

— Oh! M. le marquis, il est bien puissant.

— Cela ne m'étonne pas; c'est le règne des scélérats.

— S'occupe-t-on de nous?... fit le marquis qui venait de s'asseoir.

— Beaucoup, M. le marquis.

— Sait-on quelque chose de précis?

— Ce que j'ai pu entendre est très-vague. Du reste, on parle tous les jours de tant de complots chez le citoyen accusateur, que c'est à ne s'y pas reconnaître.

— Tant mieux! interrompit le marquis de Savernoy.

Et il se prit à réfléchir.

Les deux serviteurs debout devant lui étaient silencieux.

— France, murmura le vieillard à voix basse en se prenant le front à deux mains, c'est la dernière carte sur laquelle va se jouer ta destinée.

Il se leva.

— Allons, mes enfants, redoublons de surveillance et d'ardeur. Crépaux, je me fie à toi pour toutes les précautions à prendre : notre réunion de ce soir sera dans la maison de la rue de la Corderie; c'est la plus sûre. Il faut laisser reposer quelque temps la rue Saint-Jacques ; que tous les hommes soient à leur poste, toutes les armes chargées. Les mots d'ordre et de ralliement sont : *Vaillance* et *Victoire*. Toi, mon vieux Baptistin, il est important que tu retournes au palais de justice. Tu tâcheras de savoir où sont ces papiers dont je t'ai parlé. S'il y avait lieu de nous prévenir de quelque alerte imprévue, c'est à la rue de la Corderie que tu irais tout droit. Épie, écoute et interroge si tu peux.

Quand le marquis de Savernoy fut seul,

il retomba dans ses profondes méditations.

Il laissait sa pensée agitée et brûlante emprunter le langage de ses lèvres et parler tout haut dans le silence qui l'entourait. C'était comme ce murmure indécis que la mer apporte avec la vague qui se traîne sur les galets du rivage.

— Oui, disait-il, il faut se hâter, car le hasard des événements semble s'attacher à déjouer nos projets les mieux calculés; la mort glane autour de nous; et chaque jour fait tomber un des rares soldats de notre pauvre armée. Le moment est favorable; les voilà déchaînés les uns contre les autres, occupés à se déchirer entre eux. En approchant du moment décisif, je sens malgré moi mon cœur qui tremble. Courage, mon cœur!... Courage donc!... L'heure de la délivrance va peut-être sonner.

Oui, le vieux gentilhomme avait raison, les bêtes féroces étaient démuselées. . . . .

. . . .

Nous avons dit l'anxiété et la surprise de Baptistin en écoutant, derrière la porte du cabinet de Fouquier, la voix de cet homme qui connaissait le secret de ses maîtres, et dont il se rappelait enfin les traits; de cet homme

auquel il eût voulu faire rentrer ses paroles dans la poitrine.

Abîmé des faveurs et écrasé de l'exigence du citoyen accusateur public, le pauvre serviteur se résigna enfin et commença le travail qu'il venait de lui ordonner.

Mais avant d'anticiper sur les événements qui suivirent cette journée, retournons vers la pauvre Jeanne, que nous avons laissée en proie au trouble de ses pensées.

La fille du marquis de Savernoy était bien loin de se douter de l'immense danger qui menaçait son père, et de cette infâme trahison qui allait peut-être livrer tant de nobles têtes au bourreau.

Bien souvent seule, car le pauvre Gracchus était employé à sa section presque toute la journée, elle se laissait aller au courant de ses pensées, qui tantôt la plongeaient dans des abîmes funèbres, tantôt, au contraire, la berçaient de songes dorés.

La jeunesse!... Précieux trésor!... source intarissable à laquelle s'abreuve toujours l'espérance! chaînon magnétique qui vous rattache, malgré tout, aux douces illusions de la vie; qui déchire les voiles de deuil pour montrer l'avenir radieux, et qui écarte les tem-

pêtes pour laisser voir l'azur d'un beau ciel! La jeunesse! qui se crée souvent des bonheurs impossibles, mais qui a tant de foi dans le cœur, tant de puissance en elle.

Pourquoi Jeanne de Savernoy est-elle ainsi rêveuse, tenant sa jolie tête blonde penchée sur sa main, et laissant ruisseler en désordre ses cheveux dorés sur son cou et sur son visage? Pourquoi son regard levé plus haut que la terre semble-t-il chercher cette étoile lumineuse qu'on ne trouve que dans le ciel ou dans un rêve?

La solitude ne lui pèse plus, le silence a des murmures qui lui parlent tout bas. Ces bruits incessants de la rue qui si souvent la faisaient tressaillir semblent parfois maintenant n'avoir plus d'échos qui arrivent jusqu'à elle.

C'est qu'une pensée nouvelle germe dans son cœur, palpitante et insaisissable; c'est que sa pauvre âme, qui grelottait toute seule, douloureuse et épuisée, agite ses ailes aujourd'hui.

Cette voix qui lui a dit de si douces et de si nobles paroles, la voix de George retentit et vibre sans cesse en elle. La foi amène la foi; l'espérance appelle l'espérance.

Quand ses yeux se baissent, elle voit George

à ses genoux, les mains jointes, et elle oublie ; pauvre insensée qu'elle est, que George s'appelle *le Montagnard*, et elle, Jeanne de Savernoy. Il y a des pensées qui remplissent tellement le cœur qu'elles ne laissent plus de place à d'autres. Et puis, ce premier élan d'une âme qui commence à vivre, à son insu, souvent dans celle d'un autre, n'a-t-il pas des aspirations étranges et énergiques ? et ne semble-t-il pas que l'on pourrait soulever le monde par la puissance seule de sa volonté ou de sa parole ?

Ainsi était Jeanne ; elle croyait en George, elle croyait en elle. Comprenait-elle toute la force des nouvelles pensées qui la dominaient ? Sondait-elle l'abîme ? Non, le cœur ne raisonne pas si sagement et n'a pas de ces calculs algébriques qui brisent les ailes de la rêverie sous la massue impitoyable de la réalité.

Tout ce que le lecteur en lisant ces lignes peut se dire et penser, elle se l'était dit, elle l'avait pensé.

Alors des larmes involontaires avaient mouillé ses yeux ; mais les larmes sèchent dans les yeux comme la rosée sur les fleurs. Elle se répondait à elle-même : « Je suis heureuse de le voir, voilà tout. » Le mot d'amour

n'avait pas encore erré sur ses lèvres, mais déjà il étreignait son cœur.

Tels ces dissipateurs qui dépensent tout leur or sans jamais regarder au fond de leur bourse, comme si l'heure où résonne la dernière pièce ne devait jamais arriver ; aussi quand leur main fiévreuse se plonge et ne rencontre que le vide, c'est la stupéfaction du désespoir ; les yeux ne s'ouvrent que quand la bourse se ferme.

Oui, semblable elle était à ces dissipateurs, la pauvre Jeanne. La dernière pièce d'or de sa pensée solitaire, elle l'avait jetée à cet amour agenouillé devant elle. Et pour la première fois, la vérité lui apparut, triste et funèbre, comme sont, hélas ! presque toutes les vérités qui chassent du cœur les illusions.

Elle fut tout à coup effrayée comme d'un affreux malheur.

L'amour, cette joie nouvelle, cette vie dans la vie, ne s'offrait à elle qu'avec de longs habits de deuil.

Dans le passé, c'était un pauvre jeune homme, la tête brisée par la balle d'un pistolet ; dans le présent, c'était un de ces hommes, bourreaux de tous ceux de sa race, celui-là même qui avait dit à son père d'une

voix menaçante et terrible : « *Nous sommes ennemis mortels d'instinct et de naissance.* »

Elle devint pâle et elle resta quelques instants muette, immobile, sans pensée, sans regard, pétrifiée, anéantie pour ainsi dire; puis elle se prit le front dans les mains, et, sans prononcer une parole, elle laissa échapper un torrent de larmes. Des gémissements plaintifs soulevaient sa poitrine, et les palpitations de son cœur lui semblaient autant de coups de poignard qui la déchiraient.

— Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu !... murmura-t-elle au milieu de ses sanglots, est-ce bien possible ? Ne me trouviez-vous pas assez malheureuse déjà, assez brisée par la souffrance, assez épuisée par cette torture de chaque jour ? Quelle destinée m'aviez-vous donc faite dans votre suprême volonté? Ma vie n'a eu que des larmes, des douleurs et des angoisses; que vous ai-je fait, mon Dieu ! pour m'avoir ainsi marquée du sceau de votre colère ? Quand vous retiriez à une jeune fille sa mère, l'on m'a toujours dit que vous étendiez sur l'orpheline votre main pour la protéger, et que vous lui donniez votre meilleur regard. Oh ! prenez-moi en pitié, Dieu puissant !... prenez-moi en grâce... je souffre horri-

blement et j'ai peur!... Éloignez de moi ce nouveau calice... j'ai peur !... j'ai peur... vous dis-je. Fermez mon cœur, fermez mon âme, ou alors éteignez mes regards dans mes yeux, éteignez la vie en moi. Je suis à vos genoux... je vous supplie à mains jointes... et je pleure toutes les larmes que vous m'avez laissées!...

La pauvre jeune fille, brisée, haletante, était tombée à genoux, la tête dans ses mains, avec des sanglots, des pleurs et des gémissements.

Ainsi elle resta plus d'une heure, comme devait l'être la Madeleine suppliante au milieu du désert.

Puis, se relevant les yeux égarés, le visage blême et humide, et se frappant la poitrine avec désolation, elle s'écria :

— Pourquoi... pourquoi cette nouvelle torture ? Oh ! mon pauvre couvent!... Jours calmes et tranquilles !... Oh ! ma pauvre amie, où es-tu ?... où es-tu ?... Seigneur !... Seigneur !... faites que George parte !... que je ne le revoie jamais ! ou alors, ne me maudissez pas, mon Dieu, si je me brise la tête sur ces pavés... Je sens que je deviens folle !... folle !...

En prononçant ces derniers mots, elle s'élança vers la fenêtre, qu'elle ouvrit avec un mouvement brusque et convulsif.

Dans le même moment, Gracchus rentrait. Il vit le mouvement et aperçut Jeanne penchée sur la fenêtre.

—Eh bien ! par exemple, dit-il, en voilà une idée... peu heureuse ! Est-ce que tu trouves qu'il fait trop chaud, que tu ouvres la fenêtre?... moi, je grelotte.

Au son de cette voix, Jeanne se retourna et s'adossa contre la fenêtre.

Son visage était si altéré, ses yeux avaient une fixité si effrayante, que le pauvre homme poussa un cri, et, jetant à terre son chapeau qu'il tenait à la main, courut à elle :

—Eh bien! qu'est-ce que c'est?... Eh bien !... ma fille... mon enfant... ma pauvre Jeanne, voyons, qu'est-ce qu'il y a?

Il tremblait, le digne homme, que ce ne fût l'annonce de quelque affreux malheur, et il serrait dans ses bras mademoiselle de Savernoy.

— Voyons... mon enfant, c'est moi, un ami... Gracchus... Dupuis... est-ce qu'il est arrivé quelque chose ? Non, n'est-ce pas ? tu m'as fait une peur... Tu ne réponds pas... est-ce que tu souffres ?... pourquoi ce regard fixe ?... Il y a des sanglots dans ta poitrine... tu as envie de pleurer... mon Dieu !... c'est

tout simple, il y a des jours comme ça, pleure... pleure dans mes bras, pauvre enfant.

Et tout en pleurant, il écartait du visage de la jeune fille ses beaux cheveux qui l'inondaient.

Jeanne écoutait encore sans entendre et regardait sans voir.

Le sentiment douloureux qui lui était monté au cerveau l'enveloppait encore tout entière. Puis peu à peu ses forces l'abandonnèrent, et elle courba sa tête sur l'épaule de Gracchus.

— Ça commence à aller mieux, murmura celui-ci en la soutenant toujours.

Il lui tenait les deux mains.

— Elle est froide comme un marbre ; ça n'est pas étonnant, avec une fenêtre ouverte de ce temps-ci.

Mademoiselle de Savernoy avait fermé les yeux ; elle les ouvrit faiblement et promena son regard autour d'elle ; elle avait peine à reconnaître les objets qui l'entouraient.

— Tu as vu Baptistin... ou Crépaux ?... essaya de dire d'une voix bien tremblante le pauvre Dupuis.

— Je ne sais pas..., répondit Jeanne.

— Comment !... tu ne sais pas ?

— Si... Crépaux est venu.

Le brave homme respira plus librement.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur ? reprit-elle presque aussitôt. Vous savez quelque chose que vous voulez me cacher.

— Du tout... du tout... au contraire... c'est moi qui croyais... parce que quand... je t'ai vue... tu peux te vanter de m'avoir furieusement effrayé. J'ai cru qu'ils étaient tous morts, et nous par-dessus le marché.

Les mains de la jeune fille tremblaient comme si elle eût été en proie à un violent accès de fièvre. C'est qu'en effet une fièvre terrible la dévorait : celle que donne la désolation du cœur.

Gracchus cherchait à deviner la cause de cette atonie et de ces sanglots, dont il sentait la poitrine de la pauvre enfant encore toute gonflée.

— George est venu ? ajouta-t-il plus bas.

— Non... non...

Il y eut alors un intervalle de silence. Jeanne puisa, pour ainsi dire, des forces subites dans son abattement.

Elle appuya sa main brûlante sur le bras de Gracchus.

— M. Dupuis, dit-elle d'une voix brève, il ne faut plus que George revienne ici.

— Pourquoi? exclama le brave homme, qui, n'ayant jamais eu d'enfant, était fort inhabile à lire dans le cœur d'une jeune fille.

— Parce que... parce que je ne veux plus le voir, répondit-elle sans que ses yeux fissent un mouvement et comme se parlant à elle-même.

— Certainement... puisque tu ne veux... plus... on lui dira... mais c'est bien difficile.

—Je vous en supplie!... je vous en supplie! répétait la jeune fille d'une voix qui tremblait sur ses lèvres.

— Du moment... que... C'est fâcheux... car George est puissant; ce peut être un bien bon protecteur, mais aussi un ennemi implacable... et dans ta position... dans notre position...

— Mais vous ne comprenez donc pas?

— Ma foi, non; je te l'avoue, je ne comprends pas. Ensuite, tu sais, il ne faut pas m'en vouloir, ils me rendent si bête à ma section.

Jeanne se retourna complétement en face de M. Dupuis, et attachant sur lui ses yeux fixes et devenus mornes :

— Je l'aime!... dit-elle.

— Ah! fit Gracchus tout ébahi.

Évidemment il n'avait jamais pensé que cela pût arriver.

— Oui!... oui!... répéta la jeune fille les lèvres sèches, la voix ardente; je l'aime... je l'aime...

— Comme donc ça t'est-il venu? interrompit le brave homme de sa voix placide.

— Comprenez-vous maintenant que je ne puis pas le voir... qu'il ne faut pas que George entre ici?... Car tout nous sépare... tout... et l'aimer est un crime!... Vous le savez, lui, le persécuteur de tous ceux de ma race... lui, notre ennemi à tous! et pour lequel ce sang qui coule semble justice et expiation... Ces paroles de tendresse et de respect, d'amour si résigné, de foi si grande, ses regards brûlants, ses mains jointes, sa voix si douce, si humble, tout cela!... tout cela!... il l'apporte à la nièce du citoyen Gracchus, à la jeune fille républicaine comme lui, qui, comme lui... doit avoir dans le cœur la haine instinctive contre tous ces nobles dont il s'est fait le bourreau. Et je l'aime!... moi... moi, la fille du marquis de Savernoy!...

Comme elle avait cessé de parler, accablée par cette énergie soudaine, par cette fièvre du cœur, si loin de sa nature frêle, délicate et maladive, Dupuis la regarda un instant, tout étourdi de ce flux brûlant de paroles qui s'ex-

halait de sa poitrine embarrassée, comme la lave découle d'un volcan.

— Le fait est, reprit-il tout doucement, que vous êtes la fille du marquis de Savernoy, illustre et ancienne famille, tandis que George le Montagnard...

— Oh! ce n'est pas de l'orgueil..., interrompit Jeanne en mettant ses deux mains crispées sur son visage; c'est de la douleur!... du désespoir!...

Il y eut encore un moment de silence; car le pauvre homme ne savait plus vraiment que dire.

Jeanne reprit :

— Vous ne le connaissez pas, vous, M. Dupuis, comme je le connais, moi!... Vous ne connaissez pas cette nature de lion orgueilleuse et sauvage, vous ne savez pas tout ce que cette douceur apparente renferme de colère implacable et terrible!... Oh! c'est un noble cœur... c'est une âme noble!... Mais à côté de ce visage aujourd'hui si bon, de cette voix si suppliante, je le vois encore comme je l'ai vu la première fois, je l'entends encore comme je l'ai entendu la première fois, dans la cabane de Fontevieille, tenant appuyée sur un de ses bras sa pauvre sœur. C'était une menace qui

m'a glacé le cœur et que je n'ai jamais oubliée : « Vous sortez d'ici libres et vivants, nous a-t-il dit, non parce que ma volonté a été de vous sauver, mais parce que cette enfant, à laquelle vous avez demandé asile, est ma sœur ; parce que ce toit sous lequel vous vous êtes réfugiés est celui de mon père. »

— C'est très-bien cela, fit Gracchus.

— Je vous ai dit que c'était un noble cœur ! s'écria Jeanne avec un éclat de voix d'une expression indéfinissable ; mais si vous aviez vu son visage haineux et cruel quand il a ajouté : « Une fois que vous aurez passé le seuil de cette maison, fasse votre destinée que nous ne nous rencontrions plus jamais ! »

— Ça n'est pas encourageant, murmura Dupuis.

Mademoiselle de Savernoy reprit un instant après avec un accent déchirant de désolation :

— Je l'ai déjà dit au couvent de la mère Ursule, Dieu m'a maudite et il m'abandonne !...

— Pourquoi donc cela ?... pourquoi donc cela ?... Te maudire, pauvre enfant du bon Dieu, si douce, si bonne ; est-ce que c'est possible ?

— Sang et larmes, voilà ma vie. Ah ! pour-

quoi ne m'ont-ils pas tuée à Orange?... je ne souffrirais pas comme je souffre.

Gracchus l'avait prise dans ses bras et serrait sur sa poitrine sa blonde tête inondée de larmes.

— Jeanne!... ma pauvre enfant!... disait-il d'une voix toute pleine aussi d'émotion mal contenue, ne pleure pas ainsi.

— Oh!... laissez-moi pleurer... murmura la pauvre fille au milieu de ses sanglots, cela me fait tant de bien; sans cela j'étoufferais...

— Eh bien! oui, reprit Gracchus avec cette affection paternelle qui est toujours au fond des bonnes âmes, pleure, pauvre petite... les larmes soulagent. Vois-tu, tout ça se calmera: c'est un moment à passer.

Alors, le cœur de la malheureuse enfant se fondit en un torrent de larmes qui étanchèrent un instant la fièvre dévorante de son désespoir.

Elle releva la tête, écartant ses cheveux mouillés de pleurs:

Un instant après, elle dit d'une voix plus calme:

— J'ai dû vous paraître bien folle... bien insensée, mon bon M. Dupuis. Oh! j'ai bien souffert! Si vous étiez rentré quelques minu-

tes plus tard, vous m'eussiez peut-être trouvée brisée sur le pavé.

— Bon Dieu!... Seigneur!... tu as bien raison... Tu es folle!... Je ne te laisserai plus seule, je t'emmènerai avec moi à la section. Ça ne se fait pas, mais tant pis!

— Mon bon M. Dupuis, je vous parle comme je parlerais à mon père... J'ai le cœur déchiré, voyez-vous, mes forces sont épuisées, je demande à mourir; car je sens comme le pressentiment d'horribles événements. Je sais bien que George deviendra un implacable ennemi, et que l'inimitié d'un républicain comme lui, c'est la mort; mais que voulez-vous? Quand il est là, tout mon sang crie en moi. En un jour, Dieu et George m'ont appris toute la vie du cœur!... Une jeune fille ne sait pas ce que c'est que l'amour; c'est en étant aimée comme George m'aime qu'elle l'apprend. Oh! quand ce n'est pas le plus grand bonheur, c'est un affreux désespoir!

— Nous tâcherons d'arranger tout cela, dit M. Dupuis, que le calme apparent de la jeune fille avait un peu remis de toutes ses émotions. Il commence à se faire tard, il faut espérer qu'il ne viendra pas aujourd'hui.

— Je l'espère, répéta Jeanne avec un gros

soupir en appuyant sa tête sur le dos de sa chaise.

Gracchus, qui la regardait, hocha la tête.

— Voilà une espérance bien douloureuse, murmura-t-il tout bas. Décidément la fatalité s'en mêle.

Il alla à elle, et appuyant ses deux mains sur sa tête inclinée :

— Tu sais, ma pauvre enfant, lui dit-il, qu'il y a des moments dans la vie où il faut beaucoup de courage et de forces.

Dans le même instant, il aperçut la fenêtre qui était restée ouverte.

— Voilà une bien grande imprudence, murmura-t-il en allant la fermer au plus vite ; si quelqu'un nous a entendus, nous sommes perdus !

La nuit était presque entièrement venue et balançait dans l'air ses longs voiles noirs à demi déployés. Dans la maison, tout était silence, et l'on entendait la respiration de la jeune fille qui glissait sur ses lèvres comme un gémissement plaintif. Dupuis était assis à côté d'elle et tenait ses deux mains. C'était un triste et touchant spectacle.

Tout à coup, sans transition aucune, Gracchus sentit les deux mains de Jeanne tressail-

lir. Sa tête se releva brusquement, et elle se pencha en avant en étendant un de ses bras vers la porte.

— C'est lui!... c'est lui!... dit-elle d'une voix altérée.

— Je t'assure, Jeanne, que je n'entends rien, fit Dupuis, qui écoutait avec la plus scrupuleuse attention.

— Vous n'avez que vos oreilles pour entendre, moi j'ai mon cœur. C'est lui!... c'est lui!... vous dis-je; oh! M. Dupuis!... M. Dupuis!...

Parlant ainsi, la pauvre enfant joignait ses mains avec une expression suppliante.

En effet, quelques secondes s'étaient à peine écoulées qu'on entendit distinctement des pas dans l'escalier.

— Elle avait raison, dit tout bas Gracchus, je commence à entendre aussi. Que faire?... Allons, Jeanne, du courage.

Mademoiselle Savernoy, haletante d'émotion, les joues couleur de feu, avait les yeux fixés sur la porte; toute son âme s'y était élancée. Sa voix disait : « Qu'il n'entre pas! » et son cœur murmurait en elle : « Le voir!... le voir!... »

Combats intérieurs!... lutte impossible!...

pour laquelle Dieu n'a pas donné de force à notre pauvre humanité!

Gracchus avait ouvert la porte, et George venait d'entrer.

Étrange contraste de la vie! le visage du jeune républicain était radieux et rayonnant.

C'est que la journée avait été bonne. Le comité de sûreté générale, joint au comité de salut public, frappait enfin un grand coup.

George avait tonné avec une énergie sauvage qui avait surpris les plus mâles et les plus hardis, et Robespierre, en lui serrant la main, lui avait dit :

— Si la France comptait bon nombre de patriotes comme toi, la patrie serait sauvée.

Le jeune Montagnard, sans s'en douter, devenait un instrument dans la main de l'ambitieux dictateur.

— Bonjour, citoyen Gracchus, dit-il en entrant, salut et fraternité.

Il alla à la jeune fille et lui tendit la main.

— Bonjour, ma belle Marianne; bonjour, mon étoile; comme tes mains sont brûlantes, citoyenne! es-tu malade?

— Oui... justement, s'empressa de dire Gracchus, ma... nièce est toute souffrante aujourd'hui.

—Vous souffrez?... dit George en s'asseyant près d'elle et en l'attirant à lui.

— Ce ne sera rien, balbutia Jeanne, dont le cœur battait violemment, et qui avait peine à respirer.

— Marianne, lui dit le jeune homme plus tendrement encore en lui baisant les deux mains, quand donc me donneras-tu le droit de t'appeler la citoyenne George? Vois-tu, ce jour-là j'amènerai à tes pieds comme des esclaves et de doux agneaux ces fiers républicains dont le nom seul fait trembler.

La pensée de Jeanne était tout entière recueillie en elle. Les paroles frappaient son oreille, mais elle ne les écoutait pas, elle s'écoutait elle-même.

— George, murmura-t-elle d'une voix triste, il s'est encore versé bien du sang aujourd'hui?

— Voilà bien les femmes, reprit George en jouant avec une mèche dorée des cheveux de la jeune fille; charmante républicaine à l'eau de rose. Oh! je conçois cela; car, moi qui suis un homme, je te l'ai dit : souvent j'ai senti mon cœur faillir et reculer.

Involontairement Jeanne lui serra la main.

— Il a fallu que deux voix puissantes, la patrie et la liberté, m'entraînassent en me

montrant du doigt l'avenir; mais vois-tu, Marianne, ici le monde est tout entier dans un regard de tes yeux. Oh! qu'ils sont heureux ceux dont la patrie est calme et tranquille, et qui peuvent vivre toutes les heures de leur vie à aimer et à chérir. Nous! nous sommes nés sous une triste étoile; la fatalité nous a jetés au milieu d'un monde corrompu et flétri, que nous voulons relever de sa corruption et de ses souillures. La lutte est rude, elle est sanglante, Marianne, mais la moisson sera belle.

Pendant tout le commencement de cette scène, Gracchus avait été chercher une petite lampe qu'il avait allumée; car l'obscurité était devenue si grande qu'on se voyait à peine dans la petite chambre.

Le jeune républicain était devant mademoiselle de Savernoy. Il secoua sa tête avec une expression mélancolique, puis ajouta :

— Que vous êtes belle, ma Marianne, avec votre teint ainsi pâle et votre front rêveur! Que je vous aime!... Tenez, ne parlons plus de cela; ici je ne suis pas George le Montagnard, George le républicain, je suis George l'amant, George le bienheureux.

Et il baisait l'une après l'autre les mains de la jeune fille.

Jeanne leva doucement sur lui ses yeux bleus, dont les cils étaient collés les uns aux autres par les larmes qu'elle avait versées.

— Comment, dit-elle, ne pas reporter malgré soi sa pensée vers ces tristes tableaux qui frappent les yeux à chaque heure du jour et vers ces gémissements funèbres qui retentissent de toutes parts?

George l'interrompit.

— Sais-tu, citoyenne, que tu frises la royaliste, la ci-devant, en plaignant ainsi, comme d'innocentes victimes, ceux que la justice nationale condamne? J'ai bien envie de vous faire arrêter, mademoiselle la suspecte.

— Je suis femme, George.

— Et je t'aime comme j'aimerais un ange, Marianne, je te le dis... Ne parlons plus de cela. N'est-ce pas, citoyen Gracchus, les femmes ne peuvent pas nous comprendre? Je ne suis pas de ceux qui admirent Théroigne de Méricourt.

— C'est un monstre, interrompit Jeanne d'une voix forte et vibrante.

Gracchus s'était rapproché; il était évidemment dans un état d'inquiétude très-prononcée.

— Tu as bien raison, citoyen; mais...

Marianne est parfois... fort étrange. Ce sont les nerfs, pour sûr ; il y a eu de l'orage toute la journée... C'est que si le citoyen George ne nous connaissait pas tous deux comme il nous connaît, il pourrait croire...

— Je crois, citoyen Gracchus, que tu es un bon patriote, un cœur éprouvé.

— Mais certainement, continua Gracchus, qui paraissait très-satisfait de son allocution ; j'ai fait mes preuves. Mais elle !... c'est mal !... Oui, citoyenne ma nièce, apprends qu'on en a condamné qui n'en avaient pas dit davantage... et on a bien fait. Apprenez... non... apprends aussi...—c'est que, vois-tu, citoyen, je ne la tutoie pas quand je suis fâché, — apprends aussi que la justice nationale est une fort belle chose, et le comité de salut public, le tribunal révolutionnaire, deux grandes institutions... deux... très-grandes institutions... comme je dis tous les jours à ma section.

Et comme le jeune républicain n'avait pas les yeux tournés de son côté, il se hasarda à faire à Jeanne des signes télégraphiques fort expressifs.

Mais la jeune fille, tout entière plongée en elle-même, n'entendait rien que les palpitations de son cœur, ne voyait rien que le cor-

tége douloureux de ses pensées qui passait devant ses yeux avec de longs habits de deuil.

Elle tenait une des mains du jeune Montagnard serrée dans les deux siennes.

— George... George..., dit-elle en se penchant vers lui, et en noyant son regard dans le sien, les pensées qui me sont venues aujourd'hui ne vous viennent-elles pas quelquefois aussi? Quelquefois ne vous dites-vous point qu'ils peuvent ne pas être coupables et criminels, ceux que vous condamnez ainsi seulement parce que la volonté de Dieu les a fait naître dans un château au lieu que ce soit dans une cabane? Ne vous dites-vous pas que ces proscriptions qui frappent tant de têtes à la fois, et font des enfants d'une même patrie des exilés ou des morts, sont peut-être... peut-être, George, des crimes ineffaçables dont vous chargez votre conscience?

Sa voix tremblait pendant qu'elle parlait ainsi, et sa tête était si près de celle du jeune Montagnard que sa respiration oppressée lui effleurait le visage comme un souffle brûlant, et que ses cheveux, dont l'humidité du soir avait défrisé les boucles, se mêlaient à ses vêtements.

— George... mon ami... vous, si bon, si généreux, au cœur si noble et si pur, ne vous êtes-vous jamais dit cela ?... et n'avez-vous pas tremblé en vous-même ?... N'avez-vous pas senti tout ce sang versé vous rougir les mains et vous inonder le cœur?...

— Oh !... ne parlez pas ainsi !... ne parlez pas ainsi, Marianne !... murmura George en se frappant le front ; ne semez pas le doute dans mon âme ; ce serait affreux !...

Il se leva et s'écria d'une voix dont l'accent avait quelque chose de fiévreux :

— Non !... je ne veux pas douter... je ne doute pas... je crois aveuglément !... je crois, citoyenne, que les hommes qui acceptent de grandes missions sont les élus de la destinée, les apôtres de la vérité.

— Certainement... certainement..., répéta Gracchus, qui commençait à trembler de tous ses membres, ce sont les élus... de... la destinée, les... apôtres de la... vérité !...

— Je crois, continua George, qui marchait à grands pas, que bien des voix se chargeront de malédictions et de haine, mais qu'une seule les vengera de toutes : la voix de la postérité.

— Ah !... mon Dieu !... mon Dieu !... mur-

mura Jeanne bien bas dans la désolation de son cœur, vous êtes cruel !...

Le jeune homme se rapprocha d'elle et lui dit avec douceur :

— Je t'aime trop, Marianne, pour pouvoir t'accuser, et je comprends que le cœur d'une femme, tout d'amour et de miséricorde, ne soit pas à la hauteur de ce sang répandu pour le salut de tous.

Sa voix changea tout à coup d'expression.

— Vois-tu, Marianne, quand un bloc de pierre ou de granit barre le chemin, pour se frayer une route, on en disperse les débris de tous côtés ; pour creuser dans une génération le sillon de la liberté, il faut aussi que la pioche et la hache y passent.

— Tu parles comme un livre, s'écria Gracchus, qui tenait beaucoup à faire le contre-poids par son enthousiasme.

George s'était assis devant la jeune fille. Un de ses bras était appuyé sur une petite table qui était sur la gauche, et sa main y prit machinalement une feuille de papier qu'il se mit à tourner entre ses doigts.

Sur cette feuille de papier, quelques lignes étaient écrites. C'étaient des pensées échap-

pées au cœur de Jeanne pendant des heures de rêverie et de solitude.

L'écriture de Jeanne attira, par une puissance magnétique, le regard du jeune républicain ; et il se mit à lire lentement :

« Dieu nous a donné la vie pour nous apprendre à souffrir, le cœur pour nous apprendre à aimer, l'espérance pour nous apprendre à croire. »

— C'est ta main, Marianne, reprit-il, qui a tracé ces lignes? Je n'avais jamais vu ton écriture, mais je l'aurais reconnue entre toutes. Tu aurais dû ajouter : « et l'amour est un trésor de notre âme qui nous apprend le bonheur. »

Mademoiselle de Savernoy répondit par un de ces sourires qui sont les larmes des lèvres.

Gracchus allait et venait, se levait, s'asseyait. Il était dans une agitation extrême, car il voyait à chaque minute le visage de Jeanne s'assombrir davantage, et il entendait pour ainsi dire le tremblement de son âme tressaillir au fond de sa poitrine.

— Encore une séance comme celle-ci, murmura-t-il tout bas, et elle fera mieux de tout lui dire depuis A jusqu'à Z.

Il se mourait d'envie d'animer la conversation, et de lui donner un tour plus patriotique; mais la nature ne l'avait pas fait beau parleur, et il avait déjà épuisé tout son répertoire républicain.

Un bon génie vint évidemment à son secours en cette importante occasion, et lui souffla à l'oreille une phrase empreinte du civisme le plus épuré.

Aussi, sans s'inquiéter de ménager une transition, il s'écria tout à coup :

— Les sections s'agitent, sais-tu cela, citoyen George ? Le tumulte de la Convention rejaillit sur les masses. On ne sait pas ce que tout cela veut dire, et la désunion s'en mêle.

— On le saura bientôt, interrompit le jeune Montagnard.

Mais Gracchus n'avait pas fini sa phrase, ce qui fit qu'il continua sur le même ton :

— Ceux-ci s'arrachent les numéros du *Vieux Cordelier* et crient : « Vive Camille Desmoulins ! » Ceux-là sont hébertistes; d'autres, au contraire, dantonistes ; c'est à ne s'y plus reconnaître. Qu'on y prenne garde, ça finira mal, les passions bouillonnent, et le salut de la patrie n'a rien à faire dans toutes ces querelles particulières.

On le voit, la phrase était assez complète et aurait pu tenir sa place à toutes les tribunes.

Le jeune Montagnard se leva, et, frappant fraternellement sur l'épaule du pauvre Dupuis, qui était encore tout essoufflé de son morceau d'éloquence :

— Tu as mis le doigt sur la plaie, citoyen Gracchus.

— Je crois avoir... mis, comme tu dis...

— Les partis ambitieux et égoïstes s'agitent entre eux, et cela au profit de sourdes conspirations qui ont pour but de renverser la république; mais les bons patriotes veillent, et sauront anéantir les ultrarévolutionnaires aussi bien que les royalistes. Tu peux dormir en paix cette nuit, Gracchus, demain tu verras, si nous sommes énergiques.

—Ah! je puis dormir en paix ? dit Gracchus qui écoutait de ses deux oreilles.

— Oui, oui... mais il n'en sera pas de même de Vincent, de Ronsin, de ce misérable Hébert et de Monmoro, l'aboyeur éternel de la section Marat; ils iront rejoindre leurs amis Bazire et Chabot.

— Diable... diable... il paraît qu'on n'y va pas de main morte.

— Il faut débarrasser le chemin de tous ces

brouillons venimeux qui s'entendent avec la coalition!...

Gracchus était lancé; il avait réponse à tout.

— Oui... oui, reprit-il d'une voix haute, il faut débarrasser le chemin.

— Si la journée a été orageuse, la nuit ne sera pas stérile, ami Gracchus; en outre des arrestations dont je te parle, il y en a une autre dont l'importance est immense.

— Ah!... ah!... une autre... il y en...

— Celle d'un certain ci-devant marquis de Savernoy.

— D'un certain ci-devant mar... mar..., répéta Gracchus pétrifié.

Jeanne s'était levée, et, comme si tout son sang eût été arraché de ses veines, elle devint plus blanche qu'une morte. Elle voulut aller à George, mais ses pieds restèrent cloués au sol.

Gracchus, de son côté, serait tombé à la renverse s'il ne se fût retenu d'une main à la table.

— Ce Savernoy, reprit George qui ne s'apercevait pas de l'effet foudroyant de sa nouvelle, était un des conspirateurs les plus dangereux; ses projets audacieux avaient des ramifications par toute la France.

— Es-tu... bien... sûr... citoyen... que...? balbutia Gracchus, dont le visage était aussi devenu effroyablement pâle.

— Ils seront tous pris ce soir comme dans une trappe, sans qu'il en échappe un seul. Je m'en rapporte à Obrier.

Jeanne, le cou tendu, le corps frissonnant, écoutait avec l'anéantissement du désespoir. Le sentiment de la vie s'éteignait en elle.

— Obrier !... murmura-t-elle , oh ! c'est vrai !...

Le front de Gracchus était inondé de sueur. Cette nouvelle inattendue l'avait frappé si subitement, qu'il se révoltait contre elle et ne voulait pas y croire.

— Et c'est... cette... nuit..., reprit-il d'une voix haletante.

— A l'heure qu'il est, ils sont tous arrêtés. Cette fois-ci, malgré son audace et son adresse habituelles , cet aristocrate damné ne nous échappera pas.

Mademoiselle de Savernoy s'était affaissée sur elle-même, son regard levé vers le ciel s'était éteint dans ses yeux, et ses mains jointes, échappées l'une de l'autre , étaient retombées le long de son corps, lourdes d'un poids mortel ; un faible gémissement s'exhala de sa poi-

trine, elle tomba comme une masse inerte sur le plancher.

Au bruit qu'elle fit dans sa chute, George se retourna et s'élança vers elle en poussant un grand cri.

— Dieu du ciel !... dit Gracchus en se tordant les mains, c'en est donc fait !... Pauvre... pauvre enfant !...

Le jeune Montagnard tenait dans ses bras Jeanne évanouie ; aucun souffle ne passait plus par ses lèvres glacées.

— Elle est morte !... elle est morte !... cria George en appuyant ses lèvres ardentes sur son front décoloré.

— Ce serait un bonheur..., murmura en lui-même Gracchus, qui tenait dans ses mains les mains de la pauvre évanouie.

Le jeune homme s'était agenouillé à terre ; le corps de Jeanne était ainsi à moitié soulevé, et sa tête appuyée sur un des genoux de George.

— Marianne !... Marianne !... répétait-il d'une voix douloureuse en écartant les cheveux des tempes de la jeune fille, et en posant tour à tour ses mains sur son cœur, qui avait cessé de battre, et sur ses joues plus froides que la pierre. De l'eau !... citoyen Gracchus...

de l'eau !... pour lui baigner les tempes et le visage.

— Oh ! ce ne sera rien, citoyen George... je t'assure que ce n'est rien... Elle est souvent sujette à ces évanouissements. Je voyais bien tout à l'heure qu'elle n'était pas dans... un état naturel... tout ce qu'elle disait... quelque chose l'aura effrayée aujourd'hui... je ne sais pas quoi.

— Mais ses mains sont roides et froides...

— Je vais la déshabiller, citoyen George, et la mettre sur son lit. Tenez... non, tiens, je n'ai plus la tête à moi ; pendant que je vais tout préparer, elle sera à merveille sur ce canapé ; il est un peu dur, mais ça ne fait rien.

George enleva mademoiselle de Savernoy dans ses bras et la déposa sur le canapé. Certes à la voir on eût dit qu'elle était morte.

— Tu es sûr, citoyen Gracchus, qu'il n'y a pas de danger?

— Très-sûr... je suis un peu médecin. C'est le sang qui monte... qui... descend... qui s'arrête...

Le jeune homme, debout devant elle, la regarda un instant. Puis, prenant ses deux mains il les porta toutes les deux à ses lèvres.

— Adieu, Marianne ! dit-il, comme si la

jeune fille eût été en état de l'entendre. Belle et pâle comme te voilà, immobile et calme au milieu de cette tempête terrible qui hurle autour de toi, tu ressembles à cette étoile resplendissante qui luit à travers un orage. Oh! oui, ton âme est trop pure, ton cœur est trop bon; pourquoi es-tu née dans ces temps révolutionnaires?

Il se pencha sur elle, et il sentit sous sa main ce premier tressaillement de la vie qui revient; il souleva à moitié ce visage endormi où le sang commençait à circuler.

— Tu es née, ma Marianne, reprit-il, pour être une blanche apparition au milieu de tant de désastres, comme la colombe au milieu du déluge; tu es née pour apporter une foi nouvelle, une force sans limite, un courage sans hésitation au soldat de la liberté. Tu es née pour être l'ange de ma vie, la voix qui me soutient, le cœur qui me console. Je t'aime, Marianne, de tous les amours que Dieu a mis sur la terre; comme un frère, si tu l'ordonnes; comme un amant, si tu le permets. Ta main est moins froide... tes yeux se rouvrent... je n'ai plus peur... Adieu, Marianne.

Et le jeune Montagnard sortit après avoir tendu la main au citoyen Gracchus.

— Dieu du ciel ! il est parti !... dit le pauvre homme en écoutant s'éteindre dans l'escalier le bruit des pas de George. Quelle affreuse nouvelle !... Cela est-il possible ?... Oh ! non... Savernoy, mon vieil ami !... ce serait le dernier coup !...

Jeanne avait ouvert les yeux. Elle regarda un instant autour d'elle, et ne voyant que Gracchus, le visage accablé, les yeux trempés de larmes, elle porta à la fin ses deux mains sur sa poitrine et se leva toute droite.

— Oh ! je me souviens !... je me souviens !... dit-elle d'une voix tremblante ; mon père !... mon père !... arrêté !... mort, peut-être ! Il faut courir !... l'avertir... le sauver !... Oh !... mes forces... Je ne puis pas... mon Dieu !... je ne puis pas !

La pauvre jeune fille, emportée par cet élan douloureux de son cœur déchiré, avait fait quelques pas dans la chambre, chancelante, éperdue, et elle fût infailliblement tombée, si Gracchus n'eût pas été là pour la soutenir.

— Tu ne peux pas, toi, Jeanne, lui dit-il d'une voix brève et oppressée ; mais moi... je puis... Il ne faut pas croire que j'ai peur dans ces occasions-là... au moins. Je vais aller... vois-tu, à l'endroit qu'il nous a indiqué...

Tiens, appuie-toi contre ce fauteuil pendant que je vais chercher sur le mur.

Et tout en parlant ainsi, il allait avec la petite lampe à tous les coins de la chambre et lisait les mots tracés sur la muraille.

— Je courrai... tant que je pourrai... Mes jambes sont petites... mais elles sont bonnes... Ah!... les gredins!... ils me prendront avec lui... par-dessus le marché... c'est sûr; ils me couperont le cou... Où est mon chapeau?... Qu'est-ce que ça me fait? J'aurai là, avec moi, mon vieux Savernoy... Si j'ai peur, il me donnera du courage!... mais toi... pauvre Jeanne, que deviendras-tu? que deviendras-tu?

Il lui prit les deux mains et l'embrassa.

— Allons donc! est-ce que Dieu n'est pas là?..

— Courez... courez bien vite!... dit la pauvre enfant qui s'appuyait toute frissonnante au dos du vieux fauteuil.

Gracchus avait ouvert la porte. Au moment où il se retournait pour faire un dernier signe d'adieu, il vit Jeanne à genoux.

— Tout n'est pas désespéré, dit-il, nous avons la prière d'un ange et la bonté de Dieu!

XVII

La nuit descendait lentement du ciel. Six heures avaient sonné ; et dans la vieille rue de la Corderie, que n'éclairait plus aucune lanterne, des hommes arrivaient un à un et disparaissaient bientôt dans l'obscurité.

Ces hommes étaient ceux auxquels le marquis de Savernoy avait donné rendez-vous, ceux que Charolais avait promis de livrer au citoyen Antoine Obrier.

Cette réunion ne se composait que de quinze à vingt personnes tout au plus ; mais c'étaient

les chefs. Tous se touchaient la main en entrant, plutôt par serment muet de fidélité que par sentiment d'affection.

La salle était assez spacieuse. Elle avait été autrefois lambrissée : mais les lambrissures rongées par les vers, déchirées par l'humidité, pendaient en lambeaux le long des murs comme les membres d'un corps mutilé.

Répéter ce qu'ils se dirent, ce serait raconter ces éternelles espérances de toutes les conspirations, ces plans si laborieusement combinés, que le hasard du plus petit événement imprévu vient renverser d'un souffle, ce serait répéter encore ces mêmes élans d'enthousiasme, ces mêmes cris suprêmes de fidélité, dont l'écho stérile, hélas ! allait mourir dans leurs cœurs. Illusions de nobles âmes; cris de dévouement et de courage qui devaient s'éteindre dans le sang!

Tout à coup un tumulte de voix se fit entendre.

Celui qui parlait cessa de parler, et tous les assistants, silencieux, attentifs, se penchèrent pour écouter. Simultanément toutes les mains cherchèrent des armes cachées sous les vêtements; toutes les respirations s'arrêtèrent dans les poitrines; car chacun de ceux qui étaient

là savait que le doigt de la Mort pouvait le toucher au front à chaque heure du jour ou de la nuit.

Quand on attend ainsi, chaque seconde devient un siècle.

A ce tumulte de voix, rapide, désordonné, succédèrent des pas précipités.

— Allons, messieurs, dit le général Arthur Dillon, nous ne nous laisserons pas, je suppose, prendre comme des moutons. Que la vie de chacun de nous emporte avec elle la vie d'un ennemi!

— Silence! fit le marquis de Savernoy, dont la voix grave ne trahissait aucune émotion.

A travers la porte, on entendait déjà comme des haletations fiévreuses, épuisées, et une voix qui n'avait presque plus rien d'humain cria :

— Ouvrez! ouvrez!

En même temps les mains, les bras, le corps d'un homme s'accrochaient à la porte.

— C'est la voix de Baptistin !... s'écria le marquis en s'élançant.

En une seconde la barre de fer qui était en travers de la porte tomba; la clef massive et rouillée tourna trois fois dans la serrure, et la porte s'ouvrit.

Alors parut Baptistin, le visage décomposé,

les lèvres livides. Il s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— Oh! j'arrive à temps..., dit-il.

— Qu'y a-t-il donc, Baptistin?.,.

— Pardon... M. le marquis... ma... voix... s'éteint... Fuy...ez... fuyez !...

Le marquis de Savernoy soutenait dans ses bras le vieux serviteur, qui avait essayé de se relever, mais dont les membres chancelaient, brisés par la rapidité de sa course.

— On vous... a trahis... Fuyez... vous dis-je... Obrier... des soldats...

— On nous a trahis !... s'écria le vieux gentilhomme dont les yeux étincelèrent et dont le regard, rapide comme l'éclair qui sillonne la nue, parcourut tous les visages qui l'entouraient.

La respiration revenait un peu à Baptistin.

— Oui !... oui !... reprit-il, il y a... un traître... il est ici !... il est ici !... Mais au nom du ciel... partez !... partez !... je vous dis... que la mort arrive.

— Crépaux, dit le marquis de Savernoy d'une voix forte, que toutes les issues soient fermées, toutes les lumières éteintes, tous les chemins barrés, qu'on aille aux écoutes, puis reviens dans cette salle avec tous nos hommes.

Maintenant, ajouta-t-il d'une voix vibrante, que personne ne sorte !...

Et il alla se placer en travers de la porte, tenant un pistolet dans chacune de ses mains.

— Calme tes inquiétudes, mon brave Baptistin ; Dieu n'a pas voulu que la lâcheté d'un seul pût causer la mort de tous. Messieurs, aujourd'hui le marquis de Savernoy répond de vous. Maintenant, Baptistin, parle.

Le vieux serviteur se releva.

Ses membres tremblaient moins, et le souffle de la vie sortait moins oppressé des cavités de sa poitrine ; mais de larges ruisseaux de sueur coulaient sur son visage.

— Ce matin... j'étais... vous savez, au palais de justice; deux hommes... sont entrés... L'un était Obrier... l'autre, je ne me rappelle... pas l'avoir jamais vu... mais maintenant, entre mille... je le reconnaîtrai...

Et en parlant ainsi, Baptistin, dont les dents claquaient entre elles, interrogeait du regard les têtes groupées autour de lui. Mais une seule lampe pendait à la voûte de cette salle et éclairait à peine les visages. S'il en eût été autrement, on eût pu voir peut-être une pâleur subite blanchir le visage d'un des assistants.

— Continue, Baptistin, reprit la voix calme

et impassible du marquis au milieu du silence qui avait succédé aux paroles du vieux serviteur.

Baptistin, comme fait une vipère qu'un pied imprudent a touchée, se releva de toute sa hauteur. Il y avait, sur son visage sillonné par l'épuisement qui l'accablait, une expression que ni pinceau ni plume ne pourront jamais traduire.

Autour de lui tous étaient silencieux et écoutaient.

— Il est ici !... reprit-il avec un frémissement dans les lèvres et dans la voix ; car j'ai collé mon oreille contre la porte du cabinet dans lequel ils s'étaient enfermés... et... j'ai tout entendu. Obrier lui disait que son absence pourrait peut-être donner des soupçons et empêcher que la réunion projetée n'eût lieu. Est-ce vrai ? Toutes les portes des maisons de la rue de la Corderie doivent être interceptées... et la fuite impossible..,

Baptistin prononçait ces derniers mots, lorsque Crépaux entra. Quatre hommes étaient avec lui.

— Les issues sont fermées, dit-il, les chemins barrés, les lumières éteintes ; nul bruit ne se fait encore au dehors.

— C'est bien, répliqua le marquis; entrez tous. Crépaux, remets cette barre de fer en travers de la porte et attache les crampons.

Quand cet ordre fut exécuté, le marquis de Savernoy s'adossa contre la porte fermée :

— Baptistin, reprit-il en élevant la voix, tu crois pouvoir reconnaître l'homme que tu as vu ce matin et qui parlait ainsi ?

— Oui, M. le marquis.

Tous les bras se levèrent à la fois menaçants et terribles, et toutes les voix répétèrent comme eût fait une seule :

— Où est le traître? où est le misérable qui nous a livrés?...

— Messieurs, dit le marquis, que chacun de vous se place sur une même ligne. Baptistin, prends cette torche, allume-la, et regarde-nous tous au visage.

Baptistin saisit une des torches qui avaient été jetées pêle-mêle près de la porte, et l'approcha de la lampe; mais sa main tremblait si convulsivement qu'il ne put parvenir à l'allumer. Crépaux s'approcha et vint à son aide.

Aussitôt que la flamme se mit à étinceler en criant, Baptistin s'élança, et, le front pâle, les yeux ardents, promena sur tous les visages

son flambeau investigateur, s'arrêtant devant chacun muet et frissonnant.

C'était un spectacle solennel et terrible. Tous ces visages immobiles, éclairés les uns après les autres par la flamme bleuâtre de cette torche de laquelle découlaient des gouttes de feu pour marquer son passage, et cet homme, le bras tendu, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, demandant à ce silence et à cette immobilité le traître qui se cachait sous un masque hypocrite.

Il marchait... il marchait... et le marquis de Savernoy suivait chacun de ses pas et chacun de ses regards.

Tout à coup Baptistin recula et poussa un cri.

— Le voilà !... le voilà !... dit-il.

La foudre fût tombée au milieu de la salle, qu'elle n'eût pas produit un effet plus terrible.

Un cri d'écrasante indignation répondit à l'exclamation du vieux serviteur.

— Moi !... moi !... dit sans changer de visage celui devant lequel s'était arrêté Baptistin.

— Oui !... toi !... toi !... traître ! reprit l'autre.

— Le comte de Versant!... murmura le marquis de Savernoy.

— Cet homme ne sait ce qu'il dit, répliqua le comte de Versant en arrachant la torche des mains de Baptistin, et en la tenant devant son visage avec une audace étrange.

— Oui! toi!... toi!... Je te reconnais..., répétait Baptistin immobile devant lui, je te reconnais!...

— Allons donc!... cet homme est fou.

Baptistin frissonnait de la tête aux pieds, et ses lèvres couleur de feu semblaient lancer des flammes.

— Veux-tu que je te rappelle une à une tes paroles?... elles sont là... gravées dans ma tête comme sont gravés dans mes yeux les traits de ton visage... Oh! vous étiez bien inspiré, M. le comte de Versant, vous ne vouliez pas venir ce soir, c'est Obrier qui vous y a contraint, et qui vous a donné le mot d'ordre pour que vous puissiez passer sans obstacle au milieu de ses agents. Cela n'est pas vrai... n'est-ce pas?... cela n'est pas vrai?...

Chorolais possédait au suprême degré l'audace de la lâcheté, l'impudence du crime. Il avait eu le temps de se remettre d'un premier mouvement de stupeur involontaire.

Il se contenta de hausser les épaules avec dédain.

— Le comte de Versant, dit-il, est au-dessus de semblables dénonciations, et ne s'abaisse pas à y répondre.

L'impassibilité de Charolais était telle, qu'un frémissement de doute passa sur toutes les lèvres.

Charolais le devina plutôt même qu'il ne l'entendit. Il fit un pas en avant.

— Marquis de Savernoy, ajouta-t-il avec une hauteur indicible, vous avez des cheveux blancs ; j'attendrai donc le retour du comte Henri, votre fils, pour lui demander raison de l'insulte d'un de ses valets.

Si Crépaux n'eût arrêté Baptistin par le bras, celui-ci se fût élancé à la gorge de Charolais.

Dans le même moment, soit que quelque bruit fût venu du dehors, soit que la pensée d'être enveloppé par la police républicaine absorbât quelques-uns des assistants, plusieurs se penchèrent du côté de la porte et écoutèrent avec cette attention inquiète qui s'écrit sur tous les traits du visage.

Le marquis comprit cette inquiétude.

— Je vous ai dit, messieurs, que je répondais de vous, reprit-il de cette voix calme et

digne qui fait descendre la confiance jusqu'au fond du cœur. Avant d'arriver à cette porte, il faut qu'ils en brisent une autre, et quand ils entreront ici, ils ne trouveront personne; le passage secret qui doit protéger notre fuite, nul ne le connaît que moi, et la trahison n'a pas pu y passer. Maintenant nous ne sommes plus des conspirateurs, nous sommes des juges, faisons justice.

Toutes les têtes s'inclinèrent silencieusement.

— Baptistin, ajouta le marquis, rappelle-toi que les paroles que tu prononces sont graves et terribles. L'homme qui est venu au palais de justice, tu ne l'as vu qu'une fois, une seule; tes yeux peuvent se tromper, songes-y bien. La trahison est un crime mortel; avant d'accuser, il faut descendre dans ton cœur et dans ta conscience. Ramasse cette torche, allume-la et regarde encore.

Baptistin, sans répondre un seul mot, ralluma la torche et continua son examen interrogateur; puis il revint de nouveau devant le comte de Versant, et secouant sa torche enflammée, qui jeta une lueur blafarde sur celui qu'il désignait :

— Sur mon âme et sur Dieu, M. le marquis, dit-il, c'est cet homme-là qui ce matin

est venu au palais de justice et s'est enfermé dans un cabinet avec Obrier.

— A quoi le reconnais-tu?

— Je le reconnais à mon cœur qui a battu à m'étouffer quand je me suis arrêté devant lui ; je le reconnais à ce sourcil gauche qu'entame une légère cicatrice ; je le reconnais malgré le déguisement qu'il avait emprunté, comme j'ai reconnu Obrier pour l'avoir aperçu une seule minute, et comme j'ai reconnu Léonidas. Me suis-je trompé, M. le marquis? Je le reconnais encore à sa voix quand il parle. Cet homme est bien celui qui a promis ce matin de nous livrer tous.

— Tu mens, misérable!... s'écria Charolais dont le visage était blême.

— Baptistin ne ment jamais!... s'écria le marquis en s'avançant vers lui.

Quels que puissent être l'audace et l'impudeur du crime, Dieu a voulu qu'il y ait toujours dans le criminel un morceau de chair qui palpitât malgré lui.

Le comte de Montmaur posa la main sur le bras de Charolais.

— D'où vient, comte de Versant, dit-il, que votre visage est si pâle et que je sens votre bras trembler?

Charolais se retourna pour éviter la fixité des regards du marquis de Savernoy, car ces regards entraient en lui comme si la justice du ciel leur eût frayé un passage à travers sa poitrine; mais de quelque côté qu'il tournât la tête, il rencontrait des yeux immobiles et scrutateurs cloués sur les siens. Aussi, malgré sa volonté de comprimer toute apparence de trouble ou d'émotion, les traits de son visage frissonnaient malgré lui, et c'était en vain qu'il en roidissait intérieurement toutes les fibres.

— Comte de Versant, dit le marquis au milieu du silence de cette scène étrange, vous êtes un traître, et la trahison qui tue est tuée.

Mais Charolais était, nous l'avons dit, de ces hommes qu'on n'abat pas facilement.

— Vous tous qui semblez ici m'accuser, s'écria-t-il, avez-vous une preuve?... une preuve seulement?

Le vieux marquis était toujours debout devant lui froid et impassible. Sa main s'abaissa sur l'épaule de Charolais.

— Si ces murs pouvaient refléter ton visage, lui dit-il, tu verrais cette preuve écrite sur ton front par la main de Dieu.

Un mouvement involontaire plus prompt que la volonté fit que Charolais se prit le front dans les deux mains, comme s'il eût voulu le broyer.

— Prends un couteau et déchire-toi le front, continua le marquis, tu n'en arracheras pas cette marque, Caïn !

Il y eut dans ces paroles du vieux gentilhomme une telle expression, qu'on eût dit que ce n'était plus la voix d'un homme qui parlait.

Le silence qui succéda était plus effrayant encore que toutes ces accusations tonnantes.

— Général Arthur Dillon, reprit alors le marquis, sur votre âme et sur votre conscience, devant Dieu qui vous juge, devant nous qui vous écoutons, le comte de Versant est-il un traître?

— Oui, dit la voix grave du général.

— Comte de Montmaur ?

— Oui, dit le comte.

— Baron de Bellegarde?

— Oui, dit le baron.

— Vicomte de Montferrey ?

— Oui, dit le vicomte.

— Baron de Villefranche ?

— Oui, dit le baron.

Ainsi fit le marquis de Savernoy à tous, nommant chacun par son nom; et toutes les voix répondirent ce même mot lugubre et accusateur.

Le comte de Versant avait redressé la tête et semblait braver cette tempête qui s'amassait contre lui.

Quand la dernière des personnes présentes eut répondu, il partit d'un violent éclat de rire.

— Pardieu!... messeigneurs, dit-il, ceci ressemble furieusement à une scène du moyen âge.

— Ne riez pas, comte de Versant, dit le marquis, qui tenait toujours ses deux pistolets à la main, car vous allez mourir!

— C'est-à-dire, s'écria Charolais saisissant de son côté un pistolet, que, comme vous etes vingt contre un seul, vous allez m'assassiner.

— Allons donc! fit le marquis d'une voix pleine de dédain, des gentilshommes n'assassinent pas; ils se battent, même contre un misérable tel que vous. Mais compte-nous bien, comte de Versant, car, pour sortir vivant d'ici, il faudra que tu nous aies tués tous. La police de Fouquier sera bien assez aimable

pour nous laisser le temps d'en finir. Vous voyez, messieurs, qu'ils ne viennent pas aussi vite que vous le supposiez. Baptistin !

— M. le marquis ?

— Ote la balle d'un de ces pistolets.

— M. le marquis veut...

— Que tu fasses ce que je te dis, et promptement.

Baptistin prit les deux pistolets.

Le comte de Montmaur, le général Dillon, le vicomte de Montferrey, le baron de Bellegarde et d'autres se jetèrent entre le marquis et Charolais.

— Marquis de Savernoy, dit le comte de Montmaur ; nous sommes les plus jeunes, c'est à nous de commencer.

— Vous êtes les plus jeunes, c'est-à-dire les plus forts, répondit le marquis ; c'est à vous de vivre pour combattre. Fais vite, Baptistin !

— C'est fait, M. le marquis.

— Donne. Comte de Montmaur, deux mots. Vous permettez, messieurs ?

Le marquis de Savernoy prit alors le bras du comte de Montmaur et l'attirant à l'écart :

— Comte, dit-il, comme il se peut fort bien que je meure, prenez cette clef. Vous compte-

rez cinq dalles à partir de la première de ce côté-ci. Le ciment qui la scelle ne tient pas; cette dalle soulevée, vous descendrez tous. Devant vous, vous trouverez une grille en fer; c'est cette grille que la clef que je vous ai donnée doit ouvrir. Vous suivrez le souterrain dans toute son étendue; il est fermé à l'autre extrémité par une grille semblable qu'ouvre la même clef. L'issue est barrée par une grosse pierre, que vos efforts réunis déplaceront facilement. Voilà tout ce que j'avais à vous dire.

— Marquis de Savernoy, dit le comte de Montmaur, vous le voulez donc absolument?

— Je le veux, répondit le marquis d'une voix brève.

Charolais, pendant tout ce temps, s'était appuyé dans un des angles de la salle, les bras croisés et tenant à la main un pistolet.

Évidemment ses pensées n'étaient pas gaies, et quelque impassible qu'il s'efforçât de paraître, sa position devait lui sembler fort triste.

— S'ils arrivaient au moins, pensait-il en lui-même, ça couperait court à tout. Mais je leur ai dit, une fois postés, d'attendre quelque temps avant de fouiller la maison, et d'avoir

soin de laisser passer tout le monde afin que la nichée fût complète. Il faut avouer que j'ai eu là une heureuse idée.

Charolais se faisait toutes ces réflexions mentales ajoutées à beaucoup d'autres encore, pendant le petit colloque du marquis de Savernoy avec le comte de Montmaur; car il y a des moments dans la vie où un monde de pensées s'entasse à la fois dans le cerveau, comme fait l'eau de la mer dans un vaisseau troué par un écueil. Ce qu'il se disait aussi, c'est que s'il avait la chance de tuer le marquis de Savernoy, il pourrait peut-être s'en tirer.

La situation n'était pas bonne, mais Charolais était habitué à deux choses : d'abord aux situations mauvaises, ensuite à compter beaucoup sur le hasard. Et, dans ce cas-ci, ce n'était pas seulement le hasard qui pouvait venir à son secours.

Le marquis avait pris les pistolets des mains de Baptistin. Le vieux serviteur grinçait des dents.

— Comte de Versant, dit le gentilhomme au milieu du silence de tous, voici deux pistolets, choisissez.

On eût dit que les gens de police attachés à leur poursuite attendaient ce moment, car

l'on entendit presque aussitôt un bruit de voix et de violents coups contre la porte.

— Enfin!... murmura Charolais en lui-même. Et il saisit un des deux pistolets.

Il n'y avait plus que la lampe suspendue au plafond qui éclairât cette scène.

Absorbés par le drame terrible qui se jouait devant eux, tous les assistants restaient immobiles sur les deux côtés de la salle, comme si la mort ne grondait point à quelques pas d'eux.

Le comte de Versant et le marquis de Savernoy étaient debout en face l'un de l'autre, le canon des pistolets touchait chacune des deux poitrines.

—Que Dieu juge! dit la voix grave du marquis.

Baptistin et Crépaux firent tous deux le signe de la croix.

Les deux coups partirent à la fois, mais aucun des deux combattants ne tomba ; seulement, il y eut un léger frémissement sur les traits de Charolais, et il murmura à demi-voix :

— Allons! pour cette fois, je n'ai pas eu la main heureuse.

Puis, le bras qu'il tenait levé s'abaissa le

long de son corps, le pistolet lui échappa de la main, et entre ses lèvres on vit suinter des gouttes de sang.

— Comte de Versant, lui dit le marquis, vous avez le temps de faire une prière.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres de Charolais; ses deux mains s'étreignirent convulsivement l'une contre l'autre, et il tomba.

Pendant ce temps, les coups de pioches, de barres de fer et de crosses de fusils redoublaient contre la première porte, mais elle résistait encore; car ce que nous venons de raconter s'était passé en moins de deux minutes.

Le comte de Montmaur avait compté les dalles, et, aidé de Crépaux, il soulevait celle que le marquis lui avait désignée.

Tous les assistants descendirent un à un, le marquis de Savernoy le dernier.

— Gredin d'Obrier! dit Baptistin avant de descendre à son tour, et tout en replaçant la dalle qu'il soutenait sur ses deux épaules; ce ne sera donc pas encore pour cette fois!

Au dehors il y avait un tumulte effroyable, et au milieu de ce tumulte de vociférations et de coups retentissants, l'on entendait la voix d'Obrier qui disait :

— Courage !... courage, enfants !... Le citoyen Fouquier vous donnera une belle prime.

Quand il entra, il se heurta à un cadavre.

— Damnation du ciel !... s'écria-t-il d'une voix rugissante, c'est Charolais !...

Le comte de Versant était mort. Mais semblable à ces animaux qui lancent avec la vie qui s'en va un venin mortel, sa lâche perfidie avait frayé un chemin dans le labyrinthe jusqu'alors inextricable de cette audacieuse conspiration ; il avait dit le premier mot, il avait fait le premier pas, il avait frappé la première blessure.

Obrier, rugissant dans sa colère et dans son impuissance, avait enfin mis le pied dans ce dernier refuge de la fidélité, où nul n'avait encore pu pénétrer, même du regard ; vierge pure et sans tache que la trahison avait souillée.

Une fois que la fatalité entre dans la vie des hommes, elle marche à pas rapides, elle frappe en aveugle de tous côtés, partout elle ouvre des blessures saignantes.

Jeanne l'avait dit dans le langage désolé de son désespoir, Dieu l'avait abandonnée, ou plutôt Dieu lui avait donné sur la terre une mission de douleur. Sa vie ne pouvait plus

être que larmes et souffrances, et elle ne devait sentir son cœur que pour être brisée par lui.

Pauvre créature frêle et chancelante !

Nous l'avons vue jeter un premier cri de douleur poignant et désespéré ; nous l'avons vue serrant ses deux mains sur sa poitrine comme si elle eût voulu sauvegarder contre sa fatale destinée le dernier asile de l'espérance. Elle avait lutté avec toutes ses forces ; elle s'était tordue sous la douleur ; puis ensuite s'était abandonnée, semblable au naufragé qui se croise les bras et se donne à la mort après avoir en vain lutté contre les flots amoncelés. La résignation qui se tait avait remplacé en elle les derniers murmures d'un gémissement plaintif.

La souffrance a pour les nobles âmes une puissance magnétique : elle attire.

L'espèce de fascination que George éprouvait pour cette jeune fille ainsi pâle et abattue, était étrange. Il ne cherchait pas à lire dans la pâleur de ses joues ou dans la fièvre de ses regards ; car il y avait dans le visage de Jeanne, dans la pureté de son front, dans la limpidité de sa personne tout entière, quelque chose qui éloignait la méfiance et le soupçon.

Si les anges descendaient sur la terre, auraient-ils besoin de montrer leurs ailes pour qu'on les reconnût?

Mademoiselle de Savernoy possédait ce sentiment religieux qui reporte au ciel toutes les joies comme toutes les souffrances. Aussi avait-elle fait dans sa pensée le sacrifice de sa vie et de son bonheur; chaque jour, en lui apportant les gémissements de ceux qui mouraient, la détachait un peu plus de la terre.

Après cette scène douloureuse où toutes les larmes de son cœur avaient débordé malgré elle devant M. Dupuis, elle ne laissa plus échapper un murmure. Elle comprit que l'amour de George pouvait être le salut de sa famille. Elle s'immola à son père; mais elle sentait bien que cette lutte muette et résignée épuisait plus ses forces que ne l'eussent fait les angoisses qui s'échappent par des cris et s'épanchent dans des larmes. Le sommeil de ses nuits n'était plus que de l'accablement, et elle ne vivait réellement qu'aux heures où George était près d'elle; alors les couleurs revenaient à ses joues, la vie dans ses yeux; il semblait que Dieu voulût se mettre de moitié dans ce saint mensonge.

Son âme était pure de tout remords, car

elle avait dit à George, un jour qu'il était agenouillé devant elle et lui répétait ce que disent toujours les amants : « Marianne, m'aimes-tu? »

— Vous me faites l'effet, mon ami, d'être agenouillé près d'un tombeau et de parler à la statue d'une morte, tant je me sens peu vivre. George, je ne sais pas ce que la destinée fera de vous et de moi ; mais vous êtes la seule voix qui parliez dans mon silence ; vous avez peuplé ma vie de vos paroles et de vos tendresses !

Puis, quand ce seul écho qui résonnait à son cœur s'était éteint, elle retombait accablée et pâle, sans pensée et sans voix, comme si tout fût parti avec celui qui s'était éloigné.

Quelquefois elle ouvrait les fenêtres, et, s'accoudant sur la rue, elle regardait passer les nuages, et elle enviait les ailes des oiseaux qui les rapprochaient du ciel. Elle restait des heures entières, n'attendant rien, n'espérant rien, occupant ses heures par l'oisiveté du regard.

Un soir qu'elle était ainsi, oublieuse de la vie et d'elle-même, ses yeux s'arrêtèrent sur un enfant de quatorze à quinze ans qui venait de s'appuyer contre l'angle d'une porte et

mangeait un morceau de pain qu'il tenait à la main.

Aussitôt qu'elle l'eut aperçu, elle fit un mouvement et passa ses deux mains sur son visage.

— Je rêve, dit-elle ; jours calmes et paisibles de ma vie, pourquoi revenez-vous à ma pensée ? Pauvre couvent !... chère Anaïs... amie de ma douleur, où es-tu maintenant ?

Et cherchant des yeux cet enfant qui avait ainsi réveillé ses souvenirs endormis :

— Comme il lui ressemble ! dit-elle ; mais ce ne sont pas ses bonnes joues roses, son beau teint brun et vigoureux, cette énergie de la vie qui se trahissait dans chacun de ses mouvements, et qui nous faisait tant rire quand il bondissait avec le gros chien dans les allées du jardin. Celui-là est comme moi ; ses joues sont pâles, et il semble bien fatigué, appuyé, comme le voilà, contre ce mur. Pauvre Petit-Pierre ! qu'est-il devenu ?

Ses pensées parlaient par ses lèvres assez haut sans doute pour que les dernières paroles parvinssent jusqu'à l'enfant, car il releva la tête avec étonnement.

— Qui a dit : Petit-Pierre ? murmura-t-il à demi-voix en tournant sa tête de tous les côtés,

et en laissant retomber sur ses genoux le pain qu'il allait porter à sa bouche.

Ses yeux rencontrèrent le visage de Jeanne, et, lui aussi, fit un mouvement de surprise.

— Mais c'est bien lui !... c'est Petit-Pierre !... Petit-Pierre !... répéta la jeune fille d'une voix atendrie. Oh ! les beaux jours de ma jeunesse ! vous revenez à moi !...

Et elle tendait à l'enfant ses deux bras.

Comme Petit-Pierre regardait toujours avec étonnement :

— Mais tu ne me reconnais donc pas? lui dit-elle.

— Ah !... si !... je vous reconnais !... je vous reconnais ! s'écria tout à coup l'enfant en laissant tomber à terre son morceau de pain et en joignant les mains. C'est vous !... bon Dieu du ciel !... Vous ici !... mademoiselle de Sav..... (Les dernières syllabes expirèrent sur ses lèvres.) Oh ! vous voulez bien que je monte?... vous voulez bien, n'est-ce pas?...

— Si je veux !... si je veux !... Ah ! monte, ma jeunesse !... monte, mon couvent !... monte, Petit-Pierre !...

L'enfant ne se le fit pas dire deux fois et il s'élança dans l'escalier.

Jeanne courut à la porte; le sang glacé

revenait à ses veines, la vie remontait à son cœur.

Elle prit Petit-Pierre dans ses bras et le baisa au front et sur les cheveux avec des larmes d'attendrissement.

Il faut n'avoir jamais souffert pour ne pas comprendre cet enivrement d'un souvenir qui prend l'âme tout entière... Il faut n'avoir jamais pleuré pour ne pas comprendre le baiser qu'elle donna au front de cet enfant et les larmes qu'elle versa sur ces cheveux dorés.

Lui prit les deux mains de la jeune fille et les serra sur son cœur.

— Oh! ma bonne demoiselle, dit-il, vous n'avez donc pas oublié Petit-Pierre, ce pauvre Petit-Pierre?... C'est bien... c'est bien à vous. Que je suis heureux!... J'étouffe... je pleure... Allez, je n'ai plus faim.

Jeanne l'avait attiré près d'elle, elle s'était assise, car elle n'avait plus la force de supporter même un bonheur.

— Reste ainsi, là, devant moi, comme te voilà, reprit-elle, tu es tout mon passé déjà si loin. Voilà ma petite chambre, avec son petit crucifix de bois devant lequel je m'agenouillais chaque matin et chaque soir pour faire ma prière; voilà mon pauvre petit lit tout blanc

sur lequel j'ai tant rêvé. J'y ai bien pleuré aussi !... Te voilà, mon pauvre couvent, avec ta longue allée d'arbres et tes fleurs blanches et roses qui grimpaient le long des murs ! Vous voilà, mes bonnes sœurs !... Oh ! que cela fait de bien de vous serrer la main ! J'ai bien souffert, allez, depuis que je ne vous ai vues. Et nos petits travaux d'aiguille, et nos broderies, nous allons les reprendre, n'est-ce pas ? Voilà l'heure de la prière. Oh ! comme l'on se sent calme et légère de toute souffrance quand on est avec Dieu !

Pendant qu'elle prononçait ces paroles d'une voix douce et mélodieuse comme le son d'une harpe, ses yeux étaient fixes et attachés sur le visage de l'enfant ; on eût dit qu'au lieu de parler avec sa mémoire et son souvenir, elle lisait sur le front de Petit-Pierre. Elle était à la fois triste et radieuse.

— Ah ! te voilà enfin... mon Anaïs chérie, dit-elle, viens, viens vite, toi la sœur de mon cœur, l'amie de mes rêveries et de mes larmes. Oh ! non... ne t'en va pas !... dis à ton père que nous ne pouvons pas vivre séparées. Tu pars, méchante, cruelle ! Oh ! embrasse-moi bien !... si nous n'allions plus nous revoir ? Adieu, Anaïs... adieu...

Et Jeanne courba sa tête sur sa poitrine, pendant que deux larmes échappées de ses yeux tombaient comme deux sœurs sur chacune de ses mains.

— Oui, adieu mes souvenirs..., murmura-t-elle d'une voix triste, vous vous envolez!

Elle secoua faiblement la tête, et reprit après un court instant de silence :

— Mais, comment es-tu ici?... ici... à Paris... pauvre enfant!... n'y reste pas !

— Oh! mademoiselle, dit Petit-Pierre, dont les yeux se remplirent de larmes; il s'est passé de bien cruelles choses là-bas depuis que vous en êtes partie.

— Notre mère Ursule?...

— Ils l'ont condamnée... et ils l'ont tuée, mademoiselle.

— Tuée!... elle si bonne... si charitable... si miséricordieuse pour tous?...

— Oh !... ç'a été affreux, mademoiselle. Ils m'ont laissé, moi, parce qu'ils ont dit comme cela que je n'avais pas l'âge de mourir. Pauvre sainte femme !... Un jour ils l'ont arrachée de son couvent, ils l'ont traînée en prison, et de là à l'échafaud... Elle, mademoiselle... quand ces méchants l'ont condamnée, elle leur a dit seulement : « En me tuant,

vous faites mourir bien des malheureux. » Voilà tout, voilà tout. Mère Ursule n'était pas seule, allez ; il y en avait bien d'autres avec elle !

Et Petit-Pierre, se prenant le visage dans les mains, se mit à pleurer avec des sanglots.

— Sainte femme, dit Jeanne en essuyant ses yeux qui étaient aussi mouillés de larmes, sa place n'était plus de ce monde.

L'enfant reprit :

— Ils ont brûlé le couvent, mademoiselle, notre pauvre couvent qui était si beau, maintenant c'est un grand monceau de cendres.

— Mais toi, Petit-Pierre?...

— Ah ! voilà, mademoiselle. Au moment où l'on a arrêté notre mère, elle m'a fait un signe: j'ai compris qu'elle voulait me parler. Je me suis glissé à côté d'elle, sans qu'on m'ait aperçu. Car voyez-vous, ma bonne demoiselle, c'était un tumulte affreux, des larmes, des cris, de gros jurons; il n'y avait que mère Ursule de la Charité qui fût calme comme vous l'avez toujours vue. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle s'est penchée vers moi, et moi je me suis mis sur la pointe des pieds, car je suis encore bien petit.

« — Petit-Pierre, qu'elle m'a dit, tu connais bien le grand bahut de mon parloir?

« — Oui, mère Ursule.

« — Il y a un tiroir sur le côté gauche; il faut un secret pour l'ouvrir; tu briseras le meuble jusqu'à ce que tu y aies trouvé ce tiroir.

« — Oui, mère Ursule.

« — Tu y verras un paquet cacheté de noir avec un nom et une adresse. Tu garderas bien soigneusement ce paquet, en ayant soin de le cacher.

« — Oui, mère Ursule.

« — Quand je serai morte, a-t-elle ajouté, aussi tranquillement que si elle me disait : « Petit-Pierre, va avertir la sœur converse, » quand je serai morte, tu partiras pour Paris comme tu pourras, mon pauvre Petit-Pierre.

« — Oui, mère Ursule.

« — Et tu iras remettre ce paquet à son adresse.

« N'est-ce pas que c'était bien beau à elle de penser à tout ça, dans un moment comme celui-là? »

Et Petit-Pierre du revers de sa main arrêta deux larmes qui coulaient.

— Ce n'est pas tout, vous allez voir.

« — Si la personne ne demeure plus à cette

adresse, tu tâcheras de la retrouver. Si elle est morte ou émigrée, ou si tu ne peux pas parvenir à la découvrir, alors tu prendras ce paquet et tu le brûleras toi-même; toi-même, Petit-Pierre.

« — Oui, mère Ursule.

« Elle m'a mis dans la main une bourse.

« — Voilà tout ce que j'ai d'argent, c'est bien peu, garde-le pour ton voyage.

« Puis, sans que personne la vît, elle m'a appuyé son crucifix sur les lèvres... et... et... on l'a... emmenée. Ç'a été tout. »

L'enfant s'était remis à pleurer.

— C'était sacré, ça, mademoiselle; quand tout a été... fini... pour elle... la pauvre... sainte femme... je n'ai plus regardé à droite... ni à gauche; qu'est-ce que ça me faisait? Je suis parti, et je suis venu... Ah!... c'est bien long à faire à pied le chemin... Allez, mademoiselle, j'ai cru que je n'arriverais jamais... J'ai été à l'adresse... j'ai demandé. On s'est mis à rire, et pour toute réponse on m'a dit : « Il y a longtemps qu'ils sont *allés dormir* avec les autres. » J'ai compris tout de suite ce que ça voulait dire; le soir j'ai allumé du feu, et j'ai brûlé le paquet... Voilà pourquoi je suis venu à Paris.

— Et tu vas retourner à Orange, mon pauvre Petit-Pierre ?

— Oh ! non !... On y tue tout le monde, là-bas. A Orange !... pourquoi?... Mère Ursule n'est plus là. Non ! je vais au hasard sans savoir où, jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge, et alors... alors ils me tueront comme les autres.

— Pauvre enfant, seul... tout seul... veux-tu rester avec moi? lui dit Jeanne en l'attirant vers elle.

— Avec vous, mademoiselle?... Bon Jésus!... si je veux ! avec vous... C'est pour de bon?...

— Petit-Pierre, ne te rappelles-tu plus Balbon?

— Oh ! si , mademoiselle.

— Eh bien ! Petit-Pierre, tu ne me quitteras plus.

L'enfant baisait les mains de mademoiselle de Savernoy.

— Voyez-vous , mademoiselle , dit-il , on a tort de douter du bon Dieu. Pauvre mère Ursule, si elle vous voit de là-haut, elle vous bénit, bien sûr.

En parlant ainsi, il s'agenouilla dans le milieu de la chambre, joignit les mains et se mit à prier à haute voix :

« Mon Dieu ! vous êtes bien bon, puisque

vous avez pitié d'un pauvre orphelin comme moi ; aussi je vous en remercie du fond du cœur ; je dois cela à la mère Ursule, qui a fait de moi un bon chrétien.

Jeanne écoutait cette naïve prière avec l'attendrissement d'un cœur religieux. Elle sentit deux larmes trembler dans ses longs cils blonds.

Au milieu de ce siècle d'impiété et d'apostasie, il y avait quelque chose de touchant à voir cet enfant à genoux et les mains jointes. C'était la goutte d'eau dans le désert.

Tout était redevenu silencieux dans la petite chambre; aussi Jeanne entendit distinctement quelqu'un monter l'escalier.

— Petit-Pierre, dit-elle aussitôt en se baissant et en saisissant la main de l'enfant, ici je ne suis pas mademoiselle de Savernoy; ce mot, prononcé comme tu viens de le faire presque tout à l'heure, serait ma mort.

— Oh ! mon Dieu !... fit Petit-Pierre en se levant tout à fait.

— Je ne m'appelle plus Jeanne, je m'appelle Marianne, ne l'oublie pas... ne l'oublie pas...

— Soyez tranquille, mademoiselle, j'y aurai bien attention.

Il était temps de faire cette recommandation à l'enfant; car au moment où il cessait de parler, on sonnait à la porte de la toute petite antichambre qui précédait la pièce où ils se trouvaient.

Jeanne mit la main sur son cœur et dit d'une voix basse :

— C'est lui!

C'était en effet George.

La voix qui avait parlé à Jeanne ne se trompe jamais.

George n'avait pas, comme d'habitude, ce visage tranquille et radieux avec lequel il l'abordait toujours; il semblait inquiet, préoccupé, et il dit en tendant la main à la jeune fille :

— Gracchus n'est pas ici?

— Il est à sa section.

— Bien!... Je venais le prévenir qu'il était très-important qu'il y fût.

— Vous avez l'air inquiet, George; craint-on un danger? ou depuis que je vous ai vu, s'est-il plutôt passé quelque événement sinistre?

— Ne craint-on pas toujours, ma pauvre Marianne, quand les ennemis de la république sont acharnés contre elle? Tant mieux!... tant

mieux !... qu'ils jettent donc le masque, qu'ils attaquent à découvert. Assez d'échafauds comme cela, un combat !

Petit-Pierre avait été se placer près de la fenêtre lorsque George était entré, ce qui fait que celui-ci ne l'avait point aperçu. Il s'approcha de mademoiselle de Savernoy :

— Je viens de voir à terre, dans la rue, le morceau de pain que j'ai laissé tomber, lui dit-il ; je vais aller le ramasser, mademoiselle ; il ne faut pas perdre le pain du bon Dieu.

— Quel est cet enfant? dit George qui le regarda sortir.

— Un pauvre petit orphelin qui était, il y a deux ans, à la campagne, chez... une... vieille amie de mon oncle. Je l'ai aperçu tout à l'heure par la fenêtre, et, comme il est sans ressources, sans asile, je lui ai dit qu'il resterait ici.

— Bonne Marianne ! dit le jeune Montagnard en prenant les deux mains de Jeanne, ça fait du bien au cœur de t'entendre et de te voir ! Ton cœur a la beauté de ton visage. Hélas ! il faut que je te quitte.

— Déjà, George ?

— Je dois aller au comité, puis à la Convention ; cette journée sera peut-être décisive.

Jeanne prit à son tour les mains du jeune républicain.

— Je vous en prie, George, ne me quittez pas ainsi; vous êtes inquiet, agité; vos mains sont brûlantes. Restez encore quelques instants avec moi. Prenez bien garde surtout, mon ami : maintenant la mort choisit sa proie partout.

George, debout devant la jeune fille, resta quelques instants à la regarder.

— Jamais, Marianne chérie, tu ne m'as encore parlé avec cette voix si douce, si pénétrante; jamais tu ne m'as regardé comme tu le fais en ce moment.

Jeanne baissa les yeux.

— Oh! reste... reste longtemps ainsi, mon amour, ta tête doucement penchée, tes beaux yeux levés vers moi; que tu es belle, et que je t'aime!... Oh! laisse toujours ainsi courir tes cheveux sur tes épaules.

La jeune fille avait incliné la tête sur la poitrine de George.

Les paroles du jeune Montagnard la rappelèrent à elle-même. A son insu, son cœur était passé dans ses yeux et sur ses lèvres.

— George, lui dit-elle, je suis effrayée non pas pour moi, mais pour vous. Voyez tous ces

hommes dont la foule applaudissait il y a quelques jours à peine les moindres paroles, elle a applaudi à leur supplice.

Le jeune Montagnard serra les poings.

— C'étaient des misérables dont le pays a fait justice trop tard.

— Mais n'a-t-on pas aussi arrêté Danton, Camille Desmoulins?

— Ils comparaissent aujourd'hui devant le tribunal révolutionnaire. Oh! ce serait une grande calamité qu'il leur arrivât malheur... Mais Marat n'a-t-il pas été cité aussi devant ce tribunal?... Il en est sorti triomphant, couronné de fleurs, plus grand et plus puissant que jamais... Danton aussi est comme Marat, l'idole des masses... Oh! Marianne, il y a des moments où il faut que la pensée se fasse de pierre et le cœur de marbre. Ce Danton a une parole qui tue, Camille une plume qui déchire. La raison se perd au milieu de ce chaos terrible. Marchons-nous donc au milieu des ténèbres? Partout des complots, des trahisons, des ennemis cachés sous des visages patriotes. Ne verse-t-on donc pas assez de sang encore?... pour que la trahison germe ainsi sur chaque partie du sol?

George avait redressé son front hautain.

— Soit!... s'écria-t-il, nous les combattrons, tous et partout !...

Il y eut après ces mots quelques instants de silence.

Jeanne était pensive ; chaque fois que le mot *complot* était prononcé, elle se sentait tressaillir, et son sang glacé par la frayeur cessait de circuler dans ses veines.

— George, reprit-elle d'une voix tremblante, vous avez... parlé... tout à l'heure... de complots... d'ennemis... cachés, n'est-ce pas?... Est-ce que... est-ce que... l'on... craindrait ?

— Toujours ce ci-devant marquis de Savernoy, interrompit George.

— Ah!... le... le... marquis...de Savernoy... Eh bien?...

— C'est le démon en personne ; il faut qu'il ait des agents partout ; on croit le tenir, et il vous échappe comme une goutte d'eau qui s'infiltrerait dans les entrailles de la terre; mais la dernière fois on l'a serré de près, et je crois qu'il fera bien de profiter de ses nombreux déguisements pour émigrer au plus vite, s'il ne veut aller saluer la statue de la Liberté sur la place de la Révolution.

Jeanne écoutait, muette et attentive, et malgré elle son visage avait pâli.

— Obrier, continua celui-ci, a imaginé un plan de campagne...

— Obrier !... répéta Jeanne, que ce nom frappait toujours comme la pointe acérée d'une lame.

— Un plan de campagne qui les envelop-pera fort agréablement; car imagine-toi que ces messieurs les royalistes n'y vont pas de main morte; ils doivent à la fois attaquer Paris sur tous les points et profiter du tumulte général pour enlever le petit bonhomme du Temple. Ils ne visent rien moins qu'à s'emparer du comité de salut public en masse. Le fait est que ce serait un bon plat à servir au banquet de messieurs les fédéralistes. Mais heureusement, grâce à ce pauvre diable de Charolais, auquel ils ont fort cavalièrement cassé la tête l'autre nuit, on connaît tous leurs projets.

— Ah! fit Jeanne qui était tout entière suspendue aux lèvres du jeune Montagnard.

— On feindra de n'y plus penser pour leur faire reprendre confiance; mais l'ordre est donné à toutes les sections de se tenir armées et prêtes à marcher au premier signal. On faiblira sur plusieurs points pour qu'ils se livrent eux-mêmes en croyant à la victoire, et chaque pas qu'ils feront les entraînera dans

un réseau dont ils ne pourront plus sortir. Allons... voilà que je te raconte tout cela comme si tu étais le citoyen Gracchus et que ça t'intéressât. Ma belle Marianne, je te demande pardon de t'avoir traitée en citoyen.

— Au contraire... George... cela... m'in... téresse beaucoup, balbutia Jeanne.

— Tu veux prendre ta revanche de l'autre jour et te montrer citoyenne des plus patriotiques, reprit George en riant et en prenant les deux mains de la jeune fille; mais je ne suis pas un austère Romain; et pour t'aimer, ma belle étoile, je ne te demande pas un brevet de civisme. Je ne vous demande qu'une chose, Marianne, c'est de savoir que je vous aime, et de vous appuyer avec confiance sur cet amour.

George avait dit ces derniers mots avec une telle expression de dévouement sans bornes, que la pauvre fille toute tremblante du danger qui, chaque jour, à chaque heure, menaçait son père, laissa tomber sa tête sur la poitrine du républicain et toucha de ses lèvres une de ses mains.

Ce fut pour lui une commotion électrique; il étreignit Jeanne dans ses deux bras.

— Oh!... oui!... oui... Marianne, murmura-

t-il tout bas à son oreille, comme s'il eût voulu que son cœur seul entendît ce qu'il lui disait, aime-moi !... aime-moi !...

Jeanne avait relevé la tête. La fille pensait à son père.

— Tes mains sont brûlantes, ton front humide,... continua celui-ci. Tu souffres... j'en suis sûr... comme ce jour où tu m'as tant effrayé.

— Non, reprit-elle, je suis bien... très-bien... Que disiez-vous donc tout à l'heure?... les sections... sont... armées...

— Voilà que tu t'inquiètes déjà pour Gracchus !

— Oui... oui,... s'empressa de répondre Jeanne, je m'inquiète... pour...

— Calme ta frayeur, le citoyen Gracchus ne peut courir aucun danger.

— Est-ce... que l'on... s'attend... à une... attaque ?

— Peut-être cette nuit, peut-être demain.

— Cette nuit !... demain !... et alors...

— Alors... citoyenne Marianne, messieurs les conspirateurs seront rudement menés. L'idée d'Obrier, que j'ai appuyée ce matin au comité de sûreté générale, me paraît très-bonne.

— Ah!... une... idée... laquelle?...

— Tu veux donc tout savoir, citoyenne? Décidément tu es dans un jour de patriotisme fougueux. Je ne sais pas si je dois... car c'est un grand secret... Si tu allais trahir la patrie!...

Bien que ces mots eussent été prononcés en riant par George, ils firent tressaillir Jeanne jusqu'au fond de l'âme, et lui étreignirent douloureusement le cœur.

— Mais, vois-tu, Marianne, continua celui-ci, je voudrais avoir un secret qui pût faire tomber ma tête, et t'en apporter la moitié, puisque tu es le battement de mon cœur, puisque tu en es toute l'énergie et le courage.

Mademoiselle de Savernoy était silencieuse et n'osait plus lever les yeux sur George. Oh! quelle souffrance!... quelle cruelle souffrance Dieu donnait encore à cette pauvre âme brisée!

George, appuyé contre la cheminée, attira Jeanne à lui.

— Tu ne sais peut-être pas, ma belle citoyenne, que le fils de Capet est enfermé au Temple. Aussi est-ce sur cet enfant, du reste bien frêle et bien maladif, que se réunissent toutes les espérances des royalistes qui croient qu'une révolution qui a pour reine la Liberté

s'abat comme une monarchie qui a pour roi un homme. On va paraître se relâcher sur la garde du prisonnier, afin d'attirer de ce côté le foyer de la conspiration, tandis qu'au contraire les mesures seront prises pour défendre énergiquement le Temple; en moins d'une minute toutes les issues qui y aboutissent seront fermées, et pas un ne pourra échapper. La même manœuvre, comme de raison, doit s'exécuter simultanément pour le comité de salut public. Maintenant, citoyenne, ajouta George en portant à ses lèvres une boucle des cheveux de la jeune fille, tu connais les secrets d'État.

Dans le même moment, une horloge de la ville sonna trois heures.

— Trois heures,... dit George; les heures sont des minutes auprès de toi; je pouvais à peine rester quelques instants. Adieu, Marianne; George, quand il est absent, occupe-t-il un petit coin de votre pensée?

Marianne émue, bouleversée, ne put prononcer un seul mot, mais le regard qu'elle leva sur George était une flamme échappée à son cœur, et répondit pour elle.

En sortant, le jeune républicain trouva Petit-Pierre assis sur la première marche de l'escalier.

Jeanne se laissa tomber sur une chaise avec abattement.

Elle était tellement écrasée par le fardeau douloureux de ses pensées qu'elle ne s'aperçut même pas que Petit-Pierre était rentré et qu'il était debout devant elle à la regarder : on entendait les sanglots à demi étouffés de son cœur qui soulevaient sa poitrine.

— Vous souffrez donc beaucoup, mademoiselle? dit Petit-Pierre à demi-voix, comme s'il eût compris déjà, le pauvre enfant, qu'il y a des douleurs qui veulent le silence et le recueillement.

Jeanne releva la tête ; son regard avait quelque chose de fixe et d'égaré. La voix de l'enfant l'avait éveillée en sursaut.

— Enfant!... enfant!... dit-elle tout à coup en prenant les deux mains de Petit-Pierre et en les serrant convulsivement dans les siennes : c'est Dieu qui t'envoie!

Et elle se mit à tracer à la hâte quelques lignes sur un morceau de papier.

. . . .

Rude tâche que celle de faire marcher le drame de quelques-uns à côté du drame sanglant de tous, la mutilation de la France à côté des angoisses et des tressaillements d'un cœur,

et de parler le langage enivré de la passion au milieu des gémissements de la place publique.

L'agonie de la France enveloppe et couvre d'instants en instants ces voix intérieures de la vie humaine, le sang qui se répand de toutes parts rougit les larmes qu'elles versent, et tache les pages du livre que nous avions entrepris d'écrire, comme ce balai sanglant qu'un enfant secoua plus tard contre les murs de la maison qu'avait habité Robespierre, fantôme funeste qui se dresse à chaque pas.

A côté de l'enseignement douloureux de notre pauvre humanité découle à pleins bords le grave et terrible enseignement des nations, fontaine aux eaux brûlantes, à laquelle allaient s'abreuver des lèvres desséchées.

Si le marquis de Savernoy avait encore échappé à la haine vivace d'Antoine Obrier, il n'en avait pas été ainsi de ceux que la haine et l'ambition de Robespierre avaient marqués du doigt.

Ronsin, général de l'armée révolutionnaire; Hébert, le créateur du *Père Duchesne;* Momoro, Vincent, Anacharsis Clootz avaient été arrêtés et menés au Luxembourg.

C'était un grand coup; mais Robespierre

l'avait dit : la lutte était engagée. L'arrestation des hébertistes était un pas vers une pensée plus hardie ; le couteau de la révolution montait sur toutes ces têtes pour en atteindre une plus élevée.

En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés que ces *ultra-révolutionnaires*, comme on affectait de les appeler, furent traînés à la guillotine avec les mêmes cris de joie, les mêmes acclamations prodigués à leur agonie et à leur mort.

Mais c'était là seulement le prologue.

A l'arrestation des premiers chefs des hébertistes avait succédé celle de Chaumette (Robespierre n'avait pas oublié les fleurs et les marronniers des Tuileries), celle de l'évêque Gobel, d'Hérault de Séchelles, de Simon. On le voit, la faux révolutionnaire, ne trouvant plus d'épis à abattre, glanait parmi les moissonneurs.

Ces coups de hache, nous l'avons dit, frappaient tout à l'entour du chêne puissant que l'on voulait renverser.

Ce chêne, c'était Danton.

Danton, le colosse Danton, le tribun si populaire, au front large et puissant, à la voix impétueuse et tonnante, Danton qui avait do-

miné tous les orages, brisé à ses pieds toutes les colères; Danton enfin, le favori de la Montagne.

Hideux et rebutant spectacle, en vérité, que celui de ces bêtes féroces, se regardant avec de sombres rugissements et se montrant les dents.

Les Girondins avaient expié par leur supplice la mort du roi; eux aussi allaient expier à leur tour, un à un, la mort des Girondins. La révolution commençait à se sentir étreinte et étouffée par les flots débordés dont elle avait elle-même rompu les digues. Torrent impur qui roulait dans sa fange les pierres qui devaient le dessécher! L'histoire de George le Montagnard est l'histoire de la révolution elle-même; chaque pas qu'elle fait a un écho dans son cœur. Apôtre fanatique et non pas ambitieux, il assiste jour par jour à cette mutilation de son idole, au démembrement de son enthousiasme; il voit tomber une à une, comme des fleurs fanées, ses plus belles croyances républicaines. On lui révélait le crime là où ses yeux s'étaient ouverts à l'admiration, on faisait des coupables de ceux que l'on nommait des héros la veille, et on les appelait « *des êtres pervers parvenus à jeter la*

république et la raison du peuple dans le chaos. »

La révolution était pour lui à la fois un instinct et une religion. Aussi il n'ose pas douter encore.

Danton vient d'être arrêté.

Danton va comparaître à son tour devant ce tribunal révolutionnaire institué par lui pour régulariser le meurtre et réhabiliter l'assassinat ; et Paris, vautré dans son orgie, abruti par ses excès, écrasé par sa destinée, n'a même pas un battement de plus au cœur, comme si le couteau des guillotineurs fût devenu l'instrument de la volonté divine, et que chacun dût en être frappé à son tour.

Pour la France, c'était le 5 avril 1794; pour la révolution, le 16 germinal de l'an II de la république.

Antoine Obrier, plongé dans les ténèbres de son idée fixe, déchiré par les fureurs de sa vengeance incessamment trompée, ressemblait bien à ces statues de pierre immobiles et debout, qui ne sentent que le coup qui les frappe et le marteau qui les brise. Ses mains labouraient son front comme pour y creuser sa pensée. Il n'écoutait et n'entendait rien de ce qui se passait en dehors de lui-même.

Il calculait sa haine et la faisait marcher heure par heure. comme un général fait d'une armée qu'il commande et dirige.

Son logement était sur le même palier que celui de George.

Pendant qu'il était ainsi dévoré par ses souvenirs et ses réflexions, la porte s'ouvrit brusquement et le jeune Montagnard entra.

Il était pâle; une émotion visible altérait les traits de son visage.

— Condamnés à mort! dit-il d'une voix sourde en s'asseyant sur une chaise et en laissant retomber ses deux mains sur ses genoux.

— Qui donc? dit Obrier qui avait relevé la tête.

— Danton, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine.

— Ah! oui... c'est vrai... c'est aujourd'hui que devait être prononcé le jugement.

— Condamné à mort Danton!... répétait George; condamné à mort Camille!... condamné à mort Fabre, et bien d'autres!... tous!... tous!...

— Ah! ils n'y vont pas de main-morte; tu vois si je suis un mauvais prophète. Robespierre a écrasé Danton; il y a assez longtemps qu'il y travaille.

— Obrier, je te le dis, c'est une grande calamité publique que cette condamnation. Ils l'appellent tous Danton le corrompu. Et qu'importe?... Dieu n'a pas donné toutes les vertus à chacun; mais Dieu lui avait donné, à lui, le génie, la puissance et l'entraînement; il lui avait donné, par dessus tout, la foi républicaine, qu'il portait comme une auréole sur son large front.

— Et dans quelques heures, répliqua Obrier avec une sauvage ironie, puissance, entraînement, génie, auréole, rouleront dans la poussière avec la tête coupée. Danton était un homme; il viendra d'autres hommes qui le remplaceront : voilà tout.

— Oh! dit George en se frappant le front, destinée humaine!... fatalité étrange!... Qui pourra dire où marche la révolution?

— La révolution..., reprit Obrier avec un demi-sourire, elle dort chez Dupleix côte à côte avec Robespierre, et se réveille quand il la touche du doigt. Robespierre est un grand homme, il sait frapper ses ennemis partout et toujours.

— Quel regard lira dans l'avenir? interrompit le jeune Montagnard, qui suivait le flot de ses pensées.

— A quoi cela sert-il, George? ferme les yeux, et crois.

On frappa à la porte, car Antoine Obrier était trop bon patriote pour avoir une sonnette ou un autre officieux que le citoyen Scévola, son portier.

— Entre! dit Obrier.

C'était un des nombreux agents de la police, fureteur d'instinct et de métier, dont la vie est un soupçon perpétuel et chaque heure une délation.

— Citoyen Obrier, dit cet agent, je viens t'apporter un papier assez important que l'on a saisi sur un homme qui sortait d'une des maisons voisines de celle qui nous a été signalée, rue Saint-Jacques. Il y avait avec lui un enfant, mais comme il n'avait pas l'âge, on n'a pas couru après.

— Donne... donne ce papier, s'écria aussitôt Obrier, que chaque espérance, quelque fugitive qu'elle pût être, faisait tressaillir jusque dans ses fibres les plus intimes.

— Qu'est-ce que cela veut dire?... fit-il d'une voix sourde; cette lettre... à n'en pas douter... était adressée à ce damné Savernoy... Tous nos projets connus... nos plans...

les plus secrets indiqués... Et tu as pris ce papier... dis-tu...?

— Sur un homme qui a été écroué, il y a deux heures, à la Conciergerie, sous le n° 127.

— Fouquier-Tinville l'a-t-il interrogé?

— Le citoyen Fouquier était au tribunal.

Pendant tout le temps qu'il avait parlé, Obrier n'avait pas quitté des yeux le papier qu'il tenait à la main.

— Parbleu!... s'écria-t-il avec explosion, je ne m'étonne plus s'il parvient à s'échapper toujours. Oh!... nous tenons la clef d'un mystère. C'est bien, dit-il à l'agent; tu n'as rien de plus à m'apprendre? je porterai moi-même ce papier au citoyen accusateur public. Oui... oui..., répéta-t-il d'une voix sourde, il y a là un mystère... des traîtres!... des traîtres partout!...

Il se retourna vers le jeune Montagnard.

— Comprends-tu cela, George? Le plan que j'ai combiné pour l'arrestation des chefs de ce complot, et que tu as communiqué au comité de sûreté générale, il est là... là, tout entier... dans cette lettre...

— Dans cette lettre! dit George, qui jusqu'alors n'avait pas prêté grande attention aux exclamations d'Obrier, tant il était ab-

sorbé par le terrible jugement qui venait d'être prononcé.

— Oui, mot pour mot... regarde.

Et il passa le papier à George...

George le prit et y jeta nonchalamment les regards, mais aussitôt tout son corps tressaillit, et il se leva d'un bond.

— D'où vient cette lettre?... Obrier... qui t'a donné cette lettre?...

— Parbleu! tu l'as bien vu, cet agent qui vient de sortir.

— Non! je n'ai rien vu!... rien entendu!... Oh!... je suis fou!... ce n'est pas possible!... je suis fou!...

Obrier le regardait avec stupéfaction.

— Il paraît que ça te fait aussi un joli effet...

— Mais dis-moi donc qui a écrit cette lettre!... cria George avec une exaspération croissante, en saisissant le bras d'Obrier et en le secouant convulsivement.

— Pardieu! si je le savais... je te jure bien que je lui ferais passer un mauvais quart d'heure à celui-là.

— Oh! ma tête!... murmura George, qui était appuyé contre le mur, tant ses membres tremblaient.

La stupéfaction d'Obrier n'avait pas été longue, et ses yeux interrogateurs étaient attachés sur le jeune républicain.

Il s'approcha de lui, et à son tour lui prit la main :

— Tu connais cette écriture, George?

— Moi!... non... non..., balbutia celui-ci.

— George, ce trouble... cette fièvre qui fait trembler tout ton corps... Tu connais cette écriture...

La figure de George était tellement altérée, qu'on eût dit celle d'un fou. Il ne répondit pas, mais il laissa échapper la lettre et se prit le visage dans les mains avec un sentiment de suprême désolation.

La pensée de George ne lui appartenait déjà plus. Obrier avait fait une trop profonde étude du cœur humain pour ne pas comprendre que les sentiments les plus extrêmes peuvent seuls donner une si immense douleur.

Il garda un instant le silence, observant avec son œil fauve le jeune républicain.

— George, reprit-il ensuite, cette écriture est celle d'une... femme!...

— Qui t'a dit cela?... murmura George écrasé.

— Cette femme... est celle que tu aimes!

— Cette femme!... cette lettre!... Oh! infamie!... Donne-la-moi!... Où est-elle?... J'ai mal lu!... ce n'est pas possible!... Donne-la-moi, que je la déchire avec mes dents!...

— Tout est possible, dit Obrier de sa voix rude. Cette femme, c'est la nièce de Gracchus.

— La... la... nièce.., murmura George, dont les lèvres étaient plus blanches que le suaire d'un mort.

— Ce Gracchus ne m'allait qu'à moitié... Cette jeune fille...

— Cette jeune fille est une infâme!... s'écria le jeune Montagnard avec une explosion terrible; une lâche espionne... qui a abusé de mon amour...

Obrier posa la main sur l'épaule de George et lui dit d'une voix frémissante :

— Ne t'avais-je pas dit, George : « N'aime pas!... n'aime pas!... L'amour... c'est le serpent qui tue... c'est le poison qui dévore!... » Te voilà comme il était, lui!... des larmes dans les yeux, des larmes dans la voix!... la fièvre et la mort dans l'âme!... Enfant!... enfant!...

— Oui! mais enfant qui se venge! Obrier, enfant qui tue!... Oh! je ne me briserai pas la

tête avec une balle, moi !... je me vengerai !... je me vengerai !...

— A la bonne heure !... tu comprends la vengeance. Sois tranquille, je t'aiderai, et je me chargerai des préliminaires.

— Oui, oui... n'est-ce pas? car, vois-tu, mon cœur pourrait faillir... je pourrais... Sa voix était si douce... son visage si pur !... C'était la voix d'une vierge et le visage d'un ange.

George tordait une de ses mains dans ses cheveux.

— Mais comprends-tu, Obrier, que la lâcheté d'une femme puisse descendre aussi bas?... Pour elle... j'aurais déchiré ma poitrine et donné mon cœur à fouler à ses pieds... Pour elle !... Si tu savais combien je l'aimais !... Infâme !... infâme !... Lâche !... lâche !... Oh !... comme je la briserai !... J'étouffe ici !... j'étouffe !...

Et il s'élança hors de la chambre.

Obrier, penché sur le seuil de la porte, le regarda un instant s'éloigner.

— Pauvre George ! dit-il, il a eu des accents qui m'ont rappelé... La douleur n'a qu'une même voix pour sangloter... Oh ! mon fils !... mon fils !... c'est ainsi que tu t'es éloigné le jour où tu ne devais plus revenir !... J'ai

reconnu la même pâleur sur le visage... le même frissonnement sur les lèvres...

Il cessa de parler. Sa pensée étouffait sa voix.

Il alla à la fenêtre et l'ouvrit pour laisser entrer l'air du dehors.

— Il a raison, murmura-t-il d'une voix creuse en s'accoudant sur le rebord, on étouffe ici!...

Un instant après, il se releva d'un mouvement brusque. Un éclair effroyable avait illuminé son cerveau.

— Si c'était!... si c'était!... s'écria-t-il avec un rugissement féroce.

Il se mit à rire d'un rire cruel.

— Tu es fou... Obrier... tu veux que cette jeune fille... et cependant... cependant!...

Et lui aussi, s'élança dans l'escalier, s'éloignant, comme l'avait fait George, d'un pas rapide.

L'un était poussé par son désespoir, l'autre par sa haine.

George était comme un fou. Des déchirements affreux mutilaient sa poitrine.

En marchant, il s'appuyait presqu'à chaque pas contre les murs pour ne pas tomber.

Tantôt il restait immobile, tantôt, au con-

traire, sa marche était fiévreuse; ses yeux étaient secs, mais entourés d'un cercle rouge.

Au détour d'une rue il s'arrêta et se prit le visage dans les mains, sans faire attention que chacun, en passant, le regardait avec étonnement.

Que lui importait cette vie indifférente et tumultueuse qui ruisselait autour de lui? Que lui importaient les bruits de la terre? Il n'entendait que les bruits de son cœur en lambeaux!...

— Oh!... infamie!... infamie!... disait-il entre ses dents, monstruosité!... Elle!... elle!.. J'étais pour elle un instrument... un jouet... un espion!... Oh!... mon pauvre cœur!... oh!... ma pauvre âme!...

Et, semblable à un insensé, il tournait sa tête contre le mur et se frappait le front aux pierres.

C'est que George avait été jeté d'un seul coup, du ciel resplendissant de son amour et de son adoration, dans la fange d'un abîme de souillures et de mensonges; c'est qu'il avait ouvert sa vie et son âme à une confiance immense; c'est qu'il avait donné à Jeanne tout cet élan, toute cette foi aveugle d'un premier amour qui s'infiltre dans le sang des veines et

devient le regard de vos yeux, la voix de votre bouche, la chair palpitante de votre vie.

C'est que cette lettre... lettre infâme qu'il avait broyée entre ses doigts, déchirée avec ses dents, avait brisé tout cela d'un seul coup, amour, foi, croyance.

Les tempêtes que Dieu envoie sur l'Océan ne sont rien auprès de la tempête qu'une telle douleur amasse dans la poitrine. C'est l'infini du désespoir.

Oh! le jeune et ardent républicain était bien tout entier écrasé par cet anéantissement de lui-même; plus rien ne vivait autour de lui que la rage insensée qui s'amoncelait dans sa tête, que la fièvre qui le dévorait. Il mettait dans sa désolation toute la sauvage énergie de sa nature.

Se souvenait-il que ce jour était un jour terrible, néfaste pour les révolutionnaires ? Il avait tout oublié, hormis les caractères tracés sur ce papier. Il avait oublié que Danton, ce superbe colosse de la révolution, cette monstruosité de la liberté, Camille Desmoulins, Fabre d'Églantine, Lacroix, Hérault de Séchelles devaient à leur tour aller s'agenouiller sur les planches glissantes de l'échafaud. Il avait oublié que cette heure, à laquelle il se

frappait le front dans son désespoir furieux, était celle où ces hommes tout à l'heure si populaires encore, si applaudis de la foule, si adorés de tous avec des trépignements frénétiques, allaient signer de leur sang les premières pages de l'expiation.

Que lui importait que Danton mourût? Jeanne l'avait trahi!... Que lui importait que la hache du bourreau fît tomber la tête de Camille Desmoulins? Jeanne l'avait trahi!

Il n'entendait pas les cris de la rue, qui déjà arrivaient jusqu'à lui, et il ne s'apercevait pas que la justice de Dieu voulait qu'il vît passer, têtes nues et mains garrottées, ces meurtriers de la France.

Et cependant le funèbre chariot avançait, traînant ses victimes comme il avait traîné les Girondins, comme il avait traîné Marie-Antoinette, reine de France, et, huit jours avant, Hébert et Momoro, comme il traînait tous les jours les têtes à couper.

La foule débordait autour de lui et le pressait de ses flots tumultueux; la foule, vile multitude sans nom qui a toujours des cris de joie, des injures et des vociférations pour toutes les agonies, et qui de la même main encense et assassine.

Lève donc... lève donc les yeux, George ! Au lieu de les avoir incessamment fixés sur ton cœur, arrête-les sur ce cortége qui passe. Ce sont tes amis, tes frères !... Ils frayent la route où toute cette révolution parricide doit passer. Regarde : le spectacle en vaut bien la peine. Ils sont quatorze entassés dans la même charrette.

Danton était calme et les bras croisés ; il avait le front haut, un sourire dédaigneux sur les lèvres, et dans le visage une empreinte d'écrasant mépris qui dominait cette horde populaire, lie de sang et de fange, amoncelée contre les roues de la charrette ; on eût dit un de ces chênes altiers qui regardent passer la tempête sans s'en émouvoir.

Mais jamais homme mené à la mort ne fut plus déchirant à voir ou à entendre que Camille Desmoulins. La désolation était peinte sur tous ses traits, la faiblesse de son cœur débordait par ses lèvres ; il bondissait sur le banc où on l'avait placé et cherchait à déchirer avec ses dents les liens qui le garrottaient.

Les bourreaux cependant n'avaient qu'à regarder leurs victimes pour apprendre à mourir.

Les yeux de George, hagards, vacillants comme ceux d'un insensé, aperçurent tout à coup ces quatorze têtes élevées au-dessus des autres.

Le Montagnard reconnut Danton et se voila la face de ses deux mains.

Ce spectacle terrible l'arrachait violemment malgré lui à sa propre douleur.

— Danton!... lui!... à l'échafaud!... murmura-t-il à voix basse...

Ce front lumineux et puissant, auquel un génie fatal semblait avoir donné la force de porter à lui seul la révolution, venait de creuser un sillon dans la pensée du républicain; et il entendit la voix du tribun qui disait à son ami avec une expression de dédain indicible :

— Reste donc tranquille, Camille, et laisse là cette vile canaille.

Cette voix, c'était bien la même qui dix mois auparavant avait résonné à son oreille, le premier jour de son arrivée à Paris, tonnante et applaudie, la même voix qui disait :

— Il faut que le peuple ait justice.

Et ce peuple qui avait poussé George au milieu de ses flots jusqu'à la Convention, était bien ce même peuple auquel le monstre révo-

lutionnaire devait lancer, avant de mourir, cet anathème méprisant.

Mais cette impassibilité muette et orgueilleuse était un masque sur le visage de Danton. Il savait que les grands crimes, comme les grandes vertus, vivent dans la postérité, et il posait à sa dernière heure devant le pinceau de l'histoire. Ce calme contracté rendait peut-être son horrible figure plus affreuse encore, ses traits étaient pâles, un rire convulsif plissait par instants ses lèvres sur lesquelles sa langue ardente se traînait continuellement.

— A l'échafaud !... à l'échafaud !... criaient les voix autour d'eux comme un tonnerre mugissant.

C'était du sang à couler ; que fallait-il de plus à cette meute altérée ?

— Peuple !... peuple !... on te trompe !... on immole tes meilleurs amis, gémissait Camille Desmoulins en se tordant sous ses liens, de telle sorte que sa chemise, déchirée par lambeaux, laissant voir son corps osseux dans sa grêle nudité.

Spectacle pitoyable, révolte stérile et honteuse contre la mort !

— A l'échafaud !... à l'échafaud !... répétait

la foule qui dansait en rond comme un troupeau de bêtes fauves.

— Mais c'est moi!... grinçait Camille, moi qui le premier, le 14 juillet, vous ai appelés aux armes !... C'est moi le premier qui vous ai montré du doigt ce trône à renverser, et vous ai crié : «Liberté!...liberté!...» Sauvez-moi!... Sauvez-moi !...

— A l'échafaud !... à l'échafaud !... répondaient les voix qui couvraient les gémissements du supplicié.(Et pas un n'avait un mot de pitié ou de souvenir.) A l'échafaud!...à l'échafaud!...

— La vie est-elle donc si précieuse? dit George en lui-même d'une voix amère, pour qu'on doive la demander avec de telles supplications ?... Voilà ma tête, qu'on l'abatte! voilà ma poitrine, qu'on la déchire !...

Le mutisme de Danton ne put tenir contre cette ingratitude qui les conduisait en hurlant à la tombe, et il se pencha, à moitié levé, sur un des rebords de la charrette.

— Peuple insensé..., dit-il.

A cette voix rugissante, dont les accents lui étaient si connus, la multitude un instant cessa de vomir ses injures et ses imprécations.

— A l'échafaud, Danton ! n'est-ce pas, continua-t-il, parce qu'il vous a conduits au

Champ-de-Mars pour signer la pétition contre la royauté. A l'échafaud, Danton ! n'est-ce pas? parce qu'il a renversé le trône des rois, parce qu'il a travaillé à vous relever de l'asservissement qui vous écrasait ; oui, à l'échafaud, Danton ! il a voulu faire de vous des hommes!

Et la foule, qui s'était tue un instant, se mit à répéter comme un écho funèbre :

— A l'échafaud, Danton, à l'échafaud !

Le tribun tressaillit; il se redressa de toute sa hauteur et s'écria d'une voix qui retentit comme un éclat de tonnerre :

— Peuple ingrat et stupide! tu ne vaux pas la peine qu'un homme te donne un jour, une heure de sa vie...

Et il retomba sur son banc en murmurant entre ses lèvres violacées ces paroles empreintes du plus hideux cynisme :

— Quant à moi, je m'en ris ; j'ai bien joui de l'existence, j'ai bien fait du bruit sur la terre, j'ai bien savouré ma vie. Allons dormir.

Et la charrette passa pour ne plus s'arrêter qu'au seuil de la guillotine.

La rue était devenue solitaire comme une plage que les flots de la mer ont quittée.

George seul n'avait pas bougé.

— Dormir !... dormir !... répéta-t-il à demi-

voix. Oh ! cela doit être vrai !... Puisque la vie est la souffrance, la mort doit être le sommeil.

La douleur en faisait presque un athée.

Quand le silence eut remplacé autour de lui ce tumulte mortel, sa pensée, un instant détournée, redescendit comme un éclair en lui-même.

— Oh !... la lettre !... la lettre !... dit-il en serrant ses deux mains contre sa poitrine.

Et il continua sa marche.

Jeanne était seule... seule avec les inquiétudes de sa pensée et la douloureuse résignation de son cœur ; cette voix intérieure, qui si souvent tremble et gémit en nous, prononçait incessamment le nom de son père et celui de George.

Les souffrances de l'âme ont cette différence avec les souffrances du corps, c'est qu'on les écoute et surtout qu'on les aime. La douleur de cœur a des recueillements tristes et doux.

C'est ainsi que mademoiselle de Savernoy s'isolait de la vie extérieure qui grondait autour d'elle.

Cent fois, cent fois heureuse est ta douleur, enfant ! elle empêche ta pensée de se plonger dans ces angoisses de chaque jour, de chaque

heure, de chaque instant; à peine si tu entends les cris d'agonie qui redoublent, enveloppée que tu es dans le deuil de tes espérances!

Assise près de la fenêtre, elle s'écoute dans sa méditation. On sonne à la porte. Elle ouvre.

C'est Petit-Pierre.

Petit-Pierre est tout essoufflé; il a tant couru, le pauvre enfant. Sa voix s'éteint dans sa poitrine, à peine s'il peut parler.

— Mademoiselle, dit-il par mots entrecoupés, après... avoir... attendu... ce matin près de deux heures... à l'endroit... que vous m'aviez désigné... j'étais enfin parvenu... à remettre... ce papier... mais... à peine... avions-nous... fait quelques pas que trois hommes se sont jetés sur cette personne.

— Oh! mon Dieu!... fit Jeanne.

— Et ils l'ont entraînée...

— En prison?

— Hélas!... mademoiselle, je ne sais pas... j'ai pu m'échapper... je suis accouru... bien vite.

— Et ce papier, Petit-Pierre?... ce papier?...

— Était caché dans ses vêtements.

— Alors tout est perdu!... s'écria Jeanne.

— Voulez-vous que je retourne là-bas, mademoiselle ?

— Non, enfant, murmura Jeanne en se laissant tomber sur un siége avec un profond accablement. Arrêté !... arrêté !... Tu connais Baptistin, Petit-Pierre ?... Ce n'est pas lui ?

— Oh ! non, mademoiselle ; c'est un visage que je n'ai jamais vu.

Petit-Pierre était debout. Jeanne avait la tête penchée sur sa poitrine.

— Mon père !... mon pauvre père !... Ils le tueront, dit-elle.

Elle se leva brusquement et prit à la fois les deux mains de Petit-Pierre.

— Tu as raison, enfant... Il faut courir... il faut retourner...

— Oui, oui.

— Mais prends garde !... Ah ! prends bien garde, Petit-Pierre. Je l'envoie peut-être à la mort, cet enfant...

Elle se tut un instant pour essuyer son front couvert de sueur.

— Écoute-moi bien, je ne puis rien écrire. Oh ! ma tête !... Voici ce que tu diras : que tout est découvert, leurs plans, leurs projets, leur attaque contre le Temple, contre le comité de salut public, entends-tu , entends-tu

bien ? contre le Temple, contre le comité... Partout des piéges sont tendus... ils feindront d'être les plus faibles pour... les entraîner à une mort certaine; mais des soldats cachés...» Ah! dis-leur bien cela surtout...

— Oui, mademoiselle.

— As-tu bien compris?

— Je me rappellerai tout ce que vous venez de me dire. Le Temple, le comité de... de salut public, n'est-ce pas ?

— Eh bien! va, va sous la garde de Dieu !

Puis, serrant avec un mouvement fiévreux la tête de l'enfant dans ses bras, elle couvrit ses cheveux de baisers.

— Je t'aime, Petit-Pierre, dit-elle, je t'aime!

Petit-Pierre s'élança vers la porte.

Au moment où il l'ouvrit, un homme était debout sur le seuil.

C'était George.

Il était si pâle, il y avait une telle expression sur son visage, que Jeanne, qui s'avançait, resta immobile, les yeux fixés sur lui; puis, comme il avait fait deux pas après avoir refermé la porte, effrayée de l'altération de ses traits, elle courut à lui.

— Vous souffrez, George... vous êtes malade?... il vous est arrivé quelque chose ?

George la regarda sans répondre. Une de ses mains était placée sur sa poitrine par-dessous ses vêtements, et comprimait violemment les pulsations de son cœur.

— Non! dit-il tout à coup brusquement, non, je n'ai rien!... rien...

Et il alla s'asseoir. Ses yeux avaient un regard indéfinissable.

— Non!... reprit-il une seconde fois avant que Jeanne eût prononcé une autre parole; vous voyez bien que je n'ai rien...

Il laissa tomber son front dans sa main.

La jeune fille s'était approchée de lui.

— George, vous me trompez, vous souffrez beaucoup.

— Vraiment, répondit George avec un frémissement qui faisait malgré lui trembler sa voix, les femmes sont étranges ! que pourrais-je donc avoir ? La république n'est-elle donc pas forte, triomphante?... Nos ennemis ne sont-ils pas écrasés au dedans et au dehors?... Les Hébertistes, Danton... Danton lui-même...

Il se leva ; car sa respiration était si oppressée qu'il avait peine à respirer.

Jeanne lui prit la main. Cette main était brûlante, comme si elle eût été de feu.

— Je comprends maintenant, George, la

pâleur de votre visage, le tremblement de vos lèvres, et cette fièvre qui vous fait les mains à la fois humides et brûlantes. Vous aimiez Danton, vous aimiez Camille Desmoulins... et leur arrestation...

— Leur mort!... leur mort!... interrompit George en se levant et en marchant à grands pas dans la chambre. Je viens de les voir... ils passaient... Qu'est-ce que cela, mourir?... Danton l'a dit tout à l'heure : dormir... Il va dormir, Danton... il ne souffrira plus. Ne devons-nous pas tous mourir de la même façon?... Bravo!... bravo!... un coup de couteau; c'est plus vite fait... ça frappe le corps... ça ne mutile pas le cœur... Je suis pâle... Allons donc! mes joues... pourquoi êtes-vous pâles?... reprenez vos couleurs...

Et en parlant ainsi, il se frappait le visage avec ses deux mains.

Jeanne, palpitante d'émotion, s'élança et lui prit les mains qu'elle serra dans les siennes.

— George, mon ami!... C'est affreux de vous voir ainsi... Tenez... j'entends même les battements de votre cœur sans les sentir; vous êtes malheureux, appuyez-vous sur moi, donnez-moi votre tête que je la presse dans

mes bras... Ne m'avez-vous pas dit que je serais pour vous l'ange de la consolation?

— Vraiment!... fit George avec un rire forcé qui déchira ses lèvres serrées l'une contre l'autre, oui, vous avez... raison, Marianne... Vous êtes l'ange de la consolation... consolez-moi...

Il se tut et reprit ensuite d'une voix sourde:

— Oh! c'est une fatale journée que celle-ci!... Du sang et de la douleur partout.

Son regard sombre et vacillant s'attacha sur Marianne.

— Tout-à-l'heure, continua-t-il, à votre porte... et c'est ce qui m'a rendu ainsi pâle... j'ai rencontré un ami... oui, un ami... C'était affreux! il se frappait le front à toutes les pierres des murs pour se le briser... C'est qu'il souffrait horriblement; c'est que son cœur torturé, déchiré en lambeaux, se tordait; c'est que toutes ces douleurs infinies que Dieu a données à l'âme gémissaient en lui... Ah! si vous l'aviez vu, Marianne, vous en eussiez eu pitié. Écoutez, vous... si bonne... si pure... vous... comme vous le disiez tout à l'heure... l'ange de la... consolation. Écoutez... ce qui lui était arrivé: il aimait de cet amour infini pour lequel il n'y a sur

la terre ni mot ni langage, comme je t'aime enfin... Marianne... Cet amour était devenu sa vie, son âme; car, ainsi que moi, il aimait pour la première fois, et sa pensée, à chaque heure, s'agenouillait devant ce visage de femme. Je vous l'ai dit bien souvent; mais vous ne pouvez pas comprendre combien l'homme, lancé ainsi par la fatalité de sa destinée dans ce torrent qui déborde, entraîne et aveugle, a besoin de cette voix douce et aimée qui parle toujours en lui, et rend la force à son cœur, l'énergie à son bras, la puissance à sa volonté.

Pendant qu'il parlait ainsi, la voix de George devenait, tantôt tendre et douce, tantôt, au contraire, ardente et fiévreuse; il oubliait sa douleur pour penser à son amour.

— Eh bien! savez-vous ce qui est arrivé de lui?... Cette femme qu'il aimait avec toute la puissance de son être, avec le délire de la foi... cette femme en faisait un instrument de lâcheté et de trahison... elle pressait son cœur chaque jour pour en faire sortir jusqu'à la moindre pensée, pour en dévorer jusqu'au moindre secret, et cela, le cœur froid... le mensonge sur les lèvres, parce qu'elle était une espionne!...

Jeanne écoutait : son front était livide.

— Oui, le plus lâche, le plus honteux métier!... épiant chaque regard pour l'interpréter, chaque mot pour le répéter, chaque épanchement du cœur pour en faire une trahison. Que lui importait que ses secrets ainsi livrés pussent faire tomber sa tête ? Une tête de plus sur l'échafaud... qu'est-ce que cela fait?

— Seigneur, mon Dieu !... murmura Jeanne, qui se sentait défaillir.

— Et lui !... lui !... le fou !... l'imbécile !... l'enfant!... il ne voyait rien... ne devinait rien... il se roulait à ses pieds, il lui ouvrait son cœur; il l'appelait sa vie, son âme, sa force, sa religion, son ange... il baignait ses regards dans ses yeux... il ne demandait qu'à être son esclave, à deux genoux, devant elle; il baisait ses cheveux... un à un... il l'aimait tant!... il l'aimait tant !... Oh! le fou !... l'imbécile !...

Et George riait de ce rire torturé que l'ange des enfers doit avoir mis sur les lèvres des damnés.

Il se leva à moitié, et plaçant ses deux mains sur les épaules de la jeune fille :

— Mais dites-moi donc, Marianne, que cette femme est lâche... misérable et infâme!...

car cet homme, c'est moi !... cette femme, c'est vous !...

Jeanne poussa un cri effrayant.

Le jeune Montagnard retomba sur son siége, écrasé, anéanti.

Un silence de quelques instants succéda à ce terrible anathème.

George se releva debout, fier et droit, les yeux ardents, mais le visage profondément dédaigneux :

— Oui, lâche... misérable... citoyenne espionne..., reprit-il d'une voix lente, mais tu vois que la Providence marque du doigt toutes les infamies pour qu'on puisse les écraser du pied avec mépris, tu ne jouiras pas longtemps du fruit de ta lâcheté. C'est un compte maintenant à régler entre toi et Samson.

— George..., dit Jeanne en se laissant tomber à genoux devant le jeune républicain, le marquis de Savernoy est mon père...

— Le marquis !... ton... père !... le... marquis de Savernoy !... votre père, Marianne !...

— Et maintenant, George, accusez-moi, livrez-moi, je suis prête... Depuis longtemps j'ai appris, à force de douleurs, à ne plus aimer la vie et à ne pas redouter la mort;

mais, au nom du ciel!... ne m'insultez pas ainsi!...

Les yeux de George n'avaient plus de regards, sa bouche n'avait plus de paroles. Il tendit la main à la jeune fille et la releva.

— La... fille... du... marquis... de... Savernoy! murmura-t-il enfin en s'arrêtant à chaque mot.

— Oui, George, la fille du marquis de Savernoy; pouvait-elle laisser égorger son père?

Et la pauvre enfant, éclatant en sanglots, se cacha le visage.

Elle continua, laissant échapper des paroles entrecoupées au milieu de ses larmes.

— Double... haine... et double vengeance... à assouvir!... Allez... allez... George! la victime... ne murmurera pas. La mort!... je ne dirai pas comme vous... George, c'est le sommeil; mais pour ceux qui ont beaucoup souffert, c'est le repos et l'espérance.

— Oh!... fit le jeune homme avec un gémissement indéfinissable.

— George, ne me méprisez pas!... ne me méprisez pas!... dit-elle.

George secoua la tête avec un mouvement d'étrange énergie, et se frappant le front:

— Il y a des moments, reprit-il, où je ne

comprends point qu'un homme ne devienne pas fou ; la fille du marquis de Savernoy !... Mademoiselle, tout à l'heure je vous ai insultée... outragée... c'est lâche de la part d'un homme... je vous en demande pardon... Vous avez fait... ce que vous deviez faire... Une fille ne peut pas laisser égorger son père ! Vous avez raison... c'est moi... qui étais un fou... un insensé...

Et il se laissa retomber avec accablement, en murmurant avec une expression de désespoir immense :

— Oh! fatalité !... fatalité !...

Il se releva tout à coup.

— Marianne... partez !... Mademoiselle... au nom du ciel !... fuyez d'ici... vous n'avez qu'un instant... ils vont venir vous arrêter... ils vont venir !...

— Ils m'arrêteront, dit la jeune fille, sans faire un mouvement.

— Marianne !... oh !... je vous supplie.

— Je ne m'appelle plus Marianne... je m'appelle Jeanne de Savernoy.

— Fuyez !... fuyez !... c'est la mort...

— Et moi, je ne veux pas fuir... je veux attendre, dit Jeanne d'une voix simple et digne.

— Oh !... non !... non !... s'écria le jeune

Montagnard en lui prenant les mains, tu fuiras... Voyez-vous, ils sont impitoyables!... c'est la mort! vous dis-je...

— J'ai assez souffert... je veux mourir, George.

— Et moi, dit George en l'enlaçant de ses deux bras, je ne veux pas que tu meures!... Je t'aime... ma vie... mon âme... je t'aime!...

— George... George..., s'écria la jeune fille en se rejetant en arrière, oh! ne me parlez pas ainsi!... j'étouffe... je me meurs...

George baisait ses cheveux, ses mains, son visage avec délire; il essuyait ses larmes avec ses lèvres.

— C'est que tu ne sais pas, mon adorée... à quel point une femme peut prendre le cœur d'un homme sans lui en laisser rien... Tu ne sais pas quelle immensité de désespoir m'a dévoré en une seconde, en une minute... Viens... ma vie... viens... ils te tueraient sans pitié, comme ils ont tué mon père! Viens...

— Oh! être aimée ainsi et mourir!... dit Jeanne en se laissant aller au bras du jeune républicain, défaillante, éperdue.

— Écoute!... j'ai entendu du bruit dans la rue... je les devine... ce sont eux... il en est temps encore...

— Ce sont eux !... dit Jeanne en entraînant George à la fenêtre.

— Oui... oui..., répéta celui-ci en collant son visage contre le carreau... Les voilà, et avec eux un commissaire de section !...

Jeanne se jeta au cou du jeune homme, l'étreignit de ses deux bras, approcha son visage de son visage, son souffle de son souffle.

— C'est la mort !... la mort inévitable !... n'est-ce pas ?... Eh bien !... George... je puis te le dire à présent, puisque je vais mourir... Mon bien-aimé, je t'aime... je t'aime !...

George voulut parler, elle lui mit la main sur la bouche.

— Oh ! ne parle pas !... ne parle pas !... j'ai si peu de temps !... Entends-tu bien ? je t'aime avec toutes les forces de mon âme !...

Elle se leva sur la pointe des pieds pour être plus près de lui encore et pour que sa voix entrât plus profondément au fond de son cœur.

— Je t'aime, mon George adoré... plus que les anges n'aiment Dieu !... Si ce que je dis là est un blasphème... Seigneur, pardonnez-moi ! Oh ! j'ai bien souffert !... j'ai bien pleuré !... Ne me plains pas, George... remercie-les, ceux qui viennent... ils m'ont

permis de te dire, mes yeux sur tes yeux, ma vie dans ta vie... mon âme avec ton âme : Je t'aime!... je t'aime!... je t'aime!...

Comme si c'eût été l'écho de ces derniers mots, on frappa rudement à la porte.

Jeanne alors joignit les deux mains du jeune républicain dans les deux siennes.

— George, lui dit-elle, je suis bien heureuse, je te le jure, j'ai vécu toute ma vie en cinq minutes.

— Tu ne mourras pas!... tu ne mourras pas!... s'écria George, je vais ouvrir...

Mademoiselle de Savernoy secoua la tête avec un triste sourire.

— Ami, dit-elle, sur le bord de la tombe, je te fais une prière ; mon père a des cheveux blancs comme en avait le tien, sauve-le... si tu le peux.

Le regard de George répondit à la jeune fille, et comme on frappait avec violence, il alla ouvrir.

Jeanne resta debout, appuyée contre la cheminée.

Son visage avait repris cette expression de calme sérénité que les peintres italiens ont donnée à leurs madones. Elle écarta ses cheveux le long de ses tempes et essuya deux lar-

mes qui brillaient dans ses cils blonds. Elle était belle et radieuse ainsi, belle de toute cette pureté que Dieu met au front des vierges martyres ; la pâleur de son visage n'avait plus rien de triste et de maladif. C'était la douce résignation qui regarde le ciel et ferme déjà les yeux à la terre.

La première personne qui entra fut Obrier.

— Tu vois que je suis exact, dit-il au jeune Montagnard avec un froid sourire ; commissaire de section, agent municipal, gendarmes, nous sommes au grand complet.

— Je te remercie, Obrier, répondit le jeune Montagnard avec la même voix et le même sourire ; mais tu vois que j'ai été encore plus exact que toi.

Et il ajouta, en se retournant vers le commissaire et vers l'agent municipal :

— Je vous attendais pour l'arrestation de la citoyenne.

Obrier le regardait avec un étonnement mêlé d'admiration.

— A la bonne heure, George, lui dit-il à voix basse, tu as le cœur de roche.

Le jeune républicain ne répondit rien et continua :

— Citoyen commissaire, je remets la ci-

toyenne entre tes mains, fais ce que tu as à faire.

Le commissaire s'approcha de la jeune fille.

— Ton nom, citoyenne?

— Marianne, s'empressa de dire George.

— Je m'appelle Jeanne de Savernoy, répondit celle-ci calme et grave.

George la regarda avec douleur. Obrier fit un bond.

Le commissaire continua :

—Citoyenne Jeanne de Savernoy, par ordre du citoyen Fouquier-Tinville, accusateur public près le tribunal révolutionnaire, au nom de la loi, je t'arrête !

— Je suis prête, dit Jeanne, sans que son visage trahît la moindre émotion.

— La voilà donc !... murmura Antoine Obrier accoudé dans l'ombre, la voilà donc celle qui a tué mon fils !...

—Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que c'est ? dit Gracchus qui venait d'entrer, et qui, écartant violemment le commissaire et l'agent municipal, prit la jeune fille dans ses bras.

— Vous vous perdez..., murmura Jeanne bien bas, vous vous perdez.

— Qu'est-ce que ça me fait ? répliqua celui-ci d'une voix brève.

— Dites que vous ne me connaissiez pas.

— Allons donc, que je t'abandonne au dernier moment, tu as pu le croire ; ah ! Jeanne, mon enfant, ça n'est pas bien.

Le commissaire s'avança vers lui.

— Tu es le citoyen Gracchus?

— Président de la section de la Fraternité.

— Citoyen Gracchus, par ordre de Fouquier-Tinville, accusateur public près le tribunal révolutionnaire, au nom de la loi, je t'arrête.

— A la bonne heure! dit Dupuis en pressant contre sa poitrine la tête de la jeune fille, ma pauvre Jeanne, nous ne nous quitterons pas.

Et il ajouta de manière à n'être entendu que d'elle seule :

— Je t'avais bien dit que ça finirait mal.

La figure d'Obrier avait un rayonnement infernal ; il assistait immobile à cette scène, et murmurait entre ses dents, que faisait trembler une joie fiévreuse :

— Après la fille, viendra le tour du père.

George, les yeux sur Jeanne, ne prononçait pas un mot, ne faisait pas un mouvement.

Pendant ce temps, l'agent municipal griffonnait sur une feuille de papier.

La jeune fille prit une des mains du vieux

Dupuis, et pendant qu'elle la portait à ses lèvres, les larmes qui inondaient son visage coulaient sur cette main; elle ne s'était résignée que pour elle-même.

— Hélas!... murmura-t-elle, c'est moi qui vous tue...

— Encore une fois, qu'est-ce que ça fait? dit celui-ci en essuyant les larmes de la jeune fille avec son mouchoir à carreaux. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Le tout est de s'habituer à cette idée-là. Je m'y ferai comme un autre, va!

— Allons, citoyen Gracchus, citoyenne Savernoy, dit le commissaire d'une voix rude et impérative, passez devant!

Jeanne s'appuya sur le bras de Gracchus.

George se pencha à son oreille et lui dit à voix basse :

— Jeanne, je veillerai sur vous.

Dupuis se retourna vers le jeune républicain.

— Eh bien! alors, citoyen, ajouta-t-il, tâchez de veiller un peu sur moi par la même occasion, ça me fera plaisir.

Antoine Obrier ne les quittait pas des yeux; il vit le mouvement de George; sa haine devina les paroles au mouvement des lèvres.

— Oh ! non !... dit-il dans l'ombre en étreignant de ses deux mains sa large poitrine, non !... tu ne la sauveras pas !...

XVIII

Il y avait bien des prisons à Paris dans ces temps lugubres. Les maisons de Dieu étaient devenues des antres révolutionnaires, tels que les Cordeliers et les Jacobins, ou de lugubres cachots, tels que l'Abbaye, les Carmes; là s'entassaient chaque jour de nouvelles victimes promises aux bourreaux, troupeaux vivants qui attendaient pêle-mêle, parqués dans de vastes salles, que la mort leur fît place; et la mort ne les faisait pas longtemps attendre.

Autrefois, on pouvait croire de temps à autre à un acquittement; la vieillesse avec

ses cheveux blancs, l'innocence avec son visage pur trouvaient quelquefois grâce devant le terrible tribunal; mais aujourd'hui, un acquittement fût devenu un scandale public, la mort ne pardonnait plus : l'innocence avait perdu son auréole, et les monstruosités les plus incroyables se commettaient de sang-froid; il suffisait de vivre pour être criminel; les prisons étaient devenues les entrepôts de la mort.

Au lieu de cette inscription, épitaphe de la nation, gravée sur la façade :

Unité, indivisibilité de la république.
Égalité, fraternité ou la mort.

On eût mieux fait d'écrire ce vers que Dante a placé aux portes de l'enfer :

LASCIATE OGNI SPERANZA, VOI CH'ENTRATE.
Laissez toute espérance, vous qui entrez ici.

Parmi les dix-huit prisons, bouches éternellement affamées et béantes, l'Abbaye, les Carmes et le Luxembourg étaient plus spécialement réservées aux personnes d'un rang élevé ou d'une naissance illustre. On ne trans-

férait d'ordinaire celles-là à la Conciergèrie que le jour où elles devaient comparaître devant le sanglant tribunal, quelquefois la veille.

Cependant, par exception à la règle commune, des victimes de choix étaient parfois envoyées à la Conciergerie, où elles se trouvaient plus complétement sous le regard et sous la main de Fouquier, qui avait fait de cette dernière prison le centre même de sa vie; il se plaisait à réunir, avec un soin minutieux, les plus glorieuses et les plus belles têtes : ses sanglants appétits avaient de la coquetterie et de l'orgueil, et il composait, pour la mort, de gracieuses corbeilles, comme on compose un bouquet de fleurs pour un bal.

Aussi ce fut à la Conciergerie que l'on conduisit mademoiselle de Savernoy.

C'était une flatterie à l'égard de Fouquier.

La première entrée de cette prison, qui s'ouvrait alors, et il y a peu d'années encore, sur la grande cour du palais, était fermée par deux guichets très-rapprochés l'un de l'autre.

Chacun de ces guichets était gardé par un porte-clefs.

L'emploi de porte-clefs était important et recherché, très-lucratif surtout, mais il demandait les vertus les plus mâles et les qua-

lités les plus resplendissantes des héros de la sans-culotterie : voix rude, visage sombre et farouche, poignet de fer, torse d'athlète, regard profond et froid.

Ce jour-là même où la fille du marquis de Savernoy et le pauvre citoyen Gracchus étaient arrêtés, il y avait fête et repas d'installation à la Conciergerie.

Un des porte-clefs s'était maladroitement laissé mourir et avait ainsi laissé sa place vacante. C'est à cette place qu'on installait le nouveau porte-clefs, sorti triomphant de sérieuses et longues épreuves.

Si la funèbre tristesse et les mortelles inquiétudes habitaient au dedans, sur le seuil les rires et la joie la plus franche éclataient de toutes parts, au milieu du choc des verres et des chansons patriotiques. C'est que le festin du nouveau guichetier était des mieux ordonnés, et que le concierge, véritable graine de jacobin, avait prêté sa salle à manger pour cette solennelle réception.

Ici le vin ruisselant, les rires et les cris joyeux ; là-bas les larmes et la mort.

Cinq heures ont sonné, et le concierge, assis à la place d'honneur, préside le banquet.

En face de lui, est le nouveau candidat ad-

mis à la dignité importante de porte-clefs du guichet de droite.

La nappe rougie, les figures avinées, les cris gutturaux, les yeux qui vacillent, tout annonce que le festin a été largement fêté.

Le concierge se lève. Il appuie ses deux bras sur la table, précaution fort utile dans l'intérêt de l'équilibre ; son visage est rayonnant comme celui d'une panthère au milieu de ses petits.

— Citoyens mes frères, dit-il, c'est aujourd'hui un grand jour, d'abord parce que... parce que tous... les... tous... tous les jours qu'éclaire la ré... pu... pu... blique une et indivisible sont gravés... sont gravés...

Des bravos frénétiques interrompirent l'orateur qui sourit et continua :

— Ensuite parce que le citoyen Horatius Coclès, Hora... tius Co... Co... Coclès est appelé à l'honneur de porte-clefs. Citoyen... Horatius... je t'ouvre mes bras... viens y re... re... cevoir l'accolade... fra... ter... ter... nelle et les... et les insignes de ton rang.

Le citoyen Horatius se précipita dans les bras du citoyen concierge, qui lui remit le trousseau de clefs.

Certes, le nouveau guichetier est digne de

l'emploi ; il ne possède qu'un œil ; mais cet œil a une teinte fauve et vitreuse qui fait plaisir à voir ; ses bras ressemblent à des massues, ses mains à des verrous de fer.

Il monte sur la table pour développer plus complétement aux yeux de ses confrères les merveilleuses qualités qui le distinguent, et entonne d'une voix de stentor quelques gracieux couplets, qu'il a composés lui-même pour cette solennité :

Rions, frères, rions
Et buvons !
La liberté préside
Et guide
Nos verres, que Bacchus
A remplis de son jus.

C'est le signal ; le vin coule dans les verres et sur la table, les assiettes roulent à terre.

Horatius reprend avec une énergie qui fait retentir les échos et trembler les vitres.

Vive le vin !
A bas le calotin !
Vive la guillotine !
Qui a si bonne mine,
Et qui coupe si bien
Les têtes de ces chiens !

Les règles de la prosodie, on le voit, ne

sont pas régulièrement observées ; mais la richesse de la pensée rachète amplement ce léger défaut de facture.

Le concierge s'est endormi sur son siége d'honneur ; ce qui n'empêche pas le poëte-guichetier de continuer avec entraînement son hymne patriotique :

Mes beaux aristocrates,
Dans..., etc.

Mais la porte venait de s'ouvrir, et le guichetier de service prévint qu'il arrivait *du monde.*

Le concierge se réveilla en grognant fort, et sortit pour aller voir ses nouveaux hôtes.

— Citoyen Coclès, dit-il en passant, si tu as le poignet aussi fort que la voix, ça ira bien.

Pour toute réponse, le nouveau guichetier releva la manche de sa chemise, et prenant une clef au hasard dans le trousseau, il la tordit entre ses doigts.

Les nouveaux hôtes étaient Jeanne et Gracchus.

Pauvre enfant ! elle était pâle, et son courage avait failli l'abandonner, lorsqu'il lui fallut courber la tête pour entrer sous le fatal guichet. Un froid mortel pénétra dans ses

veines et vint lui glacer le cœur; alors elle donna toutes ses pensées à Dieu, et appuyée sur le bras de Gracchus, elle continua de marcher.

Mais ce bruit de verrous, ces portes massives qui roulaient en hurlant sur leurs gonds, ces murs froids et nus, ces voûtes sombres sous lesquelles s'infiltraient à peine quelques lambeaux de clarté, la faisaient frissonner malgré elle.

Gracchus était très-pâle ; il avait bien envie de trembler aussi de tous ses membres; mais il sentait sur son bras tressaillir celui de la jeune fille, et il s'efforçait d'avoir du courage. Le cœur a tant de ressources.

— C'est le premier moment qui est un peu dur, vois-tu, mon enfant, lui dit-il, mais on s'y fait.

— Ç'a été plus fort que moi, répondit-elle d'une voix basse en appuyant sa tête blonde et pâle sur l'épaule de Gracchus; heureusement qu'ils ne me laisseront pas longtemps ici.

— Le citoyen George est puissant, Jeanne, j'ai espoir qu'il te sauvera.

La jeune fille secoua la tête.

— Oh ! je n'ai pas peur de mourir, dit-elle.

Ils étaient arrivés dans une sorte de grande salle séparée en deux par une cloison vitrée; il y avait des bancs le long des murs; voilà tout; et comme le jour y pénétrait peu ou pas, une lampe fumeuse en éclairait les sombres parois.

— Attendez ici, dit le guichetier, que le citoyen concierge ait fait son affaire.

Jeanne tomba sur un des bancs plutôt qu'elle ne s'assit et croisa ses deux mains sur ses genoux.

Ses longs cheveux débouclés lui couvraient une partie du visage et ruisselaient sur sa robe d'indienne. Ses yeux n'avaient pas de larmes, et comme tout était silencieux autour d'elle, ses lèvres murmurèrent bien bas sa pensée.

—Mon Dieu! faites que George ne me sauve pas! je veux mourir.

Mais tout à coup des hurlements et des rires firent vibrer les échos de la salle. On entendait le bruit des verres brisés et celui des couteaux qui frappaient en cadence sur la table.

— Ils sont bien heureux de rire là-bas, dit Gracchus en relevant la tête, je n'en ai pas envie, moi.

Horatius Coclès avait, on le devine, repris sa chanson un instant interrompue.

Les paroles arrivaient par la porte entr'ouverte jusque dans la salle où était mademoiselle de Savernoy, et grâce aux poumons d'airain du citoyen porte-clefs, il n'était pas possible d'en perdre une syllabe.

Mes beaux aristocrates
Dans le sac à Sanson
Crachons... crachons...

Jeanne, réveillée subitement de sa douloureuse méditation, tressaillit. Gracchus sentit un frisson lui parcourir tout le corps.

La voix continuait plus claire et plus retentissante :

J'achèterais des têtes
Si j'avais les moyens ;
J'en porterais en fête
Une dans chaque main.
Vive la guillotine !
Qui fait si bonne mine
Et qui coupe si bien
Le cou à tous ces chiens !

Horatius avait cru pouvoir se permettre cette légère variante, empreinte d'une noble énergie patriotique.

Les règles de la poésie étaient de plus en

plus violées ; mais, en revanche, comme celles de la république y trônaient triomphantes !...

Mademoiselle de Savernoy se serra en tremblant contre Gracchus.

— Quelle affreuse chanson ! dit-elle en cachant sa tête dans ses vêtements.

Le brave homme entoura de ses bras le corps de la jeune fille comme pour lui faire un rempart contre ces chants odieux.

— C'est une chanson de circonstance dont nous aurions fort bien pu nous passer, grommela-t-il entre ses dents ; mais vois-tu, Jeanne, ils en ont le droit, nous sommes ici chez eux.

Quelques instants après, le guichetier vint les chercher. Tous les papiers étaient en règle.

Jeanne se leva, et reprit le bras de Gracchus ; le brave homme avait de grosses gouttes de sueur le long des tempes ; les jambes de mademoiselle de Savernoy tremblaient si fort, qu'elle avait beaucoup de peine à marcher. Il faut si peu de chose pour déraciner ce triste courage du cœur d'une jeune fille.

La salle dans laquelle ils entrèrent était pleine. Jeunes et vieux, femmes et hommes, étaient réunis dans cette antichambre de la mort.

Mais cette salle avait un aspect étrange ; les fronts n'étaient pas inclinés vers la terre, les visages pâles, les regards immobiles ; de tous côtés, au contraire, des rires, des paroles joyeuses, et parfois des chants. Chaque jour d'oubli semblait être une fête de la vie. On ne pensait plus à la mort, on attendait, comme après le jour qui fuit on attend le jour qui doit venir.

Aussitôt que la porte s'ouvrit pour donner passage à mademoiselle de Savernoy, une jeune fille blonde comme elle s'élança avec un cri.

Toutes deux restèrent longtemps embrassées. Leurs yeux versaient des larmes, mais ces larmes se confondaient sur les joues de l'une et de l'autre, mêlées comme l'étaient leurs cheveux, unies comme l'étaient leurs deux cœurs.

Cette jeune fille, c'était Anaïs de Préville, la compagne bien-aimée de Jeanne, sa sœur du couvent.

— Oh ! Dieu est bon !... murmura Jeanne la première, il nous réunit aujourd'hui.

— Oui, Dieu est bon et cruel à la fois, ma pauvre Jeanne... Toi... aussi, tu n'as donc pu leur échapper ?

— Ma bonne Anaïs... nous allons bien le prier pour qu'il ne nous sépare plus... n'est-ce pas?

Anaïs se renversa un peu en arrière pour mieux voir son amie et faire entrer son regard plus profondément dans son cœur.

— J'étais isolée, perdue,... dit-elle, la prison me rend le bonheur du couvent, qu'elle soit bénie!

Jeanne appuya sa tête sur l'épaule de sa compagne; le bonheur comme la souffrance épuisait ses forces.

Gracchus les regardait toutes deux avec un sourire amer.

— Pauvres enfants! murmura-t-il, si jeunes et déjà si près de la mort! Ceux qui ont des cheveux gris sur la tête ont-ils donc le droit de se plaindre? C'est égal, ajouta-t-il tout bas en se frottant le cou par un mouvement involontaire, la guillotine, c'est une vilaine chose.

Anaïs tenait Jeanne par la main, elle l'amena successivement devant plusieurs dames en la nommant. Chacune attirait doucement à elle la nouvelle venue, et la baisait au front.

On eût dit une jeune fille présentant une de ses amies dans un bal.

Elles s'arrêtèrent ainsi toutes deux devant une jeune femme qui tenait à la main un travail de broderie.

Un jeune homme, qu'on reconnaissait pour militaire à ses fines moustaches, était assis auprès d'elle et lui parlait bas. Il y avait à la fois un sourire de coquetterie et d'incrédulité sur les lèvres rosées de cette jeune femme, qui s'épanouissaient sans s'entr'ouvrir, comme un œillet qu'une main eût pressé.

Elle releva la tête, et, laissant tomber sa broderie sur ses genoux, elle tendit la main à Jeanne.

— Ma charmante enfant, lui dit-elle, ici l'on n'a pas le droit d'avoir les joues pâles comme sont les vôtres, des yeux tristes comme le sont vos beaux yeux bleus. Nous vous égayerons ; n'est-ce pas, vicomte ?

Le jeune homme, qui s'était levé avec cette politesse de bonne compagnie dont on ne retrouvait plus les lambeaux dispersés qu'aux Carmes, au Luxembourg, à l'Abbaye ou à la Conciergerie, s'inclina et répondit :

— Ici, il n'y a point d'égoïsme, mademoiselle ; chacun apprend aux autres ce qu'il sait ; la comtesse vous apprendra la coquetterie, l'insouciance et la gaieté.

— Et vous, vicomte, qu'enseignerez-vous?

— Ce que j'ai ici près de vous et ce que j'aurai demain là-bas : la résignation.

— Aimez-vous à chanter, mademoiselle? reprit vivement la jeune femme; nous possédons un clavecin délicieux.

— Tu avais une voix charmante au couvent, dit Anaïs.

— J'essayerai de me le rappeler, répondit mademoiselle de Savernoy. Nous chanterons, Anaïs, cet hymne à deux voix que tu aimais tant.

Mademoiselle de Préville et Jeanne s'éloignèrent.

Le jeune militaire reprit sa place sur le coin du banc de bois. Il ramassa la broderie qui était à terre, et en la rendant voulut baiser le bout des doigts de la comtesse. Celle-ci retira vivement la main.

— Vicomte, vous ramassez trop souvent ma broderie.

— Vous la laissez si souvent tomber, comtesse.

— Prenez garde, vous avez dérangé votre moustache.

— Vous me refusez donc votre main à baiser?

— Il faut bien réserver quelque chose pour demain, mon cher vicomte.

— Ah! répondit le jeune homme, qui devint sérieux malgré lui, c'est mal de dire : *A demain!* C'est un mot qu'on ne connaît pas ici.

— Vicomte, voilà que vous ressemblez à un amoureux de bergerie; je vais au clavecin.

C'était une scène de boudoir, à la façon du siècle de Louis XV, sur un banc de la Conciergerie.

Mademoiselle de Préville et mademoiselle de Savernoy s'étaient arrêtées toutes deux devant un vieillard, qui les tenait chacune par la main et leur parlait de cette voix douce et grave de la vieillesse.

Jeanne l'écoutait et le regardait comme elle eût écouté et regardé son père.

— Mes enfants, leur disait-il, vous êtes bien jeunes et je suis bien vieux. C'est la première fois que les deux extrémités de la vie se touchent de si près.

— Est-ce que vous souffrez, M. le duc? lui dit mademoiselle de Préville, vous êtes pâle.

— Un peu, reprit le vieillard d'une voix oppressée.

Et il ferma les yeux.

—Ma sœur, dit Anaïs en embrassant Jeanne, la présentation est finie.

Le vieux Dupuis avait suivi Jeanne pas à pas. Tout ce qu'il voyait et entendait lui causait une stupéfaction des plus grandes. Ses idées sur la mort étaient complétement bouleversées.

Pendant que mademoiselle de Savernoy causait avec la jeune comtesse, il avait regardé une partie de cartes qui se faisait dans un des coins de la salle. Les deux joueurs semblaient fort attentifs à leur partie.

— Je ne les comprends pas, dit-il en lui-même, et je veux bien être pendu si je pourrais distinguer un valet d'une dame.

— J'ai le roi, dit l'un des joueurs en riant.

Gracchus fit un bond sur lui-même.

— A-t-on jamais vu dire de ces choses-là?... murmura-t-il entre ses dents; c'est dans le cas de nous faire couper le cou à tous sans désemparer.

— Mauvais signe! reprit l'autre, les rois ont du malheur aujourd'hui.

— Ils perdent une fois, ils gagnent vingt.

— Est-ce que vous ne trouvez pas cette par-

tie un peu compromettante? se hasarda de dire Gracchus à l'un des joueurs.

— Mon cher monsieur, répliqua celui-ci sans se détourner, on n'a rien de mieux à faire ici qu'à se compromettre, ça calme les nerfs.

— Et puis, ajouta l'autre avec une gaieté quelque peu soldatesque, on ne fait guère attention à ce que l'on dit quand on n'a plus *la tête* à soi.

Gracchus trouva le mot spirituel, mais désagréable.

Pendant ce temps, la jeune comtesse chantait au clavecin.

— Qui dirait, pensa Gracchus en s'adossant contre le mur, que demain les trois quarts de ceux qui sont ici n'y seront plus peut-être? Pourvu que le citoyen George parvienne à nous tirer de là!

Le bras de Jeanne vint s'appuyer sur le sien. Le pauvre homme ne put s'empêcher d'avoir un tressaillement.

— Tu m'as fait une peur! lui dit-il; j'ai cru que...

— On venait déjà nous chercher? interrompit la jeune fille de sa voix douce et triste.

Et se levant sur la pointe de ses pieds pour l'embrasser :

— Anaïs, dit-elle à sa compagne, Dieu n'a pas mis sur la terre deux cœurs aussi bons que celui-ci.

Mademoiselle de Préville s'approcha de Dupuis, et, comme avait fait Jeanne, elle lui tendit son charmant visage.

— Il n'est pas possible, dit-il en posant ses mains sur les épaules des deux jeunes filles, que vous ne nous portiez pas bonheur ; il n'y a qu'un instant, je vous regardais ; à vous voir, on eût dit les deux ailes d'un ange.

Tout près d'eux était un jeune homme.

Il tenait son visage dans l'une de ses mains ; l'autre était retombée sur ses genoux. A ses pieds un crayon et un morceau de papier.

— Pauvre jeune homme ! dit Anaïs, depuis hier qu'il est arrivé, il est ainsi. Il n'a pas prononcé une seule parole, et bien des fois j'ai vu des larmes couler entre ses doigts.

Tout en parlant, elle avait ramassé le crayon et le morceau de papier. Au moment où elle allait replacer silencieusement le crayon dans la main qui était à moitié fermée sur les genoux du jeune homme, ses yeux se portèrent sur le papier.

— Des vers ! dit-elle.

Et elle se mit à les lire à demi-voix. C'était comme une mélodie lointaine apportée par le souffle du vent.

Pourquoi donc regretter la terre?
Près de Dieu seulement on cesse de souffrir ;
C'est monter vers le ciel, mais ce n'est pas mourir.
Demain je reverrai ma mère.

A mesure que mademoiselle de Préville lisait, le jeune homme relevait la tête. Il semblait écouter l'écho de sa pensée.

Elle continua :

Dans ces jours de grande douleur,
Heureux qui n'a connu l'amour, ni l'espérance,
Car il retourne à vous sans regret ni souffrance,
Lorsque vous l'appelez, Seigneur !

Il n'y avait plus rien de tracé sur le papier.

Le jeune homme s'était redressé tout à fait, et ses yeux, dans lesquels brillaient des larmes à moitié séchées, semblaient regarder l'espace.

Il reprit, en laissant errer sur ses lèvres un amer sourire :

Lorsque la dernière heure sonne,
Heureux qui tend la main à des amis d'hier !
Son front ne pâlit pas, son regard reste fier,
Et la mort est une couronne.

Puis semblables aux cordes d'une lyre que les doigts ne font plus vibrer, ses lèvres cessèrent de tressaillir, sa bouche devint muette, et il inclina de nouveau silencieusement la tête.

Jeanne était devenue toute pensive et ses yeux étaient humides; les larmes qui coulaient goutte à goutte de ce gémissement retombaient sur son cœur.

Elle continua de marcher avec Anaïs pour aller s'asseoir dans un des coins de la salle.

Mais tout à coup un cri bien faible se fit entendre à l'autre extrémité. Quelque léger qu'il fût, chacun l'entendit, et il y eut de ce côté de la salle un grand mouvement. Puis, au milieu du silence qui s'était fait subitement, une voix dit :

— Il est mort.

Le vieux duc avait rendu son âme à Dieu.

Alors chacun s'approcha de ce visage inanimé, sur lequel il y avait la double majesté de la vieillesse et de la mort, et, comme des roseaux que plie le vent, toutes les têtes s'inclinèrent.

C'était un spectacle triste et touchant que tous ces prisonniers ainsi agenouillés à terre, eux que la mort touchait de si près; on en-

tendait le frémissement des lèvres qui murmuraient une prière.

Quand le guichetier de service entra, il s'arrêta lui-même muet et étonné.

Le cynisme de ces hommes qui s'étaient fait une cuirasse d'airain contre toute chose sainte et sacrée, courbait involontairement le front.

Il resta un instant ainsi sur le seuil; puis secouant sa lourde tête comme il eût fait de son trousseau de clefs, et s'avançant d'un pas rude et brusque jusqu'au fond de la salle, il regarda le vieux duc étendu sur le banc. Les deux mains du vieillard étaient jointes.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? dit le guichetier. En v'là un qui a fini son affaire; comme s'il ne pouvait pas attendre jusqu'à demain, on l'aurait aidé.

De semblables paroles étaient si naturelles et si simples dans la bouche de ces hommes, que nul ne détourna la tête et ne parut s'en étonner.

Quelques instants après, ce guichetier revint avec un de ses camarades et emporta le cadavre.

Mais aucun des prisonniers ne s'assit sur le banc où le vieux duc était mort.

Pendant ce temps, un drame se jouait dans un coin de Paris, rapide comme tous les dénoûments, sanglant comme toutes les calamités, et portant avec soi le dernier mot de folles espérances, dans un dernier cri de martyre de fidélité.

Quand la fidélité ne peut plus espérer, elle demande à mourir. Se résigner est la vertu des cœurs de marbre; pour les autres, les jours sont des années, les mois des siècles.

Et puis, qui sait?... C'est un mot jeté au hasard qui a révélé pour la première fois à l'homme l'écho des montagnes dont la voix parle après lui. La fidélité qui veut agir est une folie comme le martyre peut-être, mais la fidélité qui se croise les bras est un mensonge. Attendre n'appartient qu'à Dieu, qui a l'éternité.

Tous les nœuds de cette association mystérieuse que nous avons suivie depuis la Provence se brisaient jour par jour; les lambeaux déchirés gisaient à terre avec une longue traînée de sang; les uns s'appelait Lyon, les autres Bordeaux, Nantes, Vendée; partout des corps morts amoncelés à faire des montagnes humaines et du sang à rougir les fleuves.

La France entière serrée à la gorge palpitait sur l'échafaud.

A Paris s'étaient réunis les derniers tronçons. La mort de Danton, de Camille Desmoulins, de Favre d'Églantine avait décapité la Montagne. La fumée de ce sang républicain monta au cerveau avec une agitation tumultueuse, et ruissela dans la capitale avec de sourds murmures.

A peine furent-ils morts que cette Convention, sanguinaire par lâcheté, lut l'ambition effrénée de Robespierre sur ces troncs décapités, et pleura la perte de ceux qu'elle n'avait pas osé défendre. La consternation fut générale. Si la hache frappait ainsi les bras qui la guidaient, tout était perdu, la révolution remontait à sa source.

Ce moment était donc favorable pour tenter un soulèvement, pour semer la terreur dans la foule et en appeler aux passions extrêmes. Certes, si, par quelque audacieuse entreprise, les membres du comité de salut public eussent été subitement arrêtés et poussés, avec de longs cris d'indignation, soit à la Conciergerie, soit à l'Abbaye, soit au Luxembourg, leur popularité appuyée sur l'échafaud eût glissé dans tout ce sang nouvellement répandu.

Aussi fut-il subitement arrêté par les fidèles de la Vieille rue Saint-Jacques et de la rue de la Corderie que l'on tenterait dans la nuit même un coup décisif, afin de ne pas laisser échapper cette chance inespérée de succès.

Le mot d'ordre fut donné, des signes de ralliement échangés. L'attaque devait être simultanée sur différents points, pendant que des hommes disséminés par groupes en appelleraient à la vengeance du peuple des assassinats commis par Robespierre et les siens. En outre, on avait appris que les membres les plus influents du comité de salut public, justement inquiets de l'opinion populaire, devaient se réunir en conseil pour asseoir le règne absolu de la terreur sur de nouvelles victimes, et étouffer dans la mort les murmures comme les gémissements.

Les principales dispositions de l'attaque frappaient sur trois points importants :

Envahir le Temple pour enlever les prisonniers, mettre en arrestation les membres du comité de salut public, forcer les portes de la Conciergerie et allumer le flambeau de l'insurrection révolutionnaire contre la révolution elle-même.

Mais Dieu, dans sa suprême volonté, n'avait

pas encore marqué cette nuit pour l'expiation et la vengeance : les héros sanguinaires de la république n'avaient pas encore assez amassé de crimes sur leur tête, il fallait que leur immolation fît monter au ciel un cri général de reconnaissance envers la Divinité.

Continue, continue encore quelques mois ton rôle de martyre résignée, pauvre France ! Laisse verser une à une les gouttes de ton précieux sang ; holocauste humain, chaque tête qui tombe est un pas vers la délivrance. L'ange protecteur avance, tenant dans la main droite le glaive foudroyant de la justice éternelle, et les Philistins seront écrasés sous les débris de leurs idoles impies.

En traçant ces lignes à plus d'un demi-siècle de distance de ces funèbres jours, le cœur bat d'une émotion immense, la pensée tressaille, délivrée et radieuse, et la plume de l'écrivain voudrait devancer l'aile du temps.

Que de nobles cœurs pourtant en mourant ont désespéré de la patrie !

La nuit était venue, séchant de sa froide haleine, sur le pavé sanglant, les traces de ce premier suicide du peuple ; et le jour semblait avoir emporté avec lui le tumulte des pensées et le murmure des voix.

Le marquis de Savernoy, enfermé avec le comte de Montmaur, le général Dillon, le baron de Bellegarde, et deux ou trois autres cœurs fermes et dévoués qui devaient être à la fois dans l'action la tête et le bras, arrêtaient les dernières dispositions de l'attaque.

Le vieux gentilhomme sentait en lui ce léger tressaillement intérieur qui s'empare de nous le jour des grands événements, mais aussi ce calme résolu d'un fait accompli qui purifie le cœur.

— Dans deux heures, dit le marquis en se levant, notre destinée sera dans la main de Dieu.

Le général Dillon était pâle.

— Puisse le spectacle de tant d'attentats lâches et infâmes, dit-il, avoir enfin éclairé l'esprit du peuple! Je n'espère pas le succès, mais, ajouta-t-il d'une voix amère, j'aspire au combat.

— Aujourd'hui, dit le marquis, c'est la vie qui sépare, c'est la mort qui réunit. Oui, vous avez raison, général, il ne s'agit plus d'espérer, il s'agit de combattre, car chaque jour nous enlève la foi en nous-mêmes, et avec elle l'espérance qui est la force et l'énergie.

Sa voix, si mâle et si ferme pendant qu'il parlait, semblait mouillée de larmes.

— Jusqu'au dernier jour, j'ai conservé cette foi pure et intacte; j'en ai semé les étincelles sur la France, et toutes se sont éteintes une à une dans le sang. La trahison du comte de Versant nous a porté une blessure mortelle; sans nul doute un de nos agents a été arrêté ce matin, car on ne l'a plus revu; en attendant plus longtemps, nous partirions tous ainsi; le moment nous seconde.

— Oui, dit le comte de Montmaur, l'hésitation serait notre ruine certaine. L'abattement général se changera peut-être en indignation et viendra à notre secours.

Dillon jeta son manteau sur ses épaules.

— Allons, dit-il, nous pousserons ce soir le vieux cri de la France : Montjoie et Saint-Denis! Tout est bien convenu, vous : marquis, au Temple; vous, comte de Montmaur, à la Conciergerie; deux d'entre vous, messieurs, bien accompagnés, iront aux Carmes et au Luxembourg, tandis que les autres parcourront les différents quartiers, soulèveront les esprits au nom du massacre des plus purs républicains, et sèmeront l'agitation sur tous les points afin de diviser les forces de nos ennemis; moi,

si Dieu m'est en aide, j'aurai en mon pouvoir, avant le lever du jour, les principaux membres du comité de salut public.

Tous se serrèrent la main et se séparèrent.

Dans la pièce voisine étaient Baptistin et Crépaux, fidèles soldats de garde.

Tous deux, le visage pâle, agité, s'entretenaient bas lorsque le général Dillon, qui sortait le premier, ouvrit la porte.

Cette pièce était obscure, ce qui fit que nul ne put remarquer l'altération de leurs traits.

Baptistin disait :

— Moi, avec M. le marquis. Toi, là-bas.

Crépaux inclina la tête affirmativement, et comme le comte de Montmaur allait sortir, il s'approcha de lui :

— M. le comte, dit-il à voix basse, veut-il me permettre de l'accompagner dans l'expédition de ce soir?

Le comte de Montmaur se retourna.

— Certainement, mon brave Crépaux. Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, M. le comte, ajouta le serviteur d'une voix plus basse encore, que mademoiselle de Savernoy a été arrêtée ce soir et qu'elle est à la Conciergerie.

— Je te comprends, Crépaux. Viens !

Crépaux alla serrer la main de Baptistin.

— Ils me tueront, M. Baptistin, lui dit-il dans le creux de l'oreille, ou je la sauverai : chacun son tour.

Le vieux serviteur avait des larmes dans les yeux. Il embrassa Crépaux.

Tout le monde était parti.

Le marquis de Savernoy était seul.

Au moment de rentrer dans la salle où s'était tenu ce dernier conciliabule, il aperçut Baptistin debout dans l'ombre.

Il alla à lui, et lui tendit les deux mains avec cette effusion qui fait que dans chacune d'elles il y a une partie du cœur.

— J'ai idée, lui dit-il, que c'est aujourd'hui mon dernier jour. Toi, si tu le peux, tâche de ne pas te faire tuer; tu veilleras sur Jeanne jusqu'au retour de Henri et tu l'embrasseras, mon vieil ami, comme je t'embrasse maintenant.

Et le marquis serra Baptistin dans ses bras comme il eût fait d'un frère.

C'était un spectacle touchant que ces deux têtes blanches, ainsi l'une près de l'autre et se disant adieu.

Le vieux serviteur avait des larmes plein le visage.

— Pauvre père ! dit-il en regardant s'éloigner le marquis de Savernoy ; épargnons-lui, du moins, cette immense douleur.

Une heure après, tous deux sortaient. La nuit était noire.

Petit-Pierre avait attendu toute la journée à l'endroit indiqué ; mais il n'avait rencontré personne.

Nuit fatale et funèbre !...

Le pauvre enfant, fils d'un roi, livré à l'implacable cruauté de son geôlier, qui semblait avoir reçu des bourreaux de la France l'épouvantable mission de tuer son intelligence par le cynisme et son corps par les tortures, put bien entendre les cris impuissants d'un combat monter comme un écho sans force jusqu'au sommet de la tour. Mais souleva-t-il seulement la tête sur son lit de douleur, le pauvre martyr ? Sa pensée, étouffée par la continuité de la terreur, se réveilla-t-elle pour entendre les derniers cris de ses défenseurs massacrés ? et toutes ces âmes fidèles, en remontant vers le ciel, lui soufflèrent-elles un dernier mot de résignation ?

Le lendemain, huit heures du matin venaient à peine de sonner, qu'un homme, enveloppé dans un manteau qui lui cachait la plus

grande partie du visage, entrait par la grille de la grande cour du palais de justice.

Cet homme ne se préoccupait nullement que chacun détournait la tête pour examiner le citoyen assez frileux pour se calfeutrer ainsi au mois d'avril. Heureusement qu'il faisait un vent assez fort et que des nuages gris cachaient le soleil.

Il traversa la cour d'un pas rapide et monta presqu'en courant le grand escalier qui se trouvait vis-à-vis la porte de la Conciergerie; puis, après s'être orienté un instant dans ce dédale de corridors et de portes, il tourna brusquement à gauche, descendit sept ou huit marches et s'arrêta devant un des guichets dont nous avons déjà eu occasion de parler.

Il frappa. Aussitôt apparut à travers des barreaux de fer la figure farouche et sombre d'un des deux porte-clefs.

— Qu'y a-t-il pour ton service, citoyen?

— Ouvrir cette porte et me laisser entrer.

— Pourquoi faire?

— Pour faire demander deux prisonniers auxquels j'ai à parler.

— Ce n'est pas l'heure encore.

— Voilà une permission spéciale.

— Alors c'est différent, donne ta permission.

L'homme passa la permission entre les barreaux. Un instant après, le guichet s'ouvrit.

— Ton autorisation est en règle, citoyen, et tu peux entrer. Ici à droite, après avoir traversé ce corridor, tu trouveras le concierge.

Le guichet se referma, et l'homme, qui restait toujours enveloppé dans son manteau, suivant la direction qui lui avait été indiquée, entra dans la salle où le concierge de la prison était fort gravement étendu dans un grand fauteuil recouvert en cuir.

En apercevant l'étranger, le digne geôlier, qui avait les yeux demi-clos, fit un bond sur son fauteuil.

— Qu'est-ce que c'est?...qu'est-ce que c'est?..

— Je demande à voir le citoyen Gracchus et la citoyenne Savernoy. Voilà l'autorisation de la commune.

— Bien, bien, citoyen, fit le concierge en prenant le papier et en mettant ses lunettes; c'est que je rêvais, quand tu es entré, à l'alerte de cette nuit.

— Quelle alerte?

— Comment ! tu ne sais pas? ils ont voulu enlever les prisonniers; ils ont cru que les portes de la Conciergerie, ça s'ouvrait comme un cadenas dont on a perdu la clef; les gre-

dins, du reste, n'y allaient pas de main morte; mais quand on a affaire à de bons patriotes, la patrie triomphe toujours, ajouta-t-il avec un air important.

— Je suis pressé, citoyen concierge, fais vite demander les deux personnes dont je t'ai parlé.

— Entre dans le greffe, on va les faire venir.

Quand il fut seul, l'homme rejeta son manteau en arrière et essuya du revers de sa main son front sur lequel perlaient des gouttes de sueur; puis il alla s'asseoir sur un des bancs de bois adossés au mur et attendit.

Un instant après, un guichetier introduisit les deux prisonniers.

Aussitôt qu'il fut parti, l'homme dont les deux mains cachaient le visage s'élança vers la jeune fille.

— Jeanne!... Jeanne!... dit-il en l'étreignant sur son cœur.

— C'est lui!... c'est lui!... M. Dupuis, murmura mademoiselle de Savernoy, palpitante d'émotion, je vous avais bien dit qu'il viendrait!...

— C'est d'un bon augure, fit le brave homme en allant s'appuyer contre la cloison vitrée; citoyen George, ajouta-t-il, la Conciergerie

est un vilain séjour, je n'en conseille l'habitation à personne.

— Ma pauvre bien-aimée... disait George en noyant son regard dans celui de la jeune fille, combien tu as dû souffrir!... Quelle nuit affreuse!... mais ton cœur te disait tout bas que George veillait sur toi?

Jeanne, épuisée et pâle, se laissa doucement aller aux bras du jeune républicain.

— Merci, George..., lui dit-elle d'une voix lente et basse, merci... il faut que toute destinée s'accomplisse; la mienne est marquée sur cet échafaud rouge, là-bas!

— Jeanne!... Jeanne!...

— Oh! ne me plaignez pas, ami : vous avez jeté dans les dernières heures de ma vie un rayon qui l'a illuminée. Vous, George... vous vivrez heureux, j'espère; au milieu de tant d'affreuses choses, tâchez de rester bon et miséricordieux.

—Que m'importent, à moi, s'écria le Montagnard d'une voix ardente, en relevant de ses deux mains la tête de la jeune fille, que m'importent maintenant les jours que je vivrai, et ce que le sort me réserve?... N'ai-je pas eu ma part de bonheur? ma part de suprême et ineffable félicité? Ton cœur sur mon cœur, tu

m'as dit : « George, je t'aime !.. » Oh ! ne baisse pas les yeux, enfant ; n'aie pas un remords si tu es bonne, n'aie pas un regret si tu es compatissante, ne baisse pas les yeux, Jeanne, tu m'as fait si heureux ! regarde-moi !...

A travers sa pâleur, le visage de la jeune fille avait rougi ; virginité du cœur et de la femme qui remontait à son front. Elle cacha sa blonde tête dans la poitrine du jeune homme.

— Vous m'aviez dit, George, voici la mort..., murmura-t-elle bien bas.

George laissa retomber ses bras qu'il avait enlacés autour du cou de Jeanne.

— Oui, n'est-ce pas, dit-il, seulement en face de la mort on peut avouer un pareil amour ?... George le Montagnard ! George le républicain ! George le buveur de sang ! qui peut l'aimer... lui ?..

Pendant qu'il parlait, un sourire rempli d'amertume courait sur ses lèvres. Il saisit une des mains de Jeanne et reprit d'une voix triste :

— Pourquoi m'aimeriez-vous ?... qu'ai-je fait pour cela, pauvre enfant, que je tiens toute tremblante et toute frêle sur ma poitrine ?... J'ai persécuté votre famille, j'ai voué haine et mort à tous ceux de votre race ; chaque jour, en face du pays, ma voix les a mau-

dits, accusés, condamnés ; leur sang a coulé à flots autour de moi, et j'ai dit : C'est justice! Voilà ce que j'ai fait pour être aimé !..

— George, dit Jeanne en relevant subitement son visage, votre toit nous a abrités, et vous nous avez sauvés !

— C'était vous... c'était toi, Jeanne !... s'écria George avec un accent indéfinissable.

— Vous avez toujours été un noble cœur.

— Oh ! dis-le-moi ! dis-le-moi !... répéta deux fois le jeune Montagnard ; cela fait du bien de savoir que toutes les voix ne vous maudiront point... Fatale... fatale destinée qui a jeté les enfants de ce siècle dans une révolution!... Mais l'œuvre est commencée ; l'avenir regarde, il faut l'achever ! Vous nous appelez les bourreaux de la France ; appelez-nous plutôt les martyrs de la liberté.

Puis il se tut. Son front était sombre, et sur les traits de son visage il y avait l'accablement d'une profonde douleur.

— Écoutez-moi, Jeanne, reprit-il un instant après ; les moments sont précieux. Vous avez raison ; George le Montagnard, Jeanne de Savernoy... il y a entre ces deux noms un abîme que ne peuvent combler ni larmes ni amour... J'étais un insensé, et Dieu m'a cruellement

puni d'avoir oublié que j'appartenais tout entier à la patrie. J'avais rêvé... Plus heureux que d'autres, j'ai touché un instant mon rêve de ma main, de mes lèvres, de mon cœur... Partez, douce et cruelle illusion de ma vie... partez. Mademoiselle... Citoyen Gracchus, pendant que nous sommes seuls et que personne ne nous entend, écoutez bien attentivement ce que je vais vous dire.

— Je suis tout oreilles, s'empressa de dire Dupuis, et je vous assure, citoyen, que je n'en oublierai pas une syllabe, y en aurait-il cinquante mille,

— D'après les informations prises ce matin auprès du greffier en chef, vous ne devez comparaître qu'après-demain au plus tôt devant le tribunal. C'est le greffier qui dresse les listes et les présente à la signature du citoyen accusateur public.

— Bien!... fit Gracchus qui était tout entier suspendu aux lèvres de George.

— J'aurai ce soir un ordre de mise en liberté pour vous deux.

— Ah! ceci est mieux, interrompit Gracchus, dont une rougeur radieuse colorait le visage.

J'écoute, citoyen Georges... de plus en plus.

— A la nuit tombante, un homme qui m'est dévoué viendra vous chercher, et remettra au concierge de la prison l'ordre signé de la commune... Si je le puis... je viendrai moi-même.

Mademoiselle de Savernoy, qui jusque-là n'avait pas fait un mouvement, prit la main de George et la lui serra doucement.

Le jeune Montagnard tourna la tête de son côté : leurs regards se rencontrèrent, et leurs yeux à tous deux étaient humides et mouillés de larmes.

— J'ai dit : Si je puis, murmura-t-il, parce que ma présence pourrait peut-être aggraver les difficultés de votre fuite.

Il se retourna vers Gracchus.

— Vous suivrez cet homme en toute confiance; il aura sur lui un passe-port, et, en outre, un laissez-passer régulier au nom du citoyen Fabricius et de sa fille.

— Je m'appelle maintenant Fabricius; ça vaut bien Gracchus, dit à demi-voix Dupuis, et, pour le quart d'heure, c'est moins compromettant.

— Vous gagnerez au plus vite la frontière, et, alors, que la Providence veille sur vous. Maintenant, Jeanne, adieu... adieu le beau

rêve de mon cœur, adieu la consolation de ma vie... adieu!...

Il tendit les deux mains à la jeune fille.

— Oh! laissez-moi une dernière fois vous serrer dans mes bras, afin qu'une dernière fois votre cœur sente les battements du mien.

Jeanne, le visage inondé de larmes, suspendit à son cou ses deux mains qui tremblaient.

— George!... George!... dit-elle, j'espérais mourir pourtant.

— Pour la dernière fois nous nous voyons peut-être... vous m'aimez, n'est-ce pas?

— George! dit la jeune fille en relevant sa tête pour que son regard noyé de pleurs fût dans celui de George; je ne sais pas si c'est un crime et si Dieu m'en punira; mais je vous aime!... oh! oui, je vous aime!... et toute mon âme restera ici avec vous.

Le jeune Montagnard joignit ses deux mains.

— Merci..., murmura-t-il d'une voix étouffée; merci, ma bien-aimée.

— Voici quelqu'un, dit tout à coup Gracchus.

George s'éloigna. C'était un des guichetiers.

— A la nuit tombante, dit-il tout bas.

Il serra une dernière fois la main de Jeanne, et comme il tournait le dos au guichetier, il porta cette main à ses lèvres : puis, il jeta son

manteau sur ses épaules et s'éloigna d'un pas rapide.

— Allons, dit le porte-clefs aux prisonniers, retournons là-bas. J'espère que nous avons eu de la récréation aujourd'hui.!

Gracchus prit le bras de Jeanne.

— Si tous les républicains étaient comme ça, lui dit-il tout bas, ça pourrait encore passer.

Le jeune Montagnard sortait de la Conciergerie lorsque Antoine Obrier entrait au palais de justice.

Obrier aperçut George, et, pour que celui-ci ne le vît pas, il se cacha dans l'angle d'une porte.

Il pouvait sans crainte continuer sa route; George ne voyait que le visage de Jeanne qui rayonnait encore devant ses yeux.

Obrier le regarda quelques instants après qu'il eut passé.

— Quand Scévola m'a dit qu'il était sorti, murmura-t-il entre ses dents, je savais bien que c'était pour venir ici. La sauver! sauver la fille du marquis de Savernoy!... non pas!... non pas!... c'est un combat entre l'amour et la haine!...

Il ajouta avec un sourire de bête fauve:

— L'amour est aveugle, George; mais la

haine a des yeux par milliers dans le cœur!... Jeanne de Savernoy m'appartient!... il y a assez longtemps que la tombe de mon fils attend...

Et il continua sa marche d'un pas lent, plongé en lui-même, comme cela lui arrivait chaque fois que ce souvenir de mort venait lui dévorer le cœur.

Cinq minutes après, il traversait les longs corridors qui menaient au cabinet de l'accusateur public.

Il y avait un mouvement inaccoutumé et un grand tumulte de voix chez Fouquier-Tinville.

Deux brancards étaient au milieu du cabinet, et sur chacun de ces brancards deux personnes. De nombreuses blessures ensanglantaient leurs vêtements, et leurs visages livides et contractés avaient déjà cette pâleur mate que donne la mort.

Fouquier était penché sur ces brancards, et derrière lui un homme écrivait.

— Ton nom? dit-il à un vieillard dont la tête couverte de sang était inclinée sur un des côtés des brancards.

Comme le blessé ne répondait pas et tenait toujours ses yeux fermés, il le secoua rudement par le bras et répéta sa question d'une

voix dure et menaçante, comme si des menaces pouvaient effrayer ces cœurs à demi glacés par la mort.

Le vieillard cependant ouvrit faiblement les yeux, et soulevant, par un dernier et suprême effort, sa tête sur laquelle le sang coagulé avait formé de rouges caillots :

— Je m'appelle France, répondit-il, et je vais rejoindre mon roi.

Puis ce fut tout ; la tête retomba sur le bois du brancard : le vieillard était mort.

Fouquier, la bouche ardente, le visage enflammé, répéta aux trois autres la même question sans s'apercevoir qu'il parlait à des corps déjà sans vie.

Ce fut à ce moment-là qu'Obrier entra,

— Tu vois que ton moyen n'était pas mauvais, lui dit Fouquier en lui montrant les quatre cadavres.

Antoine Obrier se précipita sur les brancards, et parcourut les visages d'un regard fiévreux.

Lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur celui du vieillard, tout son corps frissonna et ses joues devinrent blêmes.

— Celui-là s'appelle le marquis de Savernoy, dit-il d'une voix sourde en posant sa main

droite sur le front déjà glacé du vieux gentilhomme.

— Enfin!... dit Fouquier en allant s'asseoir à son bureau. C'est dommage, ajouta-t-il avec un hochement de tête, ce nom-là eût été d'un bel effet pour l'échafaud. On tâchera d'y suppléer.

Et il se mit à signer des papiers qui étaient devant lui, sans y jeter un coup d'œil. C'eût été du temps perdu.

Obrier s'accouda sur le bureau de l'accusateur public avec une expression de joie féroce.

— Si le père nous manque, lui dit-il, la fille nous reste.

Fouquier leva brusquement la tête, comme fait le loup-cervier lorsqu'un souffle de vent ou un écho lointain lui annonce une proie à déchirer.

— Tu dis...

— Je dis que la fille du ci-devant marquis de Savernoy est ici.

— Arrêtée?

— Arrêtée...

— Par qui?

— Par moi.

— A la bonne heure, citoyen Obrier! Après le loup, nous avons le louveteau.

— Et comme il ne faut pas séparer pour longtemps cette noble famille, continua Obrier avec une ironie amère, je viens te demander de comprendre la ci-devant dans la fournée d'aujourd'hui.

— C'est un passe-droit, répliqua celui-ci avec un charmant sourire, mais ai-je quelque chose à te refuser, citoyen Obrier?... Il paraît que tu n'aimes pas les Savernoy?

Obrier ne répondit pas : seulement, il prit sur le bureau une feuille de papier couverte déjà d'une vingtaine de noms, et la présentant à Fouquier, il lui dit d'une voix qui tremblait entre ses lèvres frémissantes :

— Inscris-la tout de suite sur la liste, tu pourrais l'oublier.

L'accusateur public prit le papier et écrivit :

« La citoyenne Savernoy. »

Puis il sonna et dit à l'huissier qui entra, en lui montrant les brancards :

— Qu'on me débarrasse de tout cela.

Obrier se retourna d'un mouvement brusque.

— Que je voie encore une fois son visage!.. murmura-t-il entre ses dents.

Et posant une de ses mains sur la poitrine glacée du vieux gentilhomme, tandis que l'autre se traînait sur ses joues livides!

— Il est bien mort! s'écria-t-il. A Clamart!.. à Clamart!..

Oh! George!... George!.. si tu veux sauver ta bien-aimée, accours avec des ailes plus rapides que celles de l'oiseau ; la haine, la haine est là qui fait sentinelle à la porte, qui compte les minutes, qui guette sa proie et qui attend.

. . . .

Dix heures venaient de sonner, et, avec cette régularité qu'apportaient chaque jour les messagers de la mort, les portes de la salle commune s'ouvrirent avec un fracas sinistre de verrous qui se tirent et de clefs rouillées qui grincent dans les serrures.

C'était l'heure fatale, celle où l'on venait chercher les prisonniers qui devaient comparaître devant le tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire qui devaient marcher à l'échafaud.

Un commissaire entra, avec lui un des greffiers du tribunal. Derrière ces deux personnages se tenaient trois guichetiers. On voyait des municipaux à travers la porte entr'ouverte et l'on entendait le bruit des crosses de fusil sur les dalles du corridor.

Chacun se leva. Les deux joueurs seuls restèrent à leur partie de cartes avec une insou-

ciance étrange, et continuèrent de jouer comme si la hache du bourreau n'était pas suspendue sur leurs têtes.

Le greffier passa au commissaire une feuille de papier griffonnée sur les deux côtés et commença l'appel nominal.

Jeanne et Anaïs étaient à côté l'une de l'autre, comme deux sœurs, comme deux anges; leurs figures pâles et leurs longs cheveux blonds leur donnaient l'aspect de deux blanches apparitions, qui seraient descendues du ciel pour consoler les prisonniers; leurs mains étaient enlacées, et l'on sentait que leurs cœurs et leurs âmes étaient comme leurs mains.

— M. Dupuis, placé derrière elles, les couvait toutes deux de son regard paternel. Ses yeux, dont le regard était tremblant, allait des deux jeunes filles au commissaire, et du commissaire aux deux jeunes filles.

Cependant l'appel continuait.

Et à chaque nom prononcé, celui que ce nom désignait quittait sa place et allait se ranger devant la porte, derrière les guichetiers. Le silence qui précédait et suivait chaque nom était à la fois solennel et terrible.

Tous les visages avaient une calme pâleur. Chacun attendait avec immobilité, ne craignant

pas d'être nommé et ayant fait depuis longtemps l'abandon de sa vie.

Quelqu'un a dit :

« La sensation de la mort s'était émoussée à force de se renouveler dans les âmes. L'insouciance de sa propre destinée élevait jusqu'à l'apparence du stoïcisme. »

C'est là une grande vérité; et certes celui qui fût entré sans être initié au mystère de cette horrible scène n'eût jamais cru que c'était la mort qui venait ainsi faire sa part, et que ceux qui s'éloignaient, les visages souriants, en tendant nonchalamment la main à un ami d'un jour, marchaient à l'immolation.

Seulement, ceux qui restaient se rapprochaient les uns des autres, comme pour se cacher le vide qui se faisait autour d'eux.

Quelques-uns levaient les yeux au ciel, voilà tout ; mais pas un mot, pas un adieu, pas une larme; l'habitude de souffrir rend les yeux secs.

De minute en minute la voix rude et brève du commissaire continuait son funèbre appel, aussi froidement que s'il eût eu à lire le programme d'un divertissement.

Chaque fois qu'un nom qui n'était pas celui de Jeanne retentissait dans le silence, la poi-

trine du pauvre Dupuis se dilatait, et dans ses yeux passait un rayon de reconnaissance envers Dieu. A mesure que le nombre des victimes venait diminuer celui des prisonniers, les deux jeunes filles, par un sentiment instinctif, se serraient plus près encore l'une de l'autre.

Déjà les deux joueurs avaient laissé leur partie inachevée sur le banc de bois. Le jeune homme si triste les avait suivis en murmurant tout bas : « C'est monter vers le ciel, mais ce n'est pas mourir. »

Le jeune militaire avait tendu la main à la belle comtesse, en lui disant avec son même sourire moitié triste, moitié ironique :

— Vous voyez que c'était bien mal de toujours me répondre : *A demain*.

Et il avait passé devant le commissaire qui le regardait, en retroussant sa fine moustache de l'air le plus dédaigneux du monde.

— Est-ce tout? dit celui-ci qui avait achevé de lire la feuille de papier.

— Non, répondit le greffier, voici la liste supplémentaire.

— Parbleu! répliqua le commissaire en grimaçant un gros rire, aux derniers les bons, ou plutôt les bonnes.

Le jeune militaire tressaillit et regarda la

comtesse qui jouait nonchalamment avec un ruban de sa robe,

Dupuis sentit un long frissonnement dans tout son corps ; les deux jeunes filles se regardèrent.

Cette atroce plaisanterie avait des échos dans tous les cœurs.

— La citoyenne Savernoy ! dit la voix du commissaire au milieu du silence.

Gracchus fit un bond, et posa sa main, qui tremblait affreusement, sur l'épaule de la jeune fille.

— Ce n'est pas possible... dit-il.

Jeanne détacha sa main de celle d'Anaïs, et entourant son cou de ses deux bras :

— Adieu, Anaïs, lui dit-elle d'une voix douce et résignée : au couvent, c'est toi qui es partie la première ; aujourd'hui c'est moi ; chacune à son tour.

Et comme Anaïs pleurait, elle lui baisa les yeux.

Puis elle retourna vers Gracchus et l'embrassa comme une fille embrasse son père.

— Si vous restez, vous, murmura-t-elle bien bas, vous direz à George que je l'aime et que je remercie Dieu.

— Comment !... si je reste ! exclama Grac-

chus, mais non certainement je ne resterai pas... Nous sommes venus ensemble, nous devons partir ensemble.

— Eh bien, Jeanne Savernoy, répéta rudement le commissaire qui commençait à s'impatienter, as-tu bientôt fini d'embrasser à droite et à gauche?

Dupuis la tenait toujours dans ses bras.

— Mais quand je vous dis que ce n'est pas possible..., répétait-il d'une voix déchirante. Non?... non!... cela ne se peut pas... ce n'est qu'après-demain...

Et il levait les yeux au ciel comme pour l'appeler à son secours.

Un des guichetiers s'était avancé et avait pris Jeanne par le bras.

Dupuis voulut l'arracher des mains du guichetier.

— C'est mon enfant!... criait-il, mon enfant... Est-ce que vous n'allez pas me prendre aussi? Jeanne!... Jeanne!... Emmenez-moi donc! bourreaux!...

— Sois tranquille, dit le commissaire; si ton nom est sur la liste, on ne te laissera pas ici.

Le guichetier avait brutalement arraché mademoiselle de Savernoy des bras du pauvre Dupuis.

— Anaïs Préville! continua le commissaire.

La jeune fille s'élança d'un bond vers sa compagne.

— Me voilà, Jeanne! lui dit-elle; me voilà!..

Et leurs mains s'enlacèrent de nouveau comme elles l'étaient quelques instants auparavant.

Gracchus se tenait la tête dans ses deux mains. Pauvre homme, il ne pensait plus à avoir peur.

— François Verneuil, ex-duc! dit le commissaire.

Chacun se regarda. C'était le vieillard qui était mort la veille.

Gracchus releva brusquement la tête.

— C'est moi!... dit-il.

Et traversant la salle aussi vite qu'il le put, il alla se placer à côté de Jeanne.

Tous se turent, car tous avaient compris.

— Oh! non... je ne veux pas!... dit Jeanne, je ne veux pas!... Monsieur le com...

Le brave homme lui mit la main sur la bouche.

— Silence... enfant, silence!... Ne sais-tu pas que madame Dupuis m'attend? Ah bah!... ajouta-t-il en prenant à la fois les mains des deux jeunes filles; c'est un moment à passer...

un peu dur... je ne dis pas; et puis après, Dieu se charge du reste.

Le commissaire appela encore trois autres noms; ensuite il rendit la liste au greffier.

L'appel était terminé.

Il restait bien peu de personnes dans cette salle, si pleine tout à l'heure; la mort y avait fait une ample moisson.

— Ma foi! messieurs, dit le jeune officier en jetant son chapeau en l'air, vive le roi!

Le commissaire, le greffier et les trois guichetiers se retournèrent comme si on les eût souffletés.

— Pauvre George!.. dit Jeanne d'une voix triste en regardant Dupuis, il arrivera trop tard.

Et une dernière larme, la seule peut-être queDieu lui eût laissée après tant de souffrances, vint rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Les portes s'étaient refermées avec ce même bruit aigre et sinistre de leurs ais massifs et de leur lourde garniture de fer.

Quelques heures plus tard, un bruit sourd et pesant résonna, ainsi qu'un lugubre écho, sous les voûtes silencieuses de la prison, et vint retentir comme un fatal avertissement aux

oreilles des pauvres prisonniers qui n'avaient plus sans doute à vivre que jusqu'au lendemain.

Ceux qui parlaient se turent, ceux qui étaient assis se levèrent, ceux qui avaient la tête couverte se découvrirent. Car ce bruit, c'était le roulement des funèbres charrettes sur les pavés de la cour : elles allaient à la place de la Révolution.

. . . .

Elles étaient bien vraies, les dernières paroles de cette innocente victime de la hache révolutionnaire. Pauvre George!... pauvre George!...

Il ne s'était pas interrogé, quand il avait dit : « Un homme dévoué viendra. » S'il eût écouté les battements de son cœur, les tressaillements de son âme, ils lui eussent répondu :

« Nul autre que toi, George, ne viendra arracher la pauvre Jeanne à cette horrible prison; jusqu'à la dernière minute, jusqu'à la dernière seconde, tu t'abreuveras de ton amer bonheur. »

Il ne put même pas attendre que la nuit protectrice étendît son voile grisâtre. Dès qu'il eut en sa possession les bienheureux papiers, le jeune Montagnard se dirigea vers la Concier-

gerie, le cœur bondissant. Il serrait sur sa poitrine ce précieux trésor qui assurait la vie à sa bien-aimée. Déjà il avait oublié qu'elle devait quitter la France, et, tout en marchant, il l'appelait à chaque pas de cette voix mystérieuse que Dieu a mise en nous.

Oh ! comme il traversa la cour d'un pas léger et rapide ! comme il monta l'escalier qui conduisait au guichet!.. Ses pieds avaient des ailes.

Il frappa, montra l'ordre de la commune et entra.

Les murs ne lui semblaient plus sombres et noirs : il les dorait d'un rayon de son cœur...

Le concierge était toujours sur son fauteuil ; il lisait avec une grande attention le *Chansonnier Républicain*.

Il faut bien se récréer un peu quand on est geôlier d'une prison.

George s'avança vers lui, et rejetant le manteau dont il s'était enveloppé, comme il l'avait déjà fait le matin :

— Voilà, lui dit-il, l'ordre de mise en liberté du citoyen Gracchus et de la citoyenne Jeanne Savernoy.

Le concierge fit une corne à la page de son chansonnier, et, après l'avoir installé sur son

fauteuil à côté de lui, il étendit le bras vers un registre qui était placé sur une table à sa gauche.

— Tu dis, citoyen?...

— Le citoyen Gracchus et la citoyenne Jeanne Savernoy.

Le concierge, sans deviner combien violemment battait d'impatience le cœur de George, et sans voir la fièvre ardente qui empourprait tous les traits de son visage, se mit à compulser fort tranquillement son registre à la lettre G et à la lettre S, après avoir toutefois savouré une prise de tabac.

— Le citoyen Gracchus. Bien. Donne-moi l'ordre de mise en liberté... Il est en règle; en v'là un qui a de la chance!... Maintenant, tu dis?...

— La citoyenne Jeanne Savernoy.

— Sa...ver...noy, répéta le concierge entre ses dents tout en tournant les feuillets. S..S.., voilà...Mais il y a une croix, citoyen...Voyons la date... C'est bien cela, la susdite a passé ce matin au tribunal.

— Au tribunal révolutionnaire!... répéta George avec un cri terrible.

— Pardieu!... à quel tribunal veux-tu que ce soit?

— Tu te trompes!... tu te trompes!... ce n'est pas possible!...

— Mon registre est toujours en règle, citoyen.

— Cela n'est pas vrai!... je te dis que cela n'est pas vrai!... s'écria une seconde fois George en arrachant le registre des mains du concierge, ton livre ment!...

— Mon livre ne ment jamais, citoyen; c'est le greffier qui fait les croix en sortant et qui inscrit la date.

George jeta violemment le registre à terre.

— Je te dis que la citoyenne Jeanne de Savernoy est ici!... Fais-la appeler!... Voici l'ordre de la commune... Fais-la appeler!...

Et le jeune Montagnard, dont le visage était livide, tordait ses cheveux dans ses mains.

Le concierge s'était levé.

— D'abord, citoyen, dit-il à George, il est indécent de traiter ainsi le registre de la patrie.

George le saisit par le bras.

— Entends-tu ce que je te dis? Appelle un de tes guichetiers et fais demander la citoyenne Savernoy.

— Je t'avertis, repliqua le concierge d'un ton rauque, que si tu ne me lâches pas le bras, je te fais coffrer.

George avait laisser retomber le bras du concierge pour se frapper le front avec désespoir.

Celui-ci appela :

— Coclès !

Il choisissait Coclès, parce que son torse d'airain et ses bras de fer lui inspiraient une légitime confiance dans le cas où la scène prendrait un caractère plus sérieux.

— Fais venir le citoyen Gracchus, qui est dans la grande salle n° 2. Tu demanderas aussi la citoyenne Jeanne Savernoy, et tu les amèneras ici. Tu vois, citoyen, que je respecte en tout point l'ordre de la commune, mais tu peux être parfaitement convaincu que mon registre a raison.

George ne l'écoutait pas : il était appuyé contre la porte par laquelle était sorti le guichetier, et ses yeux fixes et ardents se plongeaient avec angoisse dans l'obscurité du long corridor.

Les quelques minutes qui se passèrent furent des siècles.

. On entendait une oppression fiévreuse soulever la poitrine du jeune Montagnard, ainsi que le bruit de ses dents qui claquaient les unes contre les autres avec un frémissement nerveux.

Enfin le guichetier reparut. C'était la vie qui revenait vers George, mais avec la vie les tortures d'une inquiétude mortelle.

Coclès approchait; il était impossible de rien lire, de rien deviner sur ce visage impassible et froid comme une porte de fer. Le guichetier fredonnait un refrain, et s'accompagnait en frappant quelques-unes de ses clefs l'une contre l'autre.

— Eh bien?... eh bien?... lui cria George haletant, les deux bras dirigés vers lui, le cœur tendu vers l'espérance.

— Ni l'un ni l'autre, citoyen!

— Oh! mon Dieu!... oh! mon Dieu!...

— Ils sont partis ce matin avec les autres.

— Avec les autres!... murmura George en laissant retomber ses deux bras le long de son corps.

Et les cavités de sa poitrine semblèrent répéter comme un lugubre écho! Avec les autres!..

— Pour le citoyen Gracchus, je ne comprends pas trop, dit le concierge qui avait repris son chansonnier; quant à la citoyenne Savernoy, je savais bien que mon registre était en règle.

George fit quelques pas en avant; il chancelait comme un homme ivre; une sueur

glaciale glissait de ses cheveux à ses tempes.

— Tu dis... citoyen... que c'est au... tribunal... que...

— Pardieu! répliqua le concierge en levant le nez.

— Et... y... a-t-il eu... des... acquittements?...

— Aucun, comme d'habitude.

George poussa un rugissement terrible, et s'élança d'un bond hors de la salle.

Il courait à travers les rues avec des frémissements dans la voix, et son manteau traînait derrière lui sur les pavés. Des exclamations étouffées s'échappaient d'instants en instants de ses lèvres, et ses joues étaient si livides que chacun se retournait comme s'il eût vu passer un fantôme.

Où allait-il ainsi, le pauvre George? Où le conduisait cette course folle? A la place de la Révolution.

La foule, cette foule infatigable dans son orgie sanglante, cette foule avide tous les jours d'un nouveau carnage, encombrait la place; mais elle n'était plus frénétique et vociférante, elle était muette et abrutie comme le tigre repu qui s'endort près des lambeaux de sa proie.

George, haletant, épuisé, s'élança au milieu d'elle avec des cris qu'elle n'entendait plus, des gémissements qu'elle ne comprenait plus, et tendant ses deux bras devant lui, il s'y traça un large sillon, sillon douloureux et cruel qui le menait aux lieux funèbres de l'immolation.

Ainsi il arriva jusqu'à l'échafaud. La mort avait déjà fait son œuvre. Tout autour de lui du sang. Ce sang découlait goutte à goutte au dessus de sa tête, et ruisselait sous ses pieds sur le pavé sanglant; mais plus rien... plus rien... que cette longue traînée rougeâtre que les fatals tombereaux laissaient derrière eux.

George était debout, pâle et chancelant; tous ses regards, tout son cœur, tout son être cherchaient et appelaient dans ce silence terrible.

Au milieu de tout ce sang, quel était celui de sa bien-aimée, pour qu'il s'en teignît les mains, pour qu'il en abreuvât son cœur ?

— Jeanne!... Jeanne!... cria-t-il d'une voix désespérée, comme si la pauvre jeune fille eût pu l'entendre ; n'est-ce pas?... n'est-ce pas, tu n'es pas morte... Dieu n'a pas permis un assassinat aussi épouvantable!... Je suis arrivé trop tard, moi!...mais quelqu'un t'a sauvée?... Jeanne tuée!... Jeanne morte!... son sang sur

ce pavé!... Non! non! non!... ce n'est pas possible!...

Il se prit le visage dans ses mains, criant et sanglotant à la fois.

Il y eut alors en lui, comme autour de lui, un funèbre silence.

— Et cependant... cependant..., murmura-t-il en attachant ses yeux sur les planches rouges et tièdes encore, cet homme me l'a dit : Aucun acquittement!... aucun!... Jeanne est morte!...Mon Dieu!... dites-moi donc si Jeanne est morte?... Vous voyez bien qu'en face de la réalité, je veux douter encore... Oh! mon âme... Oh! mon cœur! on vous a tués tous les deux!...

La désolation du pauvre George était affreuse à voir et à entendre. Son silence même était plus douloureux encore que ses cris et ses gémissements.

Au milieu de la foule qui s'écoulait, il était immobile, les yeux cloués à terre. Si quelques frissonnements n'eussent indiqué parfois le mouvement de la vie, on eût dit un cadavre oublié contre les planches de l'échafaud.

Un homme placé derrière lui le regarda pendant quelques instants, fit un pas en avant, comme s'il eût voulu lui parler, mais d'un

mouvement brusque détourna la tête et s'éloigna sans rien dire. C'était Antoine Obrier.

Bientôt la place devint vide, sans bruit, sans mouvement. Le spectacle terminé, chacun retournait à ses occupations.

George était seul.

Et en face de lui la statue de la Liberté, semblable à ces idoles du paganisme qui chaque jour s'abreuvaient de sang.

Son front, qui était incliné sur sa poitrine, se redressa, ses yeux étincelèrent, ses joues livides et terreuses s'allumèrent d'un feu soudain, et levant à la fois ses deux bras au-dessus de sa tête :

— Est-ce donc là, s'écria-t-il d'une voix désolée, ce qui est réservé à ceux qui se vouent corps et âme à la régénération sociale, soldats infatigables d'une lutte terrible? France! est-ce là le prix dont tu payes le dévouement de tes enfants? Liberté! te faut-il donc tant de sang que tu viennes ainsi le chercher dans toutes les veines, et déchirer tous les cœurs? Révolution!... République!... êtes-vous mensonge ou vérité?

La France lui répondit le 9 thermidor.

. . . .

. . . .

Deux jours s'étaient écoulés depuis les tristes faits que nous venons de raconter. La nuit était venue. Un jeune homme, le visage blême, le front couvert de sueur, marchait d'un pas rapide.

A regarder ses vêtements, on voyait qu'il venait de faire une longue route; mais à travers le costume grossier dont il était revêtu, un œil quelque peu habitué eût reconnu ce cachet indélébile que les races portent en elles : front hautain, regard fier et hardi, lèvres dédaigneuses. Car cet homme, c'était le comte Henri de Savernoy. Parfois il s'arrêtait; alors ses lèvres, pâles comme son visage, s'entr'ouvraient, et l'on entendait un souffle saccadé s'échapper comme un gémissement, puis il se remettait à marcher.

Ainsi il alla jusqu'à ce qu'il eût atteint une petite rue dans laquelle le jour fuyant pénétrait à peine, car des maisons hautes et grises s'élevaient des deux côtés.

Henri de Savernoy regarda un instant à droite et à gauche, soit qu'il cherchât à reconnaître la maison dans laquelle il voulait entrer, soit qu'il voulût s'assurer que personne ne l'avait suivi; puis il ouvrit une petite porte bâtarde qui n'était fermée qu'au loquet, et s'en-

gagea presqu'en courant dans un escalier sombre et étroit.

— Allons, dit-il d'une voix oppressée en montant deux à deux les marches de bois, voici la dernière maison à visiter ; personne dans toutes les autres ; oh ! ceci m'annonce un affreux malheur !... peut-être.

Il était arrivé à une petite porte peinte en rouge. Elle était entr'ouverte, il la poussa.

—Baptistin! s'écria-t-il en s'élançant dans la chambre ; Baptistin !...

Le vieux serviteur était couché sur un lit.

Sur ce lit on voyait de tous côtés de longues traînées de sang. Baptistin avait le visage livide. Ses yeux, creusés par la souffrance, étaient entourés d'un cercle noir. Leurs regards étaient si faibles qu'on eût dit qu'ils ne voyaient qu'à travers un voile.

Il tourna faiblement la tête, et apercevant le comte Henri, il souleva à la fois ses deux bras ; ses joues si blêmes, ses lèvres d'une teinte terreuse, retrouvèrent pendant un instant une apparence de vitalité.

— Baptistin, dit le comte Henri en prenant une des mains du vieux serviteur, et mon père ?...

— Mort !... murmura faiblement celui-ci

dont les yeux, tout creusés et ternis qu'ils étaient, s'humectèrent encore de larmes.

Le jeune homme courba la tête, et glissant à genoux, appuya son front sur les draps ensanglantés.

— Oh!... balbutia Baptistin d'une voix si oppressée, si éteinte, que les mots s'exhalaient à peine comme un murmure; j'avais... bien... peur... de... mourir... avant... votre... retour...

L'extrémité de ses doigts, qu'une fièvre ardente faisait trembler, effleurait les cheveux du jeune homme.

— Vous... voilà!... vous... voilà!...

— Mort!... répétait le comte Henri à genoux; mort!... pauvre père!... et Jeanne?... Baptistin..., dit-il en relevant la tête, et en interrogeant le mourant du regard.

Les yeux de Baptistin se levèrent vers le ciel.

— Là... haut... monsieur... le... comte... là... haut...

Le pauvre homme n'avait pas osé prononcer une seconde fois ce mot si cruel de la mort.

— Morte!... morte aussi!... sanglota le comte Henri, elle!... si jeune!... les lâches!... ils l'ont tuée!... pauvre sœur!... pauvre sœur!..

Et il l'appela deux fois d'une voix doulou-

reuse : Jeanne!... Jeanne!... comme si elle eût pu l'entendre.

Il y eut un long silence dans la petite chambre.

La tête de Baptistin était retombée sur son oreiller, et ses yeux à demi fermés par la souffrance et par la mort étaient fixés sur le jeune homme ainsi agenouillé au bord du lit.

— Oui...,dit Baptistin dont la voix était devenue plus claire, animée par ce dernier lambeau de force que Dieu donne à l'approche de la mort; tous deux morts, l'un comme un soldat... en combattant..., l'autre comme une martyre... Et moi, je vais les rejoindre!

Henri s'était relevé, il tenait une des mains de Baptistin dans les deux siennes.

— Tu ne me quitteras pas, lui dit-il, toi... notre vieil ami..., toi qui m'as vu naître..., qui m'as élevé..., tu ne me laisseras pas tout seul, Baptistin?...

Le vieux serviteur s'était soulevé un peu. Il porta à ses lèvres les mains du comte Henri.

— Hélas!... hélas!... murmura-t-il.

Et sa pensée remontant une dernière fois dans la vie,il ajouta les dents serrées :

— Infâme!... infâme Obrier!...

Henri s'était brusquement redressé ; ses yeux lançaient des éclairs; tous les traits

de son visage se contractèrent nerveusement.

— Toujours... toujours ce nom!... toujours cet homme!... Baptistin... je n'aurai qu'une pensée, moi aussi... C'est de le tuer,... de l'écraser sous mes pieds comme un reptile.

— Dieu est juste, dit la voix du serviteur, laissez-le faire, chacun aura son tour.

Baptistin venait à peine de prononcer ces mots qu'il laissa échapper un faible cri. Une douleur aiguë venait de traverser sa poitrine, et un froid glacial semblait à la place de sang couler dans ses veines.

— C'est... la mort... la voilà!... murmura-t-il bien bas.

Et recueillant une dernière fois ses forces, qui allaient s'éteindre pour jamais, se soulevant une dernière fois par un pénible effort, il étendit une de ses mains pendant que de l'autre il se cramponait aux draps de son lit.

— A genoux... monsieur le comte... à genoux... au nom de votre père, votre vieux serviteur vous bénit!

Henri était tombé à genoux, le visage plein de larmes.

La pâleur subite qui se répandit sur les traits de Baptistin l'épouvanta. Sans se relever, il prit sa tête dans ses deux bras.

— Ami!... ami!... s'écria-t-il d'une voix déchirante; je ne veux pas que tu meures... reste... reste encore avec moi... Sois tranquille, mon vieux Baptistin, ils m'auront bientôt tué aussi!...

— Oh!... non..., murmura le mourant en appuyant ses mains déjà glacées sur les épaules du jeune homme agenouillé devant lui. Vivez!.. vivez!... vous êtes jeune, vous, M. le comte, vous pouvez attendre... espérez...

Puis ce fut tout. Les yeux de Baptistin se fermèrent, et sa tête s'inclina pour ne plus se relever.

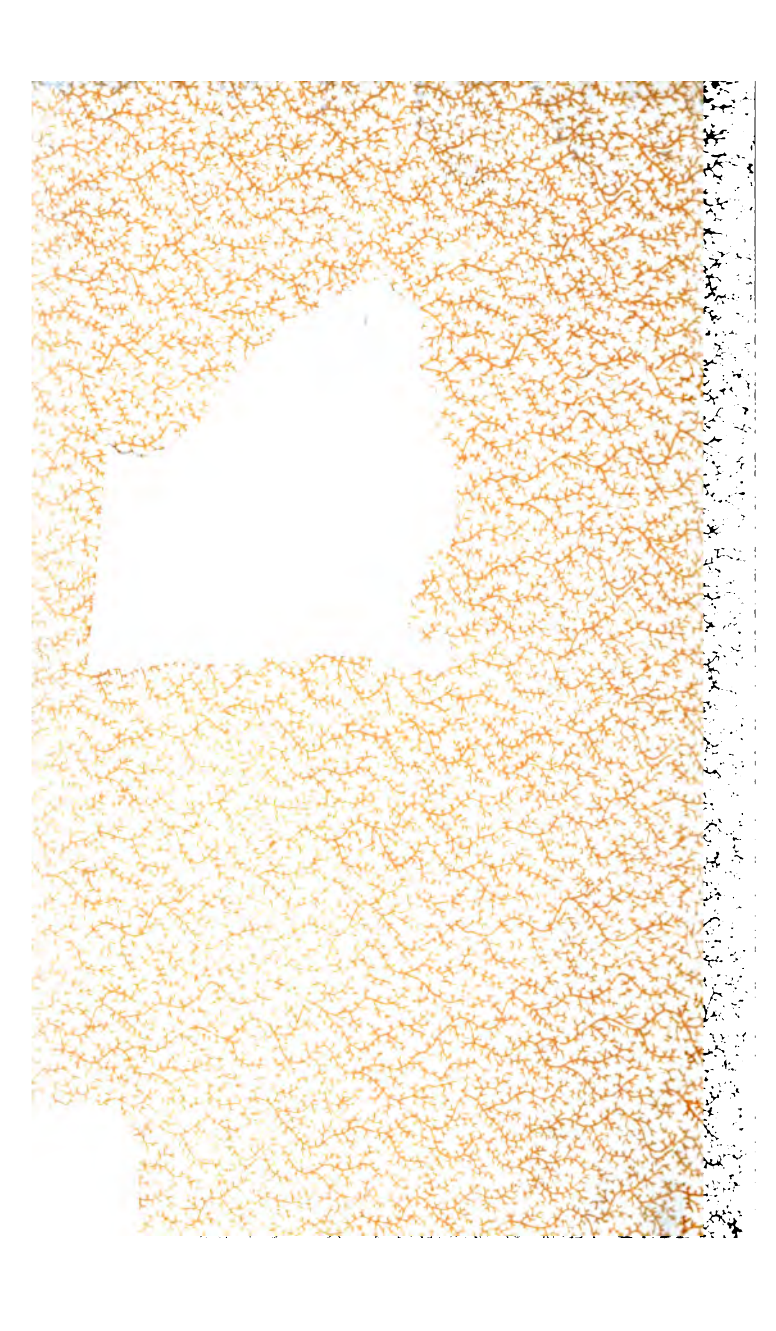
Henri appuya ses lèvres sur ce visage pâle et immobile et resta longtemps muet à le regarder. Puis il le recouvrit avec le drap du lit, ferma la porte et descendit lentement l'escalier.

. . . .

. . . .

Le lendemain le comte Henri de Savernoy accompagnait au cimetière le cercueil du vieux serviteur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU QUATRIÈME VOLUME.



BD. MAY 12 1924

